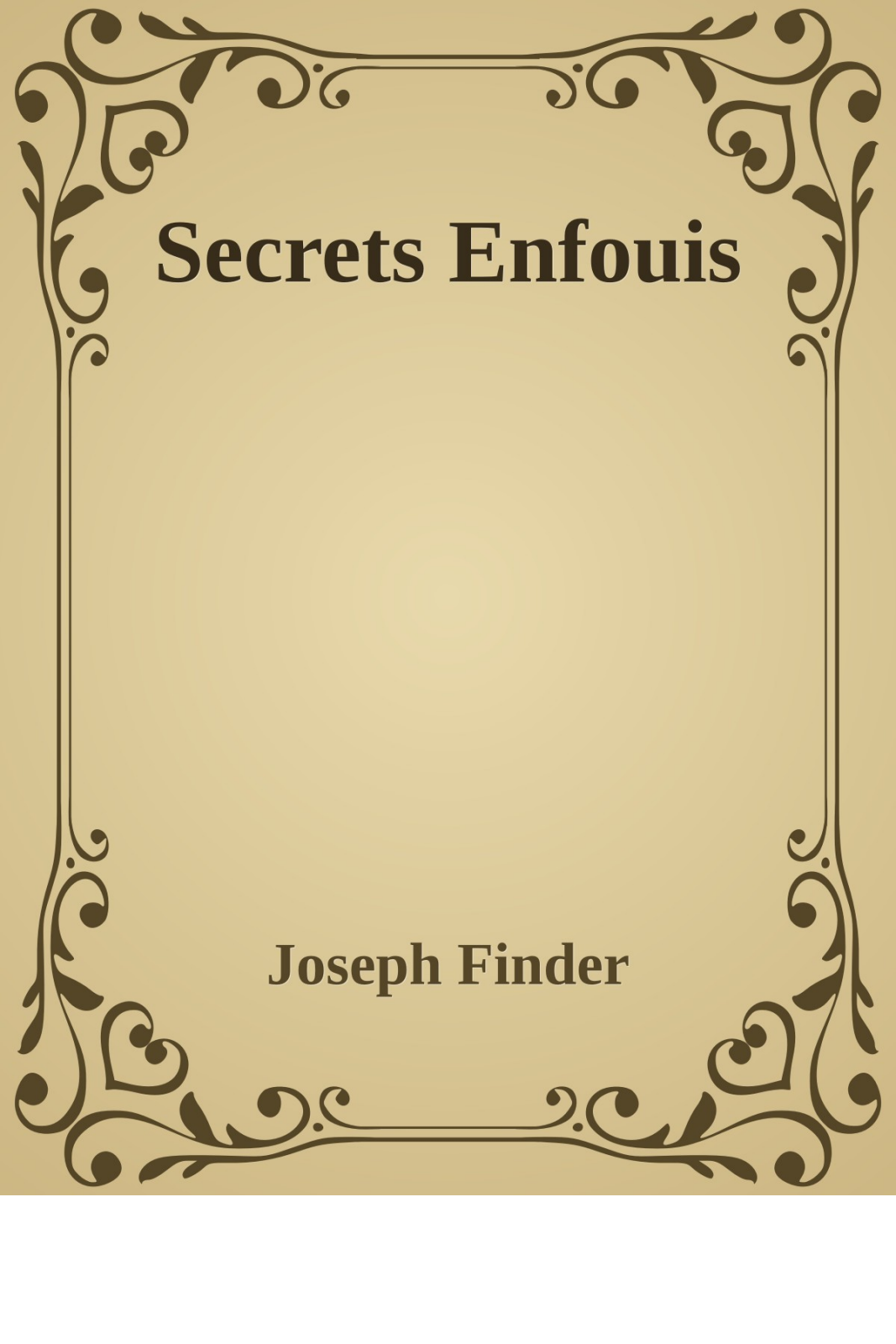


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Secrets Enfouis

Joseph Finder

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Par l'auteur de PARANOÏA

JOSEPH FINDER

SECRETS ENFOUIS

ROMAN

**LE THRILLER
ALBIN MICHEL
DE L'ÉTÉ**

Par l'auteur de PARANOÏA

JOSEPH FINDER

SECRETS ENFOUIS

ROMAN

**LE THRILLER
ALBIN MICHEL
DE L'ÉTÉ**

© Éditions Albin Michel, 2012
pour la traduction française

ISBN : 978-2-226-27296-6

*À la mémoire de Jack McGeorge et Ken Kooistra,
de généreux collaborateurs qui sont devenus des amis.*

*À ma chère cousine Linda Gardner Segal,
trop tôt disparue.*

Première partie

Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits. Des hommes meurent, la nuit dans leur lit, tordant les mains des spectres qui les confessent et les regardant pitoyablement dans les yeux – des hommes meurent avec le désespoir dans le cœur et des convulsions dans le gosier à cause de l'horreur des mystères qui ne veulent pas être révélés. Quelquefois, hélas, la conscience humaine supporte un fardeau d'une si lourde horreur qu'elle ne peut s'en décharger que dans le tombeau. Ainsi l'essence du crime reste inexpliquée.

EDGAR ALLAN POE, *L'Homme des foules* (1840)

1.

Si ça ressemble à ça, une prison, je veux bien prendre la perpétuité.

C'est ce que pensait Alexa Marcus tout en faisant la queue avec Taylor Armstrong, sa meilleure amie, à l'entrée du bar le plus branché de Boston. Le Slammer avait pris ses quartiers dans un hôtel de luxe qui occupait les locaux d'un ancien centre de détention. Histoire de préserver l'ambiance carcérale, ils avaient gardé les barreaux aux fenêtres et la rotonde centrale bordée de coursives.

Alexa jeta un coup d'œil à la bande de garçons qui attendaient derrière elle, des étudiants du MIT qui en faisaient des tonnes pour se donner l'air cool : chemise flottant sur le pantalon, veste décontractée et cheveux tartinés de gel, le tout enveloppé d'un nuage toxique de déodorant Axe. Ils repartiraient en titubant vers deux heures du matin, dégoûtant sur le pont de Cambridge et traitant de pétasses toutes les filles du Slammer.

– J'adore ton smoky eye, observa Taylor en détaillant le maquillage d'Alexa. Ça te va super bien.

– Ça m'a pris une bonne heure, tu sais.

Avec ses faux cils, son eye-liner noir et son fard à paupières anthracite, elle avait tout l'air d'une tapineuse tabassée par son mac.

– Ah oui ? Moi, je fais ça en trente secondes. Mais bon, t'es trop sexy comme ça, tu fais plus du tout BCBG de banlieue.

– N'exagère pas, quand même, papa habite à Manchester.

Elle avait failli dire « J'habite à Manchester », mais elle ne se sentait plus chez elle dans la grande maison de son enfance, pas depuis que cette intrigante de Belinda – une ancienne hôtesse de l'air – avait mis le grappin sur son père. Cela faisait quatre ans qu'Alexa était partie, depuis qu'elle avait entamé sa scolarité à Exeter.

– D'accord, j'ai rien dit, s'excusa Taylor.

Mais Alexa n'était pas dupe. Il fallait toujours que Taylor souligne son statut de citadine – son père était sénateur et elle avait grandi dans le quartier de Louisburg Square – et qu'elle se croie plus cool et plus évoluée que les autres. Elle avait passé les trois dernières années en désintoxication à la Marston-Lee Academy dans le Colorado, un austère « pensionnat thérapeutique » où son père l'avait envoyée se

mettre au vert.

Chaque fois qu'elle rentrait à Boston, Taylor étrennait un nouveau look « mauvaise fille ». L'année précédente, elle portait la frange et les cheveux noir corbeau, et ce soir elle était moulée dans des leggings d'un noir brillant, accompagnés de boots cloutés et d'un ample T-shirt gris qui laissait voir par transparence son soutien-gorge en dentelle noire. Plus sage, Alexa se contentait d'un jean skinny noir et d'une veste en cuir marron Tory Burch sur un T-shirt extra-large. Pas à la pointe de la mode comme Taylor, mais de là à la taxer de banlieusarde...

– Oh, non..., murmura-t-elle tandis que la file se rapprochait du physionomiste.

– Ne stresse pas comme ça, Lucia.

– Lucia ?

Ah, oui. C'était le prénom qui figurait sur sa fausse carte d'identité. Alexa n'avait que dix-sept ans et Taylor dix-huit, et vu qu'une loi stupide interdisait l'alcool aux moins de vingt et un ans, Taylor lui avait acheté la carte d'une fille plus âgée.

– Regarde le physio bien en face et détends-toi. Tu es parfaite.

Taylor avait raison, évidemment. Le physio ne demanda même pas à vérifier leurs papiers. Alexa la suivit vers l'ascenseur, une de ces cabines à l'ancienne avec un cadran et une flèche pour indiquer l'étage. Les portes s'ouvrirent et une grille en accordéon coulissa. Taylor monta avec un groupe de gens, mais Alexa marqua une hésitation : elle avait horreur des ascenseurs. Juste avant que la grille se referme, elle recula en bredouillant :

– Je préfère prendre l'escalier.

Les deux filles se retrouvèrent au quatrième et réussirent à s'emparer de deux grands fauteuils rembourrés. Une serveuse s'approcha, si peu habillée qu'on voyait la fleur tatouée sous son bras. Elles commandèrent deux vodkas Ketel One.

– Regarde les nanas au bar ! s'écria Taylor.

Des mannequins vêtus de cuir noir, veste et mini-short, paraient sur le bar comme si elles défilaient sur un podium. Un des jeunes du MIT fit une tentative de drague, mais Taylor l'envoya promener.

– Je te sonnerai si j'ai besoin d'un cours d'algèbre !

Alexa sentit que son amie l'observait.

– Quelque chose ne va pas ? Tu m'as l'air plutôt déprimée depuis qu'on est arrivées. Tu as besoin d'un nouveau traitement, c'est ça ?

– Non, c'est à cause de papa... Il est tellement bizarre.

– Ça, c'est pas une nouveauté.

– Peut-être, mais il est devenu complètement parano, tout d'un coup. Il a fait placer des caméras tout autour de la maison.

– Écoute, ton père est quand même le mec le plus riche de Boston, non ? Un des plus riches, en tout cas.

– Ça va, je sais, coupa Alexa. (Toute sa vie, elle avait dû jongler avec son statut de gamine friquée et minimiser sa fortune pour éviter de rendre les copains jaloux.) C'est vrai que mon père est un obsédé du contrôle, mais cette fois, c'est différent. On dirait qu'il redoute quelque chose.

– Qu'est-ce que je devrais dire, moi, avec un père sénateur ?

Taylor avait l'air mal à l'aise. Agacée, elle se tourna vers le bar pris d'assaut par la foule.

– Il me faut un autre verre. (Elle commanda à la serveuse un dirty Martini.) Et toi, tu veux quoi ?

– Rien, ça ira.

En réalité, Alexa détestait les alcools forts comme la vodka, et tout spécialement le gin. Qui pouvait avoir envie d'avaler une boisson qui avait un goût de térébenthine ?

Le portable d'Alexa lui signala un texto. Une amie qui l'invitait à une fête « démente » à Allston. Elle tapa un message pour décliner et s'exclama brusquement :

– Attends, j'ai un truc à te montrer !

Elle sélectionna l'application de son iPhone qu'elle venait de télécharger et plaça l'appareil devant sa bouche. Le son de sa voix était étrangement suraigu, un vrai Chipmunk :

– Salut ma belle ! Ça te dit de venir à la cité U et d'enlever tes vêtements pour résoudre quelques équations ?

– C'est quoi, ce délire ? gloussa Taylor en essayant d'attraper le téléphone. Alexa l'écarta pour effacer l'écran et imita la voix sépulcrale de Gollum dans *Le Seigneur des anneaux*.

Le fou rire les prit, et Taylor demanda, les larmes aux yeux :

– On dirait que tu vas mieux, non ?

– Je peux me joindre à vous ?

Une voix d'homme. Alexa leva les yeux. Cette fois ce n'était pas un étudiant, aucun doute là-dessus. Un brun aux yeux noirs avec une barbe de trois jours, absolument canon. Chemise noire à fines rayures, taille mince, larges épaules.

Alexa ne put s'empêcher de piquer un fard. Elle sourit et consulta Taylor du regard.

– On se connaît ? fit celle-ci.

– Pas encore, répondit l'inconnu avec un sourire éblouissant. (Difficile de deviner son âge. Vingt-huit, trente ans, peut-être ?) Mes amis m'ont laissé tomber. Ils sont partis à une fête dans le South End, mais ça ne me disait rien.

Il parlait avec un soupçon d'accent espagnol.

– On n'a que deux sièges, fit remarquer Taylor.

Il alla chercher un fauteuil inoccupé à une table voisine et serra la main de Taylor, puis d'Alexa.

– Je m'appelle Lorenzo.

2.

Les toilettes du Slammer étaient pourvues de savons parfumés et de vraies serviettes pliées en quatre. Alexa se repassa du gloss sur les lèvres pendant que Taylor retouchait le maquillage de ses yeux.

- Tu as fait une touche, j'ai l'impression.
- Quoi ?
- Ne fais pas l'innocente, répliqua Taylor en appliquant son khôl.
- Tu lui donnes quel âge, toi ?
- Je sais pas trop, un peu plus de la trentaine ?
- Tant que ça ? J'aurais dit trente ans maximum. Tu crois qu'il sait qu'on est...

Deux filles entrèrent à ce moment-là, et Alexa préféra se taire.

- Vas-y, l'encouragea Taylor. C'est génial, je t'assure.

Quand elles eurent réussi à se frayer un passage dans la cohue, les oreilles écorchées par le vacarme des Black Eyed Peas, Alexa fut presque surprise que Lorenzo soit toujours là.

Il n'avait pas bougé et sirotait posément sa vodka, nonchalamment installé dans son fauteuil. Alexa s'étonna de trouver son verre à moitié vide – le Peartini que lui avait conseillé Lorenzo. *Je suis vraiment partie, là.*

Il lui adressa son sourire ravageur, et elle remarqua que ses yeux étaient d'un brun clair, de la couleur de l'œil-de-tigre. Quelques mois avant de disparaître, sa mère lui avait offert un collier en œil-de-tigre, et même si elle ne se décidait pas à le porter, elle avait plaisir à admirer les pierres.

- Désolée, mais je dois filer, annonça Taylor.
- Taylor !
- Mon père m'attend, je suis obligée d'y aller.

Avec une lueur complice dans le regard, Taylor fit un signe de la main avant de se fondre dans la foule. Lorenzo prit sa place pour se rapprocher d'Alexa.

- Alors, Lucia, tu veux bien me parler un peu de toi ? Comment se fait-il que je ne t'aie jamais vue ici ?

L'espace d'un instant, elle ne se rappela plus qui était Lucia.

Cette fois, elle était soûle pour de bon. L'impression de flotter au-dessus des nuages, un sourire béat sur la figure, et Lorenzo qui lui parlait pendant qu'elle chantait avec Rihanna. La salle vacillait autour d'elle et, dans cette cacophonie de conversations absurdes et décousues, elle avait du mal à capter la voix de Lorenzo. La gorge sèche, elle tendit la main vers son San Pellegrino et renversa le verre. Elle se contenta de contempler les dégâts d'un air penaud, sidérée que le verre soit toujours intact, et Lorenzo répondit à son sourire idiot par un magnifique sourire, un éclat chaleureux et sexy dans ses yeux bruns. Il épongea le liquide avec sa serviette.

– Je ferais bien de rentrer, dit Alexa.

– Je te raccompagne, dans ce cas.

Il jeta sur la table quelques coupures de vingt dollars et lui prit la main pour qu'elle se lève, mais ses jambes refusaient de suivre. Il la soutint par la taille pour l'aider à se mettre debout.

– Mais j'ai ma voiture...

– Tu ne vas pas prendre le volant maintenant, je vais te reconduire. Tu récupéreras ta voiture demain.

– Mais...

– Ça ne me dérange pas. Viens, Lucia.

Il la guida fermement à travers la foule. Les gens la lorgnaient au passage, agressifs, les rires résonnaient dans sa tête et les lampes brillaient comme des arcs-en-ciel. Comme si elle avait plongé la tête sous l'eau et regardait le ciel. Tout lui semblait loin, très loin.

La fraîcheur de la nuit caressait agréablement son visage. Le grondement de la circulation, les klaxons des voitures...

Elle était allongée sur la banquette arrière d'un véhicule inconnu, appuyée contre le cuir dur et fendillé, froid contre sa joue. Il y flottait des relents de tabac et de bière. Quelques bouteilles vides jonchaient le plancher. Il s'agissait d'une Porsche, elle en était presque sûre, mais c'était un vieux modèle déglingué à l'intérieur crasseux. Vraiment pas le genre de voiture qu'elle imaginait pour Lorenzo. Elle voulut demander s'il avait besoin d'indications, mais elle n'arrivait pas à articuler. Prise de nausées, elle espéra qu'elle n'allait pas vomir dans la Porsche. Il n'aurait plus manqué que ça. Mais comment se faisait-il qu'il connaisse déjà le chemin ?

Elle entendit la portière s'ouvrir et claquer. Le moteur était coupé. Pourquoi s'arrêtait-il si vite ?

Quand elle ouvrit les yeux, il faisait sombre. Pas de réverbères, pas de circulation non plus. Son cerveau engourdi enregistra un lointain signal d'alarme. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Il comptait l'abandonner

là, ou quoi ?

Quelqu'un se dirigeait vers la Porsche, mais on ne distinguait pas son visage dans l'obscurité. Une silhouette mince et musclée, elle n'en voyait pas davantage.

Dès que la portière s'ouvrit, la lumière du plafonnier éclaira les traits de l'individu. Le crâne rasé, des yeux bleus au regard perçant, une mâchoire anguleuse et une ombre de barbe. Séduisant, jusqu'à ce qu'un sourire découvre des dents brunies de rongeur.

– Viens avec moi, s'il te plaît, lui dit l'inconnu.

Elle se réveilla à l'arrière d'un SUV neuf, un Escalade ou un Navigator.

Il faisait chaud là-dedans, presque trop, et ça empestait le désodorisant de mauvaise qualité.

Elle regarda la nuque du conducteur. Ses cheveux bruns étaient rasés. Sur son cou, un drôle de tatouage dépassait de sous le pull. Des yeux pleins de colère, pensa-t-elle spontanément. Un oiseau, peut-être ?

– Où est passé Lorenzo ? demanda-t-elle, sans être bien sûre de se faire entendre.

– Allonge-toi et fais un somme, Alexa, répondit l'homme.

Lui aussi avait un accent étranger, mais plus dur, plus guttural.

L'idée ne lui déplaisait pas. Elle sentit le sommeil la gagner, mais son cœur s'emballa brusquement, comme si son corps avait devancé son esprit : l'homme connaissait son vrai prénom.

3.

– Je vais vous dire une chose, a déclaré le petit bonhomme. J'aime bien savoir avec qui je traite.

J'ai acquiescé en souriant. Pauvre abruti.

Si la médecine moderne acceptait de reconnaître la gravité réelle du Syndrome de l'Homme de Petite Taille, tous les manuels imprimeraient un portrait de Philip Curtis à côté de ceux de Mussolini, Staline et Attila, sans oublier le saint patron de tous les tyrans miniatures, Napoléon Bonaparte. Je mesure pour ma part un mètre quatre-vingt-cinq, c'est vrai, mais je connais aussi des grands gaillards atteints de la maladie.

Le dénommé Philip Curtis était si petit et si ramassé que je me sentais capable de le soulever d'une main pour le catapulter par la fenêtre de mon bureau. Une solution qui me tentait pas mal, je dois l'avouer. Le crâne dégarni et luisant, il atteignait péniblement le mètre soixante-cinq et portait d'énormes lunettes à monture noire. Sûrement pour se donner un brin de prestance et faire oublier qu'il avait l'air d'une tortue bien emmerdée d'avoir perdu sa carapace.

La Patek Philippe à son poignet devait bien avoir soixante ans d'âge. Très instructif, comme détail. C'était le seul accessoire voyant qu'il arborait, et je comprenais qu'il s'agissait d'un héritage. De son père, probablement.

– Je me suis renseigné sur vous au préalable, a-t-il précisé avec un froncement de sourcils éloquent. Je dois admettre que vous êtes plus que discret.

– C'est ma réputation, en effet.

– Vous n'avez pas de site Web.

– Pas la peine.

– Pas de page Facebook non plus.

– Mon neveu a la sienne. Ça suffira ?

– Il y avait très peu d'informations sur Google, alors j'ai posé des questions autour de moi. Un profil original, apparemment. Vous avez fréquenté Yale, mais sans obtenir de diplôme. Deux stages d'étudiant chez McKinsey, si je ne m'abuse ?

– Simple erreur de jeunesse.

Il m'a gratifié d'un sourire de reptile, mais de *petit* reptile. Un gecko, par exemple.

– J'y ai moi-même travaillé.

– Et moi qui commençais à vous respecter...

– Ce qui m'échappe, c'est que vous avez plaqué l'université pour vous engager dans l'armée. Quelle idée saugrenue ! Les gens comme nous ne font jamais ça.

– S'inscrire à Yale ?

Il a eu l'air agacé.

– Ce nom de Heller, ça me rappelle quelque chose. Vous êtes le fils de Victor Heller, je me trompe ?

J'ai haussé les épaules, l'air de dire : « Touché. »

– Votre père était une véritable légende.

– Vous pouvez en parler au présent, il vit toujours. En prison pour un peu plus de vingt ans.

– Bien. Il s'est fait avoir en beauté, hein ?

– C'est ce qu'il raconte.

Mon père, Victor Heller, surnommé le Prince noir de Wall Street, purgeait actuellement une peine de vingt-huit ans de détention pour une série de délits financiers. Appliqué à lui, le terme de « légende » était un doux euphémisme.

– J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour votre père. Un pionnier dans l'âme. Malgré tout, je suppose que vos clients potentiels doivent tiquer en apprenant qui vous êtes.

– D'après vous ?

– Vous me comprenez...

Il n'a pas achevé, pensant que j'avais saisi son propos. Pourtant je ne comptais pas le lâcher comme ça.

– Tel père, tel fils, c'est votre opinion ?

– À peu près, oui. Ça peut gêner certains, mais moi je n'y vois pas d'inconvénient. Au contraire, ça me laisse penser que vous ne serez pas très regardant sur les zones d'ombre. Les tracasseries juridiques, vous me suivez ?

– Je vois, oui.

Comme souvent, mon regard s'est tourné vers la vitre. J'aimais bien la vue sur High Street et l'océan tout au bout, avec les quais de Rows Wharf encadrés par le grandiose arc de marbre à l'italienne.

J'avais quitté Washington pour Boston quelques mois plus tôt, et j'avais eu la chance de trouver des locaux disponibles dans ce vieux bâtiment du quartier des affaires, une ancienne usine de tuyauteries en plomb. Vu de l'extérieur, il ressemblait beaucoup à un asile victorien pour nécessiteux, mais j'aimais bien l'intérieur, dont les volumes généreux, les murs de brique dépouillés, les hautes fenêtres cintrées et les conduites apparentes rappelaient constamment qu'il

s'agissait d'une ancienne fabrique. L'atmosphère steampunk me plaisait. Parmi les autres occupants de l'immeuble, il y avait plusieurs cabinets de consulting, un expert-comptable et quelques modestes agences immobilières. Au premier étage, le restaurant « exotique » de tapas et sushis avait fait faillite, et il ne restait que le showroom d'un marchand de tapis d'Orient.

Mes propres bureaux avaient abrité une ambitieuse société d'e-business qui n'avait rien fait du tout, sinon de mauvaises affaires. La boîte avait coulé si vite que j'avais emporté la vente pour une bouchée de pain. Pressés de déguerpir, mes prédécesseurs avaient abandonné leurs superbes luminaires en verre et acier et quelques fauteuils haut de gamme.

Je me suis retourné lentement vers mon visiteur.

– En résumé, un membre de votre conseil d'administration colporte des rumeurs préjudiciables à votre société. Et vous nous chargez de colmater la fuite, si je puis dire.

– Exactement.

– En d'autres termes, ai-je enchaîné avec mon plus beau sourire de connivence, vous nous demandez de faire des écoutes téléphoniques et d'entrer dans les boîtes e-mail.

– C'est vous le spécialiste, a-t-il répliqué avec un petit sourire suffisant. Je ne vais pas vous apprendre votre métier.

– Vous préférez fermer les yeux sur les détails, alors ? Ignorer le dessous des cartes.

– Dénégations vraisemblables... vous voyez ce que je veux dire.

– Naturellement. Vous savez, je suppose, que ce que vous nous réclamez est interdit par la loi.

– Écoutez, on est de grands garçons, vous et moi.

L'expression m'a donné envie de rire. C'était peut-être vrai pour moi, mais pas pour lui.

Ma ligne intérieure a sonné juste à ce moment-là. La voix rauque de Dorothy Duval, mon expert en informatique.

– C'est bon, tu avais vu juste. Il ne s'appelle pas du tout Philip Curtis.

– Je l'avais bien dit.

– Ça va, n'en rajoute pas.

– Ça t'apprendra à ne pas douter de ma parole.

– OK, je suis bloquée, là. Si tu as d'autres idées, envoie-moi un message et je vérifierai.

À en juger par son accent, le prétendu Philip Curtis avait forcément grandi à Chicago. Et la Patek Philippe m'indiquait que son père était riche. J'avais remarqué par ailleurs l'étiquette de vol noire sur sa mallette Vuitton : il voyageait dans un avion en multipropriété dont il disposait pour tant d'heures par an, ce qui signifiait qu'il n'avait pas

les moyens de s'offrir le jet privé de ses rêves.

Je me souvenais vaguement d'avoir lu sur BizWire un article évoquant les déboires d'une entreprise familiale de Chicago.

– Vous voulez bien m'excuser quelques instants ? J'ai une urgence à régler.

J'ai tapé un message que j'ai envoyé à Dorothy. La réponse est arrivée en moins d'une minute : un extrait du *Wall Street Journal* copié sur ProQuest. J'ai compris en le parcourant que mon hypothèse était juste. J'avais eu assez récemment des échos de ce sordide imbroglio.

– Je vais vous dire ce qui me gêne, ai-je déclaré en me renversant dans mon fauteuil. Votre affaire ne m'intéresse pas du tout.

Abasourdi, il s'est tourné pour me faire face.

– Pardon ?

– Si vous avez fait correctement votre boulot, vous devez savoir que nous sommes une agence de renseignement privée. Je ne suis pas détective, je ne place pas les téléphones sur écoute, et je ne m'occupe pas non plus des divorces. Et pour finir, il n'y a pas écrit thérapie familiale.

– Familiale ?

– Sam, il s'agit incontestablement d'une embrouille familiale.

Deux petites taches roses étaient apparues sur ses pommettes.

– Mon nom est...

– Inutile d'insister. Ce n'est pas pour une fuite que vous venez me consulter. Vos problèmes de famille sont de notoriété publique. Vous alliez succéder à papa à la tête de la compagnie, quand il s'est aperçu que vous étiez en pourparlers avec un private equity, et que vous projetiez une ouverture de capital et la revente de vos parts.

– Vous affabulez complètement.

Son père était un certain Jacob Richter, qui avait débuté en achetant un parking à Chicago, avant de fonder la plus grosse chaîne d'hôtels de luxe au monde. Plus de cent établissements cinq étoiles répartis sur une quarantaine de pays, deux compagnies de croisière, des centres commerciaux, des immeubles de bureaux et des investissements fonciers en pagaille. Sa société pesait dix milliards de dollars.

– Du coup, papa se met en rogne et décide de vous éjecter, et c'est la grande sœur qui devient à votre place l'héritière et le P-DG. Mauvaise surprise. Vous qui pensiez que c'était dans la poche... Mais vous n'avez pas l'intention d'en rester là, bien entendu. Puisque vous connaissez bien les entourloupes paternelles, vous pensez enregistrer une de ses magouilles immobilières, avec dessous-de-table à la clé, et lui faire du chantage pour réintégrer votre place. Si ça, ce n'est pas un coup bas...

La figure de Sam Richter avait viré au cramoisi. Sur son crâne, deux

veines saillantes palpitaient si fort que j'ai craint l'infarctus imminent.

– Qui vous a informé ? m'a-t-il demandé.

– Personne. J'ai seulement pris quelques renseignements au préalable. J'aime bien savoir avec qui je fais affaire. Et je ne supporte pas qu'on me mente.

Richter s'est relevé lourdement en bousculant son siège – un Humanscale hors de prix laissé par le précédent occupant – qui s'est écrasé par terre, imprimant une rayure bien visible dans le vieux parquet. Sur le seuil, il s'est retourné pour me lancer :

– Vous donnez beaucoup de leçons, pour quelqu'un dont le père est en prison pour escroquerie.

– Pas faux, ai-je concédé. Désolé de vous avoir fait perdre votre temps. Vous vous débrouillerez pour retrouver la sortie ?

Dorothy se tenait campée derrière lui, les bras croisés.

– Victor Heller était... une sale ordure ! a-t-il bafouillé avant de partir.

Et j'ai de nouveau corrigé :

– Il l'est toujours.

4.

– Alors comme ça, tu ne pratiques pas les écoutes téléphoniques, a ironisé Dorothy en entrant dans mon bureau.

– J’oublie chaque fois que tu entends tout. Ça finira par m’attirer des ennuis.

Nous étions convenus qu’elle pourrait assister à tous mes rendez-vous grâce à la caméra vidéo intégrée à l’énorme moniteur installé sur mon bureau.

– Disons que ce n’est pas dans mes habitudes.

– Arrête, tu paies des gens pour qu’ils le fassent à ta place.

– Parfaitement.

Elle m’a décoché un regard furibond.

– Bon sang, tu peux m’expliquer ce que ça veut dire ?

Dorothy et moi étions déjà collègues à Washington, chez Stoddard Associates, et je l’avais entraînée avec moi en partant m’installer à Boston. Sans être un génie de l’informatique, elle était excellente en analyse de données. Elle avait passé neuf ans à l’Agence pour la Sécurité nationale, et on ne peut pas dire qu’ils embauchent le premier venu. Même si elle détestait travailler pour eux, elle avait reçu une formation sérieuse. Et surtout, il n’y avait pas plus tenace que Dorothy : elle n’abandonnait jamais. De plus, elle était la loyauté en personne.

Avec son caractère bien trempé et son attitude directe et sans concessions, elle n’avait pas fait bon ménage avec l’Agence, mais à moi, ça me plaisait bien. Elle n’hésitait jamais à me contredire ni à me sortir mes quatre vérités, et je dois dire que j’aimais bien ça. Pas le genre de fille à se laisser marcher sur les pieds.

– Tu l’as entendu, je ne supporte pas les menteurs.

– Laisse tomber, on a besoin de travailler, et toi tu t’amuses à refuser des clients.

– C’est gentil de t’en soucier, mais tu n’as pas à t’inquiéter de nos rentrées d’argent. Ton salaire est assuré.

– C’est ça. Jusqu’à ce que la boîte mette la clé sous la porte parce qu’on ne couvre pas les frais. Pas question que je retourne à Washington et que je supplie Stoddard de me reprendre.

– Ne te tracasse pas pour ça.

Malgré notre étroite collaboration, j'en savais très peu sur la vie personnelle de Dorothy – j'ignorais même ses préférences sexuelles. Je me gardais bien de lui poser des questions : chacun a droit à son intimité.

Au physique, Dorothy était une superbe métisse aux yeux d'un noir brillant et au sourire éblouissant. Même si elle était rarement appelée à rencontrer nos clients, elle accordait énormément de soin à sa tenue. En ce moment, elle portait un chemisier en soie lilas, une jupe droite et des chaussures à brides à hauts talons. Sa coupe de cheveux ultracourte aurait paru bizarre sur n'importe qui d'autre, mais sur elle, c'était réussi. Ses créoles en émail et cuivre ornées de turquoises étaient aussi grandes que des Frisbees.

Autre chose que j'appréciais beaucoup chez Dorothy, c'était la somme de contradictions qui formait sa personnalité. Fervente pratiquante – elle avait rallié l'AME Zion Church locale avant même de trouver un appartement à Boston –, elle entretenait pourtant un rapport très décontracté avec la religion. Elle possédait même suffisamment d'humour pour afficher dans son box le slogan JÉSUS EST TON AMI, MAIS C'EST BIEN LE SEUL.

– Je pense qu'on devrait faire des mises au point régulières, comme chez Stoddard. Et il faut absolument qu'on étudie de près les dossiers Entronics et Garrison.

– D'abord, j'ai besoin d'un café. Un vrai, pas la lavasse que prépare Jillian.

Jillian Alperin, notre secrétaire et réceptionniste, était une végétalienne militante. Elle exhibait quantité de piercings, dont un à la lèvre, ainsi que plusieurs tatouages. Elle avait un papillon à l'épaule droite et j'en avais aperçu un autre au bas de ses reins. Fanatique de la cause écolo, elle avait banni du bureau tous les emballages en plastique et en polystyrène et ne jurait que par le tout biologique, le commerce équitable, l'élevage en plein air et le respect des animaux. Le café qu'elle commandait pour la machine était comme de juste produit par une coopérative de paysans rebelles du Chiapas soucieux de développement durable. Il avait beau coûter aussi cher que de la cocaïne bolivienne, je crois que même un condamné à mort aurait refusé d'y toucher.

– Puisque tu fais le difficile, tu as un Starbucks sur le trottoir d'en face. Préparer le café n'entre pas dans mes fonctions, tu le sais bien.

– Loin de moi l'idée de demander.

La ligne intérieure a fait entendre sa discrète sonnerie.

– Un certain Marshall Marcus vous demande, a annoncé Jillian.

– Le Marshall Marcus ? s'est étonnée Dorothy. Le type le plus riche de Boston ?

J'ai confirmé.

– Essaie un peu d'envoyer promener celui-là, et je te botte le cul.

– À mon avis, il s'agit d'une question personnelle. Marshall, ça fait un bout de temps ! ai-je dit en prenant l'appareil.

– Nick. J'ai besoin de ton aide. Alexa a disparu.

5.

Marshall Marcus habitait à trois quarts d'heure de Boston, à Manchester-by-the-Sea sur le North Shore, une bourgade pittoresque et désuète dont le gratin de la ville avait fait dans le temps son lieu de villégiature favori. Il partageait avec Belinda, sa quatrième épouse, une gigantesque maison en pierre et bois perchée sur un promontoire qui surplombait les rochers déchiquetés de la côte. Entourée d'une large galerie, cette belle demeure comptait tant de pièces que la bonne devait être la seule personne à entrer dans certaines. La fille unique de Marshall, Alexa, était actuellement en pension et entrerait bientôt à l'université, et d'après ce qu'elle m'avait confié sur sa vie de famille, elle ne comptait pas fréquenter beaucoup la maison à l'avenir.

Même quand on avait quitté la route principale et que la maison de Marcus se profilait dans le lointain, il fallait encore dix bonnes minutes pour l'atteindre. La petite route côtière en lacets était bordée d'immenses « cottages » et de villas moins cossues, bâties après les années cinquante sur les parcelles cédées par de vieilles fortunes dont le patrimoine s'était émietté. Plusieurs résidences demeuraient entre les mains des patriciens déchus, descendants des Bostoniens « de souche », mais beaucoup menaçaient ruine. Les magnats de la finance et des nouvelles technologies avaient fait main basse sur la plus grande partie.

S'il était le plus fortuné des nouveaux riches, Marshall Marcus n'était pas le plus récent. D'origine modeste, il avait grandi sur Blue Hill Avenue à Mattapan, dans le quartier populaire juif. Comme son oncle possédait un casino dans l'Ouest, il avait appris tout jeune à jouer au black-jack. Constatant très vite que l'établissement avait toujours un avantage, il mit au point toutes sortes d'astuces pour le comptage des cartes. Titulaire d'une bourse pour le MIT, il s'initia au Fortran sur un des mastodontes IBM de la taille d'un immeuble, et utilisa intelligemment Big Iron, comme on appelait les ordinateurs de l'époque, pour optimiser ses chances de gains au black-jack.

Si l'on en croit la légende, il réussit à ramasser 10 000 dollars en un seul week-end à Reno. Il ne fut pas long à comprendre que s'il appliquait la méthode aux marchés financiers, son avenir était assuré.

Il ouvrit donc un compte de courtage avec l'argent de sa bourse et termina ses études millionnaire, après avoir inventé une formule d'investissement alambiquée qui prenait en compte les options d'arbitrage et les produits dérivés. Pour finir, il perfectionna son algorithme, fonda un hedge fund et rafla plusieurs millions de dollars.

Ma mère, qui a travaillé pour lui pendant des années, a tenté un jour de m'expliquer, mais je suis vraiment fâché avec les maths. Tout ce qui m'intéresse chez Marshall Marcus, c'est qu'il a tendu la main à maman dans une période critique.

Quand nous sommes partis à Boston après la disparition de mon père – informé de son arrestation prochaine, il avait choisi la fuite –, nous étions absolument fauchés. Sans revenus ni logement, nous avons dû emménager chez ma grand-mère à Malden, dans la banlieue de Boston. À court d'argent, ma mère s'est fait embaucher comme secrétaire par Marshall Marcus, un ami de mon père, et a fini assistante de direction. Elle adorait son travail, et il l'a toujours traitée avec beaucoup d'égards, sans parler du salaire plus que généreux qu'il lui versait. Même quand elle a eu pris sa retraite, il a continué à lui envoyer de somptueux cadeaux de Noël.

En dépit de ses liens d'amitié avec mon père, j'appréciais énormément Marcus. Le bougre attirait spontanément la sympathie, on n'y pouvait rien. Convivial, drôle, attentionné, c'était un homme aux appétits démesurés, qu'il s'agisse de bonne chère, de grands crus, de cigares ou de femmes.

La propriété n'avait pas du tout changé depuis ma dernière visite : le court de tennis en terre battue, la piscine olympique avec vue sur l'océan, l'ancienne remise à voitures au bas de la colline... La seule nouveauté visible était la guérite du gardien. Une barrière autolevante coupait l'accès au petit chemin. Le vigile s'est approché pour vérifier mon identité et a consulté mon permis de conduire.

Étrange. Malgré sa fortune ahurissante, Marcus n'avait jamais été un de ces millionnaires reclus qui se retranchent derrière les murs d'une résidence sécurisée. Il s'était passé quelque chose.

Le gardien m'a laissé entrer et j'ai emprunté l'allée en demi-cercle pour me garer pile devant la maison. En descendant de voiture, je n'ai pas tardé à repérer une batterie de caméras discrètement éparpillées sur les lieux.

J'ai traversé le large porche et sonné à la porte. Au bout d'une minute, elle s'est ouverte sur Marcus qui tendait vers moi ses bras courtauds, le visage éclairé d'un sourire.

– Nicky ! s'est-il exclamé, employant le diminutif affectueux qu'il me réservait.

Poussant la porte grillagée, il m'a serré dans ses bras à m'étouffer. J'ai noté qu'il avait encore pris de l'embonpoint, et qu'il avait changé

de coiffure. La dernière fois que je l'avais vu, il avait le crâne passablement dégarni et portait les cheveux longs dans le cou. Aujourd'hui, une teinture brun roux camouflait les cheveux grisonnants, et les mèches du dessus avaient miraculeusement repoussé. Une moumoute ou des implants de qualité ?

Il avait passé un peignoir bleu marine sur son pyjama, et les cernes sous ses yeux trahissaient son épuisement.

Après m'avoir libéré, il m'a repoussé du bout des doigts et a reculé pour me dévisager.

– Toi, alors, tu te bonifies avec le temps. Tu fais toujours aussi jeune. Avoue, Nick, tu as signé un pacte avec le diable ? Tu caches un portrait de toi en *alter kaker* dans ton grenier ?

– Pas de grenier chez moi, j'habite en ville.

– Et tu n'es pas marié, dis-moi ?

– J'ai réussi à esquiver.

Il m'a tapoté gentiment la joue.

– Un *punim* comme toi, il doit attirer les filles comme des mouches, hein ?

Marshall s'efforçait bravement de feindre son entrain habituel, mais il avait du mal à donner le change. Il a passé un bras autour de ma taille – il était trop petit pour me prendre par l'épaule.

– Merci d'être venu, mon ami. Merci beaucoup.

– C'est normal.

– Elle est nouvelle ? a-t-il demandé en désignant ma voiture.

Je conduisais une Land Rover Defender 110, une espèce de cube sur roues quasiment indestructible. Les sièges sont durs comme du bois et les vitres se baissent à la main, le confort est rudimentaire et le moteur ronfle bruyamment au-dessus des cinquante à l'heure, mais de toutes les voitures que j'aie eues, c'est celle que j'ai préférée.

– Je l'adore. J'en en ai conduit une dans le Serengeti, en safari. Dix jours, on est restés. Avec Annelise et Alexa. Les filles, elles ont détesté l'Afrique, tu t'en doutes. Elles n'arrêtaient pas de ronchonner à cause des insectes, des animaux qui puaient...

Le sourire s'est brusquement envolé et ses traits se sont affaissés, comme s'il n'en pouvait plus de simuler. Une expression de souffrance a crispé son visage.

– Nick, a-t-il murmuré. Je suis malade de trouille.

6.

– Depuis quand tu n’as pas eu de nouvelles ?

Nous étions assis dans de confortables fauteuils négligemment recouverts de plaids écrus, dans la seule pièce du rez-de-chaussée qui semblait avoir un quelconque usage : une pièce en L cuisine-salon jouissant d’une vue spectaculaire sur la côte rocheuse que venaient lécher les vagues gris acier de Cape Ann.

– Hier soir elle est partie pour Boston, disant qu’elle rentrait en fin de soirée. Belinda en a conclu qu’elle serait là vers minuit, un peu plus tard si elle s’amusait bien.

– À quelle heure a-t-elle quitté la maison ?

– En début de soirée, je crois. J’étais sur le chemin du retour.

Marcus Capital Management occupait tout un étage d’un des nouveaux immeubles de Rowes Wharf, que j’apercevais depuis un angle de mon bureau. Quand maman travaillait pour lui il finissait toujours très tard, et c’était sûrement encore le cas. Une voiture l’emmenait à Boston tous les matins et le reconduisait chaque soir.

– Elle était déjà partie quand je suis arrivé.

– Qu’est-ce qu’elle allait faire à Boston ?

Il a poussé un long soupir qui ressemblait à une plainte.

– Elle, tu sais, elle ne pense qu’à sortir faire la fête. Toujours en vadrouille, dans les discothèques et tout ça.

Ça faisait des lustres que je n’avais plus entendu le mot « discothèque ».

– Elle a pris sa voiture, ou elle s’est fait accompagner ?

– Non, c’est elle qui conduisait. Elle adore ça. Elle a passé le permis le jour de ses seize ans.

– Elle avait rendez-vous ? Avec un garçon, éventuellement ?

– Non, elle avait prévu de rejoindre une copine. Alexa ne sort pas avec des garçons, Dieu merci. Du moins pas encore, pour autant que je sache.

Apparemment, Alexa était plus que discrète sur sa vie sociale.

– Elle a précisé où elle devait se rendre ?

– Non, elle a seulement dit à Belinda qu’elle allait retrouver quelqu’un.

– Mais pas un garçon.
– Je te dis que non, s'est impatienté Marcus. Des amis, ou une copine. Elle a dit à Belinda...

Marcus a secoué la tête, les lèvres tremblantes, et a plaqué une main sur ses yeux avec un grand soupir.

– Et Belinda, ai-je poursuivi sans le brusquer, où est-elle en ce moment ?

– Elle se repose à l'étage. Ça la rend malade, cette histoire. C'est un coup dur, pour elle. Belinda n'a pas fermé l'œil de la nuit, elle est à bout. Elle se fait des reproches.

– À quel sujet ?

– Parce qu'elle a laissé sortir Alexa, qu'elle n'a pas posé assez de questions... Elle n'y peut rien, elle, c'est pas le beau rôle d'être la belle-mère. Quand elle essaie d'imposer une règle, Alexa lui rentre dedans, elle se fait traiter de marâtre. C'est injuste, Belinda l'adore, elle tient à elle comme à sa propre fille.

J'ai attendu quelques secondes pour demander :

– Je suppose que tu as appelé son portable.

– Un bon million de fois, si tu veux savoir. J'ai même téléphoné chez ta mère, au cas où elle aurait dormi chez Frankie pour éviter de prendre le volant en pleine nuit. Tu sais qu'elle adore Francine.

Ma mère habitait un appartement à Newton, nettement plus proche de Boston que Manchester-by-the-Sea.

– Penses-tu qu'il lui est arrivé quelque chose ?

– Évidemment, qu'il lui est arrivé quelque chose ! Elle ne filerait pas comme ça sans prévenir !

– Marshall, c'est tout à fait normal que tu t'inquiètes, mais n'oublie pas qu'Alexa a des antécédents.

– C'est du passé, tout ça, de l'histoire ancienne. Elle s'est calmée.

– Peut-être, mais ce n'est pas certain.

7.

Quelques années plus tôt, Alexa avait été enlevée sous les yeux de sa mère Annelise, la troisième épouse de Marcus, sur le parking du centre commercial de Chestnut Hill.

Pendant on ne lui avait fait aucun mal. Ses ravisseurs lui avaient fait faire un tour en voiture avant de la déposer quelques heures plus tard sur un autre parking, à l'autre bout de la ville. Alexa a affirmé par la suite qu'elle n'avait subi aucune violence sexuelle, version corroborée par l'examen médical. Ils ne lui avaient pas non plus adressé de menace – en fait ils ne lui avaient pas parlé du tout.

L'affaire n'avait jamais été éclaircie. Les coupables avaient-ils pris peur ou simplement changé d'avis ? Ce n'était pas exclu. Vu la fortune de Marcus, il pouvait s'agir d'un kidnapping qui avait tourné court. C'était tout au moins mon hypothèse. La mère d'Alexa était partie peu de temps après, déclarant à Marcus qu'elle ne supportait plus de partager sa vie. L'enlèvement d'Alexa avait peut-être hâté sa décision.

On n'en saura jamais davantage, puisqu'elle est décédée l'an passé d'un cancer du sein. Suite à cet épisode, Alexa avait beaucoup changé, et on ne peut pas dire qu'elle ait été avant ça une adolescente épanouie et facile à vivre. Son comportement rebelle s'était accentué, elle fumait à l'école et ne respectait pas les horaires, collectionnant les ennuis en tout genre.

Quelques mois après ces événements, ma mère m'a appelé un jour à Washington – je travaillais pour la Défense à cette époque – et m'a prié de me rendre dans le New Hampshire pour avoir une discussion avec Alexa, pensionnaire à Exeter.

Je l'ai trouvée au stade, et j'ai passé un moment à la regarder jouer au hockey. Même si elle ne se considérait pas comme une sportive, elle évoluait avec grâce et souplesse sur le terrain et mettait dans son jeu une profonde concentration, qualité rare chez un joueur.

La conversation n'a pas été facile, mais comme je n'étais pas son père et qu'elle éprouvait pour ma mère une affection inconditionnelle, j'ai fini par vaincre ses réticences. Elle n'avait pas encore réussi à évacuer la terreur de l'enlèvement. Je lui ai expliqué que c'était tout à fait naturel et que je m'inquiéterais pour elle si l'expérience ne l'avait

pas traumatisée. La méfiance était un atout inestimable.

Alexa semblait me soupçonner de vouloir la manipuler, mais j'étais on ne peut plus sérieux en lui parlant ainsi. La méfiance nous aide à nous défendre. Comme je le lui ai expliqué, la peur est un instinct infiniment utile qui joue le rôle de signal d'alarme en présence du danger. À charge pour nous d'en tenir compte. Je lui ai même offert un livre sur le « don de la peur », bien que je doute qu'elle l'ait lu.

Je lui ai dit aussi qu'en plus d'être une fille, elle était belle et riche, ce qui lui faisait trois handicaps. Après lui avoir appris à repérer les signaux de danger, je lui ai enseigné les bases de l'autodéfense et des rudiments d'arts martiaux. Avec ça, les étudiants éméchés n'avaient qu'à bien se tenir.

Plus tard, je l'ai conduite dans un dojo de la banlieue de Boston pour l'initier aux techniques du Bujinkan. Je devinais que cette discipline lui ferait beaucoup de bien, qu'elle lui donnerait confiance en elle tout en l'aidant à extérioriser sainement l'agressivité accumulée. Si je rentrais à Boston pendant ses vacances scolaires, je n'oubliais jamais de l'entraîner. Petit à petit, nous avons commencé à parler.

Malgré tout, je n'ai pas obtenu le résultat espéré. Elle continuait à boire, à fumer et à multiplier les écarts de conduite, si bien que Marcus a décidé de l'inscrire pour un an dans une école spécialisée. Entre le choc de l'enlèvement et le départ précipité de sa mère, il était difficile de savoir ce qui l'avait perturbée le plus. Peut-être l'adolescence, tout simplement.

– C'est quoi, ce système de sécurité ? Il n'y était pas la dernière fois que je suis venu.

– Les temps ont changé, a admis Marcus après une hésitation. Les détraqués courent les rues, et moi je suis encore plus riche. J'ai eu droit à un article dans *Newsweek*. *Forbes*, *Fortune*, les infos sur le câble... On ne peut pas dire que je me fasse discret.

– Tu as reçu des menaces ?

– Tu veux savoir si un type armé m'a abordé sur State Street en menaçant de me faire sauter la cervelle ? La réponse est non, mais je préfère prendre les devants.

– Simple précaution, si je comprends bien.

– Tu me reproches d'être trop prudent ?

– Bien au contraire. Je veux juste savoir si un incident précis t'a alerté – une effraction, par exemple, qui t'aurait poussé à renforcer la sécurité.

– C'est moi qui l'y ai obligé, a coupé une voix de femme.

Belinda Marcus venait de faire son entrée dans la cuisine. Une blonde grande et mince, superbe mais glaciale, la quarantaine

admirablement conservée à coups de Botox, de collagène et de mini-liftings. Sa tenue était entièrement blanche : un corsaire moulant et un haut en soie décolleté avec de larges bretelles qui ressemblaient à des origamis, et dont le bustier à surpiqûres mettait en valeur les seins menus mais ronds. Elle marchait pieds nus, les ongles peints en corail.

– C'était de la folie qu'un homme comme Marcus n'emploie pas de vigiles. Quelqu'un qui pèse aussi lourd que lui, qui est aussi en vue ? On est des cibles de choix. Sans parler de ce qui est arrivé à Alexa.

– Belinda, ça s'est passé dans un centre commercial ! Elles sortaient du cinéma. Bon Dieu, on aurait eu un bataillon armé autour de chez nous que ça n'aurait rien changé !

– Tu ne m'as pas présentée à M. Heller, a souligné Belinda en me tendant une main aux ongles couleur corail.

Sa main était froide et osseuse. Elle possédait la beauté inexpressive de ces bimbos que les hommes exhibent comme des trophées, et parlait avec l'accent suave des gens du Sud, qui évoque toujours le thé glacé et le mint julep.

– Nick, ai-je dit en me levant.

À son sujet, je savais uniquement ce que m'avait raconté ma mère : Belinda Jackson avait été hôtesse de l'air chez Delta Airlines, et elle avait rencontré Marcus au bar du Ritz-Carlton d'Atlanta.

– Excuse mon impolitesse, a fait Marshall sans quitter son fauteuil. (Et il a ajouté pour la forme :) Nick, voici Belinda. Belinda, Nick. Elle est pas belle, ma femme ?

Son grand sourire satisfait a révélé des dents couronnées, qui venaient s'ajouter à sa nouvelle coiffure. Jusque-là, Marshall ne s'était jamais soucié de son apparence, et j'ai pensé que tous ces efforts répondaient à son sentiment d'insécurité face à une femme si jeune et si séduisante. Au fond, c'était peut-être elle qui l'avait motivé pour ce petit ravalement.

Belinda a levé les yeux au ciel, la tête inclinée de côté, avec une expression timide et modeste.

– Tu as proposé quelque chose à manger à M. Heller ?

– Merci, ce n'est pas la peine.

– Je suis un hôte pitoyable ! a repris Marcus. Qu'est-ce que je deviendrais sans Belinda ? Un véritable sauvage. Tu prendras un sandwich, Nicky ?

– Non, je t'assure, ça ira.

– Un café, peut-être, a offert Belinda.

– Avec plaisir.

D'un pas aérien, elle s'est dirigée vers l'îlot central en stéatite et a branché la cafetière électrique. Son pantalon ajusté soulignait la forme de ses fesses. Il était évident qu'elle passait beaucoup de temps à faire de l'exercice, sûrement sous la houlette d'un coach, avec une attention

particulière pour les fessiers.

– Je ne suis pas très forte pour le café, mais j'ai un instantané excellent, a-t-elle annoncé en me montrant un paquet en alu.

– Finalement, je n'en prendrai pas. J'ai eu ma dose de caféine pour aujourd'hui.

Belinda s'est retournée brusquement.

– Nick, il faut que vous la retrouviez. (Elle s'est rapprochée à pas lents.) Il le faut absolument, je vous en prie.

J'ai remarqué qu'elle venait de se maquiller et n'avait pas du tout la mine de quelqu'un qui a passé une nuit blanche. Contrairement à son mari, elle avait l'air frais et dispos, comme si elle venait de s'accorder une bonne sieste. Son gloss rose était parfaitement appliqué. J'avais assez d'expérience des femmes et du maquillage pour savoir qu'aucune n'est aussi pimpante au saut du lit.

– Alexa vous a dit avec qui elle avait rendez-vous ?

– Je... on ne peut pas dire qu'elle me fasse des confidences. Je ne suis que sa belle-mère, vous savez ?

– Elle t'aime beaucoup. Simplement elle ne le sait pas.

– Mais vous lui avez quand même posé la question ?

– Bien sûr que oui ! s'est récriée Belinda, indignée.

– Elle a donné une heure de retour ?

– Disons que j'ai tablé sur minuit, mais elle ne supporte pas que je la questionne. Elle prétend que je l'infantilise.

– Ça fait tard, minuit.

– Pour les jeunes, ce n'est que le début de la soirée.

– D'accord, mais il me semblait que les moins de dix-huit ans n'étaient pas autorisés à conduire après minuit, à moins d'être accompagnés par un parent. S'ils se font prendre, ils encourent un retrait de permis de deux mois.

– Ah, bon. Je l'ignorais.

Selon moi, Alexa n'aurait jamais pris le risque de perdre son permis de conduire, et l'autonomie qu'il représentait. Et puis ça ne ressemblait pas à Belinda de ne pas se tenir au courant des réglementations, elle si attentive aux détails, qui prenait la peine de se peindre les lèvres avant de me rencontrer, alors qu'elle aurait dû être dans tous ses états après la disparition de sa belle-fille.

– Vous avez une idée de ce qui a pu se passer ?

– Pas du tout, a-t-elle assuré en levant les mains. (Elle a tourné vers Marshall un regard désespéré.) Nous n'en savons rien ! Nous voulons juste que vous la retrouviez !

– Vous avez prévenu la police ?

– Bien sûr que non ! a protesté Marcus.

– Qu'est-ce que ça veut dire : « Bien sûr que non » ?

– La police ne nous servira à rien, a argué Belinda. Ils vont venir

prendre notre déclaration en nous demandant d'attendre vingt-quatre heures, et puis ce sera une affaire classée.

– Mais Alexa n'a pas dix-huit ans. La police prend très au sérieux les disparitions de mineurs. Je vous conseille de les avertir sans tarder.

– Nick, c'est à toi que je demande de retrouver ma fille. Pas aux flics. Je t'ai déjà réclamé un service ?

– Je vous en supplie, a renchéri Belinda. Si vous saviez comme je l'aime. Je ne supporterai pas qu'il lui arrive quelque chose.

8.

Alexa se retourna dans son lit.

C'était la migraine qui l'avait arrachée au sommeil, martelant son front de plus en plus violemment. Une douleur lancinante pulsait dans ses globes oculaires. On aurait dit qu'une vrille avait percé sa boîte crânienne et lui fissurait le cerveau.

Elle avait la bouche tellement sèche que sa langue collait à son palais. Elle tâcha de déglutir.

Où était-elle ?

Elle n'y voyait absolument rien.

Une obscurité totale. Avait-elle perdu la vue ? À moins qu'il ne s'agisse d'un rêve.

Non, pourtant, ce n'était pas ça. Elle se revoyait au Slammer avec Taylor, en train de boire... Son iPhone, quelque chose qui la faisait rire... Tout le reste était flou, confus.

Elle ne se rappelait pas comment elle était rentrée chez son père et s'était retrouvée dans sa chambre avec les stores baissés.

Son nez capta une odeur de renfermé qui ne lui était pas familière. Était-elle vraiment dans son lit ? Sa chambre de Manchester n'avait pas cette odeur-là, elle ne retrouvait pas sur ses draps le parfum d'assouplissant qu'elle aimait.

Est-ce qu'elle avait passé la nuit chez quelqu'un ? Pas chez Taylor, en tout cas. Sa maison sentait la cire parfumée au citron et les draps étaient toujours trop raides. Mais où, alors ? Après son fou rire avec Taylor à propos de l'iPhone, elle ne se souvenait plus de rien.

Tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'elle était couchée sur un lit, sans drap pour la couvrir. Il avait dû glisser pendant la nuit. Même par temps de canicule et sans climatisation, elle préférait toujours dormir avec un drap. Comme cette année épouvantable qu'elle avait passée à Marston-Lee dans le Colorado, où il n'y avait pas d'air conditionné et où les élèves dormaient dans des lits superposés. Elle avait dû soudoyer la garce qui partageait sa chambre pour qu'elle lui cède la place du haut, car la couchette inférieure la rendait claustrophobe.

Alors qu'elle remuait les doigts, cherchant le drap à tâtons, le dos de sa main droite heurta une surface dure et lisse. Du bout des doigts,

elle palpa un tissu satiné qui habillait une structure rigide, comme ces barrières en bois qui bordaient les couchettes supérieures à Marston-Lee, afin de prévenir les chutes.

Était-elle de nouveau là-bas, ou s'agissait-il d'un rêve ? Une migraine pareille, est-ce qu'on pouvait l'avoir en rêve ?

Alexa savait qu'elle ne dormait pas. C'était une certitude.

Pourtant, elle ne voyait rien. Une obscurité totale que ne perçait pas le moindre rai de lumière.

Elle sentait une odeur confinée, le matelas trop mou sous son corps, l'étoffe de son pyjama contre ses jambes... Elle promena ses doigts sur ses cuisses et ne reconnut pas le caleçon qu'elle portait habituellement pour dormir. Qu'est-ce que c'était, alors ? Un pyjama d'hôpital ?

Était-elle blessée ? Avait-elle eu un accident ?

La vrille s'enfonçait de plus en plus loin dans les tissus tendres de son cerveau et elle avait si mal qu'elle eut envie de se recroqueviller sur elle-même, la tête sous l'oreiller. Elle voulut remonter les genoux pour se tourner sur le côté, tout doucement pour éviter que son crâne explose.

Mais ses genoux rencontrèrent une résistance.

Surprise, elle redressa instinctivement la tête, et son nez et son front butèrent contre un obstacle. La même chose se produisit quand elle projeta les mains de côté et replia les genoux. Elle ne pouvait manœuvrer que sur quelques centimètres avant d'être arrêtée par un panneau.

Non.

Ses doigts coururent sur les parois latérales revêtues de satin, puis sur le panneau du haut, à quelques centimètres à peine de ses lèvres.

Avant même que la vérité se soit fait jour dans sa conscience, son corps l'avait appréhendée, dans un accès de terreur qui la tétanisa et lui glaça les os.

Elle était enfermée dans une boîte.

Ses orteils en touchaient le fond.

Avec la panique, son souffle s'accéléra. Son cœur battait à coups redoublés.

Elle tremblait sans pouvoir s'arrêter.

Alexa chercha à reprendre sa respiration, mais l'air lui manquait. Quand elle essaya de s'asseoir, son front cogna de nouveau le plafond. Impossible de bouger, de changer de position.

En sueur, brûlante et glacée à la fois, Alexa haletait, le cœur battant à tout rompre.

C'était forcément un cauchemar. Une chose pareille ne pouvait pas arriver. Elle était au milieu de son pire cauchemar. Prisonnière d'une boîte. Un...

Un revêtement en satin, des parois en bois ou en acier...

Comme dans un cercueil.

Les mains secouées de spasmes, elle se mit à frapper contre les parois.

– Non, non, non..., soufflait-elle.

Elle ne pensait plus du tout à ses maux de tête.

Une sensation de flottement, un nœud à l'estomac et des frissons dans tout le corps... C'était toujours ce qu'elle éprouvait avant de s'évanouir.

Alexa perdit connaissance.

9.

Il était midi passé quand la Defender a repris l'autoroute en direction de Boston. J'éprouvais la nette impression que Marshall Marcus avait une excellente raison de croire que sa fille avait des ennuis. Qu'il l'avait même prévu.

Ce n'était pas un accident, même s'il n'y avait pas forcément de lien avec le premier enlèvement. Il s'agissait peut-être tout simplement d'une dispute entre Alexa et sa belle-mère, au cours de laquelle elle aurait menacé de quitter définitivement la maison, avant de disparaître.

Mais pourquoi Marcus me l'aurait-il caché ? Il aurait pu avoir des scrupules à me déballer son linge sale en présence de sa femme, bien que la discrétion ne fût certainement pas son fort. Il était plutôt du genre à étaler en toute décontraction ses problèmes de transit ou de prostate, et à vanter les effets du Viagra sur sa libido. Comme disait mon neveu Gabe, Marcus donnait dans la surinformation.

Alors que je m'apprêtais à contacter Dorothy pour qu'elle tente de localiser le portable d'Alexa, mon BlackBerry a sonné. Jillian, ma secrétaire.

- Votre fils est ici.
- Ça m'étonnerait, je n'ai pas d'enfants.
- Il dit que vous deviez déjeuner ensemble.

Je percevais en fond sonore une atroce musique branchée à plein volume. Jillian avait transformé mes bureaux en internat de lycée.

- Mince, je vois. Il s'agit de mon neveu, en réalité.

J'avais promis à Gabe de déjeuner avec lui, mais j'avais oublié de le noter.

- Bizarre. J'ai eu une longue conversation avec Gabe, persuadée qu'il était votre fils, et il n'a jamais démenti.

En fait, Gabe aurait bien aimé que ce soit le cas.

- Merci. Dites-lui que j'arrive.
- Il a l'air sympa, comme gamin.
- Et cette musique, ça vient de vous ?

Un clic, et le tapage s'est arrêté.

- Quelle musique ?

– Vous voulez bien me passer Dorothy ?

10.

Beau-fils de mon frère Roger, Gabe Heller était aussi brillant qu'inadapté. Âgé de seize ans, il ne fréquentait quasiment personne dans son école privée de Washington et s'habillait exclusivement en noir. Jean, Converse, sweat à capuche, tout était noir. Il se teignait même les cheveux, depuis quelque temps. Avoir seize ans n'est jamais facile, mais je crois que c'était spécialement dur pour Gabe Heller.

Sans vouloir insister, mon frère était un sale con. J'avais cessé de le voir, et il était en prison comme notre père. Heureusement que Gabe n'avait aucun lien de sang avec lui, sinon il aurait déjà eu un casier. Apparemment, j'étais le seul adulte avec qui il acceptait de communiquer. Il semblerait que j'aie le chic pour attirer les gamins perturbés. Comme les chiens sentent la peur, les gosses devinent peut-être que je n'aurai jamais d'enfant et qu'ils ne risquent rien avec moi.

Gabe passait les vacances d'été chez ma mère, à Newton, et il s'était inscrit à un stage d'arts plastiques organisé par l'école du Musée. Il adorait sa Mamie et ne demandait qu'à s'éloigner de sa mère, Lauren, qui se réjouissait sûrement de ne pas l'avoir dans les pattes pendant les congés scolaires. Comme ma mère était très coulante, il était libre de circuler en métro et d'aller traîner sur Harvard Square entre les cours, et je suppose qu'il appréciait de vivre comme un adulte.

Gabe ne l'aurait jamais avoué, mais je pense qu'en venant à Boston, il cherchait surtout des occasions de me voir davantage. J'adorais ce garçon et j'aimais passer du temps avec lui, mais comme toutes les choses qui en valent la peine, ce n'était pas toujours évident.

Je l'ai trouvé installé à mon bureau en train de crayonner dans son carnet de croquis. Gabe était incroyablement doué pour le dessin.

- Tu bosses sur ton comic ?
- Mon roman graphique, a-t-il rectifié avec raideur.
- Désolé, j'avais oublié.
- Et le déjeuner, tu l'avais oublié aussi ?

Gabe portait un blouson à capuche harnaché de boucles et de sangles. Quant à la minuscule boucle d'oreille dorée que j'ai remarquée à son lobe gauche, j'ai préféré ne pas en parler dans l'immédiat.

– Toutes mes excuses, encore une fois. Ça se passe bien, tes vacances ?

– L'ennui total.

Pour Gabe, c'était l'expression d'un enthousiasme délirant.

– Ça te dit, de manger un morceau vite fait ?

– Je vais pas tarder à tomber d'inanition.

– Je prends ça comme un oui, alors.

J'ai noté que Dorothy s'attardait à la porte.

– Écoute, Nick. Le numéro de téléphone que tu m'as donné... je n'arriverai jamais à localiser le portable.

– Voilà un défaitisme qui ne te ressemble guère.

– C'est pas la question, Nick, et mes compétences ne sont pas en cause. C'est seulement interdit par la loi.

– Et alors, ça te gêne ?

– Tiens, Gabriel... Bonjour, a-t-elle dit avec froideur.

Gabe a marmonné en retour. Entre Dorothy et lui, le courant n'était jamais passé. Il se croyait plus futé qu'elle – ce qui était sûrement exact, vu sa précocité phénoménale – et meilleur qu'elle en informatique, ce en quoi il se trompait. Pour le moment, tout au moins. Mais un gamin de seize ans est toujours persuadé d'être plus fort que les autres. Dorothy ne supportait pas.

– Je vais t'expliquer... La personne dont tu veux localiser le portable...

Elle a jeté vers Gabe un regard agacé. Dorothy se montrait toujours discrète dans le travail, mais cette fois elle redoublait de prudence.

– On pourrait discuter en privé, Nick ?

– Gabe, tu peux m'accorder deux minutes ?

– C'est bon ! a-t-il lancé en tournant les talons.

– On dirait que tu as accepté l'affaire, a observé Dorothy. Quel miracle. Tu étais au bord de la ruine, ou quoi ?

– Mais oui, ai-je répliqué, sarcastique, tu sais bien que je ne m'intéresse qu'au fric. C'est une histoire compliquée... Si j'ai accepté, c'est moins par égard pour Marshall Marcus que pour sa fille. Il se trouve que je l'aime bien et que je m'inquiète pour elle.

– Pourquoi il panique comme ça ? Sa fille a dix-sept ans, non ? Elle sort en ville, elle drague un mec en boîte et voilà. Les jeunes font tous ça.

– Tu découchais régulièrement quand tu avais son âge ?

Dorothy m'a foudroyé du regard, pointant vers moi son index au vernis à ongles lilas. Avec des ongles aussi longs, je me suis toujours étonné qu'elle puisse taper sur un clavier. Je lui ai souri. J'avais beau en savoir très peu sur sa vie privée, Dorothy n'était certainement pas une fille facile.

- Moi non plus, je n’y comprends rien, ai-je avoué.
- Si ça faisait directement suite au premier enlèvement, je comprendrais que le père s’affole. Mais l’histoire remonte à plusieurs années, je crois ?
- En effet. J’ai l’impression qu’il ne me dit pas tout, même si j’ignore ce qu’il peut cacher.
- Et si tu le questionnais franchement ?
- Je vais y venir. Et Facebook, tu peux m’en parler ? Alexa a sûrement sa page.
- Je pense que les ados y sont tous forcés par la loi. Comme le service militaire au bon vieux temps.
- Il y aura peut-être quelque chose d’intéressant. Les gamins postent tous leurs faits et gestes, non ? Tu veux bien consulter sa page ?
- Seuls ses « amis » sont autorisés à entrer.
- Tu ne peux pas pirater le mot de passe ?
- Je vais essayer.
- Et le portable, qu’est-ce qui t’empêche de le localiser ?
- Il n’y a que la justice qui soit habilitée à le faire.
- Il me semblait que les propriétaires de mobiles pouvaient retrouver la trace d’un appareil perdu.
- Pour ça, il nous faudrait connaître son nom d’utilisateur Mac et son mot de passe. Et, si j’ai bien compris, elle ne risque pas de l’avoir confié à son papa.
- Tu n’as qu’à pirater les codes ou les craquer.
- Tu t’imagines qu’on fait ça en claquant des doigts, comme un tour de magie ? J’ai besoin de temps, Nick. Je dois d’abord établir la liste des mots de passe probables, comme les dates qui comptent pour elle ou le nom de son animal de compagnie, et entrer une dizaine de tentatives. Autant dire que c’est un coup de poker. Et à supposer que je réussisse, il faudrait qu’elle ait activé la fonction MobileMe pour que ça nous avance à quelque chose. Ça m’étonnerait beaucoup qu’elle l’ait fait. À dix-sept ans, elle ne doit pas être très calée en technologie.
- Tu as sûrement raison.
- La solution la plus rapide, c’est de demander à AT & T de localiser son téléphone grâce à leur réseau.
- Et ce n’est possible que sur décision de justice. Il existe sans doute un autre moyen.
- Pas à ma connaissance.
- Tu jettes l’éponge, alors ?
- Je n’ai rien prétendu de tel. Je ne renonce jamais, tu le sais bien. Elle a repéré Gabe qui traînait à la porte du bureau.
- Bon, je crois que ton fils meurt de faim, a-t-elle conclu avec un clin d’œil.

11.

J'ai emmené Gabe au Mojo, un bar du quartier qui servait à manger. On pouvait y commander des burgers, du poulet grillé et des nachos dans un décor typique de bar bostonien. Plancher graisseux, cinq écrans plats diffusant des matches et des émissions sportives, une collection de souvenirs des Red Sox et des Celtics et un baby-foot à l'arrière. La bière était plutôt bonne, excepté l'infâme Brubaker locale, que même moi j'arrivais à trouver mauvaise. La clientèle mêlait courtiers et chauffeurs de taxi. Un journaliste local a un jour comparé les habitués du Mojo à la scène de la cantine dans *Star Wars* : un rassemblement de drôles de créatures intergalactiques. Herb, le propriétaire, a été si content de l'article qu'il l'a encadré et accroché au mur.

– Elle est bien, la fille que tu as engagée.

– Jillian ? Elle n'est pas banale, c'est sûr. Raconte-moi tout. Est-ce que Mamie te maltraite ?

– Non, ça va, elle est cool.

– Et Lilly, comment elle se comporte ?

Lilly était un croisement sharpei-mastiff que ma mère avait sauvé de la fourrière. Non contente d'être le chien le plus moche de la planète, elle avait aussi un caractère exécrationnel. Pas étonnant qu'elle ait été abandonnée plusieurs fois.

– J'ai beau faire des efforts... je peux pas saquer ce clébard. Et en plus elle pue.

– C'est un chien de l'enfer, ne la regarde jamais dans les yeux. Le dernier qui a osé est tombé raide mort. Arrêt cardiaque, selon la version officielle...

– Je vois.

– Tu t'ennuies de la maison ?

– Tu rigoles, ou quoi ?

– Ça se passe mal, ces temps-ci ?

– Ça craint, ouais.

– Je voudrais te poser une question... C'est quoi, cette boucle d'oreille ?

Gabe s'est braqué aussitôt.

– Ça te dérange ?

– Elle le sait, ta mère, que tu as l'oreille percée ?

Il s'est borné à hausser les épaules.

– Rappelle-moi. Le côté gauche, c'est bien un code pour signaler qu'on est gay ?

Gabe a rougi et ses boutons d'acné ont viré à l'écarlate.

– Pas du tout, c'est l'inverse. Droite pour les homos, gauche pour les hétéros.

– Tu as choisi en connaissance de cause, alors ?

Gabe pouvait devenir horripilant avec son côté je-sais-tout typiquement adolescent, et je me faisais un point d'honneur de le déstabiliser aussi souvent que possible.

Herb, un grand gaillard ventripotent à l'accent du Sud, est venu prendre notre commande. En général, il ne quittait pas le comptoir, mais il y avait une accalmie entre midi et deux.

– Salut, Nicky ? Alors, ça gaze, la comptabilité ? Si jamais t'as des tuyaux pour moi, pour payer moins d'impôts...

– Prends exemple sur moi : ne paie pas.

Il a hésité une seconde, puis il est parti d'un grand rire. Il en faut vraiment peu pour l'amuser.

– En fait, je suis actuaire, tu sais.

Notre plaque indiquait HELLER ET ASSOCIÉS – Actuaires consultants. Une couverture idéale. Dès que j'annonçais ma profession aux gens, ils cessaient de poser des questions.

– Et c'est quoi au juste, un actuaire ?

– Même moi je saurais pas l'expliquer.

– Chapeau, en tout cas. Mouliner des chiffres à longueur de journée, je péterais un plomb, moi, a gentiment répondu Herb.

Gabe m'a lancé un regard entendu. J'ai choisi un burger-frites, en précisant bien que je ne voulais pas de leur infect assaisonnement au curry.

Gabe a demandé en levant les yeux de son menu :

– Vous faites des burgers végétariens ?

– Mais oui. À la dinde, ça ira ?

Gabe a penché la tête de côté, sourcils froncés, une mimique que je connaissais bien. Cet air hautain qui lui valait des raclées régulières de la part de ses camarades, et quelques exclusions de cours du côté des profs.

– Ah, j'ignorais que la dinde faisait partie des légumes.

Herb a coulé un regard vers moi, l'air de dire « D'où il sort, ce même ? », mais je lui étais trop sympathique pour qu'il ose rembarquer mon invité.

– OK, a dit Gabe, je vais juste prendre des frites avec du ketchup. Et un Coca.

J'ai dit quand Herb s'est éloigné :

– Tiens, on dirait que Jillian fait des émules.

– D'après elle, la consommation de viande rouge favorise l'agressivité.

– Et c'est répréhensible ?

Gabe a refusé de mordre à l'hameçon.

– À propos, oncle Nick. C'était une bonne idée, la page Facebook d'Alexa.

– Pardon ?

– Alexa Marcus. Son père a peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, c'est ça ?

– Petit salaud, ai-je fait en esquissant un sourire. Tu as écouté aux portes.

– Non, je t'assure. Tu sais que Dorothy a une sortie audio sur son ordinateur et qu'elle entend tout ce qui se raconte dans ton bureau ?

– Évidemment, Gabe. On a décidé ça ensemble. J'aimerais plutôt savoir si Dorothy t'a vu fureter autour de son poste de travail ?

– S'il te plaît, oncle Nick, ne lui raconte rien.

– Bien sûr que non.

– Bon. Je crois bien que je sais où était Alexa hier soir.

– Ah oui ?

– J'ai vu ça sur son « mur » Facebook.

– Comment tu t'es débrouillé ?

– Je fais partie de ses « amis ».

– Vraiment ?

Gabe s'est empourpré de nouveau.

– Tu sais..., a-t-il bredouillé, elle doit avoir un bon millier d'amis sur Facebook, mais elle m'a quand même accepté.

Il avait l'air tellement fier que j'ai jugé bon de le féliciter.

– C'est super, ça.

– Depuis que je loge chez Mamie, elle est passée deux ou trois fois. Elle est sympa, cette fille, je l'aime bien. Au fond, rien ne l'oblige à être agréable avec moi.

En effet. Habituellement, les filles comme Alexa Marcus, belles et riches à la fois, ne faisaient aucun effort de gentillesse envers les petits geeks assommants dans le genre de Gabe.

– Où est-elle allée, alors ?

– Au Slammer, avec son amie Taylor.

– C'est-à-dire ?

– Un bar branché, dans l'ancienne prison transformée en hôtel, tu connais ? Le Graybar, je crois.

– Taylor. C'est un garçon ou une fille ?

– Une fille. Taylor Armstrong, la fille du sénateur Richard Armstrong. Elle était en classe avec Alexa.

Une main sur son épaule, j'ai consulté ma montre :

– Et si on demandait à emporter nos plats ?

– Tu comptes aller voir Taylor ?

– C'est ça.

– Elle passe la journée chez elle. Sûrement à dormir. Je parie que tu vas trouver Alexa là-bas. Oncle Nick ? Ne dis pas à Alexa que je t'ai raconté tout ça. Elle me prendrait trop pour un cafteur.

12.

J'ai trouvé le sénateur junior du Massachusetts en train de ramasser les crottes de son chien.

Le grand caniche du sénateur Richard Armstrong s'était fait faire la coupe lion continentale : le corps tondu de frais, des pompons aux pattes et à la queue, et une touffe frisottée au sommet de la tête. Le sénateur était aussi irréprochable que son animal de compagnie ; sa chemisette bleue était impeccable, sa cravate bien ajustée, et la raie de côté soigneusement tracée dans ses cheveux argentés. Il s'est penché en avant, un sachet en plastique enfilé sur sa main, et a attrapé l'étron avant de retourner adroitement le sac. En se relevant, le visage congestionné, il s'est avisé de ma présence.

– Sénateur ?

– Oui ?

Il m'a considéré d'un œil méfiant. En tant que personnage public, il devait se tenir spécialement à l'affût des déséquilibrés, même dans ce quartier huppé.

Nous nous trouvions au milieu de Louisburg Square sur Beacon Hill, dans un jardin ovale entouré de grilles en fer forgé. Avec ses enfilades de maisons en briques rouges du dix-neuvième siècle, le quartier de Louisburg Square comptait parmi les secteurs les plus cotés de Boston.

– Nick Heller.

– Ah, oui, a-t-il dit avec un grand sourire soulagé. J'ai cru que vous représentiez l'association des résidents. En théorie, on n'a pas le droit de promener son chien ici, et j'ai des voisins qui s'en formalisent.

– Ce n'est pas moi qui irai rapporter. Tout de même, j'ai toujours pensé qu'on devrait dresser les chiens pour qu'ils ramassent *nos* excréments.

– Navré de ne pas vous serrer la main, mais...

– Pas de problème. Je ne vous dérange pas ?

J'avais pris contact avec lui par l'intermédiaire d'un ami commun et sollicité un rendez-vous en lui expliquant ce qui se passait.

– Suivez-moi.

Il s'est dirigé vers une antique poubelle où il s'est délesté de son petit colis.

– Je suis désolé, pour la petite Marcus. Vous avez du nouveau ? Je suis sûr qu'il s'agit d'une querelle familiale.

Armstrong parlait avec un accent d'aristocrate bostonien, très éloigné de ce qu'on tient en général pour l'accent de Boston. L'accent le plus snob du WASP de Nouvelle-Angleterre, actuellement en voie d'extinction. On ne l'entend quasiment plus aujourd'hui, sinon parmi les vieux chnoques du Somerset Club. On m'avait raconté que sur les vieux enregistrements, Armstrong ne s'exprimait pas du tout ainsi, qu'il avait acquis la patine au fil du temps. N'empêche, il descendait pour de bon d'une vieille lignée bostonienne. « Ma famille n'est pas arrivée sur le *Mayflower*, avait-il déclaré un jour. Elle avait d'abord envoyé ses domestiques. »

Nous étions arrivés devant sa maison – façade à bow-window, volets fraîchement repeints de noir, porte d'entrée d'un noir brillant, bannière étoilée flottant au vent – et il a gravi les marches en béton peintes en gris.

– Si je peux vous être utile, n'hésitez pas. Je ne manque pas d'amis.

Il m'a gratifié du légendaire sourire qui avait valu à ce républicain modéré quatre mandats de sénateur. Un journaliste l'avait un jour comparé à un feu tiède, mais de près, il évoquait plutôt une fausse cheminée garnie de bûches en céramique.

– Parfait, ai-je répondu. Je souhaiterais dire quelques mots à votre fille.

– Vous perdez votre temps, j'en ai peur. Je pense que Taylor n'a pas vu Alexa Marcus depuis des mois.

– Elles étaient ensemble hier soir.

Le sénateur s'est balancé d'un pied sur l'autre, tirant d'un coup sec sur la laisse du caniche qui s'était mis à gémir.

– Je l'ignorais. Quoi qu'il en soit Taylor est allée faire les boutiques. C'est sa grande passion.

Il m'a adressé ce sourire excédé que les hommes échangent fréquemment, comme pour signifier : « Les femmes, dur de les supporter, impossible de s'en passer. »

– Je vous invite à vérifier. Elle est à l'étage en ce moment.

Gabe me tenait au courant en temps réel de ses entrées sur Facebook. Il ne faisait pas partie de ses « amis », mais il s'était débrouillé pour accéder à sa page. D'après son dernier texto, Taylor Armstrong venait d'informer ses 1 372 amis qu'elle regardait une rediff de *Gilmore Girls*, et qu'elle s'ennuyait à mourir.

– Je vous assure que Taylor et sa mère...

– S'il vous plaît, monsieur le sénateur, dites-lui de venir. C'est important. Vous préférez que j'appelle son portable ?

En vérité, je ne possédais pas le numéro du mobile, mais je n'en ai pas eu besoin, puisque son père m'a invité à entrer sans plus se soucier

de cacher sa contrariété. Le chien s'est remis à couiner et il a tiré brutalement sur la laisse. Envolé, le sourire de campagne électorale. Il venait d'éteindre la cheminée électrique.

13.

Taylor Armstrong s'est présentée dans le bureau de son père avec l'air d'une collégienne convoquée chez le principal, camouflant son appréhension sous une moue boudeuse. Elle s'est assise dans un grand fauteuil recouvert d'un kilim, une jambe repliée sous l'autre, les bras croisés et les épaules basses. Elle avait envie de rentrer dans sa coquille.

Je me suis installé face à elle tandis que le sénateur Armstrong, assis derrière un sobre bureau en acajou, feuilletait des documents, le nez chaussé de verres en demi-lunes. Il feignait de nous ignorer.

Taylor était une ravissante jeune fille. Les cheveux teints en noir, les yeux maquillés à outrance, elle s'habillait comme une gamine riche qui a viré « mauvais genre » – ce qui était manifestement le cas. D'ailleurs, elle fréquentait la coûteuse école spécialisée où Alexa avait passé un an, dans l'Ouest. Elle portait un jean skinny noir avec des boots en cuir brun, et un énorme collier en turquoise sur son haut en daim marron.

Je lui ai expliqué après m'être présenté :

– Je voudrais vous poser quelques questions au sujet d'Alexa.

Elle n'a pas pipé mot, le regard fixé sur le tapis persan ancien.

– Alexa a disparu. Ses parents sont terriblement inquiets.

Elle a levé les yeux, l'air indigné. J'ai cru un instant qu'elle allait parler, mais elle s'est ravisée aussitôt.

– Vous avez eu de ses nouvelles ?

– Non.

– Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

– Hier soir. On est sorties toutes les deux.

J'étais soulagé qu'elle n'essaie pas de mentir. Son père l'avait peut-être briefée quand il était monté la chercher.

– Vous voulez bien qu'on aille marcher un peu ?

– Marcher ? a-t-elle répété avec une mine dégoûtée, comme si je lui proposais d'avalier une chauve-souris vivante.

– Oui, aller prendre l'air.

Taylor a marqué une hésitation, et son père est intervenu sans lever les yeux :

- Vous pouvez parler ici.
- Elle a eu l'air piégé, puis elle a acquiescé, à ma grande surprise.
- D'accord, j'ai bien envie de prendre l'air.

Nous avons quitté Louisburg Square pour traverser Mount Vernon Street et descendre la pente raide de Willow Street.

- J'ai pensé qu'une cigarette vous ferait plaisir.
- Je ne fume pas.

J'avais pourtant flairé une odeur de tabac quand elle était descendue.

- Ne vous gênez pas pour moi, je ne vais pas vous balancer.

Son expression s'est radoucie imperceptiblement. De son petit sac à main noir, elle a tiré un briquet Dupont en or et un paquet de Marlboro.

- Je ne vous dénoncerai même pas pour la fausse carte d'identité.

Taylor m'a jeté un coup d'œil oblique en ouvrant son briquet d'un geste sec. Elle a allumé la cigarette, aspiré une longue bouffée de tabac.

- L'alcool est interdit aux moins de vingt et un ans. C'est la seule solution pour boire un verre par ici, non ?

En silence, elle a exhalé deux volutes jumelles par le nez, comme une star hollywoodienne du temps passé.

- Quand j'étais jeune, je fabriquais des faux papiers pour moi et mes amis. J'utilisais la chambre noire du lycée.

- Passionnant.

- Aujourd'hui, c'est sûrement plus simple, avec les scanners et Photoshop.

- J'en sais rien. Il suffit d'acheter la carte d'une copine.

Nous nous sommes dirigés vers West Cedar en empruntant une allée minuscule, Acorn Street, dont les pavés avaient été extraits de la Charles River. L'endroit était charmant, mais je doute que ma Defender eût réussi à s'y faufiler.

- En quoi cela dérangerait-il votre père que j'aie une conversation avec vous ?

Elle a haussé les épaules.

- Aucune idée ?

- Qu'est-ce que vous imaginez ? a-t-elle rétorqué d'un ton amer. Il est sénateur, voilà pourquoi. Il ne pense qu'à sa carrière.

- Et les filles de sénateur n'ont pas le droit de s'amuser ?

Elle a eu un rire sans joie.

- À ce qu'on m'a dit, il n'a fait *que* prendre du bon temps avant de rencontrer maman. (Elle a laissé un blanc pour ménager son effet.) Et il a continué après.

Je n'ai pas relevé. La rumeur était probablement fondée. Richard

Armstrong s'était taillé une sacrée réputation, et elle n'avait rien à voir avec son travail de législateur.

– Vous êtes allées ensemble au Slammer.

Elle a mis dix bonnes secondes à me répondre.

– On a juste pris un verre ou deux.

– Alexa avait l'air contrarié ? Était-elle remontée contre ses parents ?

– Pas plus que d'habitude.

– Elle a évoqué la possibilité de partir, de quitter la maison ?

– Non.

– Est-ce qu'elle a un petit ami ?

– Non.

Le ton était hostile, comme si elle me reprochait mon indiscretion.

– Avait-elle peur de quelque chose, ou de quelqu'un ? Elle s'est fait enlever sur un parking...

– Je suis au courant, a-t-elle coupé avec suffisance. C'est quand même ma meilleure amie, que je sache.

– Vous pensez qu'elle redoutait que ça se reproduise ?

– Non, mais elle trouvait que son père se conduisait bizarrement.

– Dans quel sens ?

– Il avait des ennuis, peut-être. J'ai oublié, j'étais un peu vaseuse, à ce moment-là.

– Où est-elle allée après le Slammer ?

– J'en sais rien, moi. Elle est sans doute rentrée chez elle.

– Vous avez quitté le bar en même temps ?

Une brève hésitation.

– Oui.

Le mensonge était si flagrant que j'ai eu peur de perdre toute chance de coopération si je protestais tout de suite.

Taylor a bredouillé tout à coup :

– Il est arrivé quelque chose à Lexie ? Vous êtes au courant, dites-moi ? On lui a fait du mal ?

Nous avons fait halte à l'angle de Mount Vernon Street, attendant que le couple qui nous croisait ne soit plus à portée d'oreilles.

– Ça se peut.

– Ça se peut ? Qu'est-ce que je dois en conclure ?

– Que vous devez me raconter tout ce que vous savez.

Elle a jeté sa cigarette sur le trottoir aux pavés lézardés et l'a écrasée avant d'en sortir une autre.

– Bon, elle a fait la connaissance d'un mec, d'accord ?

– Vous vous rappelez son nom ?

Elle a secoué la tête en allumant sa cigarette, fuyant ostensiblement mon regard.

– Je crois qu'il était espagnol. Un certain Marco ou Alfredo, j'ai

oublié. Pour moi tous ces noms se ressemblent.

– Vous étiez avec elle quand elle l’a rencontré ?

J’ai deviné qu’elle passait en revue toutes les solutions possibles, avec les implications correspondantes. Si elle affirmait n’avoir pas été avec Alexa, comment justifier son absence ? Quand deux filles sortent ensemble dans un bar, il est rare qu’elles se séparent. Plutôt que de faire cavalier seul, elles se protègent mutuellement et se donnent des conseils. Elles peuvent toujours entrer en concurrence, bien entendu, mais, en général, elles choisissent de faire équipe.

– J’étais là, oui, a reconnu Alexa, mais avec tout ce bruit je n’ai pas bien saisi son nom. J’étais hors jeu à ce moment-là, j’avais surtout envie de rentrer chez moi.

– Ce type n’a pas essayé de vous draguer ?

Je venais de piquer son amour-propre.

– Il était trop naze, ce mec. Je l’ai envoyé bouler.

– Ils sont partis tous les deux ?

Le silence a duré si longtemps que j’ai cru qu’elle n’avait pas entendu. Elle a fini par répondre :

– Je crois, oui, mais je ne peux pas le jurer.

– Comment ça ?

– Je suis partie la première.

Je n’ai pas pris la peine de souligner l’incohérence de ses propos.

– Et vous êtes rentrée directement ?

Elle a confirmé.

– À pied ?

Louisburg Square, situé au sommet de Beacon Hill, n’était pas à une grande distance du bar, mais ça faisait quand même une trotte pour quelqu’un qui avait picolé ou qui marchait sur des talons aiguilles.

– Non, en taxi.

– Alexa s’est manifestée plus tard dans la soirée ?

– Elle aurait dû ?

– Voyons, Taylor, les filles de votre âge rendent compte de tous leurs faits et gestes par texto ou sur Facebook. Vous racontez à tout le monde que vous venez de vous brosser les dents, et vous voulez me faire croire qu’elle ne vous a pas écrit qu’elle était allée chez ce type ?

Elle a levé les yeux au ciel d’un air méprisant.

– Vous n’avez pas eu de nouvelles depuis hier soir, depuis que vous avez quitté le Slammer ?

– C’est ça.

– Vous avez tenté de l’appeler ?

– Non.

– Un texto, alors ?

– Non plus.

– Vous ne l’avez pas contactée pour qu’elle vous raconte sa soirée ?

Je pensais que vous étiez les meilleures amies du monde.

Elle a simplement haussé les épaules.

– Est-ce que vous comprenez qu'en me mentant, en couvrant une tierce personne, vous risquez de mettre en danger la vie de votre meilleure amie ?

Elle a commencé à s'éloigner dans la rue et a lancé sans se retourner :

– Je ne suis au courant de rien.

Mon instinct me soufflait qu'elle était sincère à ce moment-là. Par contre, il y avait quelque chose qu'elle me dissimulait. Sa culpabilité était aussi voyante qu'une enseigne au néon. Peut-être ne voulait-elle pas passer pour une mauvaise copine. À moins qu'elle ait lâché Alexa pour un type à son goût.

J'ai aussitôt contacté Dorothy.

– Des progrès avec la localisation du mobile d'Alexa ?

– Rien de neuf. Il va nous falloir le soutien d'un représentant des forces de l'ordre. Pas moyen d'y couper.

– J'ai ma petite idée.

14.

Quand on exerce une profession fondée sur les opérations clandestines, on est capable de mesurer tout le poids du secret. Celui qui en détient un s'assure d'un ascendant sur autrui, d'un moyen de le contrôler, que ce soit dans les couloirs du Congrès, dans la cour du lycée, dans une commission universitaire ou sur un champ de courses.

La plupart du temps, un secret a pour vocation de dissimuler un délit, une exaction ou un échec. Sa révélation peut briser une carrière ou torpiller un ennemi, elle peut provoquer la chute des leaders mondiaux. À Washington, où l'importance d'un homme est proportionnelle au nombre de secrets qu'il possède, c'est indéniablement la monnaie du pays.

Le moment était venu de dépenser mes économies.

À l'époque où j'étais employé par Stoddard Associates, à Washington, j'avais été chargé d'une mission pour un élu du Congrès de Floride, qui livrait une bataille sans merci pour sa réélection. Le candidat de l'opposition s'était arrangé pour mettre la main sur le bail d'un appartement à Sarasota qu'il payait à sa maîtresse, serveuse dans un Hooter. Son épouse, mère de ses six enfants, n'était au courant de rien, naturellement, et le politicien, qui avait axé sa campagne sur la défense des valeurs familiales, ne pouvait qu'en être pénalisé. J'ai fait un peu de ménage là-dedans, supprimant toute trace du dossier. La serveuse a trouvé un nouvel emploi à Pensacola. Quant au bailleur, il a déclaré que le document était un faux et qu'il ne gardait pas souvenir d'avoir loué un bien à l'homme politique. Ce dernier emporta les élections de justesse.

Je n'étais vraiment pas fier de ce boulot, mais il se trouve que l'élu en question était devenu entre-temps membre de la Commission des affaires judiciaires de la Chambre des représentants, chargée de contrôler les activités du FBI. Il n'avait aucune dette envers moi, puisqu'il avait grassement payé les prestations de Stoddard, mais je savais deux ou trois choses sur son compte, ce qui pesait nettement plus dans la balance. J'ai donc appelé son numéro personnel en le priant de me mettre en rapport avec les bureaux du FBI à Boston.

J'ai bien précisé que je souhaitais un interlocuteur haut placé.

Immédiatement.

Une place de stationnement était en train de se libérer devant l'entrée du FBI sur Cambridge Street, phénomène à peu près aussi courant qu'une éclipse solaire. Rangé en double file, j'ai attendu que la conductrice de la Buick fasse sa manœuvre.

Pas du genre pressé, la bonne femme. Elle a commencé par se remettre du rouge à lèvres, avant de passer un coup de fil. Je lui laissais dix secondes avant de renoncer. J'ai profité de l'intervalle pour appeler Marcus.

– Marshall, tu as parlé à la police ?

– La police ? Oh, ils n'ont rien dit de spécial, comme d'habitude. Je suis censé déclarer sa disparition si elle ne réapparaît pas d'ici ce soir.

– On ne va pas attendre jusque-là.

– Tu as appris quelque chose ?

– Non, je te tiendrai au courant.

J'ai redémarré sans attendre le départ de la Buick.

15.

Les locaux du FBI de Boston se trouvaient sur One Center Plaza, dans l'affreux complexe de Government Center. Certains architectes lui trouvent de l'allure, mais la plupart des Bostoniens n'y voient qu'une verrue sur le visage d'une ville magnifique.

En sortant de l'ascenseur, au sixième étage, je suis tombé sur un gigantesque sceau doré du FBI et une affiche des dix criminels les plus recherchés. La petite salle d'attente était équipée d'un portique de détection des métaux et d'un appareil à rayons X pour l'inspection des bagages, mais aucun des deux ne fonctionnait. Deux réceptionnistes étaient postées derrière leur guichet blindé.

J'ai glissé mon permis de conduire dans la fente et on m'a demandé de déposer mon BlackBerry. J'ai reçu en échange un badge indiquant VISITEUR ACCOMPAGNÉ, puis on m'a annoncé qu'on viendrait me chercher dans quelques minutes.

J'ai patienté, sans autre distraction qu'un portrait du Président accroché de guingois au mur et un ensemble de brochures sur les carrières offertes par le FBI. Ni revues ni quotidiens. Et sans mon BlackBerry, je ne pouvais ni téléphoner ni consulter mes messages.

Au bout d'une demi-heure d'attente, j'ai fini par aller demander à la réceptionniste si on m'avait oublié. Elle a assuré que non en s'excusant, mais je n'ai pas eu d'autre explication. Quand on vous laisse poireauter un quart d'heure, on peut attribuer ça à une réunion qui s'éternise, mais une fois franchie la limite des trois quarts d'heure, il est bien clair qu'on vous envoie un message.

Il s'est passé près d'une heure avant que le type du FBI daigne rappeler.

Il ne cadrait pas du tout avec ce que j'attendais, soit dit en passant : un malabar qui devait passer la moitié de sa vie en salle de musculation, avec ce genre de crâne rasé et luisant qui demande énormément d'entretien. Il portait une fausse Rolex, un costume gris aux manches trop courtes, une chemise blanche dont le col l'étranglait et une cravate à rayures.

– Monsieur Heller ? a-t-il fait d'une voix de basse.

Tendant une main aussi large et tannée qu'un vieux gant de base-

ball, il a broyé la mienne comme un étai.

– Gordon Snyder, sous-directeur de département.

En clair, il faisait partie des dirigeants du service et avait pour supérieur direct le directeur du département. Je pouvais dire merci à mon coureur de jupon de Sarasota.

Snyder m'a précédé dans un long couloir aux murs blancs jusqu'au secrétariat, où une assistante à l'air désabusé a continué à taper sur son clavier sans nous accorder un seul regard. Il occupait un vaste bureau avec vue sur Cambridge Street. Une longue table de travail, deux moniteurs d'ordinateur, une télévision à écran plat dont le son était coupé, branchée sur la chaîne CNN. Il y avait aussi une table de conférence en verre ronde et un canapé en Skaï rouge. Deux drapeaux encadraient le bureau, la bannière étoilée et le drapeau bleu ciel du FBI. Pour un employé du gouvernement américain, c'était carrément le grand luxe.

Il s'est assis derrière son impeccable bureau à plateau de verre, les épaules arrondies.

– Si je comprends bien, monsieur Heller, vous travaillez actuellement dans le secteur privé.

– Tout à fait.

Je suppose que c'était sa façon directe de me faire savoir qu'il avait lu mon dossier.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– J'aide un de mes amis à retrouver sa fille.

Il s'est fendu d'une moue compatissante.

– Comment s'appelle cette jeune personne ?

– Alexa Marcus.

Il a hoché la tête, comme si le nom ne lui évoquait rien.

– Son père est Marshall Marcus. Le financier de Boston.

– Quel âge a-t-elle ?

– Dix-sept ans.

– Et en quoi cela concerne-t-il le FBI ?

– Étant donné la fortune et la position de son père...

– Il s'agit d'un enlèvement ?

– Ce n'est pas exclu.

– Il a reçu une demande de rançon ?

– Pas pour le moment. Mais au vu du contexte et de son passé...

– En bref, le père craint que sa fille n'ait été kidnappée.

Snyder avait une curieuse expression sur le visage, un air de perplexité si outré qu'elle en devenait presque comique. Peut-être qu'il se payait ma tête.

– Quelque chose m'échappe là-dedans, monsieur Heller : pourquoi la police de Boston ne nous a pas contactés.

– J'en suis le premier surpris.

– En effet. Normalement, c'est leur première démarche dans ce genre de circonstances. Les affaires d'enlèvement relèvent des compétences du FBI, et je suis étonné qu'ils ne nous aient pas avertis.

– Quelle que soit l'explication, vous pourriez tâcher de localiser son mobile.

Mais Snyder a poursuivi en pesant bien ses mots :

– Il se peut que la police ne nous ait pas prévenus pour la simple raison que personne ne leur a signalé cette disparition. Ça vous paraît plausible ?

Les mains jointes, il a baissé les yeux vers son bureau avant de les ramener sur moi :

– Vous comprenez, Marshall Marcus ne les a pas alertés. Intéressant, non ? Logiquement, il aurait dû harceler leurs services et les nôtres pour faire rechercher sa fille. À sa place, je n'aurais pas hésité une seconde. Et vous ?

Il me fixait d'un regard perçant, un rictus de dégoût sur les lèvres.

– Je vous assure qu'il a contacté la police, ai-je insisté. Ça remonte à deux heures à peu près. L'information n'a peut-être pas été transmise.

– Il ne l'a pas fait, un point c'est tout, a-t-il conclu d'un ton sans appel.

– On vous aura mal renseigné.

– Au contraire, nous sommes spécialement bien renseignés sur Marcus. Nous pouvons certifier qu'il n'a jamais appelé la police, pas plus que son épouse. Ni d'une de ses quatre lignes fixes, ni d'un de ses deux mobiles. Ni même d'un poste de la société Marcus Capital.

Je n'ai pas répliqué, et Snyder m'a dévisagé d'un air grave.

– Vous m'avez bien compris. La justice nous a donné ordre de surveiller Marshall Marcus il y a déjà un certain temps. Et je parie qu'il le sait pertinemment. Est-ce que c'est lui qui vous envoie ici, monsieur Heller ?

Gordon Snyder avait de petits yeux ronds d'insecte, enchâssés dans des orbites profondes.

– Ne vous fatiguez pas à nier que vous avez eu un entretien avec lui ce matin même, à son domicile de Manchester. C'est ce qui vous amène ici ? Vous représentez Marcus ? Pour tâter le terrain ? Découvrir ce qu'on a sur son compte ?

– Si je suis venu vous voir, c'est parce que la vie d'une jeune fille est peut-être en danger.

– La même jeune fille qu'on a inscrite dans une école spécialisée, suite à des problèmes de discipline dans son établissement privé ?

J'ai pris sur moi pour ne pas hausser le ton, mais j'étais à deux doigts de craquer.

– C'est exact. Après qu'elle a été victime d'un enlèvement. De quoi faire disjoncter n'importe qui, vous ne croyez pas ? Vous n'y

comprenez rien, c'est ça ? Là-dessus on est d'accord.

- Mais vous travaillez bien pour Marcus ?

- Oui, mais...

- Ce qui fait qu'on ne peut pas être d'accord. C'est bien clair ?

16.

Le cœur d'Alexa cogne de plus en plus fort. Elle l'entend marteler sa poitrine, aussi retentissant qu'un tambour dans ce terrible silence où l'on perçoit même un clignement de paupières. Brûlante et glacée à la fois, elle est saisie de tremblements irrépessibles.

– Alexa, est-ce que tu m'entends ? demande la voix métallique.

Une giclée acide lui remonte au gosier. Prise de haut-le-cœur, elle a l'impression que son estomac va sortir par sa bouche. Un jet de vomi asperge sa chemise, et le reste lui coule dans la gorge.

Elle voudrait s'asseoir pour régurgiter, mais c'est impossible, elle ne peut relever la tête que de quelques centimètres. Elle n'a même pas la place de rouler sur le côté. Prisonnière.

Elle ne peut pas bouger.

Les vomissures qu'elle n'a pas pu expulser l'étouffent.

– Prends soin de toi, lui dit la voix. S'il t'arrive quelque chose, on ne pourra pas ouvrir ton cercueil.

– Cercueil, répète Alexa, le souffle coupé.

– Il n'y a pas de raison que tu meures. Ce n'est pas ce que nous souhaitons. Nous voulons seulement que tu persuades ton père de coopérer avec nous.

– Combien d'argent vous voulez ? souffle Alexa. Dites-moi, et mon père vous le donnera.

– Qu'est-ce qui te laisse penser que c'est l'argent qui nous intéresse, Alexa ? Et à supposer que ce soit le cas, ton père n'en a pas.

– Mon père... il possède une fortune indécente. Il paiera ce que vous lui demanderez. Il vous donnera tout ce qu'il a, mais je vous en prie, laissez-moi sortir tout de suite.

– Maintenant, Alexa, tu vas m'écouter très attentivement, parce que c'est ta survie qui est en jeu.

Alexa déglutit avec peine, une boule dans la gorge.

– Je vous écoute.

– Parle plus fort.

– Je vous écoute, répète Alexa, essayant de forcer sa voix.

– Bien. Je t'ai déjà expliqué comment faire pour te soulager. Venons-en à la respiration. Tu m'écoutes ?

- Je vous en prie, gémit-elle en frissonnant.
- Je veux que tu saches que tu as de l'oxygène dans le cercueil, mais en faible quantité.
- En faible quantité.
- Écoute bien. Si on te met dans un cercueil scellé et qu'on l'enterre, tu ne tiens pas une demi-heure. Mais nous savons bien que ce délai est trop court.

En entendant le mot « enterrer », elle se mord si violemment la lèvre que le sang se met à goutter.

- Enterré, murmure-t-elle.
- Oui. Tu te trouves dans un cercueil en acier profondément enfoui sous terre. Tu es trois mètres au-dessous de la surface, Alexa. On t'a enterrée vivante. Mais je parie que tu avais déjà deviné.

Une gerbe d'étincelles explose dans sa tête. Elle pousse un hurlement, mais ses cordes vocales à vif n'émettent qu'un sifflement entrecoupé. Pourtant il résonne très fort dans l'obscurité et le silence absolu.

17.

Un papillon orange fluo avait été glissé sous les essuie-glaces de la Defender. Salaud de Snyder. S'il ne m'avait pas laissé poireauter comme ça pour affirmer ses prérogatives, je n'aurais jamais dépassé mon temps de stationnement. J'avais bien envie de lui expédier la facture.

Je m'apprêtais à appeler Marcus, mon BlackBerry à la main, quand une voix de femme m'a interpellé.

– Nico ?

Un diminutif que presque personne n'utilisait aujourd'hui, à part quelques vieilles connaissances de Washington.

Je n'ai pas eu besoin de la regarder pour l'identifier. J'avais déjà deviné, peut-être seulement à son parfum.

– Diana ?

– Tu conduis toujours ta Defender, à ce que je vois. Ça me fait plaisir. Tu ne changes pas beaucoup, hein ?

Je l'ai serrée dans mes bras, hésitant un instant à l'embrasser sur la bouche – notre histoire faisait partie du passé, tout de même – mais elle a réglé la question en me tendant la joue.

– Tu es superbe.

Je ne mentais pas. Diana Madigan portait un jean serré, des santiags et un haut émeraude qui mettait en valeur ses seins généreux et ses incroyables yeux vert clair. Les iris verts sont une véritable rareté, puisque seulement deux pour cent des habitants de la planète les ont de cette couleur.

Mais ce n'était pas la seule chose qui distinguait Diana de la masse. Je n'avais jamais rencontré une femme qui lui ressemble. Elle était à la fois dure, énergique et élégante. Et belle, en plus. Elle avait un corps souple et ferme et une masse de cheveux fous qui défiait les lois de la physique, d'un châtain doré éclairé de mèches auburn. La ligne de son nez était à la fois décidée et délicate, avec des narines à peine évasées. Sur son visage, le temps n'avait pas laissé d'autre marque que quelques rides d'expression autour des yeux.

Cela faisait bien cinq ou six ans que je ne la voyais plus, depuis que le FBI l'avait mutée dans ses services de Washington et qu'elle avait

refusé de poursuivre une liaison à distance. Notre relation était décontractée – un peu plus que « bon amis avec le sexe en plus » – mais il n’y avait ni attente ni pression. Nous n’avions pas prévu de nous passer mutuellement la corde au cou. Diana le souhaitait ainsi, et vu mes journées chargées et mes fréquents déplacements, je m’accommodais bien de la situation. J’appréciais sa compagnie, et c’était réciproque.

Pourtant, quand Diana m’avait appelé pour m’annoncer son déménagement à Seattle, ma surprise s’était rapidement changée en tristesse. J’étais profondément attaché à elle et je m’étonnais que mes sentiments ne soient pas partagés. Je n’ai pas l’habitude d’être plaqué, c’est vrai, mais là il s’agissait d’autre chose qu’une d’une blessure de mon ego masculin. Je me reprochais de m’être mépris à ce point sur son compte. Jusque-là, je m’étais toujours vanté de ma perspicacité innée dans mes relations avec les autres.

Contrairement à bon nombre de femmes, Diana Madigan n’était pas du genre à exiger une grande discussion de fond. Émotionnellement, nous fonctionnions sur le même mode, si bien que ma rupture avec elle avait échoué parmi les affaires classées de mes archives mentales.

Cela dit, j’ai toujours eu un faible pour les affaires non résolues.

– J’ai une mine épouvantable, tu le vois bien, a protesté Diana. J’ai travaillé de nuit, j’étais sur le point de rentrer chez moi.

– Depuis quand tu travailles de nuit ?

– J’ai passé des heures à envoyer des textos aux pervers, en me faisant passer pour une gamine de quatorze ans.

– Quelle coïncidence. Moi aussi.

Diana n’a pas relevé. Elle prenait son métier très au sérieux.

– Le détraqué dont je parle a cinquante et un ans. On a fixé un rendez-vous dans un motel à Everett. Il va avoir la surprise de sa vie.

– Tu bosses toujours pour le CARD, alors ?

– C’est ça, aussi étrange que ça puisse paraître.

Le CARD était une branche du FBI spécialisée dans la recherche des mineurs disparus. Un métier particulièrement éprouvant. Avec toutes les choses que voyait Diana, je n’en revenais pas qu’elle n’ait pas abandonné. Je pensais que ce boulot l’aurait déjà épuisée.

J’ai noté qu’elle ne portait pas d’alliance et, concernant les enfants, j’en étais réduit à supposer qu’elle n’en avait pas. Elle qui était si bien placée pour savoir ce qui pouvait leur arriver, je doutais qu’elle se décide à en avoir un jour.

– Et si je te raccompagnais chez toi ? lui ai-je proposé.

– Comment sais-tu que je n’ai pas ma voiture ?

– Sinon tu l’aurais garée dans le parking souterrain, comme tous les employés du FBI. En plus, tu tiendrais les clés dans ta main gauche. Je te connais, ne l’oublie pas.

Diana a détourné les yeux. Était-elle gênée ? Son expression restait indéchiffrable. L'équivalent émotionnel de la Kryptonite, comme d'habitude.

– J'habite dans le South End. J'allais prendre le métro.

Je lui ai ouvert la portière côté passager.

18.

– L'équipe de jour va prendre le relais sur tes textos aux pervers ? ai-je demandé.

– Impossible. Un délinquant est toujours susceptible de deviner un changement de correspondant. Même sur un message bref, il y a des petits détails révélateurs dans le ton, dans le rythme des phrases...

Tout en conduisant, j'ai humé une très légère bouffée de son parfum. Je ne l'avais jamais senti sur une autre femme. Une fragrance mêlant rose, violette et cèdre, raffinée, obsédante et inoubliable.

Selon les chercheurs en neurologie, rien n'est plus rapide ni plus puissant que les odeurs pour ressusciter le passé. Il semblerait que le nerf olfactif provoque une réaction dans le système limbique où nos expériences sont gardées en mémoire sur notre disque dur mental.

Le parfum de Diana a fait affleurer une kyrielle de souvenirs, et je dois dire que la plupart étaient agréables.

– Ça fait longtemps que tu es à Boston ? lui ai-je demandé.

– Un peu plus d'un an. J'ai eu des échos de ta présence ici. C'est Stoddard qui t'a envoyé pour que tu installes une antenne à Boston ?

– Non, j'ai créé mon propre cabinet.

J'ai réprimé un sourire, me demandant si elle s'était renseignée à mon sujet.

– Tu es content ?

– Tout serait parfait si le chef n'était pas un chieur psychorigide. Elle a eu un petit rire mélancolique.

– Nick Heller, chef d'entreprise.

– Tu m'as bien dit Pembroke Street ?

– Oui, une perpendiculaire à Columbus Avenue. Je te remercie.

– Avec plaisir.

– Je suis désolée, à propos de Spike.

– Spike ?

– Gordon Snyder. Il traîne ce sobriquet depuis qu'il est gamin, il n'a jamais pu s'en débarrasser. Ne lui répète surtout pas que je t'en ai parlé.

– Spike. Je pourrais lui trouver une foule de surnoms encore moins charitables. Comment sais-tu que je l'ai rencontré ?

– Je t’ai vu sortir en trombe et, d’après ta tête, l’entretien n’avait pas été un succès.

– Il t’a rapporté notre discussion ?

– Il n’y a pas manqué.

Est-ce que Diana m’avait suivi ? Notre rencontre n’était peut-être pas si fortuite que ça. Elle avait pu avoir envie de me saluer en apprenant que j’étais sur place.

Ça se limitait peut-être à ça. Encore une note à ajouter à mon vieux dossier DIANA MADIGAN.

– Comment tu l’expliques, cette fixation sur Marshall Marcus ?

– C’est un peu sa croisade personnelle.

– Mais pour quelle raison ?

– Les types comme lui, plus la cible est fuyante, plus ils deviennent obsessionnels. Je suppose que tu as déjà entendu ça, Nico.

En effet.

– Il avait l’air beaucoup plus déterminé à épinglez Marcus qu’à retrouver sa fille.

– Il est responsable des délits financiers, si tu as besoin d’une explication. D’ailleurs, je ne vois pas pourquoi tu as traité avec lui si tu recherches une adolescente disparue.

Je me posais justement la même question.

– C’est l’interlocuteur auquel on m’a adressé.

– Marshall Marcus est un de tes amis ?

– Disons un ami de la famille.

– Du côté de ton père ?

– Ma mère a travaillé pour lui, et j’ai de l’affection pour sa fille.

– Tu es bien renseigné sur lui ?

– Pas suffisamment, j’en ai peur. Apparemment, il fait l’objet d’une enquête dans la maison. Tu pourrais m’en apprendre davantage, toi ?

– Pas vraiment, non.

– Parce que tu ne sais rien, ou parce que le FBI enquête sur lui ?

– L’enquête est classée secret, et je ne fais pas partie des initiés.

Je me suis arrêté devant le petit immeuble en pierre à bow-window, garé en double file devant un espace libre où j’aurais pu caser la Defender.

– Encore merci, a dit Diana en ouvrant la portière.

– Attends une minute. J’ai un service à te demander.

– Oui ?

– Penses-tu pouvoir faire une demande de localisation pour le portable d’Alexa Marcus ?

– Ce n’est pas gagné. Ça va être la croix et la bannière de contourner Snyder. Qu’est-ce qui te fait croire qu’il lui est arrivé quelque chose ?

Elle m’a proposé avant que j’aie eu le temps de répondre :

- Et si tu entrais un moment, pour m’expliquer tout ça ?
J’ai haussé les épaules, faussement détaché.
- OK, ce serait trop bête de passer à côté de cette magnifique place de parking.

19.

L'appartement de Diana, situé au deuxième étage, n'était pas très spacieux, mais on ne s'y sentait pas du tout à l'étroit. L'ambiance y était chaleureuse et raffinée. Peint dans des teintes de brun et de chocolat, il était meublé de pièces de brocante, mais le moindre objet de décoration – une lampe en métal très originale, un coussin en tapisserie, un cadre en cuivre... – semblait avoir fait l'objet d'une recherche minutieuse. Elle m'a invité à l'attendre sur le confortable canapé d'angle pendant qu'elle préparait du café, des grains fraîchement moulus dans une cafetière française. Elle me l'a servi dans un grand mug peint à la main. Noir et bien serré, comme je l'aimais. Diana, qui avait besoin de dormir, a préféré prendre une eau pétillante au citron vert.

Elle avait mis un disque en sourdine, un air simple et entêtant, très syncopé, accompagné de lents accords de guitare. Une voix de femme éraillée déroulait une mélodie bien rythmée, tour à tour en anglais et en portugais, parlant de la fin du désespoir et de la joie du cœur. Je ne comprenais pas le portugais, mais les sonorités étaient plaisantes. Diana avait toujours adoré les grandes voix féminines, Ella Fitzgerald, Billie Holiday, Nina Simone et Judy Collins. Toutes géniales, chacune dans son style.

– Qui est-ce qui chante ? lui ai-je demandé.

– Susannah McCorkle. *Waters of March*. L'enregistrement est superbe, non ? Plus on l'écoute, plus on y découvre de richesses. Au début ça a l'air léger et, peu à peu, on en ressent toute la profondeur, toute l'émotion.

J'ai vaguement acquiescé.

En principe, quand une femme vous invite chez elle, on sait à peu près à quoi s'attendre. Sauf qu'aujourd'hui ce n'était pas le cas. Nos vies à tous les deux avaient évolué et nous étions passés d'un statut d'amis-amants à celui de simples amis.

Des amis, j'en avais toute une ribambelle. Diana, par contre, était unique. Et le changement de situation n'enlevait rien à mes sentiments, ni à l'attrait qu'elle exerçait sur moi. Il ne m'empêchait pas de la lorgner dès qu'elle avait le dos tourné, d'admirer la courbe

de ses hanches et la naissance de ses fesses arrondies. Cela n'entamait en rien mon admiration et ma fascination, pas plus que ça n'émoussait son pouvoir d'attraction.

Cette femme était un aimant vivant. Ce n'était pas juste.

Cependant, nous étions là pour parler d'Alexa et j'étais bien résolu à ne pas forcer les barrières implicites. Je lui ai donc rapporté le peu que je savais sur l'affaire Alexa Marcus et sur sa « meilleure amie » Taylor Armstrong.

– Ça m'ennuie beaucoup de le reconnaître, mais je crois que Snyder n'a pas tort. Il ne s'est même pas écoulé douze heures, non ? Elle rencontre un garçon, elle l'accompagne chez lui et, à l'heure qu'il est, elle doit faire la grasse matinée dans une chambre universitaire. C'est tout à fait possible, tu n'es pas de mon avis ?

– Possible, effectivement, mais peu vraisemblable. Pour commencer, les filles de son âge ne se volatilisent pas comme ça, sans donner de nouvelles. Elle aurait contacté ses amies. Ces gamines sont des virtuoses du texto, elles passent leur temps à échanger des messages.

– Oui, mais c'est par ailleurs une jeune fille surprotégée, confrontée à une vie familiale difficile. Elle cherche les limites.

Diana s'était installée jambes croisées dans un fauteuil, placé à angle droit du sofa assorti. Elle avait retiré ses bottes, et ses ongles étaient peints en rouge indien. Pour tout maquillage, elle portait un peu de gloss sur les lèvres. La peau de son visage était translucide. Elle a bu une longue gorgée d'eau citronnée dans un drôle de verre artisanal bleu.

– Connaissant ta profession, je serais surpris que tu croies sincèrement à cette solution, ai-je allégué.

Une petite moue s'est dessinée sur ses lèvres, si subtile qu'il fallait bien la connaître pour pouvoir la déceler.

– Tu as raison, excuse-moi. Je me faisais l'avocat du diable, histoire d'adopter le point de vue de Snyder. Avec ce qu'elle a déjà subi, quand on a tenté de l'enlever, cette fille n'ira sûrement pas suivre le premier venu, même après une soirée bien arrosée.

– On n'a pas simplement *tenté* de l'enlever, elle a bel et bien été kidnappée. Ils l'ont relâchée presque aussitôt.

– Et les coupables n'ont jamais été démasqués ? Bizarre, non ?

– Plus que ça.

– Aucune demande de rançon ?

– Non.

– En résumé, ils l'ont simplement embarquée en voiture et libérée au bout de quelques heures. Une telle prise de risque sans aucune contrepartie ?

– Apparemment, oui.

– Et tu crois à cette version des faits ?

– Rien ne m'autorise à la contester. J'en ai longuement discuté avec Alexa.

Diana s'est renversée dans son fauteuil, le regard rivé au plafond. J'ai contemplé son cou de cygne, sa mâchoire bien dessinée.

– Imagine que son père ait versé une rançon en secret. Elle n'est pas forcément au courant ?

J'avais oublié à quel point elle réfléchissait vite.

– Non, c'est vrai. À supposer qu'il ait eu un motif de ne rien dévoiler. Pourtant ce n'est pas mon impression.

– Il ne te raconte peut-être pas tout.

– Et si c'était toi, plutôt, qui me cachais quelque chose ?

Diana a détourné les yeux. J'avais deviné juste.

– Tu sais, a-t-elle repris au bout d'une minute, je m'aventure sur un terrain glissant.

– Je comprends bien.

J'ai reposé ma tasse sur la table basse chantournée en teck patiné.

– Je sais que je peux compter sur ta discrétion.

– Absolument.

Diana a regardé droit devant elle, en proie à un débat intérieur. Il valait mieux que je prenne mon mal en patience : si j'insistais trop lourdement, elle allait se rétracter.

– Tu sais bien que je ne divulgue jamais de détails confidentiels sur une enquête en cours, et ça ne va pas changer aujourd'hui. Pas de fuites, pas de faveurs. Ce n'est pas dans mes principes.

– Je sais, oui.

– Marshall Marcus est soupçonné de blanchir de l'argent pour des gens peu recommandables.

– Du blanchiment d'argent ? Mais ça ne tient pas debout ! Ce gars est milliardaire, il n'a pas besoin de ça. Je veux bien qu'il gère des capitaux pour des partenaires un peu douteux, mais ça s'arrête là.

– Je te transmets seulement ce que j'ai appris. Et j'en profite pour te prévenir : Gordon Snyder est un ennemi redoutable.

– J'en connais qui disent ça de moi.

– Ce n'est pas faux. Malgré tout... reste sur tes gardes. S'il est convaincu que tu lui mets des bâtons dans les roues, que tu portes préjudice à son enquête, il cherchera à te démolir.

– Carrément ?

– Oh, il n'ira pas jusqu'à enfreindre la loi, il se tiendra juste à la limite. Il exploitera tout l'arsenal légal à sa disposition. Rien ne le fait reculer.

– Bon, je me le tiens pour dit.

– Bien. Tu as une photo d'Alexa ?

J'ai cherché dans ma poche de poitrine un des clichés que m'avait remis Marcus.

– J'en ai bien une, mais pourquoi tiens-tu à la voir ?

– J'ai besoin de savoir à quoi elle ressemble.

Diana m'a rejoint sur le divan et la chaleur de son corps a fait battre mon cœur plus vite. Judy Collins chantait sa ballade captivante *My Father*. J'ai montré la photo d'Alexa en tenue de hockey, ses cheveux blonds retenus par un bandeau, resplendissante avec ses joues rosées et ses yeux d'un bleu lumineux.

– Mignonne, comme fille. Elle a l'air d'avoir du répondant.

– Tout à fait. Elle traverse une passe difficile, ces dernières années.

– Pas marrant d'avoir dix-sept ans. J'ai détesté cette période.

Diana n'avait jamais été très loquace sur sa propre jeunesse, sinon pour me dire qu'elle avait grandi à Scottsdale, dans l'Arizona, et que son père, policier dans l'US Marshals Service, avait été abattu dans l'exercice de ses fonctions. Encore adolescente, elle avait déménagé avec sa mère à Sedona où celle-ci avait ouvert une boutique de cristaux et de bijoux New Age.

Diana s'est légèrement rapprochée de moi, le geste ne m'a pas échappé.

– Tiens, j'ai l'impression de connaître cette chemise. C'est moi qui t'en ai fait cadeau, non ?

– Exact. Je ne l'ai pas quittée depuis, d'ailleurs.

– Ce bon vieux Nico. Le seul point fixe dans un monde en mutation.

– Sherlock Holmes ?

Elle m'a adressé un de ses sourires mystérieux.

– Bon, je veux bien me charger de la démarche auprès d'AT & T. Je me débrouillerai pour franchir les obstacles.

– Je te remercie infiniment.

– Ce n'est pas pour toi que j'accepte, ni pour nous. C'est pour cette fille. Tout ce qui m'intéresse, c'est qu'il s'agit d'une mineure et qu'elle a peut-être un problème.

– Ce qui légitime une intervention du FBI ?

– Pas obligatoirement. En tout cas pas dans l'immédiat. Mais si je peux t'être d'un quelconque secours, tu sais où me joindre.

– Merci.

Un long silence embarrassé a suivi. Ni elle ni moi n'étions du genre à cultiver les vieilles rancœurs et à gratter nos cicatrices affectives, mais nous étions par ailleurs aussi directs l'un que l'un autre. Et voilà que nous nous retrouvions côte à côte sur son canapé, et c'était le moment ou jamais d'aborder la question qui me brûlait les lèvres.

– Dis-moi, comment se fait-il...

Je me suis arrêté sur ces mots. J'avais failli demander « *Comment se fait-il que tu ne m'aies pas prévenu de ta mutation à Boston ?* », mais ça sonnait trop comme un reproche. Je me suis donc contenté d'un :

– Pareil de mon côté. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je serai là.

Sur ton paillason comme un colis Zappos.

Elle s'est tournée vers moi en souriant, mais à peine avais-je croisé son regard vert et senti son souffle effleurer mon visage que mes lèvres se collaient aux siennes. Sa bouche était douce et tiède, parfumée au citron vert, et je n'ai pas pu résister à l'envie de l'explorer.

Le téléphone a sonné sur ces entrefaites. Vu que mes mains étaient descendues presque involontairement sur ses hanches, j'ai été le premier à remarquer les vibrations du BlackBerry.

– Un instant, Nico, s'est excusée Diana en s'écartant de moi pour prendre l'appareil fixé à sa ceinture.

– D'accord, a-t-elle répondu à son interlocuteur. J'arrive tout de suite.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Le pervers de tout à l'heure. Il a renvoyé un texto. Je crois qu'il commence à se méfier, il veut modifier l'heure du rendez-vous. Ils ont besoin de moi là-bas. Je... je suis désolée.

– Pas autant que moi.

Diana s'était déjà relevée en quête de son passe et de son trousseau de clés.

– On vient de faire une connerie, a-t-elle commenté sans me regarder en face.

– Je sais pas trop, mais...

– Bon, je te tiendrai au courant, pour l'iPhone.

– Je vais t'accompagner.

Elle avait l'esprit tout à son travail, brusquement.

– Non, a-t-elle fermement décliné. Ma voiture est garée tout près.

J'avais l'impression de quitter les vapeurs d'un sauna pour plonger sans transition dans une épaisse couche de neige.

20.

Dans la foulée, je me suis rendu au bas de Beacon Hill et je me suis engagé dans l'allée en demi-cercle du Graybar Hotel, le dernier lieu connu où Alexa était passée. Normalement, une ancienne prison n'est pas l'endroit idéal pour une soirée en ville, mais j'avoue que les architectes avaient fait des merveilles pour la réhabilitation de la maison d'arrêt de Boston. Dans le temps, c'était un gros bâtiment monstrueux et sinistre, crasseux et surpeuplé, bien connu pour ses fréquentes émeutes. Quand Roger et moi passions sur Storrow Drive dans la voiture de maman, nous tendions toujours le cou pour apercevoir les détenus derrière les barreaux de leur cellule.

Personnellement, je ne pense pas qu'un lieu puisse emmagasiner l'énergie négative mais, par mesure de prudence, les promoteurs avaient fait venir sur place un groupe de moines bouddhistes, afin qu'ils récitent des prières et fassent brûler de la sauge pour purifier l'endroit des mauvaises ondes.

Apparemment, les moines avaient négligé un coin : l'accueil était tellement saturé d'énergie négative que j'ai eu envie de pointer un gros calibre sur le petit gommeux de la réception, manière d'attirer son attention. Il était plongé dans une discussion sur *Jersey Shore* avec sa collègue, et la musique hurlait à vous percer les tympans. Heureusement, mon arme était enfermée dans un coffre de mon bureau.

J'ai toussoté pour signaler ma présence.

– Quelqu'un pourrait appeler Naji ? Dites-lui que Nick Heller est là.

Le dénommé Naji était le directeur de la sécurité de l'hôtel.

Le type a pris son téléphone et m'a annoncé d'un air maussade :

– Il va arriver.

Ses cheveux savamment décoiffés et enduits de gel lui retombaient sur les yeux, et il cultivait un début de barbe. Son costume noir étriqué, avec un grand col pelle à tarte, semblait emprunté à Pee-Wee Hermann. Tandis que je patientais à la réception, il s'est lancé dans un débat sur *Snooki and the Situation* et a fini par me lancer d'un air irrité :

– Ça risque de prendre un moment, vous savez.

Je suis donc allé me promener dans le couloir. Devant un ascenseur à l'ancienne, l'enseigne du Slammer était posée sur un chevalet en laiton. Je suis monté au quatrième pour faire un petit tour d'observation. Les écrans plats fixés aux murs de brique étaient tous branchés sur Fox News. Toutes sortes de célébrités affichaient leur bobine sur les murs, de Jim Morrison à Eminem, en passant par Michael Jackson et Bill Gates adolescent. Il n'y manquait plus que mon père.

Des canapés et des banquettes en cuir. Un très grand bar. Des spots au sol. Une grille en fer noire qui entourait un atrium sur trois niveaux. Vu de nuit, le cadre en imposait sûrement, mais à la lumière du jour, il était aussi terne et décevant qu'un attirail d'illusionniste observé de trop près.

L'endroit était bourré de caméras de surveillance, essentiellement le discret modèle standard qui s'installe au plafond. Certaines, camouflées en spots, ne se trahissaient que par la couleur de l'objectif. Celles qui se trouvaient derrière le bar dissuadaient certainement le personnel de piquer dans la caisse ou dans les réserves d'alcool. Les caméras du lounge étaient mieux dissimulées : je suppose que le client n'aurait pas aimé se savoir immortalisé dans des situations compromettantes. Mais dans le fond, tout ce dispositif s'accordait on ne peut mieux avec le cadre carcéral.

Quand j'ai regagné la réception, quelqu'un m'attendait. Un beau brun de type arabe, avec un teint olivâtre, des yeux sombres et un nez proéminent. Lui aussi était engoncé dans un complet à la Pee-Wee, mais il était coiffé et rasé de près.

– Monsieur Heller ? a-t-il fait en souriant.

– Merci beaucoup de me recevoir, Naji.

– M. Marcus est un grand ami du Graybar. Je me tiens à votre disposition pour tout ce dont vous aurez besoin.

En vérité, Marshall Marcus était beaucoup plus qu'un « ami » : il était l'un des premiers, et des principaux, investisseurs de l'établissement. À ma demande, il avait appelé pour annoncer ma venue. Naji a sorti un porte-clés électronique marqué du logo BMW, celui qui ouvrait la M3 de Marcus, âgée de quatre ans. La « vieillerie » qu'il avait cédée à Alexa pour son usage personnel. Un talon de ticket de stationnement était accroché à la chaînette.

– Sa voiture est restée dans notre parking souterrain. Je peux vous y emmener, si vous le souhaitez.

– Elle ne l'a pas réclamée ?

– Il semblerait que non. Je me suis assuré que personne n'y touche, au cas où vous voudriez relever les empreintes.

Le bonhomme avait de l'expérience.

– La police le fera peut-être. Vous savez à quelle heure elle a déposé

son véhicule ?

– Bien sûr, monsieur, a fait Naji en me tendant un ticket.

Les deux parties inférieures avaient été détachées et Alexa en avait sûrement gardé une. Sur les sections restantes figurait l'horaire 9 h 37, l'heure à laquelle Alexa était arrivée au Graybar et avait confié au voiturier la BMW paternelle.

– J'aimerais jeter un coup d'œil aux enregistrements vidéo.

– Ceux du parking ? Ou le service de voituriers à l'extérieur ?

– L'ensemble.

Le central de la sécurité occupait un petit local à l'arrière du bâtiment, dans la partie administrative. Il était équipé d'une vingtaine d'écrans de contrôle muraux qui transmettaient des images de l'extérieur, du hall, des cuisines et des couloirs menant aux toilettes. Un mastard avec un bouc était censé les regarder. En pratique, il lisait le *Boston Herald* qu'il s'est empressé de replier à l'entrée de Naji.

– Leo, tu peux nous sortir les images d'hier soir pour les caméras 3, 4 et 5 ?

Naji et moi-même debout derrière lui, Leo a ouvert plusieurs fenêtres sur son écran d'ordinateur.

– À partir de neuf heures et demie, ai-je précisé.

Trois caméras au moins couvraient la zone de dépôt des véhicules, devant l'hôtel. L'enregistrement numérique offrait une définition satisfaisante. Quand Leo a appuyé sur « avance rapide », les voitures se sont mises à défiler à toute allure, et des clients en jaillissaient comme des Keystone Kops. À 9 h 35, une BMW s'est arrêtée, et Alexa en est descendue.

Le voiturier lui a tendu un ticket et s'est chargé du véhicule, après quoi elle a rejoint la longue file qui s'était formée à la porte.

– On pourrait zoomer, là ?

J'aime bien visionner les images des caméras de surveillance, je me crois toujours dans un épisode des *Experts*. Malheureusement, quand on fait un agrandissement dans la vraie vie, on n'entend ni chuintement ni sifflement suraigu. Et il n'y a qu'à la télé que les techniciens utilisent cet algorithme mythique qui permet de passer par magie d'une image floue à une définition tellement remarquable qu'on peut lire l'étiquette d'un médicament reflétée dans l'œil de quelqu'un. Leo n'avait pas ce niveau technologique-là.

Encore quelques clic et Alexa embrassait une fille qui faisait déjà la queue.

Taylor Armstrong.

Elles ont entamé une conversation animée en se tapotant sur le bras, jetant des coups d'œil alentour de temps à autre, peut-être pour repérer un garçon.

- C'est possible de la suivre dans l'hôtel ?
- Pas de problème. Leo, envoie-nous les caméras 9 à 12.

Depuis un nouvel angle de vue, juste à l'entrée du hall, j'ai regardé les filles gagner l'ascenseur. Le mouvement était assez fluide, probablement les trente images/seconde habituelles.

Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes et les deux filles sont entrées dans la cabine. Alexa en est ressortie brusquement, mais pas Taylor.

Alexa, qui souffrait de claustrophobie, ne supportait pas les espaces confinés, tout spécialement les ascenseurs.

- Je voudrais savoir où celle-ci est allée. Celle qui n'a pas pris l'ascenseur.

Grâce à une caméra installée au plafond du deuxième niveau, j'ai pu voir Alexa gravir les escaliers. Enfin, une autre caméra me l'a montrée à son arrivée au bar du quatrième où elle a rejoint Taylor.

- Moi aussi, je préfère monter par l'escalier, a complaisamment observé Naji. C'est un bon exercice.

La caméra les filmait ensuite en train de chercher des sièges, il ne se passait rien de vraiment notable. La foule se faisait de plus en plus dense. Une serveuse en tenue moulante, dont les seins menaçaient de jaillir du soutien-gorge, s'est avancée pour noter leurs commandes. Les filles ont continué à papoter.

Un type s'est alors approché.

- Fais-nous un gros plan, a demandé Naji, de plus en plus décidé à coopérer.

Le garçon avait une vingtaine d'années et portait sa chemise sur le pantalon. Un blond au teint rubicond et aux dents en avant. Pas du tout le type espagnol. Alexa lui a accordé un sourire, tandis que Taylor l'ignorait totalement. Il a battu en retraite au bout de cinq secondes. Pauvre gosse, je le plaignais sincèrement.

Les filles parlaient et riaient, sûrement pour se moquer du jeune homme.

- Vous pouvez avancer.

Leo a accéléré, et les images se sont enchaînées au rythme saccadé d'un film muet. Les filles buvaient et riaient. Alexa a sorti un objet et l'a tenu en l'air. Un téléphone, peut-être. Oui, c'était bien un iPhone. Elle prenait sans doute une photo. Mais non, voilà qu'elle le portait à sa bouche, et que Taylor éclatait de rire. Une blague. Taylor s'est emparée du mobile et l'a approché à son tour de ses lèvres. Nouveau fou rire, puis Alexa a récupéré l'appareil pour le ranger dans la poche de sa veste. Il faudrait que je m'en souviene.

Un autre homme a fait son apparition. Un brun de type latin, d'origine italienne ou espagnole. Cette fois les deux filles ont souri. Leur gestuelle dénotait une indéniable réceptivité. Regards, sourires...

Même Taylor avait renoncé à sa mine renfrognée et faisait preuve d'un enjouement que je ne lui connaissais pas.

– Vous avez des prises sous un angle différent ?

Leo a ouvert une autre fenêtre, qui m'a permis de voir l'individu de profil. Il a zoomé pour obtenir un plan rapproché.

Espagnol ou portugais, éventuellement sud-américain. Séduisant, en tout cas. Entre trente et trente-cinq ans, l'allure soignée, habillé de vêtements de marque.

Le type a tiré un siège près de ceux des filles, visiblement invité à se joindre à elles, et a fait signe à la serveuse.

– Il vient régulièrement, a indiqué Naji.

– Ah oui ?

– Oui, je le reconnais. En général, je mémorise la tête des habitués.

– Son nom ?

– Aucune idée.

Naji me cachait quelque chose.

Sur l'écran, le bonhomme et les deux filles bavardaient et plaisantaient. La serveuse a pris les commandes. Les filles semblaient ravies de sa présence.

L'inconnu avait beau être assis à côté de Taylor, c'était surtout Alexa qui l'intéressait. Il se penchait vers elle pour lui parler, sans prêter attention à son amie.

Intéressant. Malgré son style un peu racoleur, Taylor était tout aussi jolie qu'Alexa, mais celle-ci avait quelque chose de plus raffiné, de plus innocent.

Et son père était milliardaire.

Pourtant l'homme n'était pas censé le savoir, à moins d'avoir choisi sa cible à l'avance.

Les consommations sont arrivées, servies dans des grands verres à Martini.

Après en avoir bu une partie, les deux filles se sont levées, laissant leur compagnon seul à la table. Il promenait sur le bar un regard distrait.

– On pourrait suivre les filles ?

Leo a cliqué pour agrandir une fenêtre déjà ouverte. Légèrement éméchées, les deux amies marchaient en se soutenant l'une l'autre.

– Continuez de les suivre.

Leo a encore agrandi la fenêtre, et les filles ont pénétré dans les toilettes des dames.

– Les toilettes ne sont pas équipées de caméras ?

– C'est illégal, monsieur, a dit Naji avec un sourire.

– Je sais bien. Simple vérification de ma part.

Dans une autre fenêtre de l'écran, un élément a capté mon attention. C'était celle qui montrait l'homme resté seul à la table.

Il était en train de faire quelque chose.

D'un mouvement adroit et rapide, il a tendu la main pour faire glisser vers lui le verre à moitié plein d'Alexa.

– Merde ! Vous voulez bien agrandir, là ?

Une fois l'image agrandie, on distinguait très clairement les gestes du type. Après un bref regard circulaire, il a plongé la main droite dans la poche de sa veste, avant de laisser tomber négligemment quelque chose dans le verre d'Alexa. Avec le bâtonnet de son propre verre, il a remué la boisson, sûrement pour dissoudre ce qu'il venait d'y ajouter. Ceci fait, il a repoussé le verre à sa place. L'ensemble du processus avait pris dix ou quinze secondes.

– Oh, merde ! me suis-je exclamé.

21.

– Il a versé quelque chose dans son verre, a constaté Naji.

Il fallait bien que quelqu'un formule l'évidence.

– Sans doute du Special K, ou du Liquid X, a suggéré Leo.

Dans une autre fenêtre de l'écran, les filles sont ressorties des toilettes et ont regagné leur table.

Alexa a repris son verre.

Encore des rires et des conversations. Au bout de quelques minutes, Taylor s'est levée en disant quelque chose. Alexa semblait fâchée, contrairement à l'homme. Taylor a quitté le bar.

Alexa est restée sur place.

Elle a avalé quelques gorgées de son cocktail tout en discutant gaiement avec son compagnon.

Les effets de la drogue ont mis quelques minutes à se manifester. Affalée sur son siège, Alexa dodelinait de la tête, un pauvre sourire sur les lèvres. Elle avait l'air mal en point.

Le type a fait mine de rappeler la serveuse, puis il s'est ravisé. Il a sorti une liasse de billets et a déposé quelques coupures sur la table avant d'aider à Alexa à se lever. Elle tenait à peine debout.

– Du liquide, ai-je souligné.

Je n'attendais pas vraiment de réponse, mais Naji a saisi l'allusion.

– Il règle toujours en espèces.

– Ce qui explique que vous ignoriez son nom.

Il a hoché la tête, hésitant à en révéler davantage.

– Vous ne me dites pas tout.

– Je ne peux pas l'affirmer, mais je le soupçonne de dealer.

– De la drogue ?

Naji a confirmé et s'est empressé d'ajouter :

– Il ne vend jamais sur place. Sinon, on l'aurait interdit d'entrée.

– Je n'en doute pas.

Tout ça n'annonçait rien de bon.

L'Espagnol a ramassé le sac d'Alexa et l'a entraînée vers la sortie. Il a appelé l'ascenseur, la jeune fille cramponnée à son bras, et ils sont entrés dans la cabine une minute plus tard. Elle avait la phobie des ascenseurs, mais à ce moment-là, elle ne devait plus savoir où elle

était.

La caméra du hall avait filmé le type pendant qu'il guidait Alexa vers la sortie. Il était presque obligé de la traîner, le sac dans sa main gauche. En la voyant tituber, les clients de l'hôtel ont souri, croyant sûrement qu'il raccompagnait une petite amie ivre.

Sur les images prises par une des caméras extérieures, Alexa semblait dormir debout. Devant l'entrée de l'hôtel, l'homme a remis un ticket au voiturier.

Au bout de cinq minutes, une vieille Porsche noire est apparue dans le champ. Une 911 des années quatre-vingt. Un modèle classique, quoique en piteux état. L'aile arrière était enfoncée, la carrosserie rayée et cabossée.

Le dealer a aidé Alexa à monter sur la banquette arrière où elle s'est allongée.

Mes entrailles se sont nouées alors que la voiture s'éloignait par l'allée circulaire.

- J'ai besoin d'un autre angle de vue.
- Tout de suite, monsieur. Vous voulez voir son visage ?
- Non, la plaque d'immatriculation.

Le numéro de la plaque devait être inscrit sur le ticket de stationnement, mais je préférais vérifier par moi-même. Une caméra placée en face du service de voituriers avait pris une image très lisible de la plaque minéralogique.

Le nom figurant sur le ticket était Costa, arrivé à 9 h 08, avant les filles.

Naji a fait copier sur un CD plusieurs images d'Alexa et Taylor en compagnie du type, notamment des gros plans de son visage sous des angles variés. Je lui ai emprunté son ordinateur pour transmettre à Dorothy quelques portraits de Costa.

J'avais garé ma Defender devant l'hôtel, sur une place de stationnement courte durée. J'ai appelé Dorothy depuis la voiture, récapitulant brièvement ce que je venais d'apprendre. Je lui ai dicté ensuite le numéro du véhicule, immatriculé dans le Massachusetts, en la chargeant de trouver l'identité du propriétaire, ses coordonnées et tout autre renseignement utile. Je lui ai cité le nom de Costa en la prévenant qu'il s'agissait sans doute d'un pseudonyme, puis je lui ai demandé de consulter ses mails. C'était déjà fait. J'ai simplement précisé que le directeur de la sécurité de l'hôtel le soupçonnait de vendre de la drogue.

À peine avais-je parcouru quelques blocs que je rebroussais chemin. Une idée venait de me traverser l'esprit. Cette fois, je me suis dispensé de passer par le jeune branché de la réception. Naji était dans le hall.

- Excusez-moi, mais j'ai oublié quelque chose.

– Je vous écoute.

– La Porsche. Le service de voituriers a enregistré son arrivée à 21 h 08. Je voudrais visionner toutes les images de la zone de dépôt des véhicules, pour cette fourchette horaire.

Une minute plus tard, Leo avait mis la main sur les vidéos que je réclamais. La Porsche déglinguée se garait contre le trottoir, et Costa en sortait.

Ce qui s'est passé ensuite m'a sidéré.

Une femme est sortie à son tour de la voiture, côté passager.

Taylor Armstrong.

22.

– Alexa, dit la voix, ne crie pas, s'il te plaît. Personne ne peut t'entendre. Tu le comprends, au moins ?

Elle s'efforce de déglutir.

– Quand tu paniques, quand tu te mets à hurler, tu fais de l'hyperventilation et tu gaspilles tes réserves d'oxygène.

Malgré la rudesse de son accent, sa façon de parler reste calme et détachée, ce qui lui semble plus effrayant que tout.

– Non, non, non, scande Alexa d'une petite voix enfantine. *Je ne suis pas vraiment là, pense-t-elle, ce ne peut pas être la réalité.*

– L'empoisonnement au dioxyde de carbone n'est pas une expérience agréable, Alexa. On a l'impression de se noyer. Tu connaîtras une mort lente et douloureuse, et tu seras prise de convulsions à mesure que tes organes se détruiront. Ce n'est pas une fin paisible, Alexa. Je t'assure qu'une mort pareille n'est pas souhaitable.

Le haut du cercueil n'est qu'à sept ou huit centimètres de son visage. C'est pire que tout, de le savoir si proche. Elle cherche l'air désespérément, mais n'aspire que quelques petites goulées. Elle imagine le minuscule espace à l'entrée de ses poumons. L'air dans les alvéoles lui fait l'effet de l'eau emplissant peu à peu une chambre condamnée, dans un film d'épouvante, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une infime bulle d'oxygène.

Des tremblements violents agitent son corps.

Elle est prisonnière trois mètres sous terre, écrasée par des tonnes de terre et enfermée dans cette misérable boîte où l'air viendra bientôt à manquer.

Ses ongles griffent frénétiquement le revêtement satiné au-dessus de son visage. Ses doigts palpitants et ensanglantés en déchirent des fragments et rencontrent le métal froid et nu. Les lambeaux de tissu lui chatouillent les yeux et les joues.

Les spasmes deviennent incontrôlables.

– Alexa, est-ce que tu m'écoutes ?

– Je vous en prie, souffle-t-elle, ne faites pas ça. S'il vous plaît.

– Alexa ? Je te vois. Il y a une caméra vidéo installée juste au-dessus

de ta tête. Elle émet une lumière infrarouge invisible pour toi. J'ai aussi un micro qui me permet de t'entendre. Tout ça nous est transmis par Internet. Et quand tu parleras à ton père, lui aussi pourra te voir et t'entendre.

– Laissez-moi lui parler, je vous en prie !

– Bien sûr, oui. Très bientôt. Mais d'abord, il faut s'assurer que tu sauras quoi dire, et comment le dire.

– Mais pourquoi vous faites ça ? s'écrie Alexa à travers les sanglots qui l'étouffent. C'est purement gratuit !

– Si tu récites ton petit discours comme il faut, et que ton père nous remet ce qu'on demande, tu seras libre d'ici quelques heures. Libre, Alexa.

– Il donnera tout ce que vous voudrez, mais je vous en supplie, laissez-moi sortir tout de suite ! Qu'est-ce que je pourrais faire contre vous ?

– Tu dois m'écouter, Alexa.

– Vous n'avez qu'à m'enfermer dans une pièce, même dans un réduit si vous voulez. Mais ça, non, vous n'êtes pas obligé, je vous en prie, ne faites pas ça.

– Pourvu que tu nous obéisses parfaitement, tu seras bientôt libérée.

– Espèce de monstre ! Vous verrez ce qui vous attend quand on vous aura attrapé ! Vous allez voir, sale taré de psychopathe !

Le silence se prolonge. Elle n'entend plus que sa propre respiration, laborieuse et précipitée.

– Tu m'entends, espèce de barge ? Tu sais ce qu'ils vont te faire ?

Toujours le silence.

Crispée, Alexa attend une réponse. Est-ce qu'il a décidé de se taire ?

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle mesure à quel point elle est tributaire de la Chouette.

L'homme qui porte une chouette tatouée sur la nuque. La Chouette constitue son unique lien avec le monde extérieur. Il exerce sur elle un pouvoir absolu.

Jamais plus elle ne doit l'offenser.

– Je suis désolée.

Silence.

– S'il vous plaît, pardonnez-moi, j'ai eu tort de dire ça. Parlez-moi, je vous en prie.

Aucune réaction.

À présent, elle comprend pleinement l'expression « le silence du tombeau ». Un silence total n'a rien de paisible. C'est la chose la plus horrible au monde.

L'enfer.

Alexa gémit, toute tremblante, et appelle à mi-voix :

– Revenez, je suis désolée.

Et quand la voix finit par prononcer son prénom, un grand soulagement l'envahit.

– Tu acceptes de collaborer avec nous ?

Les larmes se mettent à couler.

– Oui, oui, expliquez-moi ce que je dois dire.

– Tu comprends bien que j'ai sur toi un pouvoir de vie ou de mort ?

– Oui, oui, je le sais bien. Si vous me laissez sortir, je ferai n'importe quoi pour vous. Tout ce que vous voudrez.

Pourquoi était-il passé du « nous » au « je » ? Comment interpréter ça ?

– Alexa, je te demande de passer la main sous ton matelas. Tu peux le faire ?

– Oui.

Docilement, elle porte les deux mains à son matelas et constate qu'il repose sur une structure métallique, dont le quadrillage doit occuper la longueur du cercueil. Introduisant la main dans un interstice de cinq ou six centimètres, elle rencontre un espace qui s'ouvre au-dessous. Est-il profond ? Sa main gauche touche un objet, ou plutôt un groupe d'objets, et elle identifie le bouchon et le goulot mince d'une bouteille en plastique. Il y en a un certain nombre. Elle en saisit une et parvient à la faire remonter entre les croisillons. C'est une bouteille d'eau.

– Très bien, reprend la voix. Tu vois, je t'ai laissé de l'eau. Tu dois avoir soif.

– Oui, très, très soif.

Elle se rend compte que sa gorge est extrêmement sèche.

– Bois, demande la voix.

Alexa dévisse le bouchon de sa main libre et amène le goulot à ses lèvres desséchées. Elle se désaltère avidement, sans se soucier de l'eau qui coule sur son visage et sa blouse.

– Tu as suffisamment d'eau pour tenir quelques jours. Peut-être une semaine. Il y a aussi des barres protéinées, mais en petite quantité. De quoi te nourrir quelques jours. Quand les réserves seront terminées, tu n'en auras pas davantage. Tu mourras de faim. Mais tu te seras asphyxiée bien avant.

Elle n'arrête pas de boire, avalant un peu d'air en même temps que l'eau, étanchant une soif terrible dont elle vient tout juste de prendre conscience.

– Maintenant il faut que tu m'écoutes, Alexa.

Elle écarte la bouteille de ses lèvres, redoutant plus que tout d'être abandonnée à nouveau.

– Oui, dit-elle dans un souffle.

– Si tu dis exactement ce que j'aurai demandé, et si ton père nous donne satisfaction, cette épreuve prendra fin.

- Il fera tout ce que vous lui commanderez.
- Tu es bien certaine qu'il t'aime suffisamment pour vouloir te délivrer ? Il tient assez à toi ?
- Oui !
- Sais-tu seulement s'il a de l'amour pour toi ? Une mère est prête à tout pour son enfant, mais la tienne est morte. Ce que ressent le père, un enfant ne peut jamais le savoir vraiment.
- Mais si, il m'aime, insiste Alexa d'un ton pitoyable.
- Le moment est venu d'en avoir confirmation. Tu connaîtras bientôt la réponse. Parce que si ton père ne t'aime pas, tu auras une fin atroce, là-dessous. L'air va te manquer, tu te sentiras étourdie, l'esprit confus, et ensuite viendront les nausées et les convulsions. Et moi, je serai là pour te regarder mourir, Alexa. Ce sera un plaisir.
- Non, non, je vous en prie...
- J'assisterai aux derniers moments de ton existence, Alexa, et tu sais quoi ?

Pendant la longue pause qui suit, Alexa se met à geindre comme un bébé, comme un petit animal.

- Ton père aussi sera témoin de tes derniers instants. Il aura beau vouloir se détourner, couper le film, la nature humaine l'en empêchera. Que ça lui plaise ou non, il sera incapable de ne pas regarder les derniers moments sur terre de sa fille unique.

23.

Après un bref crochet par un bureau de tabac, j'ai fait un passage éclair à mon appartement pour une petite séance de bricolage. J'ai aussi appelé un de mes amis en lui demandant un boulot urgent.

Mon BlackBerry a sonné un peu plus tard et Dorothy m'a annoncé sans préambule :

– La Porsche est enregistrée au nom de Richard Campisi, domicilié à Charlestown, Dunstable Street.

– Bingo.

– Détrompe-toi. Il a signalé le vol de son véhicule il y a environ huit jours.

– Je présume que tu as regardé sa photo.

– Bien sûr, et il ne s'agit pas de Costa. Aucun doute là-dessus.

– Donc notre bonhomme a fauché la voiture. Le meilleur moyen de brouiller les pistes. C'est très mauvais signe, Dorothy. Alexa a disparu depuis douze heures, personne n'a de ses nouvelles et elle reste injoignable. Le même scénario que la dernière fois, sauf que c'est pour de bon.

– Tu mises sur un enlèvement avec demande de rançon ?

– Pourvu que ça se limite à ça...

– Attends, tu espères qu'elle a été kidnappée ?

– Oui, enlevée pour de l'argent. Ce qui signifie qu'elle est toujours en vie, et qu'il suffit que son père paye. L'autre éventualité...

– C'est bon, je vois très bien à quoi tu penses.

J'ai aussitôt appelé Diana pour qu'elle se dépêche de faire localiser le portable d'Alexa.

Au domicile du sénateur Armstrong, sur Louisburg Square, j'ai été reçu cette fois par la gouvernante, une Philippine boulotte en robe noire et collier et tablier blancs.

– Le sénateur est absent, a-t-elle déclaré.

– En réalité, c'est Taylor que je cherche.

– Mlle Taylor ? Elle est au courant de votre visite ?

– Pourriez-vous lui dire que Nick Heller l'attend ?

Hésitant à me laisser entrer, elle a fini par refermer la porte en me

priant de patienter dehors. Cinq minutes plus tard, c'est Taylor elle-même qui est venue m'ouvrir. Elle avait l'air de s'être habillée pour sortir, son petit sac à main noir suspendu à l'épaule.

– Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-elle lancé, comme si j'étais le petit voisin qui sonne à la porte pour faire une bonne farce.

– Je vous invite à faire un tour.

– Ça va durer longtemps ?

– Certainement pas.

Je lui ai demandé en descendant Mount Vernon Street :

– Ce type avec qui Alexa a quitté le Slammer, comment il s'appelle ?

– J'ai oublié, je vous l'ai déjà dit.

– Il ne vous a pas dit son nom ?

– Peut-être, mais j'ai pas entendu. De toute façon, ce n'est pas moi qui l'intéressais. Il n'a pas arrêté de draguer Alexa.

– Donc vous n'avez aucune idée de son nom.

– Vous allez me répéter ça cinquante fois ? C'est pour ça que vous êtes revenu ? Je croyais que vous aviez du nouveau !

– Je voulais m'assurer qu'on s'était bien compris. Et votre père, il sait que vous êtes montée en voiture avec un parfait inconnu ?

L'espace d'un instant, j'ai lu dans son regard une panique qu'elle s'est empressée de déguiser en scepticisme.

– Je ne suis pas montée avec lui. J'ai pris un taxi pour rentrer.

– Je ne parlais pas du trajet du retour. C'est à l'aller que je faisais allusion.

– Je me suis fait déposer en taxi. (Se rappelant sans doute que les compagnies de taxis enregistraient tous les appels, elle a ajouté aussitôt :) J'en ai arrêté un sur Charles Street.

– Non, ai-je rectifié doucement. Vous êtes arrivée en Porsche avec lui.

Elle m'a resservi son air dubitatif, mais j'ai poursuivi sans lui laisser le temps de s'enfermer davantage :

– Les caméras de l'hôtel ont tout filmé. Vous êtes sûre de vouloir persister dans le mensonge ?

Son visage a repris une expression affolée, et cette fois elle n'a pas même pas tenté de la masquer.

– Écoutez, ce n'est pas moi qui... (Son attitude de défi n'a pas tenu bien longtemps. Atterrée, elle a plaidé d'une toute petite voix :) Je vous jure, je cherchais juste à lui rendre service.

24.

– J’ai rencontré ce type dans un Starbucks, hier après-midi, a expliqué Taylor. C’est lui qui m’a draguée, je précise.

Elle m’a dévisagé, dans l’attente d’une réaction, mais je n’ai rien manifesté.

– On a engagé la conversation, il avait l’air sympa. Après, il m’a proposé d’aller au Slammer... J’étais un peu gênée, vu qu’on se connaissait à peine, et je lui ai dit que ça marchait, à condition que ma copine nous accompagne. Ça me sécurisait, vous comprenez ? Ça faisait moins rendez-vous.

– Alexa était au courant ?

– Oui.

– Comment il s’appelle ?

– Lorenzo.

– Et le nom de famille ?

– Je me rappelle plus.

– Donc vous arrivez tous les deux au Graybar et Alexa vous rejoint. Où ça ? Directement au bar, ou devant l’entrée ?

– Devant, dans la file. Il y a toujours la queue sur un kilomètre, là-bas.

– Je vois.

Je l’ai laissée aligner quelques bobards supplémentaires. Je me souvenais très précisément des images vidéo. Alexa retrouvait Taylor dans la file, et le type n’était pas avec elle. Il les avait accostées au bar une heure plus tard, comme s’il ne les connaissait ni l’un ni l’autre.

Une mise en scène. Il s’était présenté aux deux filles et Taylor était complice du stratagème.

– Vous auriez une cigarette ?

Taylor a sorti son paquet de Marlboro du sac noir.

– Et du feu ?

Elle a fouillé dans son sac de mauvaise grâce et m’a prêté son briquet Dupont en or. Au moment de l’attraper, je l’ai laissé tomber sur les pavés du trottoir.

– Mince !

Je l’ai ramassé pour allumer ma cigarette, avant de le lui restituer.

- Merci. Parlez-moi un peu de ce Lorenzo. Quel âge a-t-il ?
- Dans les trente, trente-cinq ans.
- Un accent ?
- Espagnol, je pense.
- Il vous a donné son numéro de portable ?
- Non.
- Ça vous a fait quel effet qu'il choisisse votre meilleure amie au lieu de vous ?

Elle s'est tue quelques instants, devinant probablement que si des caméras filmaient l'extérieur de l'hôtel, il y en avait aussi à l'intérieur.

- Ce n'était pas mon genre, a-t-elle prétexté sans grande conviction.

Afin d'éviter Charles Street dans l'immédiat, je l'avais délibérément entraînée sur Mount Vernon Street avant de tourner dans River Street, à main gauche.

- Ah oui ? Quand vous l'avez rencontré au Starbucks, dans la journée, il vous a paru assez intéressant pour que vous acceptiez de le revoir.

- Disons que je me suis aperçue après coup qu'il était... glauque. En plus, il préférerait nettement Alexa, et je me suis dit *vas-y ma grande*.

- Trop aimable, ai-je fait d'un ton acide. Une véritable amie.

- Ce n'était pas par gentillesse...

- Simple pragmatisme de votre part.

- Si vous voulez.

- Quand vous avez rencontré Lorenzo au Starbucks, vous étiez installée devant la vitre, dans un des grands fauteuils rembourrés ?

Elle a hoché la tête.

- Il est venu s'asseoir à votre table ?

- C'est ça.

- C'était quel Starbucks, au fait ?

- Celui de Charles Street, a-t-elle dit avec un geste dans la direction de la rue, à un demi-pâté de maisons.

- Il me semblait qu'il y en avait deux, sur Charles Street ?

- Celui qui fait angle avec Beacon.

- Et vous étiez là toute seule ? Assise dans un des grands fauteuils devant la vitre ?

Elle a eu l'air méfiant. Ma façon d'insister sur ces fauteuils ne devait pas lui plaire.

- Oui, j'étais assise avec un magazine. Où vous voulez en venir ?

- Ah, nous y voilà.

- Quoi ?

Nous étions parvenus à l'angle de Charles et Beacon. Le Starbucks en question se trouvait sur le trottoir d'en face.

- Allez-y, jetez un coup d'œil.

- Pardon ?

Pas de grands fauteuils en vue.

– Mais...

Pas la moindre trace d'un fauteuil derrière la vitre.

Elle a regardé pour la forme, bien consciente d'avoir été percée à jour.

– C'est bon, elle devait juste s'éclater un moment avec lui, a-t-elle lâché d'un ton neutre. (Elle a allumé une cigarette et aspiré une bouffée.) C'est un service que je lui rendais. Jusque-là, elle n'avait jamais eu de relation sérieuse.

– Jolie preuve d'amitié. Je me demande ce que vous faites de vos ennemis. Vous saviez qu'Alexa avait été enlevée par le passé et qu'elle n'avait pas encore surmonté le traumatisme. Mais vous, vous ne trouvez rien de mieux à faire que sympathiser avec le premier venu et le coller à votre soi-disant meilleure amie. Un type que vous qualifiez vous-même de « glauque ». Quelqu'un qui a mis de la drogue dans le verre de votre grande amie, certainement avec votre complicité.

Une longue limousine noire a stoppé à un feu rouge, juste devant nous.

J'avais décidé de ne pas ménager Taylor et j'escomptais bien une réaction de sa part. Elle n'a pas manqué de réagir, mais pas du tout comme je l'attendais.

Exhalant une bouffée de fumée, elle a rétorqué en rejetant ses cheveux en arrière :

– Tout ce que vous pouvez prouver, c'est que je suis allée au Graybar avec un mec. Les conneries que vous m'avez sorties après, c'est juste des hypothèses.

La vitre arrière de la limousine s'est abaissée doucement. J'ai immédiatement reconnu la personne qui me dévisageait, un type tiré à quatre épingles avec veste en tweed, nœud papillon et lunettes rondes à monture d'écaille. David Schechter, un avocat renommé de Boston, homme de pouvoir qui connaissait tous les grands pontes et savait tirer les bonnes ficelles. Un individu sans pitié qu'il ne faisait pas bon fâcher.

Le sénateur Richard Armstrong, assis près de lui sur la banquette arrière, a hélé sa fille.

– Taylor, monte dans la voiture !

– Sénateur, votre fille est impliquée dans la disparition d'Alexa Marcus.

Le visage du sénateur n'a trahi ni surprise ni contrariété. Il s'est tourné vers son avocat comme pour lui déléguer la réponse.

Au moment où Taylor Armstrong ouvrait la portière, j'ai fait une dernière tentative :

– J'avais cru comprendre qu'elle était votre meilleure amie.

– Je pense pouvoir la remplacer très facilement, a répliqué Taylor

avec un sourire qui m'a glacé les sangs.

Elle a pris place face à son père dans la spacieuse limousine, tandis que David Schechter me faisait signe d'approcher.

– Monsieur Heller, a-t-il dit d'une voix à peine audible – il était assez puissant pour se faire obéir sans avoir à hausser le ton : Le sénateur et sa fille ne souhaitent plus s'entretenir avec vous à l'avenir.

Il a claqué la portière et la voiture s'est mêlée à la circulation.

J'ai éteint ma cigarette et je l'ai jetée à la poubelle. J'avais décroché depuis un bon moment, je ne voulais surtout pas m'y remettre.

Mon BlackBerry a sonné, affichant le numéro de Marcus.

– Nick, enfin...

L'affolement perçait dans sa voix.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ils la tiennent...

Sa voix s'est brisée, je n'entendais plus que son souffle.

– Marshall ?

– Ma petite Lexie. Ils la tiennent.

– Tu as reçu une demande de rançon ?

– Non.

– Alors comment...

– J'ai eu un mail avec un lien... Je t'en prie, Nick, viens tout de suite.

L'heure de pointe n'était pas loin et rallier Manchester serait encore plus long que d'habitude.

– Tu as cliqué sur ce lien ?

– Pas encore.

– N'ouvre rien avant mon arrivée.

– Mon Dieu, Nick, fais vite, je t'en prie.

– Je pars immédiatement.

25.

Le temps a cessé d'exister. Il n'y a plus ni jour ni nuit. Seulement la sueur qui coule sur son visage et dans son cou, son souffle rapide, la torture du manque d'air, la terreur glaçante de ne plus pouvoir remplir ses poumons.

Et le néant sans couleur où son esprit s'active comme un hamster sur sa roue.

L'envie de mourir.

Elle a décidé qu'il valait mieux en finir.

En dix-sept ans d'existence, c'est la première fois qu'elle envisage sérieusement le suicide. À présent, elle sait que la mort est l'unique échappatoire.

Quand tu fais de l'hyperventilation, tu augmentes le taux de dioxyde de carbone.

Elle fait exprès de respirer profondément, aussi vite qu'elle le peut. Comme ça, elle ne tardera pas à épuiser ses minces provisions d'oxygène. Elle sent les émanations qui pèsent autour d'elle, un dais tiède et humide de gaz carbonique. Encore un effort, et elle perdra peut-être connaissance.

Un vertige la gagne, elle se sent faible et étourdie.

Elle est près du but.

C'est alors qu'elle enregistre une sensation nouvelle. Une bouffée d'air frais.

L'air a une odeur de pin et de fumée, de diesel et de feuilles détrempées.

Il s'infiltre quelque part. Tendant la main pour identifier la source, elle la découvre sous le support métallique du matelas, à l'endroit où sont stockées les bouteilles et les barres de protéines. En palpant le fond du cercueil, elle devine les contours d'un disque en métal perforé qui doit mesurer trois centimètres de diamètre.

Une arrivée d'air.

Elle perçoit un bourdonnement éloigné. Ou plutôt... le vrombissement d'un broyeur à ordures. Puis un bruit qui ressemble à un moteur de voiture. Le mouvement régulier des pistons, rapide et assourdi par la distance.

Même si elle n'arrive pas à le définir, elle comprend qu'il a un rapport avec l'apport d'oxygène. Un ventilateur ? D'après le bruit, il s'agit d'une machine plus grosse, au rythme moins fluide.

L'air commence à circuler.

La Chouette a observé sa pathétique tentative. Il a compris ce qu'elle préparait et il a contré ses plans.

L'air frais est trop tentant, elle aspire de longues goulées avec autant de gratitude qu'elle avait bu à la bouteille d'eau. Il la maintient en vie.

Elle ne peut pas s'asphyxier, le suicide lui est impossible.

Il vient de lui ôter le seul pouvoir qu'elle détenait.

26.

Je suis passé par le bureau chercher Dorothy, et le trajet nous a pris moins longtemps que prévu. Vers six heures, nous nous arrêtons devant le poste du gardien, à l'entrée de la propriété de Marcus.

– Ouah ! s'est extasiée Dorothy en écarquillant les yeux. Et dire que je commençais à apprécier mon appartement.

Un Marcus au teint livide est venu nous accueillir en nous remerciant d'un air abattu. Dans le hall faiblement éclairé, Belinda est accourue vers moi et s'est jetée dans mes bras, une démonstration d'affection rien moins qu'inopinée. J'ai remarqué qu'elle avait le dos osseux. Quand j'ai eu présenté Dorothy, Belinda s'est confondue en remerciements, tandis que Marcus hochait simplement la tête en nous escortant jusqu'à son bureau. Ses pantoufles traînaient sur le parquet en chêne.

La pièce était spacieuse et confortable, mais pas du tout tape-à-l'œil. Les stores étaient tirés, et le seul éclairage provenait d'une lampe de bureau à abat-jour vert, au centre d'une imposante table de réfectoire en chêne ancien que Marcus utilisait pour travailler. À côté, le grand écran d'ordinateur et le clavier sans fil avaient une allure incongrue. Marshall s'est assis dans un grand fauteuil en cuir noir et a pianoté d'une main tremblante sur les touches. Belinda s'est placée derrière lui, tandis que Dorothy et moi, debout de chaque côté, le regardions ouvrir son mail.

– Je lui ai dit de vous avertir sitôt qu'il l'a reçu, a souligné Belinda. Et je l'ai empêché de faire quoi que ce soit avant votre arrivée.

– C'est mon adresse personnelle, a observé Marshall. C'est bizarre, je la donne très rarement. Comment ont-ils pu l'obtenir ?

Dorothy, le nez chaussé de lunettes rouges retenues par une chaînette en perles, a relevé un détail.

– Ils sont passés par un anonymiseur. Une adresse e-mail anonyme et temporaire. Elle ne laisse aucune trace.

Dans la case « objet » étaient inscrits les mots « Votre fille ». Le message était concis.

Vous pouvez vous connecter depuis votre bureau ou votre domicile. Pas ailleurs. Nous surveillons toutes les entrées. Si nous détectons une adresse IP différente, notamment en provenance des forces de l'ordre, locales ou fédérales, toute communication sera interrompue et votre fille mise à mort.

- Belinda m'a interdit de cliquer sur le lien, a expliqué Marshall.
- Les yeux soulignés de larges cernes, il paraissait accablé, découragé.
- Vous connaissez CamFriendz ? s'est enquis Belinda.
- C'est un site de vidéos en direct, a répondu Dorothy. Un réseau social, utilisé principalement par les adolescents.
- Qu'est-ce que je dois faire ? a demandé Marcus.
- Ne touche pas à ce clavier, lui a intimé Belinda.
- Une minute, a coupé Dorothy en sortant son ordinateur portable pour le raccorder à celui de Marcus. C'est bon.
- Qu'est-ce que vous faites ?
- Deux choses. D'abord, j'installe un logiciel de capture d'écran qui me permettra de copier tout ce qu'ils vous envoient. Ensuite, je pose un analyseur de protocole pour pouvoir enregistrer à distance l'ensemble du trafic Internet.
- Mais c'est de la folie ! a protesté Belinda. Ils disent bien que si quiconque s'en mêle, ils cesseront toute communication ! Vous cherchez à la faire tuer, ou quoi ?
- Non, lui a répondu Dorothy sans s'énervier. Je ne fais que créer un double de cet ordinateur. Je ne me connecte pas. Personne ne peut détecter quoi que ce soit.
- Dans ce cas, contentez-vous de regarder sur l'ordinateur de Marshall. Il n'est pas question que vous compromettiez la sécurité d'Alexa.
- Ils n'ont aucun moyen de savoir ce que je suis en train de faire, a assuré Dorothy, dont la patience atteignait ses limites. De plus, nous devons vérifier qu'ils ne cherchent pas à contaminer cet appareil avec un malicieux.
- Dans quel but ? a voulu savoir Marshall.
- Pour prendre le contrôle de votre ordinateur. Vous permettez ? a fait Dorothy, les doigts au-dessus du clavier.
- Ne touchez à rien ! s'est interposée Belinda, paniquée, alors qu'il écartait son siège pour la laisser passer.
- Je peux vous parler une minute ? lui ai-je demandé avant de l'emmener dans le couloir.
- Là, je lui ai confié à mi-voix :
- Je me fais beaucoup de souci pour votre mari.

– Vraiment ?
– Sans vous, il aurait déjà craqué. Il se raccroche à vous. Vous avez fait le bon choix en lui demandant de m'appeler et de ne pas ouvrir le lien.

La remarque lui a visiblement fait plaisir.

– Ça m'ennuie beaucoup de vous mettre encore à contribution dans des circonstances pareilles, mais j'ai besoin d'un relevé d'indices dans la chambre d'Alexa.

– Un quoi ?

– Oh, un terme technique pour désigner un inventaire complet des indices susceptibles de nous mener à Alexa.

Je venais d'improviser l'explication, mais elle me paraissait crédible.

– Quel genre de choses ?

– Tout ce que vous trouverez. Les vêtements que portait Alexa quand elle est sortie, la marque et la taille de ses chaussures et de ses habits, le contenu de son sac à main. Vous êtes bien plus observatrice que Marshall, de toute façon les hommes ne font pas attention à tout ça. Je sais que ça a l'air fastidieux, mais c'est vraiment indispensable, et vous êtes la seule à pouvoir m'aider. Il me le faudrait dans l'heure, si possible.

– Vous voulez que je tape la liste ?

– Faites au plus rapide.

J'ai retrouvé Dorothy debout devant l'ordinateur de Marshall, la souris en main.

– C'est bon, a-t-elle dit au bout d'une minute, vous pouvez cliquer sur l'hyperlien.

Une nouvelle fenêtre venait de s'ouvrir, annonçant un site ringard qui affichait le slogan : CAMFRIENDZ : TA COMMUNAUTÉ EN LIGNE.

Parmi les nombreuses fenêtres vidéo, on voyait des célébrités au rabais comme Paris Hilton, ainsi que des adolescentes ultramaquillées au décolleté plongeant, qui prenaient des poses lascives en roulant la langue de manière provocante. Certaines avaient un piercing à la lèvre.

– C'est quoi, ce truc ? a fait Marcus. Un site porno ?

– Des adolescents des deux sexes bavardent devant leur Webcam, a expliqué Dorothy. Ou plus si affinités.

Elle a entré quelques mots, a fait défiler l'écran et cliqué plusieurs fois.

Un portrait d'Alexa s'est affiché.

Une photographie scolaire, apparemment, qui datait de quelques années. Ses cheveux blonds retenus par un bandeau blanc, elle portait un pull jacquard, sûrement l'uniforme du lycée. La douceur et l'innocence même. Avant le début des ennuis.

– Mon Dieu, a gémi Marcus. Ils ont mis sa photo, tout le monde peut la voir ! Qu'est-ce qu'ils cherchent, à la fin ?

Le message ENTRER SUR LE FORUM était inscrit en vert au-dessus de la photo.

– Mais quel forum ? s'est énervé Marcus. Qu'est-ce que ça veut dire, nom de Dieu ?

Dorothy a cliqué sur la photo, faisant apparaître une case dans laquelle elle a saisi le nom et le mot de passe indiqués. Le résultat s'est fait attendre. Pendant que Dorothy se penchait sur son portable, Marshall et moi avons observé l'écran de plus près.

Une grande fenêtre a fini par s'ouvrir, montrant une autre photo d'Alexa. Celle-ci semblait bien plus récente.

Alexa avait l'air de dormir, les yeux clos et les cheveux en désordre, avec son rimmel étalé qui lui faisait des yeux de raton laveur. Elle était effrayante à voir.

J'ai compris alors qu'il ne s'agissait pas d'une photo, mais d'une vidéo.

On devinait de légers mouvements quand elle remuait dans son sommeil. La vidéo en streaming avait la mauvaise qualité d'un snuff movie, plans trop serrés, image granuleuse, ainsi qu'une étrange luminosité saturée de verts, comme si on filmait avec une caméra à infrarouge.

Ce qui signifiait qu'Alexa était dans le noir.

Une voix forte, métallique, s'est élevée :

– Alexa, réveille-toi ! C'est le moment de saluer ton papa.

La voix était celle d'un homme à l'accent étranger prononcé. D'Europe de l'Est, peut-être.

Alexa a ouvert de grands yeux éperdus, la bouche entrouverte.

– C'est elle ! a soufflé Marcus. Elle est en vie. Dieu merci, elle est vivante !

Les yeux d'Alexa bougeaient sans repos, remplis de panique. Il y avait quelque chose de changé sur son visage, même si je n'arrivais pas à définir quoi.

– Papa ?

Marcus a bondi en hurlant :

– Lexie, ma chérie ! Je suis là !

– Elle ne vous entend pas, a glissé Dorothy.

– Papa ?

– Tu peux parler, Alexa, a dit la voix amplifiée.

Les mots sont sortis précipitamment, dans un hurlement suraigu.

– Papa, je t'en prie, ils m'ont mise dans ce...

Elle a été brusquement interrompue, et la voix masculine a pris le relais :

– Suis exactement le script, Alexa, ou tu ne parleras plus jamais à

ton père, ni à personne.

Alexa s'était mise à crier en secouant la tête, les yeux exorbités et le visage écarlate, mais le son avait été coupé. Au bout de dix secondes la fenêtre est passée au noir.

– Non ! a crié Marcus en jaillissant de son fauteuil, ses doigts boudinés collés à l'écran.

– Le lien n'est plus accessible, a constaté Dorothy. (Le film avait cédé la place à la photo d'école d'Alexa.) Elle a refusé de coopérer. Elle a essayé de nous faire comprendre quelque chose, peut-être l'endroit où elle se trouve.

Marcus chancelait, les jambes flageolantes, le front plissé par une expression de terreur.

– Ça m'étonnerait beaucoup, ai-je objecté. Tout cela me paraît extrêmement professionnel, et ils ne l'ont sûrement pas informée du lieu où ils l'emmenaient.

Sur l'écran du portable de Dorothy, des séries de chiffres défilaient à toute vitesse, en blanc sur fond noir, trop vite pour que je puisse les lire.

– Tu as trouvé quelque chose ? Où est la source du signal ?

– Non, CamFriendz est basé aux Philippines, bizarrement. La vidéo vient de là. On est dans une impasse. Ces gens doivent avoir un compte gratuit, ils peuvent se trouver n'importe où sur la planète.

Marcus a titubé, et je l'ai rattrapé avant qu'il ne s'effondre. Il n'avait pas vraiment perdu connaissance, et je l'ai aidé à s'asseoir doucement dans un fauteuil.

– Ils l'ont tuée, a-t-il dit, le regard dans le vague.

– Non, ils n'auraient rien à y gagner. Ils ont besoin d'elle pour le versement de la rançon.

Il a gémi, le visage enfoui dans ses mains. Dorothy s'est excusée, assurant qu'elle préférerait nous laisser bavarder seul à seul, et a emporté son deuxième ordinateur dans le coin salon proche de la cuisine. Elle allait tenter d'identifier l'adresse IP.

– Tu t'y attendais plus ou moins, n'est-ce pas ?

– Oui, a confirmé Marcus. Je le craignais chaque jour.

– Depuis ce qui est arrivé à Chestnut Hill.

– C'est ça.

– Qu'est-ce qu'ils cherchent, selon toi ?

Il n'a rien répondu.

– Je suppose que tu es prêt à donner n'importe quoi pour la récupérer ?

Marcus regardait fixement devant lui, impénétrable. Je me suis penché pour lui parler tout doucement :

– Ne le fais surtout pas. Si jamais ils te contactent en exigeant un

virement sur un compte off-shore, je sais que tu n'hésiteras pas une seconde. Je te connais suffisamment. Pourtant tu dois me promettre de ne pas le faire. Prends le temps de me consulter d'abord, pour que nous procédions correctement. C'est le seul moyen de revoir ta fille vivante.

Marcus ne disait rien, le regard toujours lointain.

– Marshall, j'ai besoin de ta parole.

– C'est d'accord.

– Tu n'as pas du tout prévenu la police, je me trompe ?

– J'ai...

Je ne l'ai pas laissé poursuivre.

– Il y a une chose que tu dois comprendre, me concernant. Je ne supporte pas que mes clients me mentent. J'ai accepté cette mission pour le bien d'Alexa, mais si je m'aperçois que tu n'es pas honnête, ou que tu fais de la rétention d'informations, alors je me retire sur-le-champ. C'est aussi simple que ça. Compris ?

Il m'a dévisagé un long moment, les yeux papillotants.

– J'accepte de te pardonner ce que tu as pu dire ou faire jusqu'à présent. Mais à compter de maintenant, je raccroche au premier mensonge. Bon, on reprend : as-tu oui ou non averti la police ?

– Non, a admis Marcus, les yeux fermés.

– Très bien. Je peux savoir pour quel motif ?

– Parce que le FBI allait s'en mêler.

– Et alors ?

– Tout ce qui intéresse le FBI, c'est de réussir à me coffrer.

– Pour quelle raison ? Ils ont des éléments à charge ?

– Oui, a-t-il reconnu à contrecœur.

– Vraiment ? Je te le répète, si tu t'obstines à me cacher des choses, je t'abandonne.

– Tu ne ferais jamais ça à Alexa.

– Ce n'est pas moi qui fais du mal à Alexa, ai-je protesté en me levant. Et je suis certain que le FBI tenterait tout son possible pour la retrouver.

– Nick, tu ne peux pas faire une chose pareille.

– C'est ce qu'on va voir.

Je me suis dirigé vers la porte.

– Attends, Nick ! Écoute-moi !

– Oui ?

– Même s'ils réclament une rançon, je n'ai pas de quoi payer.

– Pardon ?

Son visage exprimait un mélange de colère, d'humiliation et de profonde tristesse. Son désarroi faisait peine à voir.

– Je n'ai plus rien. Je suis fauché. Ruiné.

Deuxième partie

Pourquoi l'homme ne voit-il pas les choses ? Il barre la route. Il cache les choses.

F. NIETZSCHE, *Aurore*

27.

– Il ne reste plus rien, a dit Marcus.

Il parlait d'une voix atone, comme s'il était sous l'effet d'un sédatif.

– Mais tu gères dix milliards de dollars !

– C'est fini, je n'ai plus un sou.

– Tu veux dire que dix milliards se sont envolés ?

Il a hoché la tête.

– Mais c'est impossible, ai-je répliqué, avant qu'une hypothèse terrible ne me traverse l'esprit. Mon Dieu, tu n'as jamais possédé cet argent, c'est bien ça ? Il n'a jamais eu d'existence réelle.

Marcus s'est raidi, l'air ulcéré.

– Ne me traite pas de Bernard Madoff.

Il avait l'air épuisé, anéanti.

– Alors, dis-moi ce qui s'est passé.

Marshall a baissé les yeux. Pour la première fois, j'ai remarqué les taches brunes sur sa peau, et les rides qui sillonnaient son visage m'ont paru plus prononcées que d'habitude. Il était pâle, les yeux caves.

– Il y a six ou sept mois de ça, mon directeur financier a constaté quelque chose de si bizarre qu'il en a conclu tout d'abord à une erreur dans les rapports. Toutes nos actions avaient été vendues. Tous nos avoirs avaient été transférés, ainsi que les liquidités disponibles.

– Au profit de qui ?

– Je l'ignore.

– Et qui a fait ça ?

– Si je le savais, j'aurais déjà récupéré mon bien.

– Tu as bien un prime broker, non, qui se charge du trading ?

– Bien entendu.

– Si quelqu'un a fait une connerie, c'est à lui de réparer.

– Toutes les opérations étaient autorisées, ils se sont servis de nos codes et de nos mots de passe. Le broker décline toute responsabilité. On ne peut rien y changer.

– Tu n'as pas quelqu'un qui s'occupe de tes comptes ?

– Si, évidemment. Mais quand on a découvert la vérité, il avait déjà quitté la banque. On l'a retrouvé quelques jours plus tard au

Venezuela. Mort. Il a péri dans un accident de la route à Caracas, avec toute sa famille.

– Tu travailles avec quelle société de courtage ?

M'attendant à un des gros clients, Goldman Sachs, Crédit suisse ou Morgan Stanley, j'ai été sidéré par sa réponse.

– La Banque internationale de Panamá.

– Panamá ? Mais pourquoi ?

– Tu vois, la moitié de nos fonds sont sur des comptes off-shore. Les Arabes et les autres, ce sont eux qui tiennent vraiment l'argent.

Je me posais beaucoup de questions : Panamá était un peu la Suisse de l'Amérique latine, en plus discret. L'endroit idéal pour planquer de l'argent en toute confidentialité.

Et Panamá était synonyme de secrets à cacher.

– Du jour au lendemain, Marcus Capital Management s'est retrouvé sans un sou à gérer.

En voyant la veine qui palpitait à son front, j'ai redouté l'accident cardiaque.

– Je crois que j'ai compris. Tu te voyais mal annoncer à tes investisseurs que leur placement s'était évaporé.

– Certains m'avaient confié plusieurs centaines de millions. Et moi j'allais leur dire que j'avais complètement merdé ? Je n'en étais pas capable. Tu sais que, pendant des décennies, je n'ai jamais perdu un dollar ? Personne ne peut se vanter d'un tel palmarès. Même ce cher Warren Buffett a perdu dix pour cent, il y a quelques années.

– Comment tu t'y es pris, Mashall ? Tu as maquillé les comptes, façon Bernie Madoff ?

– Non, il me fallait du cash. Des rentrées massives de liquidités. Et aucune banque au monde n'était décidée à m'accorder un prêt.

– Je vois. Tu as injecté de l'argent neuf. Pour dissimuler les pertes antérieures.

Il a acquiescé.

– Ça reste illégal, tu sais.

– Ce n'était pas mon intention !

– Je veux bien le croire. D'où est venu le financement ?

– Je préfère ne pas t'en parler, Nicky. Il vaut mieux, fais-moi confiance.

– Au point où on en est, tu ferais aussi bien de tout me raconter.

– Promets-moi d'abord de ne pas te jeter sur les gars de l'Union League Club. Des sales types, crois-moi.

Un tic nerveux faisait tressailler son œil gauche.

– Cite-moi au moins quelques noms.

– Tu connais un certain Joost Van Zandt ?

– Tu as perdu la tête, ou quoi ?

Van Zandt était un marchand d'armes hollandais dont la milice

privée avait soutenu le sanguinaire dictateur du Liberia, Charles Taylor.

– Disons que j'étais acculé. Et Agim Grazdani, ça te dit quelque chose ? Ou Juan Carlos Santiago Guzman ?

Agim Grazdani, chef de la mafia albanaise, avait dans son panel d'activités le commerce des armes, le trafic d'êtres humains et la contrefaçon. Quand le procureur général italien avait lancé un mandat d'arrestation à son encontre, il y a deux ou trois ans, le fonctionnaire et toute sa famille avaient été retrouvés dans la chambre froide du restaurant favori du ministre de la Justice, leurs corps dépecés et congelés.

Depuis ce jour, le ministère public se déclarait beaucoup trop occupé pour continuer à le poursuivre.

Quant au Colombien Juan Carlos Santiago Guzman, il était à la tête du cartel de Norte del Valle et comptait parmi les trafiquants de drogue les plus violents de la planète. Il avait eu recours plusieurs fois à la chirurgie plastique pour modifier son apparence, et il se racontait qu'il habitait quelque part au Brésil. Comparé à lui, Pablo Escobar faisait figure de brave type.

– Et il y a aussi ces foutus Ruskoffs, ajouta Marshall, Stanislas Loujine, Roman Navrozov et Oleg Oupenski.

– Bon sang, Marshall, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

– Je pensais redresser la barre grâce à cet apport d'argent et retomber à peu près sur mes pieds. Mais ça n'a même pas suffi à compenser les appels de marge. Ma boîte a coulé quand même.

– Et le nouveau fric est parti avec l'ancien.

– Exactement.

– Guzman, Van Zandt, Grazdani et les Russes.

– C'est ça.

– Tu as perdu tout leur argent.

Marcus a fait la grimace.

– Tu vois, quand les clients de Madoff se sont fait dépouiller, il ne leur restait qu'à aller présenter leurs doléances au juge. Ces mecs-là ont d'autres recours. Lequel a enlevé ta fille ?

– Je n'en ai aucune idée.

– Il va me falloir une liste de tous les investisseurs.

– Tu ne laisses pas tomber, alors. (Les yeux noyés de larmes, Marcus m'a attrapé les bras entre ses pattes d'ours.) Merci, Nick, merci beaucoup.

– Une liste exhaustive, ai-je insisté. Sans la moindre omission.

– Bien sûr, oui.

– Je voudrais en plus la liste complète de tes employés, passés ou présents. Y compris les domestiques. Et enfin les fichiers du personnel.

Quelqu'un a frappé à la porte.

– Désolée de vous interrompre, a fait Dorothy, mais ça diffuse de nouveau.

– C'est Alexa, ai-je expliqué à Marcus, la vidéo est de nouveau en ligne.

28.

Nous nous sommes groupés autour de l'écran, Marcus penché en avant dans son fauteuil pendant que Dorothy pianotait sur les touches.

– Ça vient de commencer, a-t-elle précisé.

Sur la photo d'écolière les mots LIVE et ENTRER SUR LE FORUM s'inscrivaient en surimpression. D'un clic, Dorothy a fait apparaître le visage d'Alexa en très gros plan, les yeux baignés de larmes.

– Papa ?

Son regard était un peu décalé par rapport à la caméra, comme si elle ne situait pas bien l'objectif.

– Papa ?

– Lexie ? Papa est là.

– Elle ne vous entend toujours pas.

– Papa, ils me relâcheront à condition que tu leur remettes quelque chose, d'accord ?

L'image de mauvaise qualité avait tendance à sauter, comme une réception télé d'avant l'ère du câble.

– Si tu contactes la police, ils vont me...

Elle a cligné les paupières, les larmes ruisselant sur ses joues. Elle tremblait.

Brusquement, elle a énoncé d'une voix monocorde :

– J'ai si froid et j'ai si peur, je suis faible et je n'y peux rien. Je me débats dans les ténèbres... je n'en peux plus d'être ici, papa.

– Mon Dieu, a fait Dorothy.

– Chut, s'il vous plaît ! a réclamé Marcus.

On a perçu un léger bourdonnement, puis l'image s'est figée et décomposée en pixels avant de céder la place à un rectangle noir.

– Non ! a crié Marcus. Ça recommence ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

La vidéo a repris aussitôt.

– Papa, a dit Alexa. Ils veulent *Mercury*, tu comprends ? Ils veulent que tu leur remettes *Mercury* tel quel. Je ne sais pas ce que c'est, mais ils disent que tu comprendras. Je t'en prie, papa, je ne vais pas pouvoir résister encore longtemps.

L'image est redevenue noire. Nous avons patienté quelques secondes, mais le film n'a pas redémarré.

– C'est tout ? a demandé Marcus, affolé. La vidéo est finie ?

– Je pense qu'on aura d'autres images, ai-je répondu.

– Je suis sûre que c'est filmé avec une caméra à infrarouge.

Ce qui expliquait l'aspect monochrome et verdâtre de l'image. Une caméra de ce type devait être pourvue de sa propre source de lumière infrarouge, invisible à l'œil humain.

– Ils la maintiennent dans une obscurité totale, ai-je précisé.

– Ma petite Lexie ! Où est-elle ? Qu'est-ce qu'ils lui font subir ?

– Pour le moment, ils préfèrent nous tenir dans l'ignorance. Ne rien savoir, ça fait partie de la pression, de la cruauté.

Marcus a posé une main sur ses yeux, le visage congestionné. Il sanglotait sans bruit, les lèvres tremblantes.

– D'après son visage, a supputé Dorothy, je dirais qu'elle est allongée.

– Qu'est-ce qui s'est passé à la fin ? lui ai-je demandé. Pourquoi est-ce que le film a été coupé ?

– Une erreur de transmission, éventuellement.

– Pas si sûr. Tu as remarqué ce ronflement sourd ? Comme si un camion ou une voiture était passé à côté.

– C'est ça, a approuvé Dorothy, le moteur d'un vieux poids lourd. Il y a donc de la circulation à proximité. Elle doit se trouver près d'une nationale ou d'une autoroute.

– Je ne pense pas que la voie soit si fréquentée que ça. C'est le premier véhicule que nous ayons entendu. D'accord, ça prouve bien qu'elle est près d'une route, mais il y a quand même peu de passage. Et Mercury, ai-je dit à Marcus, qu'est-ce que ça signifie ?

Il a écarté la main de ses yeux gonflés, rougis et larmoyants.

– Aucune idée.

– Et ces mots, « Je suis trop faible et je n'y peux rien », « je me débats dans les ténèbres » ?

– Comment savoir ? a-t-il répondu d'une voix enrouée. Elle est malade de peur.

– Mais elle ne s'exprime pas comme ça en temps normal ?

– Elle est terrifiée, ce sont des paroles en l'air !

– Tu ne crois pas qu'elle citait un poème, par exemple ?

Marcus n'a pas réagi.

– Elle avait l'air de faire allusion à quelque chose, de réciter un texte. Ça ne te rappelle rien ?

Il a fait non de la tête.

– Un livre ? Une histoire que tu lui aurais lue quand elle était petite ?

– Tu sais, a-t-il bredouillé... c'était sa mère qui lui lisait des livres. Ou ta mère à toi. Moi, je ne n'avais pas l'habitude. Je n'ai pas été très présent.

Il a reposé la main sur ses yeux.

Alors que nous quitions la propriété – ou plutôt la citadelle Marcus, avec ses vigiles armés – dans l'obscurité d'une nuit sans étoiles, j'ai raconté à Dorothy comment Marshall avait tout perdu. Elle a accueilli la nouvelle avec autant de stupéfaction que moi.

– Tu es en train de me dire que ce gars a perdu dix milliards comme on paume son portefeuille ?

– En résumé, c'est bien ça.

– Tu y crois, toi ?

– Sans aucun problème.

– Tout ça me confirme bien que j'ai eu raison de ne pas choisir la finance. Je suis du genre à égarer tout le temps mes affaires. Mes lunettes, mes clés de voiture, je n'en rate pas une...

Elle s'était mise en mode multifonctions, tapant sur son BlackBerry tout en discutant avec moi.

– Dorothy, rappelle-moi de ne jamais te donner mon argent à gérer.

– Tu as une petite idée, à propos de Mercury ?

– Vu que Marshall ne sait rien, ce n'est pas moi qui vais te renseigner.

– Marshall *prétend* qu'il ne sait rien.

– Je te l'accorde.

– Ça renvoie peut-être à un de ses placements off-shore. Une somme d'argent qu'il aurait planquée je ne sais où.

– Je n'y crois pas un instant. Si les ravisseurs savent que leurs investissements se sont envolés, ils savent également qu'il est fauché. Du coup, il est exclu que Mercury désigne une somme d'argent.

– Ils peuvent toujours supposer qu'il a caché un pactole quelque part. Ces gens-là se font systématiquement des réserves, comme les écureuils. Des écureuils spécialement nuisibles.

– Si c'est ça, pourquoi ne pas le demander clairement, et exiger un virement de 300 millions sur un compte off-shore en échange de la vie de sa fille ?

– Je n'ai pas d'explication.

– Tu vois quelque chose qui ait plus de valeur que l'argent ?

– Une femme vertueuse, a répliqué Dorothy, pince-sans-rire.

– Ou un algorithme de trading dont il détient la propriété intellectuelle. Une formule d'investissement qu'il a mise au point.

Dorothy a secoué la tête en continuant à taper.

– Tu parles d'un algorithme ! Ce mec n'a plus un rond. Même moi, je ne voudrais pas de sa formule magique. Tu penses qu'il a très bien compris, mais qu'il préfère ne pas l'avouer ?

– C'est mon avis, en effet.

– Quitte à compromettre la survie de sa propre fille ?

J'ai laissé passer un long silence.

– Difficile à concevoir, non ?

– Tu le connais mieux que moi.

– Je l'imaginai, c'est vrai. Mais je commence à avoir des doutes.

– Oh non, c'est impossible !

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Mon Dieu, pourvu que je me trompe !

– De quoi tu parles, explique-moi !

Je me suis brièvement détourné de la route pour jeter un coup d'œil à Dorothy, qui fixait bouche bée l'écran de son BlackBerry.

– Tu sais, les trucs délirants que disait Alexa tout à l'heure ? « Je me débats dans les ténèbres » ?

– Et alors ?

– J'ai cherché sur Google. Nick, ce sont les paroles d'une chanson d'un groupe de rock, Alter Bridge.

– Oui ?

– Le morceau s'appelle *Enterré vivant*.

29.

Il était près de 9 heures quand j'ai déposé Dorothy devant son immeuble de Mission Hill.

Le loft que j'habitais se trouvait dans le quartier du cuir. Présenté comme ça, ça a l'air un peu vicieux, mais il s'agit en fait d'un secteur de Boston compris entre Chinatown et le centre financier, dont les bâtiments en briques rouges hébergeaient autrefois des usines de chaussures, des ateliers de tanneurs et des entrepôts.

Après m'être garé à quelques blocs de chez moi, je suis monté au cinquième par le sinistre escalier extérieur en métal. L'appartement offrait un grand espace ouvert avec cinq mètres de hauteur sous plafond. La chambre se trouvait dans une alcôve, tout à fait à l'opposé de la salle de bains. Grossière erreur d'agencement. Une autre niche accueillait une cuisine équipée de matériel high-tech que je n'utilisais jamais, à l'exception du réfrigérateur. Avec ses piliers en fonte, ses murs en briques apparentes et ses tuyauteries d'origine, c'était un cadre sobre et fonctionnel où la décoration était réduite au strict minimum.

Un psychiatre prétendrait sans doute que je marquais ainsi mon rejet de la maison de mon enfance à Bedford, dans l'État de New York, un immense manoir bourré de coûteuses antiquités. Mon frère et moi ne pouvions jamais gambader à l'intérieur sans bousculer un vase étrusque hors de prix ou une commode signée John Townsend.

Cela dit, il se peut que je déteste tout bonnement les lieux encombrés. Le comédien George Carlin avait prononcé des phrases fameuses à propos du « barda », toutes les saletés qu'on accumule au cours d'une vie et qu'on charrie d'un endroit à l'autre. D'après lui, une maison n'était qu'un moyen de couvrir le barda pendant qu'on allait acheter de quoi le compléter. Personnellement, je conserve très peu d'objets, mais les rares que je possède allient simplicité et qualité.

J'ai filé illico à la salle de bains pour prendre une bonne douche, laissant le puissant jet d'eau chaude marteler ma tête, ma nuque et mon dos. L'image de la pauvre Alexa ne quittait pas mes pensées. Ses yeux barbouillés de maquillage, sa terreur révoltante. Elle me rappelait une des vidéos les plus atroces diffusées sur le Net ces

dernières années : la décapitation d'un courageux reporter du *Wall Street Journal* par des monstres à cagoule noire.

Cette association d'idées m'a horrifié. Que pouvaient signifier les mots « enterrée vivante » ? Qu'on la séquestrait dans une cave ou dans un bunker souterrain ?

Alors que j'allais attraper ma serviette, une fois le robinet arrêté, il m'a semblé surprendre un bruit.

Un petit claquement ou un déclic. À moins que je me sois monté la tête.

J'ai tendu l'oreille un instant, avant de commencer à me sécher. Le son s'est répété, il n'y avait plus d'erreur possible. Il venait de l'intérieur de l'appartement.

30.

Je n'ai rien pu voir par la porte entrouverte de la salle de bains. Dans les vieux bâtiments du centre-ville, la nuit est toujours peuplée de bruits variés. Camions de livraisons, bennes à ordures, grincement de freins, portières qui claquent et bus qui crachent de la fumée. Sans parler des alarmes de voitures qui sonnent à toutes les heures du jour et de la nuit.

Mais ce bruit-là, j'étais certain qu'il provenait de l'appartement. Une espèce de crissement qui venait de la partie avant du loft.

Nu et encore mouillé, j'ai lâché ma serviette pour ouvrir la porte un petit peu plus grand. J'ai risqué un pas à l'extérieur, l'eau gouttant sur le parquet.

L'oreille aux aguets, j'ai entendu le crissement se reproduire, plus distinct que tout à l'heure. À l'intérieur, j'en étais sûr.

Aucune de mes deux armes n'était accessible. Mon semi-automatique SIG-Sauer P250 était caché sous mon lit et, si je voulais l'atteindre, il me fallait passer devant les intrus. Si ce fichu loft avait été mieux conçu, la chambre et la salle de bains auraient été côte à côte. La seconde arme à feu, un Smith et Wesson 9 mm, était enfermée dans un coffre sous le carrelage de la cuisine.

Plus près d'eux que de moi.

Les vieux parquets rayés et raboteux avaient été restaurés récemment, si bien que leur surface lisse ne craquait pas sous les pas. Pieds nus, j'ai réussi à m'avancer sans faire de bruit dans la pièce principale.

Deux hommes vêtus de gilets tactiques noirs. Une armoire à glace au front d'homme de Neandertal, les cheveux bruns coupés en brosse, était installée à mon bureau. Il n'avait pas l'allure d'un expert en informatique, mais il tripotait quand même mon clavier. Le deuxième était plus petit et plus mince, le teint cireux, les cheveux ternes et les joues grêlées. Il était assis par terre, sous mon immense écran plat fixé au mur. Muni d'un tournevis, il tenait à la main le modem du câble.

Leurs mains étaient protégées par des gants en latex et ils portaient des jeans neufs et des vestes sombres. La plupart des gens n'auraient rien noté de spécial, mais pour un habitué des opérations secrètes,

leur tenue en disait long. Il s'agissait de gilets d'assaut, équipés de discrètes pochettes intérieures pour ranger les armes et les munitions.

J'avais beau n'avoir aucune idée de leur identité ni de la raison de leur présence, j'ai su immédiatement qu'ils étaient armés.

Contrairement à moi.

Pour tout dire, je n'étais même pas habillé.

31.

Pourtant, je n'avais pas peur. C'était la colère qui dominait, j'étais furieux que ces deux gus aient le toupet de s'introduire à mon domicile et de trafiquer mon ordinateur et mon écran télé flambant neuf.

Alors que la plupart des gens ont le cœur qui s'emballe sous la poussée d'adrénaline, le mien a tendance à ralentir. Je respire plus profondément, ma vision devient plus aiguë. Mes sens sont plus affûtés.

Si j'avais simplement voulu les mettre en fuite, il m'aurait suffi de faire du bruit pour qu'ils déguerpissent vite fait en abandonnant leur boulot. Mais ce n'était pas du tout mon but.

Ce que je voulais, moi, c'était les voir morts. Après une petite discussion, évidemment. Je tenais à découvrir qui les avait envoyés chez moi et à quelles fins. Je me suis donc replié dans la salle de bains, toujours dégoulinant, afin de réfléchir une minute aux possibilités qui s'offraient à moi.

Ils s'étaient débrouillés pour entrer sans déclencher le signal d'alarme, pourtant neutraliser mon système de sécurité n'avait rien de facile. La porte d'entrée était entrebâillée et une des fenêtres, une grande verrière d'usine, était carrément ouverte. Dans une rue aussi animée, ils n'avaient pas dû passer par là. J'habitais au cinquième étage, et même à cette heure de la soirée, ils auraient attiré l'attention. S'ils étaient entrés par la porte, d'un autre côté, il fallait qu'ils connaissent le code pour désactiver l'alarme.

Manifestement, ils ne s'attendaient pas à me trouver chez moi. Ils ne m'avaient pas non plus vu rentrer par la porte de service, que je n'empruntais que rarement, pas plus qu'ils n'avaient entendu couler la douche à l'autre bout de l'appartement. De toute façon, il y avait toujours des gargouillis de canalisations dans ces vieux immeubles.

Mon unique avantage, c'est qu'ils ignoraient ma présence sur les lieux. Tout en regardant mon pantalon roulé en boule par terre, j'ai procédé à une rapide inspection visuelle, inventoriant tous les objets capables de servir d'arme improvisée. Une clé ou un stylo pouvait fonctionner, mais seulement en combat rapproché. Pour une fois, un

peu de désordre aurait pu s'avérer utile. Au premier regard, je n'ai rien repéré de très prometteur. Ma brosse à dents et un tube de dentifrice, un verre et un flacon de bain de bouche, des serviettes et des draps de bain...

Une serviette peut faire une bonne arme de fortune quand on la transforme en *kusari-fundo*, la chaîne lestée japonaise, mais il faut être tout près de l'adversaire.

Mon regard s'est posé alors sur le rasoir électrique. En général, je préférais les manuels, je gardais celui-ci pour les jours où j'étais pressé. Le cordon devait mesurer dans les soixante centimètres de long, une fois déroulé il atteindrait sûrement un mètre quatre-vingts. Dès que j'ai eu enfilé mon pantalon, j'ai débranché le rasoir et je me suis glissé furtivement dans la pièce principale.

Je devais m'attaquer d'abord au plus baraqué des deux. Celui qui s'occupait de l'ordinateur ne présentait sûrement pas un grand danger. Quand je me serais débarrassé du Gorille, je me chargerais d'interroger Gigabit.

Mes pieds encore humides chuintaient légèrement sur les lattes en bois, et j'ai dû m'approcher très lentement pour ne pas donner l'alerte. En quelques secondes, j'étais à trois mètres des intrus, tapi derrière un pilier. J'ai inspiré profondément. Le rasoir dans la main droite et le fil dans l'autre, j'ai tendu le cordon à la façon d'une fronde.

Puis je l'ai relâché brusquement, visant le crâne du plus costaud.

Il y a eu un craquement bien audible et il a levé les mains une seconde trop tard pour se protéger le visage. Il est retombé sur le fauteuil en hurlant, avant de s'écrouler au sol. J'ai tiré d'un coup sec sur le fil, ramenant le rasoir vers moi. Pendant ce temps, son complice se remettait debout tant bien que mal, mais je voulais m'assurer que le gros ne se relèverait pas. Je me suis donc jeté sur lui, mon genou droit solidement planté dans son plexus solaire. Le souffle coupé, il a tenté de se redresser, agitant vainement les poings pour me frapper. Haletant, il a fini par me toucher plusieurs fois aux oreilles et par porter un coup spécialement brutal au maxillaire gauche, douloureux mais pas incapacitant. J'ai rassemblé mes forces pour le cogner en pleine figure. L'impact a produit un craquement et j'ai senti céder quelque chose de dur et de pointu.

Le type s'est mis à beugler en se tordant de douleur. Son nez était cassé, il avait peut-être même perdu quelques dents. Le sang m'a aspergé le visage.

Du coin de l'œil, j'ai vu que l'informaticien maigrichon s'était relevé et s'apprêtait à dégainer son arme. Le rasoir m'ayant échappé pendant la brève bagarre, j'ai saisi le dérouleur de Scotch posé sur mon bureau pour le lui projeter au visage. Il s'est baissé, n'a été touché qu'à l'épaule et le rouleau a jailli quand l'objet s'est écrasé au sol.

J'avais raté mon coup, mais ça me laissait un petit répit. L'arme qu'il serrait dans sa main droite était un pistolet noir, au canon large et rectangulaire. Un Taser.

Les Taser sont conçus pour neutraliser l'ennemi, pas pour le tuer, mais je peux vous assurer que l'expérience n'a rien de plaisant. Chaque cartouche projette deux dards reliés à l'arme par deux minces filins. Elles envoient dans le corps une décharge de 50 000 volts, qui paralysent et détraquent momentanément le système nerveux central.

Penché en avant, le Taser pointé vers moi, il a ajusté le tir avec des gestes de professionnel. Il ne se tenait qu'à cinq mètres de moi, ce qui m'indiquait qu'il n'agissait pas à l'aveuglette. À partir d'une distance de sept mètres, les électrodes s'écartaient trop pour toucher la cible et refermer le circuit.

Quelque chose m'a déséquilibré alors que je faisais un bond de côté. Le mastard m'avait agrippé la cheville, la figure barbouillée de sang. Ses bras moulinant dans le vide, il gémissait et vagissait comme un sanglier blessé.

Le gringalet au teint blême me regardait en souriant.

J'ai entendu le déclic du Taser qu'il armait.

Empoignant la grosse torche Maglite posée au bord du bureau, je la lui ai lancée dans les genoux, mais il avait de bons réflexes. Il a esquivé *in extremis* et, au lieu de percuter les rotules, la lampe a atteint les jambes juste au-dessous avec un craquement réjouissant. Ses genoux se sont dérobés, il a hurlé de rage et de douleur. Allongeant le bras pour lui arracher le Taser, j'ai attrapé à la place la sacoche en toile noire suspendue à son épaule. Faisant volte-face, il a braqué son Taser vers moi et tiré.

La douleur a été invraisemblable.

Tous mes muscles se contractaient de plus en plus violemment, une sensation que je n'avais jamais connue et que je serais incapable de décrire. J'avais perdu le contrôle de mon corps, mes muscles étaient bloqués. Aussi rigide qu'un bout de bois, je me suis écroulé au sol.

Quand j'ai réussi à faire un mouvement, deux ou trois minutes plus tard, les deux lascars avaient fichu le camp. À supposer que j'aie pu courir, ce qui était loin d'être le cas, ils étaient déjà trop loin pour être pris en chasse.

Je me suis relevé avec précaution, résistant à l'envie de me laisser glisser à terre. Avec une colère grandissante, j'ai considéré les dégâts autour de moi, tout en me demandant qui m'avait envoyé ces deux-là.

C'est alors que j'ai remarqué qu'ils avaient eu la délicatesse d'oublier un indice en partant.

32.

Le SIG-Sauer était toujours sous le lit. Quant au Smith & Wesson, je l'avais mis en lieu sûr, au cas où quelqu'un aurait découvert l'autre arme. Il était rangé dans un petit coffre caché sous le carrelage de la cuisine. J'ai appuyé sur le verrou magnétique pour soulever le carreau, entré la combinaison et constaté que le contenu était intact : pas mal de liquide, des papiers d'identité, divers documents et le pistolet.

Ils n'avaient pas mis la main dessus.

Sans doute qu'ils ne l'avaient même pas cherché, ce n'était pas le but de leur visite. J'ai réuni les objets que les intrus avaient abandonnés dans la débandade, notamment la sacoche à outils noire et mon modem démonté. Il y avait encore une chose : un petit module blanc, fixé entre les ports USB à l'arrière de l'unité centrale de mon ordinateur et le câble de raccord au clavier. La teinte était parfaite, on aurait pu croire qu'il faisait partie de l'ensemble. Il fallait être averti pour remarquer sa présence.

Je ne suis pas un crack en informatique, loin de là, mais il n'y a pas que les mécaniciens qui sachent conduire une voiture. Le petit bidule que je venais de trouver était un enregistreur de frappe. Le flash-drive USB miniature qu'il contenait enregistrerait toutes les frappes effectuées sur le clavier et stockait les données sur une puce. Évidemment, on pouvait obtenir un résultat équivalent avec un logiciel, mais à présent que l'usage des antivirus se généralisait, le procédé devenait beaucoup plus hasardeux. Ce machin-là, je serais sûrement passé à côté si je ne l'avais pas cherché.

Dans le boîtier de mon modem, j'ai déniché un petit dispositif noir que j'ai identifié comme une clé USB. Lui non plus, il n'avait rien à faire là.

J'ai appelé Dorothy aussitôt.

– Ils savaient que tu avais rendez-vous avec Marcus, a-t-elle conclu, et ils pensaient que tu serais absent ce soir.

– Dans ce cas, ils ne me surveillaient pas.

– Ils ne sont pas idiots à ce point, Nick, tu aurais forcément remarqué une filature.

– De qui s’agit-il, d’après toi ?
– Je voudrais que tu replaces l’enregistreur de frappe dans le flash-drive USB, c’est d’accord ?

J’ai obtempéré.

– Tu sais comment on ouvre un éditeur de texte ?
– J’y arriverai si tu m’expliques.

Suivant ses instructions, j’ai ouvert une fenêtre sur mon écran et lu une longue série de chiffres. J’ai ensuite retiré l’enregistreur du port USB et inséré le petit appareil tiré du modem. J’ai répété l’opération en récitant une nouvelle flopée de chiffres.

– Attends une minute, m’a dit Dorothy.

Les deux points où les dards du Taser avaient pénétré, à l’épaule droite et au niveau du rein gauche, continuaient de palpiter, et ils commençaient à me démanger.

À l’autre bout du fil, j’entendais Dorothy marmonner et pianoter sur son clavier.

– Voilà quelque chose d’intéressant, a-t-elle fini par me signaler. Les séries de chiffres que tu viens de me dicter ? Figure-toi qu’elles correspondent à du matériel réservé aux forces de l’ordre. Tes intrus travaillent pour le gouvernement des États-Unis.

– À moins qu’ils aient simplement utilisé son matériel. Ils n’étaient pas forcément employés par un organisme d’État.

– Je ne peux pas dire le contraire.

Malgré tout, j’avais déjà ma petite idée sur l’identité du commanditaire. Avant même que je débarque dans les bureaux du FBI à Boston, Gordon Snyder me connaissait. Il savait ce qui m’amenait, et il savait aussi que je travaillais pour Marshall Marcus.

Marcus qui faisait l’objet d’une enquête poussée de la part de la direction du FBI. Et le fait qu’il soit mon client faisait de moi un complice probable.

Par conséquent, j’étais moi aussi dans la ligne de mire.

Snyder m’avait avoué sans détours que ses services avaient placé Marcus sur écoute. Ses e-mails devaient être surveillés de la même manière. Il savait donc que je me rendrais à Manchester et que ses deux sbires auraient le champ libre pour intervenir.

Les mises en garde de Diana me sont revenues en mémoire. Si Snyder jugeait que j’étais un obstacle sur son chemin, il ferait en sorte de me torpiller.

– Tu peux me sortir les films des caméras de surveillance ? Je veux savoir comment ils sont entrés.

Au moment de mon emménagement, j’avais fait placer par une société spécialisée plusieurs caméras à l’entrée de mon loft. Il y en avait deux déguisées en détecteurs de fumée, plus deux mini-caméras IP Snake cachées dans des filtres d’aération factices. Le système était

activé par un détecteur de mouvements et relié à un serveur vidéo accessible depuis le bureau.

Comment tout ça fonctionnait concrètement, je n'en avais pas la moindre idée. Tout ce que je savais, c'est que les images étaient en mémoire sur le réseau de l'agence.

En attendant le rappel de Dorothy, j'ai fouillé l'appartement, au cas où l'équipe de Snyder aurait laissé d'autre matériel ou des indices supplémentaires. Le téléphone a sonné, et Dorothy s'est excusée :

– Je regrette, mais je n'ai aucune information à t'apporter.

– Pourquoi ça ?

– Regarde plutôt ton ordinateur.

Sur mon écran, quatre photos s'étaient affichées, des arrêts sur image des escaliers avant et arrière du loft. Chaque vue correspondait à une caméra différente. Une date et un horaire figuraient sous chacune des fenêtres, ainsi qu'un fatras de chiffres qui m'a paru sans importance. Dorothy s'était débrouillée pour transmettre le tout à mon ordinateur.

– Comment tu fais ça ?

– Un vrai magicien ne dévoile jamais ses secrets. (Le curseur se déplaçait tout seul, encerclant les deux premières fenêtres.) Ces deux-là ne se sont pas déclenchées, tu peux les oublier. (Elles se sont effacées aussitôt.) Regarde plutôt ça.

Les deux fenêtres restantes se sont agrandies sur la quasi-totalité de l'écran.

– Ils se sont introduits chez toi à 20 h 22.

– OK.

– Là il est 20 h 21 et trente secondes...

Quelques plans se sont succédé, puis une étoile rouge a brusquement illuminé le centre de chaque photo, s'étirant en un nuage qui a entièrement oblitéré l'image.

– Un pointeur laser.

– Exactement.

Au bout d'une minute, l'image est revenue à la normale. On ne voyait plus qu'une cage d'escalier vide.

– Nous ne savons toujours pas comment ils sont entrés, mais ça nous apprend au moins quelque chose d'utile.

– Qu'ils étaient capables de neutraliser les caméras ? Tout est expliqué sur Internet.

– Non, pas ça. Je voulais dire qu'ils connaissaient leur emplacement.

– Tu crois ?

– Oui, ils n'ont pas tâtonné. Un boulot rapide et efficace. Tu ne peux pas aveugler une caméra si tu ne sais pas où la trouver. Ils étaient parfaitement renseignés.

– Et alors ?

– Les caméras sont camouflées. Celle du détecteur de fumée n'est pas si originale que ça, quand on connaît un peu les produits disponibles sur le marché. Par contre, celle du filtre d'aération est beaucoup plus inhabituelle. C'est de la fibre optique et elle ne fait que six millimètres d'épaisseur. C'est dur de taper juste dès le premier essai.

– Qu'est-ce que tu en déduis ?

– Qu'ils connaissaient la configuration de l'installation, ainsi que mon mot de passe.

– Ils ont pu avoir des tuyaux par la société qui a installé le système.

– Possible. À moins qu'ils n'aient eu accès à mes propres fichiers. Au bureau.

– Non, Nick, j'aurais détecté l'intrusion.

– Peut-être.

– Certainement, a corrigé Dorothy, sur la défensive.

– Comme tu voudras. En plus de connaître l'emplacement des caméras, ils connaissaient le code pour désactiver le système.

– Grâce à la compagnie que tu as engagée.

– Sûrement pas, je suis la seule personne à posséder ce code.

– Tu ne l'as pas inscrit quelque part ?

– Seulement dans mes fichiers personnels du bureau. Sur notre serveur.

J'ai reçu un signal d'appel sur mon autre ligne. Le numéro de Diana.

– Quelqu'un est entré dans notre réseau, a déclaré Dorothy.

– Ou bien il y a eu fuite. Tu permets, j'ai quelqu'un sur l'autre ligne ?

– Nick, a annoncé Diana d'une voix tendue. AT & T vient de me recontacter. Je crois qu'on a trouvé la jeune fille.

33.

Avant d'entrer au pensionnat, Alexa ignorait que les autres enfants, les enfants normaux, ne faisaient pas des rêves semblables aux siens. Ils rêvaient qu'ils s'envolaient, comme cela lui arrivait aussi quelquefois, mais ils rêvaient également que leurs dents tombaient. D'autres fois, ils rêvaient qu'ils se perdaient dans un labyrinthe ou qu'ils découvriraient à leur grande honte qu'ils se promenaient dans l'école tout nus. Et tous partageaient en rêve l'angoisse de devoir passer un examen dans une matière qu'ils avaient oublié de réviser.

Mais pas Alexa.

Dans ses rêves à elle, elle ne cessait de ramper à plat ventre dans un réseau infini de grottes et restait bloquée dans un étroit tunnel, des centaines de mètres sous terre. Elle s'éveillait en nage, secouée de tremblements.

Elle avait appris que si une phobie s'installait chez un sujet, une partie de son cerveau œuvrait infatigablement à en légitimer l'existence, à lui démontrer que sa peur avait un fondement rationnel.

N'était-il pas logique de craindre les serpents ? Dans ce cas, qu'y avait-il d'aberrant à redouter les microbes, les araignées ou les voyages en avion ? Toutes ces choses pouvaient provoquer la mort, et il n'était pas bien difficile de justifier ce genre de phobies.

Pour Alexa, être prisonnière d'un espace confiné était la pire chose que pouvait concevoir son imagination. La logique était superflue : elle le savait, un point c'est tout.

Pareil à la pie qui ramasse tout ce qui brille, son esprit collectait les histoires les plus terrifiantes, des récits qu'elle avait lus ou entendus dans la bouche de ses camarades, et toutes lui prouvaient le bien-fondé de ses frayeurs. Elle compilait de manière obsessionnelle des éléments que les autres auraient jugés insignifiants.

Les manuels d'histoire étaient pleins d'anecdotes sur des malades de la peste tombés dans le coma et déclarés morts. Elle aurait tellement voulu les effacer de sa mémoire !

Des cercueils dont l'intérieur portait des traces de griffures. Des squelettes que l'on exhumait avec une touffe de cheveux serrée dans leur main décharnée.

Une de ces histoires l'avait marquée à jamais : au dix-neuvième siècle, une jeune fille de l'Ohio était tombée malade et le médecin avait conclu au décès. Comme le sol était gelé, on l'avait placée dans une tombe provisoire, et lorsqu'on rouvrit la sépulture au printemps afin de l'inhumer, on s'aperçut que tous ses cheveux avaient été arrachés. Elle s'était même rongé plusieurs doigts.

Cette fille avait mangé ses propres doigts pour survivre.

À Exeter, le professeur de lettres d'Alexa leur avait fait lire les contes de Poe. Le style en lui-même était assez obscur, semé de termes qu'elle n'avait jamais entendus. Mais il était l'un des rares à avoir vraiment compris, et lire ses nouvelles lui était insupportable. Il comprenait la terreur. Alors que ses amies le prenaient pour un « pauvre cinglé », Alexa, elle, savait que Poe détenait la vérité. *La Chute de la maison Usher*, ou *La Barrique d'Amontillado*, toutes ces histoires où les gens se faisaient enterrer vivants, elle n'avait pas le courage de les lire jusqu'au bout. Comment les autres en étaient-ils capables ?

Pourquoi fallait-il que son esprit à elle, telle une pie fébrile, ressasse en permanence ces contes terrifiants ?

Finalement, elle était en train de vivre son plus affreux cauchemar.

34.

– Son téléphone est allumé, et il fonctionne, a dit Diana.

– Où est-elle, alors ?

– À Leominster.

Elle a mal prononcé le nom, comme beaucoup de nouveaux arrivants dans la région.

– C'est à une heure d'ici. Peut-être un peu moins, à l'heure qu'il est. Tu as une localisation précise ?

– J'ai reçu par mail les coordonnées en degrés et minutes.

– Bon, ça devrait couvrir une zone de mille mètres carrés, avec leur système. Une fois sur place, je pourrai cibler les points les plus probables.

– Donne-moi dix minutes.

– Recouche-toi, tu vas être épuisée demain matin. Je m'en occupe.

– Non. C'est moi qui ai présenté la requête, mais je n'ai pas le droit de communiquer l'information en dehors de nos services.

– Ça marche. Je prends le volant et toi tu me guides.

Je me suis empressé de réunir tout le nécessaire, notamment mon Smith & Wesson et un navigateur GPS.

Pendant le trajet, j'ai fait part à Diana des événements survenus depuis notre entrevue. La vidéo du Graybar, le type qui avait drogué Alexa avant de l'embarquer. Son « amie » Taylor Armstrong qui avait participé à l'enlèvement pour un motif qui m'échappait. La vidéo en streaming reçue par Marcus et ses confessions sur ses transactions passées avec des partenaires plus que dangereux, dans une tentative aussi désespérée qu'inutile pour sauver son affaire.

– Il faut que je vérifie le relevé des communications, a déclaré Diana en consultant son BlackBerry.

– Oui, j'aimerais bien connaître la date du dernier appel, entrant ou sortant.

– Le dernier appel passé a été réceptionné par l'antenne-relais de Leominster à 2 h 37 du matin.

– Ça fait quasiment vingt-quatre heures. Il a duré combien de temps ?

– Une dizaine de secondes.

– Pas plus ? Ça fait court.

Diana a poursuivi sa recherche avant de m’annoncer :

– Le dernier appel a été pour les urgences, mais apparemment il a raté. Il est bien passé par l’antenne-relais, mais il a été abandonné.

– Je n’en reviens pas. La drogue avait dû la chambouler pas mal, et elle a quand même eu la présence d’esprit d’essayer d’appeler les secours. Elle a reçu des appels sur la même période ?

– Un paquet, oui. Entre trois heures du matin et midi. Il y a quatre numéros différents, dont deux lignes fixes à Manchester.

– C’est son père.

– Un cellulaire, aussi. Celui de Marcus. Le quatrième correspond à un portable dont l’abonné est Taylor Armstrong.

– Donc Taylor a tenté de la joindre. Intéressant. On peut en conclure qu’elle se faisait du souci pour sa copine et qu’elle ignorait ce qui lui était arrivé.

– Elle a pu aussi se sentir coupable et avoir eu envie de s’assurer qu’Alexa n’avait pas d’ennuis.

– Ce n’est pas impossible.

Nous avons gardé le silence un long moment. Il n’existait aucun raccourci pour rallier Leominster, il fallait prendre le Mass Turnpike et la 95 North pour rejoindre la Route 2, une autoroute qui traverse Lincoln et Concord avant de continuer vers l’ouest jusqu’à l’État de New York.

À ce moment-là, je me fichais passablement des limitations de vitesse. Avec un agent fédéral sur le siège passager, c’était le moment ou jamais d’esquiver les contredanses.

Il commençait à pleuvoir, j’ai mis les essuie-glaces. À cette heure de la nuit, nous ne rencontrions que des camions. Celui qui nous précédait, un antique semi-remorque aux garde-boue en caoutchouc, faisait gicler de l’eau sur mon pare-brise. J’ai préféré changer de file.

Diana m’observait.

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Tu as du sang sur le col. Et ne me raconte surtout pas que tu t’es taillé en te rasant.

Je lui ai raconté l’intrusion à mon domicile et lui ai avoué que je soupçonnais Snyder d’être derrière tout ça. Diana semblait sceptique.

– Tu te trompes, le FBI ne procède pas comme ça.

– Officiellement, non, en effet.

– Si Snyder décidait d’espionner tes mails, il le ferait à distance. Il n’enverrait jamais des cambrioleurs.

– Tu as peut-être raison, ai-je admis après un moment de réflexion.

Le silence s’est de nouveau installé. J’étais sur le point d’évoquer notre début d’aventure du matin, quand Diana a demandé

brusquement :

– Comment ça se fait que son portable soit resté allumé ?

– Bonne question. Normalement, ils auraient dû l'éteindre ou retirer la batterie. Voire détruire l'appareil. Il suffit de regarder les séries policières pour savoir qu'un mobile permet de localiser quelqu'un.

– Il se peut qu'ils ne l'aient pas trouvé.

– Peu probable. Il était rangé dans la poche de sa veste.

– Elle a pu le cacher, alors. Dans le véhicule qui a servi à son enlèvement.

– Pourquoi pas ?

Une Silverado noire s'est faufilée entre deux files sans mettre le clignotant.

– Je suis content qu'on se soit revus, ai-je dit.

Le ton était un peu raide, un peu artificiel. Diana n'a pas réagi, mais j'ai retenté ma chance.

– C'est drôle, de penser qu'on était tous les deux à Boston depuis plusieurs mois.

– J'avais l'intention de te contacter.

– Mauvaise idée. Une femme n'a jamais intérêt à faire le premier pas.

J'espérais que la remarque n'était pas trop acide.

– Je t'ai déjà parlé de mon père ? a dit Diana après un long silence.

– Un tout petit peu.

Je savais qu'il avait trouvé la mort en pourchassant un fuyard, mais j'étais curieux d'entendre ce qu'elle avait à dire.

– Il était marshal, tu te rappelles ? Je me souviens que maman vivait dans une angoisse permanente, elle se demandait toujours s'il rentrerait sain et sauf quand il partait travailler.

– Et, malgré tout, tu t'exposes au danger chaque jour, ai-je glissé doucement, un peu dérouté par ses paroles.

– Moi, j'ai choisi cette voie en connaissance de cause, Nico. Mais craindre constamment pour la vie de quelqu'un d'autre, je ne pourrais jamais le supporter.

– Qu'est-ce que je dois comprendre ?

– Que nous avons conclu un accord, et que je me suis rendu compte que je ne le respectais plus.

– Quel genre d'accord ?

– Éviter l'engagement et les pressions, ne pas trop s'attacher. Mais, de mon côté, je m'impliquais un peu trop, et je savais que ça ne pouvait nous faire que du mal.

– C'est ce que tu t'es dit ?

– On est vraiment obligés d'avoir cette discussion ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à tous les non-dits qui pesaient sur notre relation, mais je me suis borné à lui répondre :

– Tu ne m’avais jamais parlé de tout ça.

Diana a gardé le silence.

Nous roulions sur une route à trois voies à l’ouest de Chelmsford, une route plate et monotone qui semblait ne jamais finir, bordée de talus abrupts et de bosquets de pins clairsemés. Il n’y avait pas d’autre bruit que le bourdonnement régulier de la circulation.

– On ne m’a pas mutée à Seattle, a avoué Diana à mi-voix. C’est moi qui ai réclamé le transfert.

– Je vois.

J’avais le visage glacé et je ne suis pas sûr que le courant d’air y ait été pour quelque chose.

– Je voulais me sortir de cette histoire. J’avais l’impression d’entrevoir l’avenir, et j’ai pris peur. À cause de ce que ma mère avait subi. Je ferais aussi bien d’épouser un comptable, non ?

Pendant un long moment, nous n’avons plus échangé un mot.

Nous filions maintenant sur la 12 North, qui semblait être la principale artère commerciale. Il y avait un Staples et un Marshall, et quelques restaurants fermés à cette heure-là. J’ai mis le warning pour me ranger sur le bas-côté.

– On y est, a déclaré Diana en consultant le GPS. On doit être à trois cents mètres du téléphone.

35.

– Par là, a indiqué Diana. 482 North Main Street.

Derrière le restaurant Friendly's se dressait un de ces motels en stuc et briques célèbres pour la laideur de leur architecture. Le logo du Motel 12 brillait sur l'enseigne fissurée que des gosses du coin avaient dû s'amuser à prendre pour cible.

Je me suis arrêté sur le parking de l'établissement, déjà occupé par une dizaine de véhicules. La Porsche de la vidéo n'en faisait pas partie, mais ce n'était pas une immense surprise. Les locaux d'un garde-meuble se découpaient de l'autre côté du motel.

– Merde, les indications ne sont pas assez précises. Tu pourrais rappeler AT & T pour leur demander une nouvelle localisation ? Je voudrais des coordonnées GPS au format décimal.

Pendant que Diana téléphonait, je me suis dirigé vers la route où quelques voitures circulaient encore. De l'autre côté de la voie, une enseigne signalait un SHERATON FOUR POINTS. Je n'ai repéré ni champ, ni résidences privées, ni lotissement en chantier.

Diana m'a rejoint en courant et m'a tendu le navigateur dans lequel elle avait déjà entré les dernières coordonnées. Le point qui symbolisait le portable d'Alexa était tout proche de la flèche clignotante qui marquait notre position. Je me suis rapproché de la route, la flèche se déplaçant en même temps que moi.

Toujours plus près du mobile d'Alexa.

J'ai traversé la voie sans détacher les yeux du GPS, en direction d'un accotement broussailleux derrière un garde-fou métallique. La flèche et le point étaient quasiment alignés. Le téléphone se trouvait forcément par là.

Enjambant la barrière, je me suis retrouvé sur une pente raide qui aboutissait à un fossé de drainage avant de remonter abruptement. J'ai perdu l'équilibre et dérapé dans la descente, reprenant mon aplomb tout en bas. À présent, la flèche du GPS était placée pile au-dessus du point. J'ai balayé les lieux du regard.

Il était là, éclairé par la lumière jaune d'un réverbère. À quelques pas de moi, échoué dans le fossé. Un iPhone dans un étui en plastique rose.

Le mobile d'Alexa.

Jeté au bord de la route.

36.

– Alexa ?

La voix de la Chouette la fait sursauter.

Elle essayait de se remémorer les paroles de *Lose Yourself* d'Eminem. Elle fredonne sans s'arrêter des chansons remontées du fin fond de sa mémoire, des jingles publicitaires, tout ce qui lui vient à l'esprit. N'importe quoi qui l'empêche de penser à ce qu'elle est en train de vivre. Avec beaucoup de patience, elle a réussi à reconstituer tout le texte d'*American Pie*. Elle ignore combien de temps ça lui a pris puisqu'elle a perdu toute notion de durée.

– Tu t'es écartée du scénario, Alexa.

Elle ne répond pas, ne sachant pas à quoi il fait allusion et, tout à coup, le souvenir lui revient. En parlant à son père, elle a glissé des paroles de chanson pour lui faire comprendre ce qui lui arrive.

– Tu réalises bien que ta vie est entre mes mains ?

Elle veut hurler, mais sa voie cassée s'étrangle.

– Tuez-moi, ça m'est égal ! Allez-y !

– Qu'est-ce qui me pousserait à te tuer, Alexa ? Pour toi, c'est largement pire d'être enterrée dans ce cercueil.

– Mon Dieu, finissez-en, je vous en prie !

– Sûrement pas. Je tiens à ce que tu restes très longtemps en vie. Consciente que personne ne te retrouvera jamais. Personne.

Alexa gémit et se met à crier, prise de nausées et de vertiges.

– Toi tu es là, trois mètres sous terre, et personne n'en a la moindre idée. Il se peut que j'aille faire un tour, ou que je m'absente quelques jours. Je laisserai la ventilation branchée, évidemment, et tu ne manqueras pas d'oxygène. Tu hurleras et personne n'entendra tes cris, tu frapperas les parois en métal de ton cercueil, tu les grifferas avec tes ongles, et personne n'en saura rien.

– Je vous en supplie, je ferai tout ce que vous voudrez. Tout. (Elle fait un effort pour avaler sa salive, craignant de vomir à nouveau.) Je vous trouve très séduisant. Vous êtes tellement fort.

Un petit rire s'échappe du haut-parleur, au-dessus de sa tête.

– Tu pourrais faire n'importe quoi, ça ne m'excitera jamais autant que de t'entendre me supplier. Si tu savais comme c'est excitant !

– Mon père vous donnera ce que vous demanderez.
– Tu fais erreur, Alexa. Ton père ne veut rien donner pour toi.
– Il ne sait peut-être pas ce qu'est Mercurey.
– Bien sûr que si ! Tu sais pourquoi il refuse de nous obéir ?
– Il ignore ce que vous voulez, c'est tout !
– Tu ne lui importes pas du tout, Alexa. Il aime sa femme et son argent plus que toi. Est-ce qu'il t'a aimée un jour ? Tu es là comme un rat pris au piège, ton père est au courant et il s'en moque totalement.

– Vous mentez !

Seul le silence lui répond.

– Vous mentez, soutient Alexa. Laissez-moi lui parler à nouveau. J'essaierai de le convaincre.

Toujours le silence.

– S'il vous plaît, laissez-moi lui parler.

Dans le terrible silence qui suit, elle distingue des rumeurs lointaines qu'elle prend tout d'abord pour des hallucinations, les grincements de la roue de hamster qui tourne dans sa tête.

Mais non, les voix sont bien réelles, même si elles se réduisent à des chuchotements indistincts. Comme à la maison, quand les voix de ses parents, deux étages plus bas, remontaient par les grilles de cheminée.

Il y a des gens au-dessus d'elle. Sûrement la Chouette et ses complices. Leurs voix descendent par le tuyau ou la conduite, qui amène l'air frais jusqu'à elle. Ces gens sont-ils avec la Chouette ? Peut-être que non. Et ils ne savent même pas qu'elle est là !

Elle appelle de toutes ses forces.

AU SECOURS AIDEZ-MOI, AU SECOURS, JE SUIS LÀ-DESSOUS.

Mais le silence est la seule réponse à ses cris.

Les murmures reprennent au bout d'une minute, elle est même sûre d'entendre quelque chose.

37.

Au lieu de retrouver Alexa, nous n'avions mis la main que sur son portable abandonné.

La déception était énorme, bien entendu mais, à la réflexion, je comprenais pas mal de choses.

La première, c'est qu'Alexa se trouvait probablement dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Boston. Les vidéos de l'hôtel nous avaient renseignés sur l'heure de son enlèvement et nous savions grâce à l'appel aux urgences qu'elle avait traversé Leominster, au nord de Boston, moins d'une heure plus tard.

Diana a passé quelques coups de fil qui nous ont permis de conclure qu'Alexa avait été transportée en voiture plutôt qu'en avion. Le seul aéroport des environs était celui de Fitchburg, qui ne comptait que deux pistes et n'était fréquenté que par deux ou trois compagnies de charters. Aucun appareil n'avait décollé entre minuit et six heures du matin.

Il ne s'était pas écoulé plus de quatorze heures entre le kidnapping et la première prise de contact des ravisseurs avec Marcus Marshall. Dans ce laps de temps, il fallait inclure le transport d'Alexa et – si l'on interprétait littéralement les indices – son placement dans une espèce de crypte ou de cave. Plus l'installation des caméras reliées à Internet. Une organisation aussi complexe avait sans doute requis plusieurs heures. Ils n'avaient pas pu aller très loin.

Cela dit, ça ne nous aidait pas beaucoup à réduire le champ d'investigation.

J'ai déposé Diana devant les bureaux du FBI. Il n'était que six heures du matin, mais elle comptait en profiter pour démarrer de bonne heure. Elle guetterait l'arrivée des techniciens et les chargerait aussitôt d'analyser le téléphone d'Alexa.

Je me suis attardé sur place un bon moment après son départ, ma voiture à l'arrêt devant le One Center Plaza, avec dans l'idée de rentrer dormir quelques heures. La journée promettait d'être longue.

Le contenu de ma boîte e-mail m'a fait changer d'avis.

J'ai découvert une série de messages provenant d'un numéro qui ne

me rappelait rien. Il m'a fallu quelques secondes pour réaliser que c'étaient les notifications automatiques de la balise GPS cachée dans le briquet Dupont de Taylor Armstrong.

Pas tout à fait le sien, en réalité, mais celui que je lui avais substitué quand il était « accidentellement » tombé sur les pavés de Beacon Hill. Je m'étais procuré un article rigoureusement semblable au bureau de tabac de Park Square. Ce modèle classique coûtait une somme exorbitante, mais il restait moins onéreux et plus fiable qu'une filature.

Le minuscule traceur avait été installé par un de mes vieux copains des Forces spéciales, un certain Roméo qui avait monté sa propre société de contre-espionnage électronique. Il n'avait pas manqué de se plaindre de la taille du briquet, se demandant s'il trouverait une pièce assez petite. Un téléphone aurait été cent fois plus commode, mais je ne me serais pas risqué à piquer celui de Taylor. Il aurait été plus facile de lui retirer un rein.

Finalement, Roméo s'est débrouillé pour introduire un nano-traceur GPS dans le réservoir à essence du briquet. En râlant sans interruption, cela va sans dire. Roméo, de son vrai nom George Devlin, avait un caractère difficile, mais il faisait un boulot sensationnel.

Il avait programmé le dispositif de façon à ce qu'il transmette des signaux de localisation pour tout déplacement supérieur à trois cents mètres. J'ai constaté qu'après notre petite discussion au coin de Charles et Beacon Street, Taylor était rentrée chez elle – peut-être dans la limousine de David Schechter – avant de repartir en voiture pour Medford, à huit kilomètres au nord-ouest de Boston.

Qui donc cherchait-elle à rencontrer de toute urgence ?

J'avais une idée assez précise de la personne en question.

38.

Vingt minutes plus tard, je longeais Oldfield Road à Medford, une rue agréable bordée de beaux arbres centenaires et de maisons en bardeaux. Certaines étaient divisées en deux logements, d'autres en plusieurs appartements, et la plupart étaient bien entretenues et repeintes de frais, avec des pelouses et des arbustes bien taillés. Les allées brillaient comme de l'ébène polie. Quelques-unes, cependant, étaient plus ou moins laissées à l'abandon par des propriétaires absents qui avaient capitulé devant l'incurie de leurs locataires étudiants. Le campus de Tufts University n'était qu'à un jet de pierre.

L'endroit où Taylor Armstrong avait passé trois quarts d'heure la veille comptait parmi les plus jolies maisons de la rue, un bâtiment en bois sur trois niveaux, peint de blanc. À six heures et demie du matin, il n'y avait guère d'animation dans le quartier. Je n'ai aperçu qu'une joggeuse en tenue de Lycra turquoise et noir, et une voiture qui sortait d'une allée à l'autre bout du pâté de maisons. J'ai surveillé les lieux depuis ma Defender.

Au bout d'un moment, je suis sorti faire quelques pas devant la maison, comme un riverain faisant sa promenade matinale. Jetant un regard alentour, j'ai gravi les marches d'un air dégagé et découvert cinq sonnettes avec les noms des occupants. Cinq appartements. Deux à chaque étage, et le propriétaire au rez-de-chaussée, probablement. J'ai mémorisé les cinq noms de famille avant de regagner ma voiture. Schiff, Murdoch, Perreira, O'Connor et Unger. J'ai lancé un appel depuis mon BlackBerry, tirant Dorothy du lit.

Elle m'a rappelé au bout de cinq minutes.

– Margaret O'Connor a soixante-quinze ans, elle est veuve depuis quinze ans et a fait l'acquisition de la maison en 1974. Les quatre autres sont locataires. L'un d'eux vient de terminer ses études et travaille pour Amnesty International. Deux autres sont inscrits en troisième cycle à Tufts. Le quatrième est notre homme.

– Lequel ?

– Perreira. Le nom complet est Mauricio da Silva Cordeiro-Perreira, et j'ai vérifié sa photo. C'est bien le même type que sur les vidéos de

l'hôtel.

- D'après Taylor, il s'appelait Lorenzo.

- Il a menti sur son identité.

- Le nom de famille est écrit à côté de la sonnette. Elle le connaissait forcément, faute de savoir son vrai prénom. Quel est le lien entre ces deux-là ?

- Voilà ce que j'ai trouvé : trente-deux ans, né à São Paulo au Brésil. Milieu privilégié – grosse fortune familiale. Le père est en poste aux Nations unies à New York.

- Quelles sont ses fonctions ?

- Pas grand-chose, je pense. Il fait partie d'une délégation permanente du Brésil et, à ma connaissance, ces gens-là se la coulent douce. Mauricio a grandi dans une résidence sécurisée de Morumbi, dans la périphérie de São Paulo. Il a fréquenté une école bilingue, Saint-Paul, avant de rentrer à l'université de São Paulo. Il a été membre du club de tennis Harmonia et du club de polo Helvetia...

- Comment un type avec de tels moyens peut-il échouer dans un gourbi de Medford ?

- Apparemment, il a passé quelques années de glandouille à Tufts, option droit et diplomatie. On n'a pas dû le croiser souvent à la bibliothèque. Il vend de la drogue, surtout de la coke et de l'herbe, plus un peu de méthédrine.

- De plus en plus intéressant. Tu en sais davantage, là-dessus ?

- Il y a deux ans de ça, la DEA et la police des frontières ont mené une enquête conjointe, ils soupçonnaient Perreira d'utiliser la valise diplomatique de son père pour faire entrer des substances illicites.

- Papa n'a pas dû tellement apprécier.

- Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit brouillé avec son rejeton. Il s'est fait alpaguer deux ou trois fois, mais il n'y a pas eu de suites. Il a l'air assez doué pour gruger le système.

- Si le père est en poste à l'ONU, il bénéficie de l'immunité diplomatique.

- Elle protège aussi les descendants majeurs ?

- Oui, elle couvre l'ensemble de la famille.

- On ne peut pas les arrêter pour trafic de stupéfiants ?

- Même pas pour homicide, si tu veux savoir.

- Merde, j'ai mal choisi ma voie. J'aurais dû faire diplomate. Qu'est-ce que je donnerais pas pour avoir un flingue et dix minutes d'immunité !

- Tout ça devient à peu près cohérent. Taylor a un problème de toxicomanie et ce Mauricio doit lui fournir de la drogue.

Ses origines familiales lui donnaient un ticket d'entrée dans des cercles choisis. Elles lui prêtaient sans doute une certaine aura, l'assurance nécessaire pour côtoyer des étudiants aisés qui n'auraient

jamais voulu frayer avec un dealer miteux de Revere.

D'ailleurs, les étudiants n'étaient pas ses seuls clients. Il vendait aussi à des lycéennes privilégiées comme Taylor Armstrong, fille de sénateur.

Dorothy avait son idée :

– Si son père a rompu avec lui, il lui a certainement coupé les vivres. Et il a dû faire une croix sur la valise diplomatique. La marchandise n'arrive plus, les fonds cessent de rentrer, alors il a du mal à payer le loyer et le crédit de la voiture. Un type comme lui serait prêt à faire n'importe quoi pour de l'argent. Même à prendre des risques démesurés, comme le kidnapping d'une fille de milliardaire.

– On l'a peut-être embauché parce qu'il était justement le fournisseur de Taylor. Ça simplifiait les choses.

– Qui l'aurait engagé ?

– Mauricio est brésilien, sa famille est fortunée et ne manque pas de relations. Et l'un des investisseurs malheureux de Marcus Capital n'est autre que Juan Carlos Guzman. Un baron de la drogue qui habite au Brésil.

– Mon Dieu... Cette fille est entre les mains d'un cartel ? Et tu t'imagines pouvoir la récupérer ?

– Si tu veux bien m'aider, il me reste une petite chance.

– Nick, il n'y a aucun moyen d'identifier la source de la vidéo. J'en ai parlé à un tas de gens, et certains ont bien plus d'expérience que moi.

– Tu as raconté quelque chose sur notre travail ?

– Bien sûr que non, c'est venu dans la discussion avec des experts en analyse. On parlait algorithmes et traces IP.

– C'est une façon bien compliquée d'adresser une demande de rançon à Marcus.

– Tu crois que le type est encore chez lui, ou qu'il a fichu le camp après que Taylor l'a alerté ?

– Je l'ignore. S'il n'a pas bougé, c'est qu'il a simplement servi d'intermédiaire. Il a emmené Alexa et l'a remise à quelqu'un d'autre. Il ne serait pas allé à Leominster et revenu ici.

– Et s'il s'était débarrassé du mobile pour brouiller les pistes ? Pour nous laisser croire qu'elle était là-bas plutôt que dans les environs de Boston.

– Ça me paraît un peu retors. Le plus simple était de détruire l'appareil pour supprimer toutes les traces. De plus, il était au volant d'un véhicule volé. Il n'aurait pas pris le risque de se faire arrêter à cause d'un feu arrière cassé ou d'une vignette périmée. Ou de voir son numéro relevé par un flic trop zélé.

– Et si jamais il n'est pas là ?

– Je passe l'appartement au crible en espérant dénicher un indice

qui nous conduise à Alexa. Factures, bouts de papier, fichiers informatiques...

– Suppose qu'il soit chez lui. Riche ou pas riche, n'oublie pas que tu as affaire à un dealer. Il aura une arme. Évite de te faire descendre avant notre réunion de dix heures.

– Quoi ?

– Je te rappelle qu'on attend le gouverneur et que le grand chef a besoin de moi pour répondre à d'éventuelles questions techniques.

Nous avons programmé de longue date une entrevue avec l'ancien sénateur d'un État important, qu'un scandale de pots-de-vin avait poussé à la démission. Dans les milieux autorisés, tout le monde savait qu'il avait été victime d'un coup monté.

– Demande à Jillian d'annuler.

– C'est une blague, j'espère ? Les avocats se déplacent spécialement depuis New York, et toi tu te permets d'annuler !

– Jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui commande. Dis à Jillian de reporter et de libérer mon planning pour la semaine en cours. Je ne m'occupe plus de rien tant que je n'ai pas récupéré cette fille.

– Le reste de la semaine... Si tu te figures boucler ça en deux ou trois jours, tu te fourres le doigt dans l'œil. Malgré tout...

– On en reparle plus tard.

J'ai coupé la communication et je me suis approché de la maison où habitait Mauricio Perreira.

En règle générale, les dealers vivent dans une paranoïa perpétuelle. Celui-ci gardait probablement une arme près de son lit. Pas sous son oreiller, pour des raisons de confort évidentes, mais sous le lit ou derrière le dossier.

Pour que ça marche, il fallait le prendre au dépourvu.

39.

À moins d'en avoir fait son métier, crocheter une serrure n'est pas à la portée de n'importe qui. À une époque, j'avais embauché un serrurier professionnel pour qu'il me donne quelques leçons, même si je maîtrisais déjà les bases grâce à l'employé d'une société de recouvrement que j'avais côtoyé adolescent, en traînant devant le magasin de pièces détachées pour auto Norman Lang Motors, à Malden.

Je gardais aussi quelques outils dans la boîte à gants de ma voiture, notamment différents modèles de crochets et d'écarteurs. Mais l'usage des crochets traditionnels nécessitait à la fois de l'adresse, de la patience et du temps, autant de choses que je ne possédais pas. J'ai donc pris mon pistolet crocheteur, un instrument en Inox pas plus encombrant qu'une brosse à dents. Même s'il faisait un peu de bruit, il était beaucoup plus efficace qu'un outil manuel. La batterie était à plat, manque de bol, et j'ai dû me rabattre sur mon bon vieux déverrouilleur, destiné aux policiers qui n'ont pas le temps de se former à la science subtile du crochetage.

S'ils avaient l'avantage de la rapidité, les déverrouilleurs produisaient un claquement relativement bruyant.

Je suis monté par l'escalier latéral qui permettait d'accéder depuis l'extérieur à chacun des logements. Une volée de marches en béton aboutissait à un porche exigu entouré d'une balustrade grise. À partir de là, les marches étaient en bois peint. J'ai poursuivi jusqu'en haut sans faire de bruit, longé la rambarde sur un ou deux mètres et pris la mesure de la situation.

À côté de la porte d'entrée, une petite fenêtre aux rideaux tirés. Une serrure simple, à barillet. Une marque obscure, heureusement, pas une Schlage ou un de ces modèles perfectionnés qui m'auraient donné du fil à retordre.

Un petit voyant rouge indiquait la présence d'un système d'alarme. La diode était éteinte, toutefois, Pereira devait débrancher le système quand il était chez lui.

Ce qui me laissait espérer qu'il était là.

Je n'ai même pas regardé autour de moi. Si par hasard un voisin

lève-tôt avait remarqué mon arrivée, il ne fallait surtout pas que ma conduite ait l'air suspecte.

J'ai donc procédé rapidement, mais sans précipitation. Pour commencer, j'ai inséré dans le trou de la serrure un écarteur, de la taille d'un trombone déplié, que j'ai fait tourner plusieurs fois. L'appareil dans ma main droite, j'ai enfoncé l'aiguille dans le trou, à côté de l'écarteur, en prenant soin de ne pas toucher la broche, puis j'ai manœuvré la poignée.

Un claquement sonore.

J'ai été obligé de répéter l'opération une bonne dizaine de fois. L'écho s'est répercuté dans l'allée étroite qui séparait les maisons. Pour que Ferreira n'entende rien, il fallait qu'il dorme comme une souche.

À force, j'ai entendu bouger le mécanisme.

Et je suis entré.

40.

Il faisait frais à l'intérieur, la climatisation était en marche dans une autre pièce. Une tenace puanteur d'égout m'a immédiatement frappé aux narines.

Il y avait quelqu'un dans l'appartement.

Avec les rideaux tirés, il faisait assez sombre dans la pièce principale, mais il ne m'a fallu que quelques secondes pour accommoder. J'ai réussi à me frayer un passage à travers l'espace encombré, slalomant entre l'énorme télé à écran plat et le volumineux canapé en cuir, sur un sol jonché de bouteilles de vin et de bière vides. Réussissant par miracle à ne rien renverser au passage, j'ai suivi la direction du ronflement vigoureux qui s'échappait par la porte ouverte de la chambre. J'ai fait halte sur le seuil. Une forme se découpait dans le lit. Ou plutôt deux.

Une longue chevelure blonde s'étalait sur l'oreiller. Une nuque de femme, des épaules bien dessinées. À côté, ronflant comme une forge, bouche ouverte, j'ai identifié le fameux Lorenzo. Le type filmé par les caméras de surveillance du Slammer. Celui qui avait enlevé Alexa. J'en avais la certitude.

L'espace de quelques secondes, j'ai passé en revue toutes mes possibilités.

Et j'ai opté pour la plus simple de toutes.

Je me suis glissé du côté du lit où Ferreira dormait sous le drap froissé, la couverture à demi remontée sur son corps. La moquette amortissait le bruit de mes pas. Le vieux climatiseur vrombissait comme un réacteur d'avion. Des relents de transpiration flottaient dans la pièce glaciale. Ferreira avait le visage tourné de côté, vers la fille blonde, le drap tiré jusqu'au menton.

De la main gauche, j'ai empoigné l'extrémité du drap, que j'ai tiré brutalement pour lui en couvrir la tête. Il s'est débattu en jurant, agitant les bras et les jambes, mais il était ficelé comme une momie. Avec ma main droite, je l'ai saisi à la gorge et j'ai serré. Ses cris étouffés par le drap, il se contorsionnait de plus belle.

La blonde est sortie du lit en catastrophe en poussant des hurlements étrangement gutturaux. Tout en plaquant Mauricio pour

l'empêcher de remuer, j'ai constaté que la fille aux longs cheveux était en réalité un frêle jeune homme.

– Je suis au courant de rien ! a braillé le gamin. Putain, c'est tout juste si je le connais, ce mec !

Il s'est éloigné à reculons, pensant sûrement que j'allais me jeter sur lui, mais je l'ai laissé se sauver. De peur que Ferreira ne parte dans les vapes, j'ai légèrement relâché la pression sur son cou.

Haletant, il a demandé d'une voix rauque :

– *O que vòce quer ? O que diabos você quer ?*

Je n'ai pas saisi un traître mot, ne parlant pas le portugais.

– Où elle est ?

– *Entreguei o pacote !*

– Dis-moi où elle est !

– *Eu entreguei a menina !*

– Parle anglais !

– *O pacote ! Entreguei o pacote !*

Un des mots m'a paru familier.

– Le paquet ?

– Je l'ai livré... le paquet... je l'ai livré...

– Le paquet ?

Une flambée de colère a fait crépiter mon sang comme une décharge électrique et j'ai dû me faire violence pour ne pas lui broyer la trachée.

De toute évidence, il me croyait mêlé au kidnapping. Il agissait pour quelqu'un d'autre et n'avait servi que de convoyeur. Le premier maillon de la chaîne. On l'avait payé pour qu'il enlève Alexa et la remette à une tierce personne.

Et s'il me prenait pour un des commanditaires, j'en déduisais qu'il ne les connaissait pas physiquement. Ça pouvait me servir.

Il a croassé dès que j'ai desserré ma prise :

– *Entreguei a cadela, qual é ?*

J'avais beau ne pas parler portugais, je connaissais une tripotée d'obscénités dans diverses langues, et j'aurais pu jurer qu'il venait d'insulter Alexa. Et ça, je n'ai pas du tout, du tout, aimé. J'ai serré son cou jusqu'à ce que je sente le cartilage prêt à s'enfoncer. Ça suffisait comme ça, liquider cette ordure ne m'avancerait à rien. J'avais besoin de lui vivant.

– Je vais te libérer pour que tu puisses répondre à quelques questions. Amuse-toi à m'embobiner, même sur un tout petit détail, et je te tranche une oreille pour l'expédier à papa aux Nations unies. Pour décorer le mur du bureau. Au deuxième bobard, tu peux dire adieu à l'autre oreille.

– Non ! Je vais tout vous raconter. Dites-ce que vous voulez, j'obéis ! Je vous ai remis la fille, j'ai rien dit à personne !

– Où elle est en ce moment ?

– C'est vous qui me posez la question ? Vous m'avez dit d'aborder cette connoise, de la droguer et de vous l'emmener. Moi, j'ai fait comme vous demandez. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Vous avez la fille, j'ai l'argent et j'ai pas parlé. On est quittes, là, ça suffit.

On est quittes. Je détestais cette expression. Il était onctueux et policé, habitué à traiter avec des clients aisés qui n'auraient jamais acheté leurs gâteries à un white trash couvert de tatouages et fan de voitures customisées. En principe, les milieux étudiants et la jeunesse dorée n'ont pas l'impression de commettre un délit quand ils consomment des stupéfiants. Ils les mettent sur le même plan que toutes les bonnes choses frappées d'une interdiction arbitraire, comme le caviar iranien ou le camembert au lait cru. Les gens tels que Maurico s'arrangeaient pour que le commerce de la drogue ressemble plus à une prestation de luxe qu'à une activité criminelle.

– Je ne pense vraiment pas que tu sois quitte.

Sur sa table de nuit était posé un mobile Nokia que j'ai attrapé de ma main libre et fourré dans ma poche. Glissant la main derrière le dossier, j'ai cru reconnaître la forme d'une arme scotchée sur l'envers. Un pistolet STI, extrêmement coûteux. Je l'ai empoché aussi, avant de libérer complètement le cou de Ferreira. Un râle profond est monté de sa gorge quand il a repris son souffle. La figure cramoisie, il semblait au bord du malaise. J'avais peut-être exagéré un brin, là.

– Lève-toi, lui ai-je ordonné en descendant du lit.

Il s'est redressé tant bien que mal, entortillé dans le drap et affaibli par le manque d'air. Il ne portait qu'un maillot de bain Speedo. Il s'est assis péniblement au bord du lit. Les ongles des mains et des orteils étaient soigneusement entretenus.

– *Jésus Cristo*, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Tu as fait une connerie.

Il a secoué la tête d'un air terrifié.

– Je l'ai remise... à l'autre type.

– Quel type ?

– Celui dont vous m'avez donné le numéro. Merde, qu'est-ce que ça veut dire, à la fin ? Vous bossez pour eux, oui ou non ?

– Je t'ai demandé lequel.

– Personne donne le nom. Vous êtes qui, vous, là-dedans ?

– Tu vas me dire son nom !

– Mais je le connais pas, moi ! Je peux rien dire. Ce mec, il a les yeux derrière la tête.

J'allais lui réclamer des explications lorsqu'un martèlement de pas a retenti dans l'escalier extérieur. Ferreira l'a entendu comme moi, les traits contractés par la peur.

– *Jésus Cristo*, c'est eux ! Il a dit qu'ils me tuent si je dis quoi que ce

soit. Je vous ai rien raconté, on est d'accord ?

Un grand fracas s'est fait entendre quand un bélier métallique a enfoncé la porte de l'appartement.

Les gars qui se sont engouffrés dans la pièce portaient des uniformes verts avec gilets pare-balles, casques en Kevlar noirs et grosses lunettes de protection qui leur donnaient l'air d'insectes géants sortis d'un mauvais film de SF. Ils étaient escortés d'une unité d'assaut armée de mitraillettes Heckler & Koch MP5. Ceux qui tenaient des boucliers étaient équipés de Glock. Tous portaient l'insigne du FBI à l'épaule et sur la poitrine.

L'expression de Perreira a changé quand il a compris à qui il avait affaire. Il semblait brusquement soulagé.

41.

L'homme traversait à pas lents l'étendue de terre nue qui menait à la ferme quand le téléphone satellite fixé à sa ceinture se mit à sonner. En cette matinée fraîche et claire, le ciel ressemblait à du verre bleu.

Il savait déjà qui l'appelait, puisqu'une seule personne possédait ce numéro, et ce qu'on lui voulait.

Tout en prenant la communication, il s'immobilisa au centre du tertre et se promit de damer de nouveau le terrain avec le pilon. À moins que quelques passages avec le rouleau compresseur ne soient suffisants.

De toute façon, la fille ne risquait pas de s'échapper, trois mètres sous terre.

Mais ici, dans la campagne du New Hampshire, les voisins avaient tendance à se montrer curieux ou un peu trop liants.

– Oui ? fit Dragomir.

– Rien pour le moment, répondit celui qui se présentait sous le nom de Kirill.

La conversation avait lieu en russe.

Kirill était peut-être son vrai prénom, mais ce n'était pas sûr. Aucune importance, d'ailleurs. Kirill jouait seulement un rôle d'intermédiaire, un messenger qui faisait le lien entre Dragomir et le type riche qu'il désignait comme le Client. Son nom n'était jamais prononcé. Dragomir s'en arrangeait très bien : lui et le Client avaient tout avantage à ne pas se connaître.

Kirill, lui, n'arrêtait pas de se faire du mouron et de pleurnicher comme une vieille babouchka. Il avait toujours peur que quelque chose aille de travers, et il avait l'air de croire qu'en le harcelant de questions et de coups de fil, il empêcherait la situation de partir en vrille.

Il ignorait que Dragomir ne faisait presque jamais d'erreurs.

– Il ne s'est passé que quelques heures, argua-t-il.

– D'après toi, le père s'est recouché ou quoi ? Il aurait déjà dû nous transmettre le fichier. Sa fille...

– Patience.

Le passage d'un avion brouilla la communication. Avec la base

aérienne de Bangor, dans le Maine, à proximité, il passait un appareil toutes les heures, surtout pendant la nuit. Ils produisaient le puissant rugissement des appareils de transport militaires et lui rappelaient toujours l'Afghanistan, où les Illyouchine 76 sillonnaient le ciel sans repos.

– ... l'otage se porte bien ?

Les parasites s'étaient dissipés.

Le téléphone Iridium étant crypté, Kirill s'autorisait à parler librement, mais Dragomir s'en gardait bien. Il se méfiait de la technologie. Il répondit brièvement.

– Autre chose à signaler ?

– Non, rien de plus.

Dragomir raccrocha. La lumière du couchant teintait de doré la terre fraîchement aplaniée. Ses bottes s'enfonçaient dans le sol meuble et y dessinaient des empreintes aussi nettes qu'un moulage en plâtre. Les traces de ses pas croisaient par moments les profonds sillons laissés par les pneus de la pelleteuse.

Un instant, il revit la terre battue de la cour de la prison où le soleil ne pénétrait jamais et où l'herbe ne croissait pas. Depuis cette époque, il aimait les pelouses.

Dragomir gravit les marches du perron, passa devant le compresseur d'air au bout de sa rallonge jaune et poussa la portemoustiquaire. Comme il y avait des trous dans le grillage, il s'empessa de refermer la porte en bois pour empêcher les insectes d'entrer. Cette foutue baraque ne tenait plus debout, mais il ne pouvait pas se plaindre. La maison et les terres qui l'entouraient, trois cents arpents de bois dans une partie isolée du New Hampshire, appartenaient à un vieux type qui s'était installé en Floride. En quatre ans, personne n'avait mis les pieds sur la propriété, pas même un gardien.

Dragomir s'était donc attribué ces fonctions. À l'insu des propriétaires, bien entendu.

En passant par la véranda réaménagée, il entendit les geignements pathétiques de la fille s'échapper des haut-parleurs. Sur l'écran, il la voyait se tordre et se débattre en hurlant et en griffant le cercueil, tel un inquiétant spectre verdâtre.

Incommodé par le bruit, il appuya sur une touche pour couper le son.

42.

Une heure plus tard, j'avais rejoint Diana au sixième étage du One Center Plaza. Elle avait l'air épuisé, les yeux rougis et larmoyants. Ses boucles indisciplinées étaient plus serpentine que jamais. Malgré tout, je n'avais jamais vu de femme aussi belle.

Dès qu'on m'a eu remis mon badge visiteur, elle m'a escorté dans les locaux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? lui ai-je demandé doucement.

Elle ne m'a pas répondu avant d'avoir dépassé la rangée de bureaux occupée par les sous-directeurs. La porte de celui de Snyder était ouverte, mais l'angle ne m'a pas permis de voir s'il était là.

– Tout ce que je sais, c'est qu'un informateur confidentiel les a alertés.

– Qui ça peut bien être ?

Pas de réponse. Nous étions arrivés dans un labyrinthe de box, presque tous inoccupés à cette heure matinale. Celui de Diana était reconnaissable entre tous, tapissé de photos de classe dont les jeunes modèles n'étaient sûrement pas des membres de sa famille. Il y avait aussi de vieilles coupures de presse des journaux locaux et du *Boston Herald*, qui portaient des titres comme UN DÉLINQUANT SEXUEL APPRÉHENDÉ APRÈS LA DISPARITION D'UNE JEUNE FILLE. Un gros plan sur une couverture à motifs cachemire. Une photocopie d'une note griffonnée en lettres capitales quasiment illisibles :

salut ma chéri je te surveille
s,est moi qui est enlève viole et tue arden

Diana avait constamment sous les yeux des choses qu'une personne ordinaire n'aurait pas supporté de regarder.

– Je ne sais rien de plus, m'a-t-elle dit. Ça dépasse mon niveau d'habilitation.

– Mais qui a donné l'ordre d'envoyer l'équipe des SWAT ?

– La seule personne autorisée à mobiliser une unité d'intervention est le chef du département. Et toi, comment tu as su où trouver Perreira ?

- J'ai placé une balise GPS sur Taylor Armstrong.
- Super, a fait Diana en souriant.
- Le responsable de tout ça a gâché notre meilleure occasion de localiser Alexa. Où est Perreira ?
- En bas, enfermé dans une salle d'interrogatoire.
- Je veux lui parler.
- N'y pense même pas.
- Parce que je suis un simple citoyen ?
- Pas seulement. Il refuse d'ouvrir la bouche.
- Il attend son avocat ?
- Il a invoqué l'immunité diplomatique.
- Quelqu'un est avec lui ?
- Non, il est seul. On est en en train de consulter le département de la Justice pour arrêter une ligne de conduite.
- Moi, j'en ai déjà une.
- Je n'en doute pas.
- Tu peux me faire entrer en douce ?
- Tu rigoles ?
- Pas le moins du monde.
- La réponse est non. Le consulat du Brésil à Boston nous envoie un attaché juridique. Il ne va pas tarder... (Elle a jeté un coup d'œil à un Post-it près du téléphone.) Un certain Cláudio Duarte Carvalho Barboza. Tant qu'il ne s'est pas entretenu avec Perreira, la salle est interdite d'accès.
- Sois gentille, ai-je dit en me levant. Montre-moi où il est.
- Pour quoi faire ?
- Simple curiosité.

Diana m'a fait descendre jusqu'à une pièce aveugle fermée à clé. Personne ne montait la garde devant la porte blanche ordinaire, à poignée métallique.

- Il y a des caméras ou des miroirs sans tain ?
- Non, le FBI y est opposé.
- Je vois. Un café ne serait pas de refus, au fait.
- N'essaie pas de m'entuber, Nick.
- Jamais de la vie. Ne te presse surtout pas, pour le café.

Son visage est resté impassible, mais une lueur s'est allumée dans ses yeux.

- Je ne suis pas sûre qu'il en reste. Ça va me prendre un moment pour en préparer.

Mauricio était affalé sur une chaise métallique derrière une table en Formica, l'air de s'ennuyer ferme. Quand il m'a reconnu, un sourire triomphal a étiré ses lèvres.

– Je dirai rien, mec. J'ai droit à... *immunidadade diplomatica*.
– En d'autres termes, tu crois te tirer d'ici dès que l'attaché du consulat se sera pointé ?
– Ouais, c'est comme ça que ça marche. Je suis quitte.
– Parfait. Ça me plaît bien, ça.
Ma remarque l'a amusé.
– Ça vous plaît bien ?
– Absolument. Parce qu'une fois que tu es dehors, c'en est fini de l'immunité diplomatique.

Son sourire était beaucoup moins éclatant, d'un seul coup.
– Quand ils t'auront relâché, autant balancer une poignée de crevettes dans la fosse aux requins. Je te garantis que ça va saigner.
– Inutile de me menacer.
– Réfléchis une minute. Les gens qui t'ont embauché ? Ils seront persuadés que tu as craché le morceau.
– Je coopère pas avec le FBI.
– Tu sous-estimes largement le concours que tu nous as apporté.
– Je parle pas au FBI, moi. Je dis rien à personne.
– Détrompe-toi. (Je lui ai montré son mobile Nokia.) Pour commencer, tu nous as fourni un numéro de téléphone. Et le gouvernement de ce pays t'est extrêmement reconnaissant. En fait, je veillerai personnellement à ce qu'on te récompense pour ta collaboration avec la justice américaine.

– Personne va penser que j'ai parlé.
Il n'avait pas l'air tellement convaincu, en fin de compte. Il supposait que je faisais partie du FBI et je n'avais pas l'intention de dissiper le malentendu.
– Ah oui ? Je me demande ce qu'ils vont conclure quand je laisserai un message sur ta boîte vocale en te citant le nom de ton contact au FBI. Et en te donnant des informations pour notre prochain rendez-vous. Je pourrais te suggérer de porter un micro pour ta prochaine rencontre avec tes copains colombiens.

Son visage est devenu livide.
– Tu sais sûrement que ton téléphone est sur écoute. Et je présume qu'ils ont fait une copie de ton portable.
Il a secoué la tête avec une mimique faussement incrédule, mais je voyais bien que j'avais fait mouche.
– Tu connais le traitement qu'ils réservent aux traîtres ?
– Ils me tueront pas.

– Tu as raison. Ils préfèrent commencer par les tortures et les mutilations. Histoire de prendre leur temps. Tu as déjà entendu leur dicton ? « Impossible d'identifier un corps dont il ne reste que le torse. » (J'ai marqué une pause pour ménager mon effet.) Voilà pourquoi ils aiment bien couper les mains, les pieds et la tête. Ils ont

tort, bien entendu. On peut tout à fait identifier un corps à partir du torse. C'est juste un peu plus long.

Toute lumière s'était éteinte dans les yeux bruns de Mauricio et la terreur lui tordait les traits.

– Peut-être que papa peut réclamer une faveur pour qu'ils y aillent mollo avec toi ?

Je le voyais peiner pour avaler sa salive. On aurait dit qu'il avait une chaussette coincée dans la gorge.

– Tu sais quoi ? C'est ton jour de chance aujourd'hui. Je suis prêt à te proposer un marché. Très avantageux. Tu réponds à nos questions et on te fiche la paix définitivement. On ne te relancera pas, on ne réclamera pas de services. Tu pourras même rester en vie... Tu es quitte.

– Qu'est-ce que vous voulez ? a-t-il soufflé d'une voix altérée.

– Un nom. Celui de la personne qui t'a embauché pour embarquer la fille.

– J'ai déjà dit...

– Avec un signalement complet. Taille, couleur des yeux... Comment il est entré en contact avec toi. L'endroit où tu leur as livré... le paquet.

– Le nom, j'en sais rien. C'est un grand gaillard, un costaud. Il fait carrément flipper.

J'étais persuadé qu'il disait la vérité : la terreur avait eu raison de son réflexe de malhonnêteté habituel. Désormais, son seul objectif était de sauver sa peau, peu lui importait de couvrir ses employeurs. Il me raconterait tout ce qu'il savait.

– Il t'a dit pourquoi il voulait cette fille ?

– Non, j'étais juste censé l'aborder, la droguer et la lui apporter.

J'ai entendu des pas qui approchaient, une rumeur de voix. Mauricio s'est pétrifié, le regard rivé à la porte.

– Où est-ce qu'il l'a emmenée ?

– Je peux rien dire. Ce mec a les yeux derrière la tête.

– Comment ça, les yeux derrière la tête ?

La porte s'est ouverte à ce moment-là et un bonhomme trapu au crâne luisant a passé la tête à l'intérieur.

– Qu'est-ce que vous foutez ici ? a tonné Gordon Snyder.

43.

– Salut, Spike.

– À quoi vous jouez, Heller ? Vous essayez d’influencer le témoin ? Ou d’acheter son silence ?

Avant que j’aie pu répliquer, une voix d’homme a retenti derrière Snyder.

– Personne n’est autorisé à parler avec mon client ! Je me suis clairement fait comprendre au téléphone.

Quelqu’un a bousculé Snyder pour s’introduire dans la salle. Grand, forte carrure, habillé avec élégance. Ses cheveux gris tombaient presque sur son col de chemise, il avait des yeux aux orbites profondes et des cicatrices d’acné sur les joues. Il arborait un costume chiné, une lavallière bordeaux et un air d’autorité impérieuse. La veste de son complet sur mesure avait un tombé impeccable.

L’attaché du consulat brésilien, naturellement.

– Faites sortir cette personne, a-t-il ordonné dans un anglais irréprochable. Vous n’avez pas le droit d’interroger cet homme. Et si la salle est équipée de matériel d’enregistrement, j’exige que vous le débranchiez immédiatement. Mon entretien avec mon client doit rester absolument confidentiel.

– Bien, monsieur Barboza, a acquiescé Snyder en me foudroyant du regard, son doigt boudiné levé à mon intention.

Tel un magicien agitant sa baguette, il l’a pointé vers la porte.

– Foutez-moi le camp d’ici.

44.

Un chien aboyait dans la cour.

Dragomir supposa tout d'abord qu'il s'agissait de chasseurs. La saison était finie, mais certains passaient outre. Sur la partie boisée du terrain, il avait planté tous quinze mètres des pancartes DÉFENSE D'ENTRER/CHASSE INTERDITE, mais ce n'était peut-être pas assez dissuasif.

Qui disait chasseurs disait intrus, et intrus était synonyme d'indiscrétion.

En milieu rural, les gens avaient l'habitude de fourrer leur nez dans les affaires des autres, surtout quand un étranger débarquait sans avoir été présenté à la communauté. Les questions n'en finissaient pas. Vous êtes parent avec le propriétaire ? Et la pelleteuse, dehors ? Vous faites des travaux ? Tout seul, vous n'avez pas d'ouvriers ? Et qu'est-ce que vous construisez ?

Dragomir avait réglé tout son équipement en espèces. La pelleteuse venait de chez un détaillant de matériel agricole à Biddeford et il s'était procuré le compresseur d'air dans un magasin de bricolage Home Depot de Plainstow. Quant au cercueil, il l'avait acheté à une société de vente en gros de Dover. Il avait parlé d'un caveau familial sur deux niveaux, de son pauvre oncle qui allait être inhumé le premier. À quatre mètres de profondeur, il devait s'assurer que le matériel était solide.

L'article le plus résistant en magasin était en acier carbone extradur, peint en gris métallisé et spécial « grandes tailles ». Avec l'obésité galopante qui sévissait parmi la population américaine, cette gamme se vendait bien, et il avait emporté le modèle d'exposition.

Il restait malgré tout le problème des infiltrations en sous-sol, même pour les cercueils de bonne qualité, et la fille risquait de se noyer lentement avant qu'ils en aient terminé avec elle. Heureusement, celui qu'il avait choisi était équipé d'un joint étanche. Il suffisait de tourner une manivelle à l'extrémité du cercueil pour le sceller hermétiquement. Le modèle standard comportait même une barre transversale en acier permettant de bloquer le couvercle, comme si les voleurs de cadavres couraient toujours les cimetières.

Dragomir avait toujours aimé bricoler, les modifications ne lui avaient pas pris beaucoup de temps. Avec une perceuse à mèche en cobalt, il avait ouvert un orifice au niveau de la tête de la fille, puis il y avait soudé une bague en laiton à laquelle il avait raccordé un boyau anti-écrasement relié au compresseur, une centaine de mètres plus loin. Celui-ci renouvelait l'air régulièrement, programmé pour se mettre en marche deux minutes toutes les heures, nuit et jour. Il avait creusé une tranchée pour enterrer le tuyau en même temps que le câble Ethernet.

À l'autre bout du cercueil, il avait pratiqué à la scie électrique une ouverture beaucoup plus importante et y avait soudé un connecteur pour fixer un conduit d'évacuation. Le tube de PVC gris affleurait du sol nu, perdu au milieu du terrain comme un arbuste solitaire. L'extrémité se recourbait comme un manche de parapluie. On s'en servait pour l'enfouissement des déchets, afin d'évacuer le méthane qui s'accumulait en sous-sol.

Ainsi, la fille aurait de l'air pur en permanence. Son père n'en avait pas eu autant, pris au piège au fond d'une mine de Tomsk.

Petit garçon, Dragomir aimait regarder son père et les autres mineurs descendre dans le wagonnet vers les entrailles de la mine. Il réclamait sans cesse l'autorisation de les accompagner, mais son père restait inflexible.

Chaque soir, son père rentrait couvert d'une croûte de poussière noire si épaisse qu'on ne distinguait plus que ses yeux. La nuit, ses quintes de toux empêchaient Dragomir de dormir. Ses crachats noirâtres flottaient dans la cuvette des toilettes.

Un jour, il avait dit à son fils que la mine était le seul métier où on creusait sa propre tombe.

Captivé, Dragomir l'écoutait raconter ses macabres histoires. Comment une poutrelle s'était abattue sur un de ses amis et lui avait écrasé le visage. Un homme s'était fait couper en deux sous ses yeux par une benne. Un autre avait été déchiqueté entre les mâchoires d'un concasseur à percussion.

Sa mère, Dusya, ne supportait pas que son père bourre le crâne d'un enfant d'histoires aussi effroyables. Dragomir, en revanche, ne s'en lassait jamais.

Il avait dix ans lorsque les histoires du soir s'interrompirent brusquement.

Un coup à la porte au milieu de la nuit, dans leur appartement communautaire. Le cri aigu de sa mère.

Elle l'emmena à la mine rejoindre la foule qui s'y pressait déjà, avide de nouvelles, bonnes ou mauvaises.

Dragomir était subjugué. Il tenait à savoir ce qui s'était passé, mais comme personne ne voulait rien lui dire, il ne capta que des bribes ici

et là : les mineurs avaient creusé accidentellement dans un puits désaffecté, envahi par les eaux. L'eau avait déferlé, les piégeant comme des rats.

Mais ces informations ne suffisaient pas à contenter sa curiosité insatiable, il désirait connaître les moindres détails.

Il imaginait son père et les autres mineurs, par dizaines ou même par centaines, s'efforçant de garder la tête au-dessus de l'eau noire, se disputant les rares poches d'air qui se comblaient inexorablement. Il les voyait lutter et s'empoigner, enfoncer sous l'eau un vieil ami ou un frère pour gagner quelques minutes de vie, tout en sachant pertinemment qu'aucun d'eux ne s'en tirerait.

Il voulait comprendre ce qu'on éprouvait à se savoir condamné sans aucun doute possible, sans aucun moyen d'y changer quoi que ce soit. Son esprit ressassait inlassablement la question, comme un enfant dont les doigts titillent sans cesse une blessure. Il était fasciné par l'inconnu, tout ce qui répugnait aux autres l'attirait irrésistiblement. Ainsi, il se rapprochait de son père, il appréhendait mieux ce qu'il avait pu ressentir dans les ultimes moments de son existence.

D'une certaine manière, il s'estimait floué de n'avoir pas pu assister à ses derniers instants.

Il ne pouvait plus compter que sur son imagination.

Ce fichu clébard n'arrêtait pas d'aboyer. Il l'entendait gratter à la porte-moustiquaire. Par une fenêtre, il aperçut un corniaud au poil maculé de terre qui sautait et grognait devant le grillage. Féroce, peut-être, mais ce n'était pas certain.

Il ouvrit la porte en bois en brandissant son nouveau jouet, un couteau à injection Wasp. Seul le treillis le séparait de l'animal. Surpris, le chien recula avec un grognement sourd et montra les dents.

Dragomir l'appela doucement en russe :

– Par ici, toutou.

Le chien bondit sur lui dès qu'il ouvrit la porte grillagée et il lui planta la lame dans l'abdomen. Son pouce appuya sur le bouton qui libérait une cartouche d'air comprimé réfrigérant. L'explosion fut instantanée et satisfaisante, mais Dragomir ne tarda pas à mesurer son erreur. Il s'était fait éclabousser par les tripes de l'animal, rouges et luisantes, des débris visqueux de peau et de poil, une pluie de viscères.

De temps en temps, il pouvait lui arriver de se tromper. La prochaine fois, il prendrait bien soin d'enfoncer la lame jusqu'à la garde avant de déclencher l'explosion.

Il lui fallut une demi-heure pour fourrer la carcasse dévastée dans un sac-poubelle, la charrier dans les bois où il comptait l'enterrer ultérieurement, et nettoyer au jet le porche et le grillage imbibés de sang.

Il alla ensuite se laver dans la cabine de douche en fibre de verre à l'étage et enfila un jean et une chemise en flanelle propres. La sonnette retentit à ce moment-là. Par la fenêtre de la chambre, il vit un SUV Lexus garé sur le chemin de terre qui menait à la maison. Il coiffa une casquette de base-ball, visière à l'envers pour camoufler son tatouage, et descendit tranquillement l'escalier pour aller répondre.

Son visiteur était un homme entre deux âges, au menton inexistant et aux grosses lunettes à monture métallique.

– Désolé de vous déranger, mais mon chien s'est sauvé, je voulais savoir si vous l'aviez vu.

– Un chien ? répéta Dragomir à travers le grillage.

– Oh, excusez mon impolitesse, je ne me suis pas présenté. Je suis Sam Dupuis, j'habite de l'autre côté de la route.

Il attendit que l'autre se présente à son tour.

– Andros, fit Dragomir, je suis le gardien.

Le prénom pouvait sonner polonais aussi bien que grec.

– Ravi de faire votre connaissance, Andros. J'ai cru voir Hercule courir sur votre chemin, mais j'ai pu me tromper.

– Je regrette de ne pas pouvoir vous aider, fit Dragomir en souriant. J'espère que vous allez le retrouver.

45.

J'ai trouvé Diana toute seule dans un coin de l'espace détente, le *Boston Globe* étalé devant elle sur une table ronde. Elle ne l'avait pas lu, visiblement, elle était là uniquement pour m'attendre.

– Tiens ton café, a-t-elle dit en me tendant la tasse. Viens, on va faire un tour.

– On a trouvé le sac à main d'Alexa sous son lit, m'a-t-elle expliqué tandis que nous sortions. Il avait piqué tout le liquide, mais il n'a pas dû oser se servir des cartes bancaires. Quant à la Porsche volée, elle a été retrouvée dans un garage de Tufts University.

– Ça va nous aider à localiser Alexa ?

– Il n'y a même pas d'air bag sur les modèles aussi anciens, alors figure-toi un système de navigation. Par contre, on a relevé des traces de poudre blanche.

– De la coke ?

– Non, de la *burundanga*. Un extrait d'une plante appelée *borrachio*, ou trompette des anges, de la famille des solanacées. On en tire la scopolamine.

– La drogue du viol, c'est bien ça ?

– Tout à fait. Il paraît que la moitié des admissions aux urgences des hôpitaux de Bogota sont liées à la *burundanga*. Dans les boîtes et dans les bordels, les délinquants en versent dans le verre de leur victime. La substance en question est inodore, incolore et soluble dans l'eau. La personne est quasiment réduite à l'état de zombie. Lucide, mais complètement soumise. Sa volonté est annihilée. Elle obéit à tout ce qu'on lui demande, elle peut retirer du liquide à un guichet automatique et le remettre sans protester. Quand les effets se dissipent, elle ne garde aucun souvenir de ce qui s'est produit.

En nous dirigeant vers l'escalier, nous avons croisé le fringant juriste brésilien. Des poils abondants et frisés jaillissaient de son col entrouvert. Même s'il marchait d'un pas vif, il avait l'air absorbé dans ses pensées, la tête baissée.

J'ai demandé tout en montant les marches :

– On a trouvé des relevés téléphoniques chez lui, la liste des appels de son portable ?

– Les techniciens ont emporté tout ce qu’il y avait, ils sont en train de travailler dessus. Pour le moment, on n’a aucun résultat.

J’ai pilé net alors que Diana poussait la porte du septième.

– Dis-moi, il ne portait pas une cravate, ce type ?

Diana et moi avons échangé un regard dans la pénombre de la cage d’escalier, puis nous avons dévalé précipitamment les marches, en direction de la salle où j’avais interrogé Perreira.

Diana a ouvert la porte et s’est arrêtée sur le seuil, le souffle coupé.

Je ne peux pas dire que ce que j’ai découvert m’ait surpris outre mesure, mais le spectacle n’en était pas moins incongru.

Le corps de Mauricio Perreira était bizarrement contorsionné, ses traits atrocement déformés, figés dans un hurlement de souffrance muette. Il avait les lèvres bleuies et les yeux exorbités, le blanc rougi par les capillaires éclatés. Les signes habituels de la pétéchie.

Nouée bien serrée à la façon d’un garrot, la lavallière en soie bordeaux de l’attaché juridique se détachait sur son cou dans une macabre parodie d’élégance. Elle était à peine un peu plus foncée que les contusions qui marquaient la chair autour de la ligature.

– Il doit être encore dans le bâtiment, a fait Diana.

– Jette un coup d’œil à la cravate. Je doute qu’elle sorte de chez Brooks Brothers.

46.

J'ai dégringolé les cinq étages pour sortir sur Cambridge Street, espérant rattraper le Brésilien, mais il n'y avait aucune trace de lui dans la rue. Il avait pu partir dans une bonne dizaine de directions. Je suis retourné dans le hall, au cas où il aurait emprunté un des ascenseurs poussifs, mais sans plus de succès. J'ai alors tenté ma chance dans le parking souterrain, au-dessous de One Center Plaza, avant de comprendre que je perdais mon temps dans cet immense labyrinthe. De toute façon, quelqu'un qui venait liquider un homme placé sous la garde du FBI avait forcément planifié sa sortie.

J'avais laissé filer quelqu'un qui venait de supprimer mon unique lien avec Alexa Marcus.

– C'était perdu d'avance, a commenté Diana quand je l'ai rejointe au sixième étage.

Alertés par le vacarme de la sirène d'alarme, les agents et le personnel administratif, affolés, avaient envahi les couloirs. Un petit attroupement s'était formé devant la salle où Ferreira avait été détenu. Les techniciens étaient déjà à l'œuvre sur la scène de crime, collectant empreintes, cheveux et fibres. Pour une fois, c'était du travail à domicile. À l'entrée de la salle, un homme et une femme bien habillés, l'air important, discutaient sur un ton tendu.

– Tu t'es trompé, a glissé Diana. La cravate venait bien de chez Brooks Brothers.

– Autant pour moi.

– Sauf qu'on avait cousu une espèce de fil de pêche sur l'envers.

– Probablement du fil tressé à haute résistance. Un garrot très efficace. Ça coupe comme dans du beurre. Il aurait tout aussi bien pu décapiter Ferreira, s'il n'avait pas eu peur d'éclabousser son costard de luxe.

Diana n'a pas relevé, l'air horrifié.

– Qui l'a fait entrer ?

– C'est bien là le hic. Il n'existe aucune procédure particulière. Tout le monde part du principe que quelqu'un d'autre a déjà vérifié. Il a montré ses papiers à l'accueil en se présentant comme Claudio Barboza, du consulat brésilien, et personne n'aurait eu l'idée de

contester.

– Il faudrait contacter le consulat pour s'assurer qu'il y a bien quelqu'un de ce nom dans leurs services.

– Je viens de m'en occuper. En fait, ils n'ont même pas d'attaché juridique à Boston.

– Ce serait trop beau que ce type ait laissé ses empreintes.

– Tu n'as pas remarqué ses gants en chevreau noir ? De la bonne qualité, apparemment.

– Non, je n'ai rien vu. Il nous reste au moins les caméras de surveillance.

– C'est vrai, les locaux en sont truffés.

– Sauf dans la salle d'interrogatoire, le seul endroit où elles auraient servi à quelque chose.

– Une vidéo ne nous aurait rien appris de plus, tu sais.

– Bon, j'espère que votre système de reconnaissance faciale vaut mieux que celui qu'on utilisait au Pentagone. Une vraie merde. Les gens ont tendance à confondre « reconnaissance » et « identification ». La méthode consiste à confronter un visage à la photo de quelqu'un qui a déjà été identifié. À moins d'entrer une image ayant une excellente résolution, le logiciel ne fait pas la différence entre Shirley McLaine et Scarlett Johansson.

– On ne fera pas mieux. Ce type est un professionnel, ça se voit, il n'aurait pas été assez léger pour rappliquer ici sans avoir la certitude de pouvoir nous filer entre les doigts.

– Il avait la garantie de pouvoir circuler sans encombre. La question est de savoir pourquoi.

– Ça, ça dépasse mon domaine de compétences.

– Tu as déjà vu quelqu'un se faire assassiner pendant qu'il est sous la garde du FBI, et qui plus est à l'intérieur des locaux ?

– Non, j'avoue que c'est la première fois.

– Écoute. Deux inconnus s'introduisent chez moi pour placer un module espion sur mon accès Internet. Ensuite une unité du SWAT fait irruption à Medford cinq minutes après mon arrivée. On coince un témoin clé, et il ne tarde pas à se faire trucher dans une salle sécurisée d'un bâtiment du FBI. Il est évident qu'on voulait m'empêcher de parler à Ferreira.

– Tu ne vas quand même pas incriminer Gordon Snyder ?

– Si je pouvais, je n'hésiterais pas à lui coller sur le dos l'accident de British Petroleum, le cancer et le réchauffement de la planète, mais là je ne l'accuserai pas. Il est trop obnubilé par la chute de Marshall Marcus.

– Tu l'as dit, a approuvé Diana avec un sourire.

– Malgré tout, le responsable fait partie du gouvernement. Et c'est quelqu'un de haut placé qui ne tient pas à ce que je découvre qui a

enlevé Alexa Marcus.

– Tu pousses un peu, Nico. Tu es en plein dans la théorie du complot.

– Je te rappelle que tous les complots ne sont pas des théories.

– Je dois en conclure que tu te méfies aussi de moi ?

– Non, à toi je te fais entière confiance. Sans aucune réserve. Je dois juste garder à l'esprit que tout ce que je te dis peut atterrir dans la boîte personnelle de Gordon Snyder.

– C'est bien ce que je disais, tu n'as pas confiance en moi, a répété Diana, blessée.

– On va présenter les choses autrement : si jamais tu tombais sur des informations en rapport avec ton enquête et que tu négligeais de les lui transmettre, tu commettrais une faute professionnelle, non ?

– Tu as raison, a-t-elle admis après un silence.

– Par conséquent, je ne te raconterai jamais de mensonges, mais je ne pourrai pas non plus tout te dire.

– OK. Ça me paraît équitable. Si vraiment quelqu'un essaie de t'empêcher de retrouver Alexa, quelle est sa motivation ?

– Aucune idée. Mais j'ai la nette impression qu'on m'a adressé un message.

– Et comment tu l'interprètes ?

– Il me dit que je suis sur la bonne voie.

47.

On aurait peine à imaginer homme plus séduisant que mon vieux copain George Devlin – surnommé Roméo quand nous étions dans les Forces spéciales.

Non content d'être le garçon plus beau et le plus populaire du lycée, il était aussi délégué de classe et star de l'équipe de hockey de son école, ce qui n'était pas rien dans une ville comme Grand Rapids, Michigan, qui voue un véritable culte à ce sport. Il possédait en outre une voix magnifique qui lui avait valu le premier rôle dans le spectacle musical monté par les terminales. C'était enfin un surdoué en informatique et un passionné de jeux.

George était doté d'un potentiel remarquable, mais comme les Devlin n'avaient pas les moyens de lui payer la fac, il avait décidé de s'engager dans l'armée. Avec des qualités pareilles, évidemment, il n'avait pas tardé à intégrer les Forces spéciales où on l'avait nommé officier des communications après une formation en informatique. Il occupait ces fonctions dans mon détachement de l'époque, et c'est comme ça que j'avais fait sa connaissance. Je ne me souviens pas qui lui avait trouvé son surnom de Roméo, mais il lui était resté.

Après sa blessure en Afghanistan et la thérapie assurée par la Veteran's Administration, il nous avait demandé d'abandonner « Roméo » et de l'appeler simplement George.

Je l'ai rejoint dans l'énorme camping-car hérissé d'antennes qui lui servait à la fois de bureau et de logement. Il s'était garé dans le parking en sous-sol du Holiday Inn de Dedham. C'était bien son style, de fixer des rendez-vous dans des endroits isolés. Il semblait toujours sur le qui-vive, comme s'il était traqué.

Je suis entré dans l'habitable faiblement éclairé.

– Heller.

Sa voix émergeait de l'ombre, et quand mes yeux ont accommodé, je l'ai vu assis de dos sur son tabouret, face à une rangée d'écrans d'ordinateurs et de matériel électronique.

– Salut, George. Merci de m'accorder un rendez-vous aussi rapidement.

- Je suppose que le traceur GPS a bien fonctionné.
- C'était parfait, je te remercie.
- La prochaine fois, tâche de penser à lire tes mails.

Je lui ai tendu le téléphone Nokia que j'avais subtilisé à Mauricio. George a fait pivoter son tabouret pour tourner son visage vers moi.

Ou ce qu'il en restait.

Je n'avais jamais réussi à m'y habituer, je recevais un choc chaque fois que je le voyais. Son visage n'était plus qu'un réseau d'épaisses coutures, certaines livides, d'autres d'un rouge enflammé. Il lui restait les narines et un trait à la place de la bouche, et les chirurgiens de l'armée lui avaient refait les paupières en greffant la peau prélevée à l'intérieur de sa cuisse. Les points faisaient encore une marque très visible.

Heureusement, ses problèmes respiratoires s'étaient bien arrangés et il conservait l'usage d'un de ses yeux.

N'empêche, j'avais le plus grand mal à supporter le spectacle du monstre qu'il était devenu. C'était peut-être une ironie du destin que son apparence physique, qui l'avait si longtemps distingué, continue à le définir d'une autre manière.

- Afficher les numéros du répertoire, ça devrait être dans tes cordes.

Les lésions subies par ses cordes vocales lui avaient laissé une voix basse et râpeuse, et les tissus déplacés de sa bouche rendaient de temps en temps un petit claquement mouillé.

- Même moi j'en suis capable.

- Qu'est-ce que tu me veux, dans ce cas ?

- Le seul numéro gardé en mémoire correspond à un cellulaire. Sûrement celui de son contact. La personne qui l'a engagé pour enlever la fille. Si quelqu'un peut arriver à localiser cette ordure grâce au mobile, c'est bien toi.

- Pourquoi tu ne demandes pas l'assistance du FBI ?

- Tout le monde ne m'inspire pas confiance, là-bas.

- Et tu as entièrement raison. Pourquoi tu collabores avec eux, d'abord ? Je croyais que tu avais coupé les ponts avec toutes ces conneries.

- J'ai besoin d'eux, tout simplement. Tout est bon pour retrouver Alexa.

- Sans commentaire, a fait Devlin en respirant bruyamment.

Il n'avait que mépris pour l'ensemble des structures gouvernementales et entretenait avec elles un rapport de paranoïa aiguë. Pour lui, elles représentaient l'ennemi malveillant et tout-puissant. Je pense qu'il les rendait responsables de la bombe artisanale irakienne qui avait fait sauter le réservoir d'essence de son Humvee. Il ne semblait même pas reconnaissant envers les héroïques chirurgiens qui lui avaient sauvé la vie et restitué un visage – même si c'était un

semblant de visage. Mais qui aurait pu lui reprocher sa colère ?

Il a incliné bizarrement la tête pour examiner le téléphone. Il préférerait travailler avec très peu d'éclairage, quasiment dans la pénombre, car son œil avait développé une hypersensibilité à la lumière.

– Ah, un Nokla 8 800. C'est pas le burner de base.

– Tu veux dire Nokia ?

– Tu sais lire, Nick ? Regarde, c'est bien Nokla.

Il avait raison.

– Une contrefaçon, alors ?

Il a appuyé sur plusieurs touches du clavier.

– Oui, le numéro de série le confirme.

Il a retiré le cache pour enlever la batterie.

– Un Shenzen Special.

Je me suis penché pour mieux voir : la batterie était couverte d'inscriptions en chinois.

– Tu n'as jamais vu des offres promotionnelles sur eBay ? Un Nokia neuf, à moitié prix ? À tous les coups, ils sont fabriqués en Chine.

– L'avantage, quand on commande un mobile sur Internet, c'est que les caméras du Walmart ne risquent pas de filmer notre bobine.

J'ai immédiatement regretté ma remarque. Devlin aurait donné n'importe quoi pour pouvoir entrer dans un magasin sans provoquer la gêne et la répulsion, sans effrayer les enfants.

Il s'est tourné brusquement vers un de ses écrans. Un point vert clignotait.

– Puisqu'on parle de traceurs, tu en portes un sur toi ?

– Pas que je sache.

– Je t'avais pourtant dit de prendre tes précautions en venant ici.

– C'est ce que j'ai fait.

– Tu permets que j'inspecte ton BlackBerry ?

Il a inspecté le portable avant de le poser sur l'étroite console pour retirer la batterie de son compartiment. À l'aide d'une pince à épiler, il en a extirpé quelque chose qu'il a placé obliquement devant ses yeux. Si son visage avait encore pu exprimer une quelconque émotion, je pense qu'il aurait affiché un air de triomphe.

– Quelqu'un a suivi tous tes déplacements, Heller. Tu sais à peu près depuis quand ?

48.

Bien entendu, j'ignorais complètement depuis quand on me surveillait, mais ça m'indiquait au moins comment on avait pu me suivre jusqu'au domicile de Mauricio Perreira à Medford. Un « informateur confidentiel », soi-disant.

– On dirait bien que le FBI te tient à l'œil. Et moi qui pensais qu'il s'agissait d'une collaboration. Quelqu'un a eu l'occasion de bidouiller ton BlackBerry sans que tu t'en aperçoives ?

J'ai hoché la tête. J'avais bien déposé mon BlackBerry à la réception des bureaux de Boston. Non pas une fois, mais deux.

– C'est moi qui vais devenir paranoïaque, si ça continue.

George s'est tourné pour me regarder. Surmontant ma gêne instinctive, je me suis forcé à soutenir son regard.

– Pour citer Nick Heller, la paranoïa n'exclut pas l'existence de l'ennemi.

Dans le silence et l'obscurité du camping-car, sa voix chuchotante m'a donné la chair de poule.

– Quoi qu'il en soit, tu as tout à fait raison à propos de la copie chinoise. Acheter sur Internet est une garantie de discrétion, c'est vrai, mais il y a un autre avantage que seuls les pires voyous peuvent connaître.

– Quoi donc ?

– Le numéro de série électronique. Tous les mobiles en ont un, même les jetables les plus bas de gamme.

– Y compris les Nokla ?

– Oui, eux aussi. Cela dit, un malfrat qui utilise un Shenzen Special réduit de beaucoup ses chances de se faire épingler par les méthodes habituelles.

– Pour quelle raison ?

– Si le FBI se procure le numéro de série d'un authentique Nokia, il leur suffit d'appeler la société en Finlande pour qu'elle leur indique où il a été vendu. Et ça, c'est très mauvais pour nos bonshommes. Ce bidule, par contre, on peut toujours courir pour avoir les renseignements. On appelle qui, un type dans une usine à Shenzhen ? Personne ne parle un mot d'anglais, là-bas, à supposer qu'ils

répondent au téléphone, et ils ne se fatiguent pas à tenir des archives.

– On a affaire à des pros, alors.

Sans répondre, George a examiné le dos du téléphone, essayant d'en extraire quelque chose avec sa pince à épiler. Il a fini par attraper un minuscule rectangle rigide, de couleur orange.

– C'est la carte SIM ? Elle vient aussi de Chine ?

– Non, d'Ouzbékistan. Ces mecs sont carrément balèzes. Ils ont dû acheter un lot sur Internet et le faire livrer à une boîte postale. La piste s'arrête là. Aucune traçabilité sur l'appareil et sur la carte SIM. Tu connais des agents du FBI qui parlent ouzbek ?

– Tu as une solution ?

– Creuser en profondeur. Laisse-moi m'en occuper.

– C'est trop sophistiqué pour le pauvre mortel que je suis ?

– Tiens, je te rends ton BlackBerry. Propre comme un sou neuf.

– C'est gentil, mais j'aimerais mieux remettre la puce à sa place.

– C'est idiot.

– Peut-être, mais je voudrais que tu commences par vider la batterie du traceur. C'est faisable ?

– Vu qu'elle n'est pas alimentée par celle de ton BlackBerry, ça ne pose aucun problème.

– Bon, ce serait bien qu'elle se retrouve à plat dans un quart d'heure, vingt minutes.

– Comme ça, ils ne sauront jamais que tu l'as découverte.

– C'est ça. Je préfère toujours qu'on me sous-estime.

Devlin n'était plus capable de sourire, mais j'ai deviné que l'intention y était.

– Tu sais, Heller, je crois bien que c'est moi qui t'ai sous-estimé. Tu es franchement impressionnant.

– Rends-moi un service : ne le dis à personne.

Mon BlackBerry a sonné alors que je regagnais ma voiture.

– J'attendais de tes nouvelles, m'a dit Diana.

– Mon BlackBerry était momentanément éteint.

– Tu n'as pas trouvé mon mail ?

– De quoi s'agit-il ?

– Une photo du ravisseur.

49.

Pour la localité de Pine Ridge, New Hampshire, 1 260 habitants, les effectifs de police se réduisaient à deux officiers à temps plein et deux autres à temps partiel, placés sous les ordres d'un chef.

Celui-ci, Walter Nowitzki, exerçait ces fonctions depuis une douzaine d'années. En poste à Concord, il avait sauté sur l'occasion quand la place s'était libérée. Lui-même et son épouse, Delia, rêvaient de s'installer dans une petite bourgade, et il avait envie de consacrer davantage de temps à la chasse. Le travail à Pine Ridge était calme et routinier et, en dehors de la saison de la chasse, il n'y avait pas grand-chose à faire.

Jason Kent, le stagiaire, entra dans le bureau d'un air mal assuré. Ses joues et ses oreilles décollées avaient pris une teinte rouge pivoine, un signe habituel de nervosité.

– Chef ?

– Sam Dupuis n'arrête pas de nous tanner. Il fait des histoires à cause de la propriété Alderson.

– Qu'est-ce qui lui va pas ? Elle n'est même pas habitée.

– C'est en rapport avec son chien qui s'est sauvé, j'ai pas tout suivi. Il prétend que les gens là-bas font des travaux sans permis et Dieu sait quoi encore.

– Vous voulez que j'aille parler à M. Dupuis ?

– Non, va plutôt faire un tour chez Alderson. Présente-toi et vois un peu ce qui se passe.

– Je croyais que le propriétaire était absent. Le père Alderson ne met plus les pieds ici, il me semble ?

– D'après Sam, ce serait un gardien ou un entrepreneur. Il est employé par la famille.

Walter Nowitzki rappela Jason qui se dirigeait vers la porte :

– Tu restes poli, on est bien d'accord ? Ne froisse personne.

50.

J'ai cliqué sur le mail de Diana, attendant avec impatience que le fichier joint veuille bien s'ouvrir.

Une image floue qui manquait de contrastes. Un homme de dos, tête et épaules. La photo semblait prise de nuit, peut-être par une caméra de surveillance.

Pourquoi Diana était-elle si sûre qu'il s'agissait de notre homme ?

Je l'ai étudiée de plus près, ce qui n'était pas facile sur un écran de BlackBerry. J'ai deviné une forme qui ressemblait à l'appuie-tête d'un siège de voiture. La photo avait été prise depuis la banquette arrière.

L'homme paraissait grand, ses épaules dépassaient nettement le haut de l'appuie-tête. Apparemment, il avait le crâne rasé, mais quelque chose dissimulait une zone importante de la tête et du cou. Une chemise au col montant ? À moins qu'il s'agisse tout simplement d'un défaut de l'image, d'une auréole sombre. En l'observant mieux, j'ai eu l'impression que la peau était couverte d'une horrible tache de naissance.

À force de regarder, j'ai compris que j'avais fait erreur. Ce n'était pas une tache, mais un dessin, un motif. Ça ressemblait à un tatouage, mais c'était un drôle d'endroit pour se faire piquer.

Pourtant, il s'agissait bien de cela. Le motif à l'encre noire ou bleu foncé représentait un oiseau de grande taille, peut-être un aigle ou un vautour. L'exécution était grossière mais extrêmement détaillée. Les plumes stylisées, le bec pointu, les oreilles dressées... Pourquoi pas une chouette, avec de grands yeux fixes et méchants ? Deux petits cercles pour les iris, enfermés dans deux énormes cercles blancs.

Et ces yeux regardaient fixement. Ils fixaient la personne qui avait pris la photo. *Ce type, il a les yeux derrière la tête.* Quand Mauricio Perreira avait bredouillé cette phrase, je n'y avais pas tellement prêté attention, n'y voyant qu'une image mêlée aux élucubrations incohérentes d'un homme aux abois. Je pensais qu'il cherchait à dire, dans son anglais hésitant, que le type voyait et entendait tout, qu'il avait des informateurs un peu partout. Qu'il ne pouvait pas révéler son nom parce qu'il avait peur de lui.

Il le craignait, effectivement, mais la formule était à prendre au sens

littéral, ou presque. L'homme avait bien des yeux derrière la tête.

Diana a décroché à la première sonnerie.

– Qui a pris cette photo ?

– Alexa Marcus. Avec son iPhone la nuit de l'enlèvement.

– À quel moment ?

– À 2 h 36. Il semblerait que toutes les photos d'un iPhone soient couplées avec des métadonnées indiquant la date et l'heure. Et il y a en plus une application Geotag qui indique les coordonnées GPS de l'appareil à l'instant où la photo est prise.

– Leominster, je suppose ?

– Oui, à un kilomètre et demi de l'endroit où tu as ramassé le téléphone.

– Le tatouage représente une chouette.

– C'est ça. J'avais peur que ce soit illisible, sur ton BlackBerry. Quand on agrandit l'image, on s'aperçoit que le motif couvre la tête et le cou, et qu'il s'étend sûrement sur une partie du dos.

– Tu as interrogé le fichier judiciaire automatisé ?

– Bien sûr. Il y a même une rubrique spéciale pour les cicatrices, les tatouages et les marques en tous genres. Aucun résultat.

– Tu as transmis la photo au Centre du crime organisé ?

– Évidemment, mais ça n'a rien donné non plus.

– Est-ce qu'il n'existerait pas un fichier central qui recenserait tous les tatouages criminels ?

– Non, il n'y en a en pas, malheureusement.

Je lui ai demandé après un instant de réflexion :

– Tu connais les tatouages des Latin Kings ?

Les Latin Kings étaient le gang hispanique le plus puissant du pays.

– Ils portent une couronne à cinq pointes, je crois.

– Entre autres, oui. Il y a aussi le lion couronné, avec de grands yeux et des crocs pointus. Un dessin énorme, que certains membres du gang se font tatouer sur le dos.

– Tu crois qu'il appartient à un gang latino ?

– À un gang quelconque, en tout cas.

– J'ai communiqué la photo à nos soixante-quinze attachés juridiques à l'étranger pour qu'ils la confrontent aux fichiers des services de police locaux. On aura peut-être un coup de bol.

– Pourquoi pas ? ai-je admis d'un ton sceptique. Ça doit marquer, un type avec une chouette tatouée sur le crâne et le cou. On ne l'oublie pas comme ça.

– Et d'ailleurs, ce n'est pas bien malin. La chouette est réputée pour son intelligence.

– N'importe quel pigeon que tu vois dans la rue est plus malin qu'une chouette. L'intelligence n'a rien à voir là-dedans. Le but serait

plutôt de faire peur. Dans certaines cultures cet oiseau est un symbole de malheur. Un signe funeste, un présage de mort.

- Dans quel pays, par exemple ?

- Mexique, Japon, Roumanie. Peut-être même en Russie. Tu as déjà vu chasser une chouette ?

- C'est drôle, mais figure-toi que non.

- Elle tourne la tête d'un côté et de l'autre, l'œil et l'oreille aux aguets, et exerce une surveillance triangulaire sur sa proie. C'est le prédateur le plus efficace et le plus impitoyable qu'on trouve dans la nature.

51.

– Bonjour, monsieur Heller, Dorothy vous cherchait, m’a signalé Jillian Alperin quand je suis rentré au bureau.

Et j’ai répliqué pour la vingtième fois au moins :

– Vous pouvez m’appeler Nick, vous savez.

– C’est gentil, mais ça ne me vient pas.

– Tant pis. Dans ce cas ce sera El Jefe.

Mon regard est tombé sur le papillon encre sur son épaule droite. Comme son haut ajouré s’arrêtait au-dessus du nombril, j’ai aussi aperçu son piercing.

– Qu’est-ce que ça signifie, un papillon ?

– Il symbolise la liberté, la métamorphose. Je l’ai fait faire quand j’ai arrêté de manger de la chair.

– Vous avez eu une période cannibale ? Ce n’était pas mentionné sur votre CV.

– Mais non, voyons, je consommais juste de la viande. Je me suis fait tatouer MEAT IS MURDER sur les reins, je vous montre ?

Dorothy l’a interrompue sèchement :

– Jillian, vous êtes priée de garder votre séance de strip-tease pour après le travail. Il faudra qu’on discute de ce que j’appelle une tenue convenable.

– Vous m’avez dit que les talons hauts n’étaient pas obligatoires.

Excédée, Dorothy s’est tournée vers moi :

– J’ai bien reçu la photo. J’ai lancé une recherche « tatouages » sur Google, mais pour le moment ça n’a pas marché.

– J’ai un frère qui a travaillé dans un shop de tatouage à Sangus, a fait Gillian.

– Et si vous alliez plutôt changer le toner de l’imprimante ? l’a rabrouée Dorothy.

– Dorothy, il faudra que tu m’expliques pourquoi tu as engagé Jillian.

– Cette fille est brillante, je t’assure.

– Tiens, ça ne m’a pas frappé, jusqu’à présent.

– Bon, je pensais qu’elle se formerait un peu plus vite aux tâches

administratives...

– C'est précisément pour ça qu'on l'emploie, non ?

– Laisse-lui sa chance, ou cherche-lui une remplaçante. On peut entrer dans le vif du sujet, oui ? J'ai découvert un logiciel espion dans notre système. Un virus. Il a été introduit dans notre réseau intranet et a ouvert une porte dérobée. Ça fait plusieurs jours qu'il explore nos fichiers protégés et qu'il envoie des copies vers l'extérieur.

– C'est comme ça qu'ils se sont procuré mes codes secrets. Vers où il transmet ?

– Des serveurs mandataires tellement éloignés qu'on ne remontera jamais à la source. En tout cas, j'ai nettoyé tout ça. Ça devrait aller.

– Comment il a pu contaminer notre système ?

– Je suis en train de chercher.

Jillian m'a annoncé par l'interphone :

– Quelqu'un demande à vous voir.

– Qui est-ce ?

– Belinda Marcus.

52.

– Je me fais un sang d'encre pour Marcus, a déclaré Belinda. J'ai peur qu'il fasse un infarctus.

Elle portait un haut en lin beige qui s'évasait sous la poitrine, et dont l'encolure arrondie était bordée de sequins. Elle m'a étreinte entre ses bras osseux. Son parfum sentait le désodorisant pour salle de bains.

– Désolé, Belinda, mais nous n'avions pas rendez-vous, je crois ?

Elle s'est assise en croisant les jambes.

– C'est vrai, Nick, mais j'ai besoin d'avoir une conversation avec vous.

– Je suis à vous dans une minute.

J'ai tapé un message instantané à l'intention de Dorothy :

Besoin d'infos sur Belinda Marcus. Urgent.

– Voilà, je vous écoute. Vous boirez bien un Coca ?

– Le seul soda que je m'autorise est le Diet Pepsi, mais c'est trop fort en caféine. Nick, je sais que j'aurais dû vous prévenir à l'avance, mais Marshall a dû se rendre au bureau, et j'ai profité de la voiture. Je lui ai fait croire que j'allais prendre un café avec une amie à Back Bay.

– Pourquoi a-t-il dû passer au bureau ?

– Je parie que ça concerne Alexa, le contraire m'étonnerait. Nick, depuis que ce cauchemar a commencé, je cherche une occasion de vous parler en tête à tête, sans Marshall. J'ai l'impression de le trahir en faisant ça, et je crois qu'il me tuerait s'il apprenait la vérité. Mais je ne sais plus à quel saint me vouer, et il faut bien que quelqu'un dise les choses. Marshall est un de vos proches amis, j'en ai bien conscience, alors que moi vous me connaissez à peine, mais promettez-moi qu'il ne saura rien de notre entrevue.

Elle s'est mordillé la lèvre, retenant son souffle en attendant ma réponse.

– C'est d'accord, ai-je fini par dire.

– Merci, merci mille fois, a-t-elle fait avec un soupir de soulagement. Nick, il faut que vous sachiez que Marshall subit

actuellement des pressions énormes. Tout ce qu'il désire, c'est retrouver sa fille adorée, mais... on veut l'empêcher de leur remettre ce qu'ils réclament, et ça le ronge de l'intérieur.

– Qui s'y opposerait ?

– David Schechter, a-t-elle avoué avec une lueur inquiète dans le regard.

– Comment êtes-vous au courant ? Marshall partage ces choses-là avec vous ?

– Non, jamais. J'ai... surpris une discussion entre eux. Marshall le suppliait, j'en aurais pleuré.

– J'en conclus que vous savez ce qu'est Mercury.

Elle a secoué la tête avec véhémence.

– Mais non, qu'est-ce que vous imaginez ? Je me doute bien qu'il s'agit d'un dossier, mais j'ignore tout de son contenu. Ça pourrait être le code de la bombe atomique, ou la solution aux mots croisés du *New York Times*, je m'en fiche éperdument. Il faut leur remettre ce qu'ils demandent et faire libérer Alexa.

– Pourquoi vous me dites ça à moi ?

Elle a baissé les yeux sur ses ongles soigneusement manucurés, dont le vernis était assorti à sa blouse.

– Marshall s'est fourré dans un pétrin épouvantable, et moi je ne sais plus à qui m'adresser.

Sur mon écran d'ordinateur, un message de Dorothy venait de s'afficher.

– Je suis certain qu'il a confiance en vous. Vous êtes mariés depuis trois ans, c'est bien ça ?

Elle a hoché la tête.

– Vous étiez hôtesse de l'air quand vous avez rencontré Marshall ?

Elle a acquiescé avec un petit sourire timide et embarrassé, mais qui contenait aussi une nuance de satisfaction.

– Il m'a sauvée, j'ai toujours détesté l'avion.

– À en juger par votre accent, vous devez être originaire de Géorgie.

– Gagné. De Barnesville, plus exactement. C'est tout petit.

– Barnesville, Géorgie ? Quelle coïncidence ! J'adore cette ville.

– Ne me dites pas que vous connaissez !

– Et comment ! Je suis sorti avec une fille de Barnesville. J'ai été là-bas un tas de fois pour rendre visite à la famille.

Belinda ne semblait pas plus intéressée que ça.

– Comment elle s'appelle ? Tout le monde se connaît, là-bas.

– Cindy Purcell.

– Elle doit être bien plus jeune que moi.

– Peut-être, mais vous avez forcément mangé dans le restau de ses parents, le Brownie's.

– Oui, en effet, mais...

- Leur *low country boil* est un régal.
- Je n'y ai jamais goûté, mais je vous crois sur parole. Rien ne vaut la cuisine du Sud, à mon avis. Elle me manque beaucoup.
- Bien, ai-je fait en me levant. Vous avez bien fait de venir me voir. C'était certainement une décision pénible, mais elle n'a pas été inutile.
- Je sais bien ce que les gens racontent à mon sujet, a poursuivi Belinda sans se lever. On me prend pour une intrigante parce que j'ai épousé quelqu'un de riche. Mais ce n'est pas pour l'argent que j'ai choisi Marshall. Je ne souhaite que son bien. Et je veux retrouver sa fille, Nick. À n'importe quel prix.

J'ai appelé Dorothy dans mon bureau juste après son départ.

- Tu en connais, toi, des gens de Géorgie qui préfèrent le Pepsi au Coca ?

- Ça doit sûrement se trouver, mais je n'en ai jamais croisé. Pas plus que je ne les ai entendus employer le mot « soda ». Pour eux, toutes les boissons gazeuses s'appellent un « coke ». Cette petite amie de Barnesville, tu viens de l'inventer, n'est-ce pas ?

- Exact. En même temps que le Brownie's.

- Félicitations pour le *low country boil*, Nick. Celui qui n'en a jamais mangé ne peut pas être de Géorgie. Dis-moi, qu'est-ce qui t'a mis la puce à l'oreille ?

- Son accent ne colle pas du tout, la façon de prononcer les « r » et tout ça... Il y a des expressions qui clochent, aussi.

- C'est juste. Elle n'est pas originaire de Géorgie, d'après toi ?

- Je ne pense même pas qu'elle soit du Sud.

- Pourquoi elle mentirait sur ce point ?

- C'est toi qui vas le découvrir. Tu pourrais creuser un peu ?

- J'ai déjà commencé. À l'instant où le mot « Pepsi » est sorti de sa bouche.

53.

À l'inverse de Belinda Marcus, Francine Heller n'avait jamais rêvé de faire un riche mariage.

Ma mère avait fréquenté le même lycée que mon père, dans une petite ville du nord de l'État de New York. Elle était la plus jolie fille de la classe, sur ses photos de jeunesse elle a des airs de Grace Kelly. Sans vouloir critiquer, mon père, lui, n'avait pas un physique à la Gregory Peck.

Dès qu'il a eu posé les yeux sur elle, Roger a sorti le grand jeu pour faire sa conquête. Mon père était une force de la nature, un charmeur persuasif et débordant d'énergie. Et quand il avait décidé d'obtenir quelque chose, il y parvenait invariablement.

Il a fini par avoir aussi Francine, naturellement, et l'a gardée enfermée pendant des années dans une cage dorée.

Si je voyais très bien ce qui avait plu à mon père – sa grâce de sylphide et sa présence quasi royale, conjuguées à une franchise désarmante –, j'avais du mal à comprendre ce qui avait attiré ma mère, mis à part l'acharnement de mon père à la séduire. Peut-être cela avait-il suffi à conquérir une jeune fille qui manquait d'assurance. Ma mère avait besoin de se sentir indispensable. Ses parents étaient divorcés – la mère avait déménagé à Boston, tandis que les filles restaient avec leur père pour ne pas avoir à changer d'école. Après avoir fait la navette entre son père et sa mère, elle aspirait peut-être à une certaine stabilité.

Je gage que l'argent n'entrait pas en ligne de compte, et je ne suis même pas sûr qu'elle ait vraiment compris l'avidité de mon père. Mon grand-père paternel, adjoint du procureur de l'État de New York, réutilisait ses sachets de thé pour économiser trois sous.

Pour ma mère, le mariage n'a pas toujours été rose. Être l'épouse du Prince Noir de Wall Street s'est avéré une occupation à plein temps. Elle passait la moitié de sa vie dans les galas et les cocktails et, dans toutes les soirées de bienfaisance, le nom de mes parents apparaissait toujours à la place d'honneur sur la liste des généreux donateurs.

Et, pourtant, ma mère n'avait qu'un désir, rester à la maison avec ses deux garçons, Roger et moi.

Mon père s'est éclipsé l'année de mes treize ans, poursuivi par la justice pour trente-sept délits financiers qui le talonnaient comme une meute de loups. Après avoir voyagé à travers l'Europe, il a fini par s'installer en Suisse. Tous ses biens avaient été saisis et notre famille, habituée à un train de vie fastueux, arrivait péniblement à joindre les deux bouts. La perte de la sécurité et l'humiliation qui allait avec ont traumatisé ma mère autant que les autres. Toutefois, je me suis souvent demandé si elle n'en éprouvait pas un certain soulagement : celui d'avoir échappé à sa bulle dorée et à l'artifice des mondanités, d'être enfin affranchie du narcissisme étouffant et délétère de son mari.

Son emploi d'assistante personnelle auprès de Marshall Marcus nous avait sauvé la vie. Elle aurait pu trouver dégradant de trier le courrier de quelqu'un qui avait autrefois dîné à sa table, mais Marshall a toujours veillé à chasser cette impression. Il ne voulait surtout pas qu'elle voie un geste de charité là-dedans, même s'il s'agissait probablement de cela. Il prétendait au contraire qu'il dirigeait une entreprise familiale et qu'elle faisait partie de la famille.

Plus tard, ma mère a quitté son poste pour devenir enseignante dans une école primaire. Officiellement, elle avait pris sa retraite, mais elle continuait à faire du bénévolat à la bibliothèque scolaire et s'occupait en prime des vieilles dames de sa résidence. Si vous aviez besoin qu'on vous conduise chez le médecin ou qu'on vous lise une notice en petits caractères, il suffisait d'appeler Francine. Elle était plus occupée que le personnel médical.

Et, depuis qu'elle était sortie de la cage dorée, Francine ne mâchait pas ses mots. Ma mère, que j'avais connue si posée et si bien élevée, était devenue dans son âge mûr une femme énergique et caustique.

Personnellement, j'en étais enchanté.

Elle s'était installée à Newton dans une résidence pour retraités, au rez-de-chaussée d'une petite copropriété qui donnait sur le Réservoir. Tous les pavillons, éparpillés au milieu de jardins d'agrément sillonnés de chemins sinueux, étaient rigoureusement identiques, si bien que je me perdais à tous les coups. On se serait cru dans le village de la série *Le Prisonnier*, avec le bingo en plus.

Je n'avais pas appuyé sur la sonnette que la porte s'ouvrait à la volée. Ma mère est apparue, vêtue d'un pantalon turquoise et d'un haut blanc sous un caftan flottant et bariolé, le cou orné d'un collier en perles de verre vert jade. Elle se maquillait très peu, mais elle n'en avait jamais eu besoin. À plus de soixante ans, elle était toujours splendide, avec ses yeux bleu saphir, ses cils bruns et son teint laiteux que l'usage du tabac n'avait pas réussi à altérer. Quand mon père l'avait connue, elle devait être carrément sublime.

Nimbée de volutes de fumée, elle tenait entre les doigts son

éternelle cigarette. Avant même que j'aie pu placer un bonjour, un bolide a déboulé vers moi à la vitesse d'un missile de croisière. Avec des aboiements furieux, le chien m'a bondi dessus sans que je puisse m'esquiver, griffant mon torse et mes bras à travers le pull. En voulant le repousser à coups de genou, je n'ai réussi qu'à décupler sa rage.

– Ici, Lilly ! a négligemment lancé ma mère, de sa voix rauque de fumeuse invétérée.

L'animal s'est promptement couché sur le carrelage de l'entrée, la tête posée sur les pattes, mais il a continué à gronder d'un air menaçant.

– Je suis ravi qu'elle t'obéisse. J'ai failli y laisser un œil.

Ma mère m'a enlacé d'un bras, l'autre tendu en arrière pour tenir délicatement la cigarette entre ses doigts fuselés. On aurait dit une réincarnation de Bette Davis.

Tandis que j'entrais, le monstre s'est ostensiblement collé à mes talons, manière de me rappeler qu'il pouvait me sauter à la gorge si sa maîtresse s'absentait trente secondes.

– Gabe est à la maison ?

– Il est dans sa chambre avec son jeu vidéo. Ce truc avec un soldat qui doit dégommer un maximum de gens. Des explosions à jet continu. Je lui ai même demandé de mettre son casque, tellement ce boucan me tapait sur les nerfs.

Ça tombait plutôt bien. Je préférais que Gabe n'entende pas notre conversation.

– Ça ne te gêne pas que Gabe respire ton tabac à longueur de journée ?

Elle a plissé les yeux pour me dévisager à travers un ruban de fumée.

– Tu connais « Call of Duty : Modern Warfare » ? Après ça, je crois que Gabe se fiche royalement de la cigarette.

– Tu dois avoir raison, ai-je concédé, toujours prêt au compromis pour ne pas me quereller avec ma mère.

– Écoute, mon chéri, je sais bien que tu croules sous le travail, mais j'aimerais que tu trouves le temps de lui apprendre à conduire. Il vient juste de passer le code.

– Pourquoi il ne s'inscrit pas à l'auto-école ?

– Enfin, Nick, a-t-elle répliqué d'un air fâché, tu es la seule figure paternelle dans la vie de ce gosse. Tu es son parrain. Tu as oublié ta déception, quand tu as été obligé de conduire avec moi parce que ton père était absent ?

– Je n'étais pas déçu, tu te trompes.

– Gabe n'a pas la moindre envie d'apprendre avec moi.

– Je suis d'accord avec toi, je vais m'occuper de lui.

Pour tout avouer, la pensée de Gabe sur l'autoroute était loin de me

rassurer.

– Au fait, c'est quoi ces inepties à propos de Lilly, comme quoi elle peut tuer d'un seul regard ?

– C'est ma faute, je l'avoue, au même titre que sa lubie végétarienne. L'influence de ma nouvelle secrétaire. (Et j'ai ajouté en souriant :) Je crois qu'il a envie de l'impressionner.

– Du moment qu'il se nourrit, ça m'est bien égal. Et toi, tu es mal placé pour te moquer. Rappelle-toi ce que tu faisais pour épater les filles ! À quatorze ans, tu t'es laissé pousser le bouc pour que Jennie Watson te trouve plus viril. Tu te reposes comme il faut, au moins ?

– J'ai dû travailler tard hier soir.

L'intérieur de ma mère était meublé dans le style IKEA : confortable mais dénué de cachet. Des tabourets en Plexiglas pour le coin cuisine, un fauteuil en chintz fleuri dans des tons de bordeaux, assorti au canapé. Sur le comptoir, le *Boston Globe* était plié à la page des mots croisés, à côté d'un numéro de *Modern Maturity* qu'elle semblait avoir lu pour de bon.

J'ai pris le fauteuil en chintz tandis que ma mère s'asseyait au bout du divan, éteignant son mégot dans un cendrier en pierre immaculé.

– Sans vouloir te presser, Nicky, mon groupe de lecture se réunit dans un quart d'heure.

– J'ai juste quelques questions à te poser. Quand as-tu parlé à Alexa pour la dernière fois ?

Ma mère a allumé une nouvelle cigarette avec un briquet Bic et a aspiré une longue bouffée.

– Ça doit remonter à deux ou trois jours. Hier Marshall a appelé pour savoir si elle était chez moi. Elle recommence à faire des bêtises ?

J'ai fait non de la tête.

– Gabe prétend qu'elle a dormi chez son amie Taylor à Beacon Hill – la fille du sénateur Armstrong, tu sais ? – mais je crois deviner ce que ça cache. Une jolie fille comme elle...

– Il ne s'agit pas de ça.

– Elle a fait une fugue ?

– Non.

Elle a étudié mon visage.

– Il lui est arrivé quelque chose.

J'ai marqué une hésitation.

– Dis-moi ce qui se passe, Nick.

Je lui ai tout raconté.

54.

Je me doutais bien qu'elle allait être bouleversée, mais je n'avais pas prévu une réaction aussi intense. Elle a eu l'air de s'effondrer devant moi, je ne l'avais jamais vue dans un état pareil. Les yeux pleins de larmes, elle a laissé échapper un cri d'angoisse poignant. Je l'ai serrée dans mes bras, et il s'est passé plusieurs minutes avant qu'elle retrouve l'usage de la parole.

– Je sais que tu es très attachée à elle...

– Attachée ? J'adore cette petite, mon chéri...

Sa voix tremblait.

– Je sais bien.

Pendant un moment, elle n'a pas été capable de prononcer un mot.

– Combien ils veulent ? a-t-elle fini par demander.

– Je pense qu'ils lui ont donné un texte à réciter. Elle a dit qu'ils cherchaient quelque chose du nom de Mercury. Marshall soutient qu'il ne comprend pas de quoi il s'agit. Toi qui as travaillé des années pour lui, tu as peut-être rencontré ce nom dans un fichier ou un courrier ?

– J'ai encore bonne mémoire, Dieu merci, et ça ne me rappelle absolument rien. Mais si Marshall a la moindre idée de ce que c'est, il le leur remettra sans l'ombre d'une hésitation. Il renoncerait à sa fortune pour retrouver sa fille.

– Si sa fortune existait toujours.

– Je ne suis pas au courant. Il ne m'a jamais fait part de ses soucis. Il faut dire qu'on ne discute plus beaucoup, tous les deux. La nouvelle a circulé, concernant...

– Sa ruine ? Jusqu'à présent, il s'est débrouillé pour que ça ne s'ébruite pas trop, mais la rumeur ne va pas tarder à se propager. Il ne te fait pas de confidences ?

– Pas depuis l'arrivée de Belinda.

– Les choses ont bien changé, alors.

– Dans le temps, il se croyait obligé de me consulter avant d'aller aux toilettes. Tu vois, une des nombreuses différences entre ton père et lui, c'est que Marshall respectait mon opinion.

La remarque m'a peiné, même si ma mère, qui détestait s'apitoyer sur son sort, l'avait lâchée d'un ton désinvolte.

– Tu penses qu'elle l'éloigne de toi délibérément ?

– Oh, ils m'ont invitée à dîner deux ou trois fois, et devant moi elle est tout miel. Tu devrais l'entendre, avec son accent du Sud, elle m'invite à faire les boutiques avec elle, elle me reproche de ne pas passer plus souvent. Cela dit, je tombe sur elle chaque fois que j'appelle Marshall, et quoi qu'elle en dise, je doute qu'elle lui transmette le message.

– Et les mails ?

– Elle a modifié son adresse, je n'ai jamais obtenu la nouvelle. Elle prétend qu'il doit se montrer plus prudent à l'avenir, moins accessible. Je suis donc forcée de passer par sa boîte à elle, elle répond à la place de Marshall.

– Alexa non plus ne s'entend pas avec Belinda.

– Cette femme est un poison, a décrété ma mère en tirant sur sa cigarette. Alexa n'arrêtait pas de s'en plaindre et, au début, je l'incitais à lui laisser une chance – le rôle de belle-mère est toujours ingrat. Jusqu'au jour où j'ai fait sa connaissance. Je suis persuadée que Belinda déteste sa belle-fille. C'est incroyable.

– À l'entendre, pourtant, elle l'aime plus que tout.

– En public, peut-être. Mais quand elle est seule avec Alexa, elle ne prend même pas la peine de simuler.

– Ce n'est peut-être pas son seul mensonge. Tu as reproché cette mise à l'écart à Marshall ?

– Bien sûr, oui, les premiers temps. Il m'a simplement répondu d'un air désabusé : « J'ai appris à ne pas polémiquer. »

– Drôle de réaction.

– C'est assez courant quand les hommes prennent de l'âge. Leurs femmes se mettent à régenter leur vie sociale et puis elles font le tri parmi les amis. Les maris préfèrent capituler, par manque de temps ou de motivation et, en un rien de temps, ils se retrouvent sous la coupe de leur épouse. Même des gens riches et puissants comme Marshall... autrefois. Je pense qu'en dehors du bureau, il ne voit que David Schechter.

– Depuis quand est-il son avocat ?

– Schecky ? Ce n'est pas l'avocat de Marshall. Tu sais, les parrains de la Mafia ont toujours un conseiller.

– Le *consigliere*, tu veux dire ?

– Voilà, c'est le rôle qu'il joue auprès de Marshall.

– Et sur quoi portent ses conseils ?

– Marshall a confiance en son jugement, c'est tout.

– Et toi ?

– Je le connais à peine, mais Marshall m'a dit un jour qu'il possédait plus de dossiers que le directeur de la CIA.

– Qu'est-ce qui a poussé Marshall à t'embaucher ? ai-je demandé

après un moment de réflexion.

Elle a eu un sourire.

– Tu te demandes pourquoi il a choisi comme assistante une femme dépourvue de qualifications ?

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

– Mais si, voyons ! Tu ne veux pas me vexer, voilà tout. Ce n'est pas grave. Marshall est quelqu'un de bien, il a bon cœur. Il a vu comment les choses ont tourné après la fuite de ton père, comment le gouvernement nous a dépouillés. Il s'est peut-être dit que ça aurait pu tomber sur lui.

– Tu as toujours prétendu qu'il était un ami de papa et que c'est pour ça qu'il t'avait rendu service.

– C'est la vérité.

– Mais toi, il ne te connaissait pas bien ?

– Pas tellement, non, il était surtout proche de ton père. Mais Marshall est comme ça, la générosité en personne. Il adore aider les gens. Et, à cette époque, j'avais sacrément besoin qu'on me tende la main. J'avais deux garçons à charge et j'étais sans emploi et sans logement. Nous avions quitté la maison de Bedford pour emménager à Malden, dans la petite villa de ma mère. Je n'avais aucun revenu, aucune perspective d'avenir. Tu imagines ce que j'ai pu ressentir ?

Sur l'échelle du malheur humain, ses problèmes me semblaient dérisoires mais, d'un autre côté, j'étais incapable de me mettre à la place de Francine Heller, arrachée du jour au lendemain à la chrysalide dorée de la fortune, nue et tremblante, vulnérable et perdue, ne sachant vers qui se tourner.

– Non, ai-je avoué, je n'en sais rien. La seule chose que je sais, c'est que tu as été héroïque.

Sa petite main douce et tiède a étreint la mienne.

– N'exagérons rien, tout de même. Je voudrais juste que tu comprennes ce que ça a représenté pour moi, de voir cet homme que je connaissais si peu me proposer un emploi digne de ce nom. Pas seulement un salaire, de quoi faire bouillir la marmite, mais une occasion de me rendre utile.

Devant son air embarrassé, j'ai regretté d'avoir abordé le sujet. Francine s'est agitée sur son siège en soufflant un nuage de fumée, avant d'éteindre sa cigarette sans croiser mon regard.

– Je suppose que tu as entendu les rumeurs, à propos de Marshall. Comme quoi il aurait secrètement coopéré avec l'Autorité des marchés financiers quand ils montaient un dossier contre papa. Il les aurait aidés à le coincer.

Si c'était la vérité, l'emploi offert à ma mère avait une justification évidente : la mauvaise conscience.

– Marshall n'aurait jamais fait une chose pareille.

– Bon, tu le connais bien, après tout.
– Disons que je l’ai bien connu. Mais c’est à mon tour de te poser une question. Selon toi, est-ce que les ravisseurs vont libérer Alexa quand ils auront obtenu ce qu’ils demandent ?

Il y avait tant de désespoir silencieux dans sa voix que je n’ai pas pu faire autrement que de lui donner, comme à Marcus un peu plus tôt, l’assurance mensongère qu’elle désirait tant entendre.

– Oui, je crois.

– Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

– Eh bien... nous sommes sur un schéma classique d’enlèvement avec demande de rançon...

– Ce n’est pas le sens de ma question. Ce que je te demande, c’est ce qui te retient de me parler franchement. Je suis ta mère, Nick, et je sais toujours quand tu n’es pas sincère.

J’avais toujours pensé avoir hérité de ma mère un talent inné pour percer les autres à jour. Comme elle, je savais juger les caractères, mais ça allait plus loin que ça : nous étions tous deux exceptionnellement doués pour décoder les expressions du visage et deviner intuitivement si quelqu’un nous mentait ou pas. Ce n’était pas une science exacte, bien entendu, et nous ne nous prétendions pas infailibles. Il s’agissait simplement d’une faculté naturelle, comme d’autres ont un don pour raconter une histoire ou réussir un lancer parfait.

– Non, ai-je avoué. Je ne pense pas qu’ils la relâchent.

55.

Ma mère s'est remise à pleurer et je me suis repenti immédiatement de ma franchise.

– Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la retrouver. Tu peux compter sur moi.

Elle a serré ma main entre les siennes, osseuses mais douces. Elle s'est penchée vers moi avec un regard suppliant.

– Ramène-la, Nick, s'il te plaît. Je t'en prie, fais-le.

– Je peux seulement te promettre de faire tout mon possible.

– C'est tout ce que je te demande, a-t-elle fait en pressant de nouveau ma main.

Quand je me suis levé, le chien de l'Enfer s'est mis à grogner sans prendre la peine de bouger, comme pour me signifier que si je décevais sa maîtresse, je devrais affronter la fureur de la bête.

Je suis passé voir Gabe avant de partir. Ses romans graphiques préférés s'entassaient un peu partout, notamment plusieurs éditions des *Watchmen*, une intégrale Will Eisner et le *Joker* de Brian Azzarello.

Je n'en revenais pas que sa tanière provisoire ait déjà pris la drôle d'odeur de sa chambre de Washington. Une chambre d'adolescent sent un peu comme la cage des singes au zoo, un mélange de sueur, de linge sale et de Dieu sait quoi encore.

Gabe était en train de dessiner sur son lit, les écouteurs vissés aux oreilles. Une fois n'est pas coutume, il avait renoncé au noir « emo » pour un T-shirt rouge sur lequel un ordinateur stylisé explosait, barré d'un KABLAAM ! en caractères de bande dessinée. J'ai pris un siège près de son bureau, écrasé par un écran gigantesque – sûrement un cadeau de sa mère – et une console Xbox 360 avec télécommande. Il a retiré son casque en sentant bouger le lit. J'entendais un vacarme électrique lancinant, des riffs de guitares ponctués de hurlements.

– Tu écoutes quoi, là ?

– Un vieux groupe, Rage Against the Machine. C'était génial, ce truc, dément. Ils s'opposaient à l'impérialisme occidental et aux abus du capitalisme américain.

– Vaste programme. Je parie que c'est un tuyau de Jillian.

- Ouais, a reconnu Gabe en fuyant mon regard.
- C'est quel morceau ?
- *Killing in the Name*. Ça va pas te plaire, à mon avis.
- C'est la chanson où on entend vingt fois FUCK sur cinq lignes de texte ?

Gabe m'a lancé un regard stupéfait.

- Tu avais raison, j'accroche pas du tout. Les accords alternatifs, ça me branche pas tellement. Et Mamie, qu'est-ce qu'elle en pense ?

- Elle est vachement plus cool que tu l'imagines.

- Je l'ai connue avant toi, figure-toi.

Gabe semblait hésitant.

- Nick... j'ai entendu votre conversation.

- Tu n'étais pas censé écouter.

- Mais elle hurlait, oncle Nick ! Je l'ai entendue malgré les écouteurs. Je suis supposé faire comme si de rien n'était, peut-être ? Tu étais vraiment obligé de la faire pleurer comme ça ?

Avec ce genre de musique dans les oreilles, Gabe ne risquait pas d'entendre quoi que ce soit. Il avait espionné, tout simplement.

- Bon, écoute-moi.

- Où est Alexa ?

- Pour le moment, nous n'en savons rien.

- Elle a bien été kidnappée ?

- Écoute, Gabe. Mamie est très ébranlée, je veux pouvoir compter sur toi pour la soutenir.

Il a pincé les lèvres et j'ai vu bouger sa pomme d'Adam disproportionnée.

- Et moi, dans tout ça ?

- C'est pénible pour chacun de nous.

- Qui a fait ça ?

- On n'a pas encore de certitudes.

- Tu sais qu'elle a déjà été enlevée, pendant deux ou trois heures ?

- Je sais, oui.

- Tu crois que c'est les mêmes ?

- Je l'ignore, Gabe. Tout ça est très récent, on a très peu d'informations. On a reçu une vidéo où on voit parler Alexa, mais on n'a pas grand-chose de plus.

- Personne ne sait où elle est ?

- Pas encore, je suis en train de faire des recherches.

- Et cette vidéo, je peux la regarder ?

- Pas question.

- Et pourquoi ?

Je lui ai répondu la chose qui fait enrager les ados depuis que le monde est monde :

- Parce que.

Il a réagi comme je l'escomptais, par une colère muette.

– Quand tout ça sera fini, ça te dirait que je t'apprenne à conduire ?

Gabe ne s'est fendu que d'un maussade « Si tu veux », mais j'ai bien vu qu'il dissimulait sa joie.

Mon téléphone s'est mis à sonner. Un appel de Dorothy.

– Ne quitte pas, j'en ai pour une minute.

– Qui c'est ? Ça concerne Alexa ?

– Je pense que oui.

J'ai serré Gabe dans mes bras avant de regagner ma voiture.

– Dorothy ? Tu as du nouveau ?

– J'ai contacté Delta Airlines et figure-toi que Belinda n'a jamais travaillé chez eux.

Je me suis arrêté au beau milieu du parking.

– Qu'est-ce qui l'aurait poussée à mentir ?

– Marshall Marcus ne l'aurait jamais épousée s'il avait connu sa véritable profession.

– C'est-à-dire ?

– Elle était call-girl.

56.

– C’est curieux, mais ça ne me surprend pas tellement.

– J’ai entré son numéro d’assurée social. Apparemment, c’est une actrice ratée. Pendant un moment elle a suivi des cours d’art dramatique à Lincoln Park, puis elle a abandonné. Employée comme escort girl par l’agence VIP Exxxecutive Service, basée à Trenton. Exxxecutive avec trois X.

– Je parie que c’est une agence haut de gamme ?

– C’est ce qu’ils disent toujours.

– En tout cas, elle s’en est bien tirée. Elle a fait un beau mariage. Je présume qu’elle n’est pas non plus du Sud.

– Sud du New Jersey, disons. Woodbine.

Deux bips de mon BlackBerry m’ont signalé un texto. Le message indiquait seulement quinze minutes, et donnait les coordonnées précises de ce qui semblait être le parking d’un 7-Eleven, à cinquante kilomètres de distance. L’expéditeur était 18 E, sans spécification de nom ou de numéro de téléphone. Je n’en avais pas besoin : dans les Forces Spéciales, le code 18 E désignait un officier des communications. C’était George Devlin.

– Désolé, Dorothy, mais je dois voir un vieux copain.

– Comment tu as su que j’étais assez près pour te rejoindre en un quart d’heure ?

George Devlin n’a pas daigné répondre, comme si l’explication était trop complexe ou trop évidente. C’était son caractère, il fallait faire avec. Il a orienté son moniteur de façon à ce que je puisse regarder l’écran. Brillant dans la pénombre du bureau-logement, il a éclairé brièvement les creux, les ruisseaux et les crevasses de sa figure couturée, les stries des fibres musculaires et les larges points de suture. Il flottait à l’intérieur une odeur de vinaigre, sans doute la pommade qu’il s’appliquait régulièrement.

Une carte topographique verdâtre du Massachusetts s’est affichée sur l’écran. Un cercle rouge a clignoté, à dix kilomètres environ au nord-ouest de Boston. Trois serpentins se sont alors détachés du cercle, un blanc, un bleu et un orange. Deux pointaient vers le nord, le

troisième vers Boston.

– Je n’y comprends rien.

– Si tu regardes mieux, tu verras que chaque ligne se compose de points. Ils représentent les réceptions par une antenne-relais de trois cellulaires appartenant à Alexa Marcus, Mauricio Perreira et un inconnu que nous appellerons M. X. La bleue symbolise Mauricio, la blanche Alexa et la orange M. X.

– Apparemment, ce M. X venait de la frontière avec le New Hampshire.

– C’est bien ça.

– Je peux savoir où tu as pêché ces données ?

Il a inspiré lentement, avec un bruit de papier froissé.

– Libre à toi de poser la question.

– Ils se sont retrouvés tous les trois à dix kilomètres au nord de Boston. À Lincoln, c’est ça ?

– Exactement.

– Ils y étaient tous en même temps ?

– Oui, mais seulement pendant cinq minutes. Mauricio est arrivé avec la fille qu’il avait enlevée, bien entendu. Ils sont restés dix-sept minutes. M. X, lui, ne s’est pas attardé plus de quatre ou cinq minutes.

La rencontre avait eu lieu sur un terrain boisé, près de la zone protégée de Sandy Pond. À l’écart de tout et désert après minuit, c’était un point de rendez-vous idéal. Le portable d’Alexa enregistrait un parcours Boston-Lincoln-Leominster, où l’on s’était débarrassé de l’appareil.

Le scénario d’ensemble m’apparaissait plus clairement. De l’hôtel, Mauricio avait conduit Alexa à Lincoln, à vingt minutes de Boston, avant de la remettre à M. X. Pendant qu’il rejoignait son appartement de Medford, dans la banlieue de Boston, M. X avait emmené Alexa vers le nord, balançant son portable tandis que la voiture traversait Leominster.

Ensuite, ils avaient franchi la frontière du New Hampshire.

– Le trajet s’achève donc dans le sud du New Hampshire, à Nashua.

– Non, c’est juste le mobile qui ne transmet plus. M. X a pu le débrancher à Nashua, à moins qu’il ait cessé de capter et qu’il l’ait éteint juste après. En tout cas, il ne s’en est pas servi depuis.

– Ce n’est pas très prudent de garder le mobile allumé.

– Disons à sa décharge qu’il le croyait intraçable, mais il y a deux choses à ne pas confondre : ce n’est pas parce qu’on ne peut pas remonter jusqu’au nom de l’utilisateur qu’il est impossible de localiser l’appareil. Tu me suis ?

– Il est dans le New Hampshire, auquel cas Alexa doit s’y trouver aussi. Peut-être à Nashua ou dans les alentours.

– Ça m’étonnerait beaucoup. Je pense que M. X a traversé le New

Hampshire pour passer au Canada.

– Ce n'est pas un itinéraire très logique, pour un automobiliste qui se rend au Canada.

Devlin a acquiescé.

– Je persiste à croire qu'ils sont dans le New Hampshire, ai-je dit.

57.

Les bureaux de Marcus Capital Management occupaient le sixième étage d'un immeuble de Rows Wharf. Après m'être présenté, j'ai patienté sur le canapé en daim gris de la luxueuse réception aux murs lambrissés d'acajou et au parquet en chêne massif. Le monumental écran plat était coupé en deux, météo d'un côté, informations financières de l'autre. Les cotations en Bourse défilaient au bas de l'écran.

Moins d'une minute plus tard, l'assistante de direction de Marcus venait à ma rencontre, une rousse sculpturale et élégante nommée Smoki Bacon. Ça ne m'étonnait pas. Marcus avait la réputation de n'embaucher que des femmes splendides comme secrétaires, d'anciennes lauréates de concours de beauté. Ma mère était la seule exception : elle avait été une jeune femme superbe, mais elle n'avait pas un physique de mannequin. Elle était beaucoup plus belle que ça.

Avec un sourire éclatant, la plantureuse Smoki m'a proposé un café ou une eau minérale, mais je n'avais besoin de rien.

– Marshall est encore en réunion, mais il tient à vous recevoir dès qu'elle se terminera. J'ai peur que ça dure un petit moment, malgré tout. Vous préférez repasser plus tard ?

– Non, je vais l'attendre.

– Permettez au moins que je vous conduise dans une salle de conférence, vous pourrez utiliser le téléphone et l'ordinateur. Je suis ravie de faire votre connaissance, a-t-elle ajouté en me guidant.

Au détour d'un couloir, j'ai aperçu l'ancienne salle des marchés. À présent tous les postes de travail étaient inoccupés, les ordinateurs éteints. L'endroit était silencieux comme une tombe.

– Nous sommes tous malades d'inquiétude pour Alexa.

– Il faut garder la foi, ai-je dit, ne sachant que répondre.

– Il paraît que votre maman la gardait quand elle était petite ? Francine est adorable.

– Je ne vais pas dire le contraire.

– Il lui arrive de me téléphoner pour s'assurer que tout va bien. Elle est très attachée à M. Marcus.

Avant de me faire entrer dans une salle de conférence vide, elle a

posé une main sur mon épaule et a soufflé, penchée vers moi :

– Ramenez-nous la petite, monsieur Heller.

– Je vais faire tout mon possible.

Au lieu d'attendre, j'ai décidé de me diriger vers le bureau de Marcus. Je me rappelais que son assistante était installée non loin de la porte et qu'elle me ferait barrage. Je savais aussi que Marcus disposait d'une salle à manger privée à côté de son bureau. Nous y avions déjeuné ensemble une fois, et le personnel empruntait un couloir de service.

Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour le retrouver. À l'une de ses extrémités se trouvaient les toilettes pour hommes et il reliait un petit office à la salle du conseil d'administration et à la salle à manger de Marcus. Celle-ci était sombre, déserte et bien rangée, comme si personne ne l'avait utilisée récemment. La porte du bureau était fermée mais, en m'approchant, j'ai surpris les accents d'une querelle. De simples bribes, pour commencer. Une discussion entre Marcus et un deuxième homme. La voix de Marcus, plus forte et plus expressive, se reconnaissait aisément. Son interlocuteur, calme et posé, était difficilement audible.

Le visiteur : ... plus doucement, maintenant.

Marcus : Ce n'était pas le but ?

Le visiteur : ... il fallait s'y attendre.

Marcus : Si elle meurt, ce sera ta faute, tu m'entends ? Tu l'auras sur la conscience. À supposer que tu en aies toujours une.

Le visiteur : ... se débrouiller pour que tu restes en vie...

Marcus : Je me fiche de ce qui peut m'arriver, dorénavant. Ma vie est terminée. Ma fille est la seule...

Le visiteur : ... pendant des années tu as été la solution... et s'ils décident que tu es devenu le problème... imagine quelle sera leur solution à eux...

Marcus : ... de mon côté !

Le visiteur : ...veux bien être dans ton camp. Pourvu que tu sois dans le mien.

Marcus (haussant le ton) : ... ce que tu voulais, et je l'ai fait. Tout ce que tu m'as demandé !

Le visiteur : ... que je te dise les choses clairement, Marshall ? « Le financier désespéré se donne la mort à son domicile de Manchester. »

J'ai poussé la porte et je suis entré dans la pièce. Marcus était assis derrière un grand bureau en verre jonché de paperasses.

Le visiteur installé en face de lui n'était autre que David Schechter.

58.

– Nicky ! s'est exclamé Marcus. Qu'est-ce que... Smoki ne t'a pas conduit dans une salle de conférence...

– Il écoutait aux portes, a coupé Schechter. Je me trompe, monsieur Heller ?

– Pas du tout. J'ai entendu toute votre conversation.

– À compter de maintenant, nous nous dispenserons de vos services.

– Ce n'est pas vous qui m'employez.

– Schecky, laisse-moi lui dire un mot. C'est un *mensch*, je t'assure.

Schechter s'est levé en rajustant sa veste en tweed et a lancé en sortant :

– J'attends ton coup de fil.

J'ai pris place sur le siège encore tiède qu'il venait de quitter.

– Marshall, quel pouvoir a-t-il sur toi ?

– Pardon ?

– Tu m'as chargé de retrouver Alexa et pour ça il faut que tu joues franc-jeu avec moi. Dans le cas contraire, tu sais très bien ce qui va lui arriver.

Marcus avait les yeux vitreux et injectés de sang, soulignés de poches bouffies.

– Nick, c'est une affaire personnelle. Tu n'as pas à t'en mêler.

– Je sais à quel point tu aimes Alexa...

– Elle est ce que j'ai de plus précieux au monde, a-t-il admis avec des larmes dans les yeux.

– Il m'a fallu un moment pour comprendre ce qui te poussait à me cacher la seule chose qui m'aurait permis de retrouver ta fille. En définitive, c'est Schechter qui te fait du chantage. Il s'oppose à ce que tu coopères avec les ravisseurs. Et je pense deviner pourquoi tu m'as choisi.

Il a fait pivoter son fauteuil pour contempler l'océan, comme s'il devait lui fournir une réponse. En tout cas, ça lui permettait d'éviter mon regard.

– Si je t'ai engagé, c'est que je te tiens pour la seule personne capable de retrouver Alexa.

– Non, ai-je doucement corrigé. La raison de ton choix, c'est que tu

y voyais le seul moyen de la récupérer sans te plier à leurs exigences.

Marcus s'est tourné lentement vers moi.

– Est-ce que ça te blesse ?

– J'ai connu pire, mais peu importe. Tu me mènes en bateau depuis le début. Tu m'as fait croire que tu avais averti la police, tu as passé sous silence tes transactions avec des criminels, ainsi que tes déboires financiers. Aujourd'hui, ils te réclament le dossier Mercury – il s'agit bien d'un dossier, n'est-ce pas ? – et toi tu prétends ne rien y comprendre. Je vais te poser une question : penses-tu un instant que David Schechter se soucie de la vie d'Alexa ?

Marcus a encaissé le choc, mais il n'a pas protesté.

– Quels que soient les moyens de pression dont il dispose, es-tu prêt à lui sacrifier ta fille ?

Son visage s'est crispé, et il s'est couvert les yeux comme un enfant pour pleurer en silence.

– Il faut que je sache ce que contient Mercury, ensuite nous pourrons prendre nos dispositions. Nous nous arrangerons pour que tu répondes à la demande des ravisseurs sans avoir à affronter... ce qui te fait si peur.

Marcus ne cessait de sangloter. Je me suis dirigé vers la porte, me retournant une dernière fois avant de partir :

– Avant d'épouser Belinda, tu avais pris quelques renseignements sur elle ?

Il a baissé les mains, le visage rouge et humide de larmes.

– Belinda ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

– Dans le cadre de mon enquête, je suis tombé sur certaines informations... je ne suis pas sûr que tu aies envie de les connaître.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je regrette infiniment de te dire ça, mais elle n'a jamais été hôtesse de l'air. Elle ne travaillait pas pour Delta Airlines.

– Nicky, je t'en prie...

– Et elle n'est pas non plus originaire de Géorgie. Elle vient du New Jersey.

Marshall a secoué la tête en soupirant, l'air de ne pas y croire. Peut-être lui était-il trop pénible de faire face à la douloureuse vérité, d'accepter d'avoir été trompé par la femme qu'il aimait ?

– C'était une call-girl, Marshall. Une escort girl. Ça ne change peut-être rien pour toi, mais j'ai pensé qu'il me fallait t'avertir.

– Nicky, mon grand, deviens un peu adulte. Belinda est quelqu'un de sensible. Pour une raison *meshugge*, ça la gênerait beaucoup que les gens apprennent comment on s'est vraiment rencontrés.

Le vieux salopard. Un sourire s'est dessiné sur mes lèvres tandis que je regagnais la sortie. Je l'ai entendu me hêler :

– N'abandonne pas, s'il te plaît !

J'ai rétorqué sans me retourner :

– Je ne risque pas, n'aie pas peur. Impossible de se débarrasser de moi. Tu en viendras peut-être à le regretter.

59.

Quand il entendit les cris de la fille, Dragomir était assis devant son écran, dans la véranda à l'odeur de moisi, à l'arrière de la maison.

Bizarre. Il avait pourtant coupé le son des enceintes. Les cris étaient lointains, à peine audibles, mais c'était indubitablement sa voix. Comment pouvait-il l'entendre, alors qu'elle était trois mètres sous terre ? Était-ce la solitude qui travaillait son imagination ?

Il se leva et traîna sa chaise de salle à manger jusqu'à la porte pour écouter plus attentivement. Les cris provenaient de l'extérieur. Ténus et affaiblis par la distance, pareils au bourdonnement d'une mouche.

Il sortit sur le porche et prêta l'oreille. Le son lui arrivait du jardin, ou même du bois au-delà. Ce n'était peut-être pas elle, tout compte fait. C'est alors qu'il avisa le tuyau en PVC gris qui affleurait du sol au milieu du terrain. Le conduit d'aération qui évacuait l'air vicié transportait aussi les cris de la fille.

Elle avait un sacré coffre, celle-là. Normalement, elle aurait déjà dû renoncer.

Heureusement qu'elle était profondément ensevelie.

Quand l'idée était venue à Dragomir de la placer sous terre, il y avait vu un véritable coup de génie. Après tout, le dossier fourni par le Client contenait un rapport psychiatrique indiquant que la cible souffrait d'une claustrophobie pathologique.

Bien entendu, être enterré vivant faisait partie des terreurs viscérales enracinées chez tout un chacun. Son pouvoir de coercition s'étendait bien au-delà des méthodes de kidnapping conventionnelles.

Mais il avait une raison plus profonde d'agir ainsi.

Trois mètres sous terre, la fille était à l'abri, hors de sa portée.

Si elle avait été aisément accessible et placée sous son contrôle direct, comme une irrésistible pâtisserie rangée au réfrigérateur, il aurait cédé à la tentation de lui faire du mal. Il l'aurait violée et tuée, comme il l'avait fait à tant de jolies jeunes femmes. Jamais il n'aurait réussi à maîtriser ses pulsions. Et ça ne lui aurait attiré que des ennuis.

Il revoyait encore ce chiot qu'on lui avait donné dans son enfance, la douceur et la fragilité qu'il avait tant aimées. Mais comment pouvait-on apprécier pleinement tant de délicatesse sans briser les os

minuscules ? Il n'était pas capable de résister.

L'ensevelir trois mètres sous terre, c'était comme placer un verrou sur le réfrigérateur.

Il était tellement fasciné par ses plaintes, aussi faibles qu'une émission radio mal réglée, qu'il faillit ne pas entendre le bruit plus fort des pneus qui crissaient sur le chemin de terre, devant la maison. Si c'était encore le voisin qui cherchait son crétin de clébard, il faudrait qu'il règle le problème une bonne fois pour toutes.

Il rentra dans la maison et passa à l'avant pour observer par la fenêtre. Un véhicule de police bleu foncé, sur lequel se découpait en blanc POLICE DE PINE RIDGE.

Il ignorait que la ville possédait son propre service.

Un jeune homme dégingandé en sortit, observant la maison avec une appréhension visible. Un grand échalas de vingt-cinq ans environ, affublé d'oreilles décollées.

Quand il sonna à la porte, Dragomir avait coiffé une perruque blonde, longue sur la nuque.

Le flic devait venir à propos du chien. Il se balançait d'un pied sur l'autre devant la porte, ses longs bras maigres ballant.

– Bonjour, je suis l'officier Kent. Vous permettez que je vous pose quelques questions ?

60.

Quand j'ai regagné le bureau en fin d'après-midi, Jillian était assise par terre, occupée à faire des cartons. Je me demandais bien pourquoi, mais je n'allais pas m'en mêler. À mon entrée, elle a levé vers moi son visage rougi et sillonné de larmes.

– Au revoir, monsieur Heller.

Préoccupé comme je l'étais, j'ai mis quelques secondes à réagir.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ?

– Avant de m'en aller, j'aimerais vous présenter des excuses.

– Au sujet de votre tenue ? Ne dites pas de bêtises.

– Non, à cause de la carte de vœux.

– Quoi ?

– Quelqu'un m'a envoyé ses vœux par Internet et j'ai ouvert le mail au bureau.

– C'est ce qui justifie votre départ ?

– Dorothy ne vous a rien raconté ?

– C'est elle qui vous flanque dehors ?

– Non, j'ai décidé de démissionner, a-t-elle déclaré, levant le menton dans une attitude d'orgueil ou de défi. J'étais pourtant en train de me dire que, pour une entreprise américaine, c'était pas trop pourri, chez vous.

– Je suis ravi de l'apprendre. Vous voulez bien m'expliquer depuis le début ?

– Je pense que ce message contenait une espèce de logiciel espion, vous voyez ? D'après Dorothy, c'est comme ça que quelqu'un est entré sur votre serveur personnel pour explorer vos fichiers et copier les codes de votre système de sécurité.

– C'était vous, alors ?

– Je... je pensais qu'elle vous avait prévenu...

– Désolé, Jillian, mais le moment est très mal choisi pour une démission. N'y pensez même pas. Défaites-moi ces cartons et retournez au standard.

Elle m'a jeté un regard perplexe.

– Allez, au boulot !

Comme je me dirigeais vers le bureau de Dorothy, elle m'a rappelé.

– Monsieur Heller ? Je vous ai entendu parler de cette chouette tatouée.

– Et alors ?

– J'ai peut-être une idée. Mon frère a travaillé...

– Dans un salon de tatouage, vous l'avez déjà dit. Vous savez ce qui me rendrait vraiment service ? Que vous appreniez à vous servir correctement du téléphone.

61.

Plus je pensais à Marshall et Belinda Marcus, plus je trouvais que quelque chose clochait.

Quand je travaillais chez Stoddard à Washington, j'avais collaboré avec un cyber-enquêteur chevronné du New Jersey, un certain Mo Gandle. J'ai décidé de le contacter.

– J'aimerais que tu te renseignes sur sa période d'emploi chez VIP Exxxecutive Service, à Trenton. Fouille dans son passé aussi loin que possible.

Dorothy contemplant son écran d'ordinateur, le menton appuyé entre les mains. C'était la séquence de la vidéo où Alexa parlait à son père, avec ses yeux caves et ses cheveux emmêlés. *Je ne supporte plus d'être ici, papa !*

L'image s'est figée avant de se décomposer en petits carrés colorés aux mouvements aléatoires.

Le film a repris et Alexa a poursuivi : *Ils veulent Mercury, papa...*

– Je viens de réintégrer Jillian.

Dorothy a repassé le même extrait. Les paroles d'Alexa, l'image qui s'arrêtait et se fragmentait avant de redevenir lisible.

– Je ne l'avais pas virée, a-t-elle distraitemment rectifié.

– Je lui ai dit qu'il n'était pas question qu'elle parte. Qu'est-ce que tu fais ?

– Je me cogne la tête contre un mur, si tu veux savoir.

– Je peux t'aider ?

– Oui, fiche-moi à la porte.

– Toi aussi ? N'y compte pas.

– Alors je démissionne.

– C'est totalement exclu, personne ne s'en va d'ici. Raconte-moi tes soucis.

Dorothy s'est expliquée très posément, révélant une partie d'elle-même que je ne connaissais pas.

– Tu sais très bien que je ne déclarerai jamais forfait, ce n'est pas dans mes habitudes. Mais je ne mérite pas mon salaire, tu me paies pour une chose que je suis incapable de faire. Tu vois, je suis en train

de rater la mission la plus importante que tu m'aies jamais confiée.

Les larmes faisaient briller ses yeux.

– Ne dis pas ça, ai-je fait en posant ma main sur la sienne. Où est donc passée la fière Dorothy que j'aimais tant ?

– Elle a eu une révélation.

– Dorothy, je conçois très bien que tu sois frustrée, mais j'ai besoin que tu mettes les bouchées doubles. Et je pensais que tu ne baissais jamais les bras. Qu'est-ce qu'il dit, déjà, ton père ?

– Têtue comme une mule. Nick, a-t-elle poursuivi d'une petite voix, je n'arrête pas de penser à cette jeune fille, à ce qu'elle doit endurer. Je prie pour elle, je ne cesse de me demander qui peut faire une chose pareille à une gamine innocente. Je me sens complètement démunie.

– Ce n'est pas à toi de la sauver.

Son regard tourmenté étincelait d'une lueur farouche.

– Il est dit dans l'Évangile de Jean : « Nous savons que nous sommes les enfants de Dieu et que ce monde est sous la domination du Malin. » Jusqu'à présent, je ne voyais pas très bien ce que ça pouvait signifier. Que c'était Satan qui menait la danse ? Aujourd'hui, je crois comprendre. Peut-être qu'il existe en ce monde une forme du mal que même Dieu n'est pas à même de combattre. Et que c'est une question fondamentale.

– Pourquoi le juste doit-il souffrir, c'est ça ? J'ai renoncé à réfléchir à des questions aussi graves. Je fais profil bas et je continue mon boulot, c'est tout.

– Pardonne-moi, Nick, j'avais promis que la religion n'interférerait pas avec le travail.

– Je n'ai jamais rien exigé de tel. Maintenant dis-moi ce qui te chiffonne.

Elle a à peine hésité avant de répondre.

– Écoute ça.

Elle a relancé la vidéo sur la séquence de tout à l'heure en montant simplement le son. Un bourdonnement de plus en plus fort s'est élevé sous la voix d'Alexa, et puis l'image s'est bloquée et désintégrée.

– Tu as entendu ce bruit ?

– Un camion ou une voiture, comme on le pensait. Et ensuite ?

– Note bien que chaque fois qu'on entend ce bruit, le film s'interrompt juste après. C'est systématique.

– Je vois.

– S'il s'agissait d'un camion, d'une voiture ou même d'un train, ils ne brouilleraient pas la transmission.

– Et puis ?

Dorothy m'a décoché son fameux Regard, les yeux agrandis par la colère et les sourcils froncés. De quoi changer en pierre les simples mortels. Même Stoddard, notre ancien chef, le trouvait si perturbant

qu'il évitait de traiter directement avec elle, sauf en cas d'absolue nécessité. Autant essayer de regarder le soleil en face.

– Tu veux savoir ? Tout ça va nous apprendre où se trouve Alexa Marcus.

62.

– Il y a un souci, officier ?

Dragomir avait appris que les policiers américains, avides d'un respect qu'on ne leur témoignait que rarement, adoraient qu'on mentionne leur grade.

– Rien de bien grave, monsieur. Nous préférons simplement nous présenter pour que vous sachiez où vous adresser en cas de problème.

Les joues et les oreilles du jeune homme avaient pris une couleur écarlate et son sourire lui dénudait les gencives.

– C'est bien de savoir, fit Dragomir, écorchant délibérément son anglais pour se donner l'air inoffensif.

L'astuce marchait avec tout le monde, il l'avait bien remarqué. Il avait pris l'habitude d'étudier les gens comme un entomologiste examine les spécimens de papillons.

Le policier se dandinait d'un pied sur l'autre en faisant craquer le plancher du porche, tapotant ses cuisses du bout des doigts.

– Vous travaillez pour les Alderson, si je comprends bien.

Dragomir prit un air modeste.

– Oh, je suis juste le gardien, ici. Je travaille pour la famille. Des petits travaux.

– Ah, oui. Apparemment, un voisin a remarqué du matériel de construction devant la maison.

– Oui ?

– Je voulais seulement m'assurer qu'il n'y avait pas d'infraction... par rapport au permis de construire et tout ça, quand on décide d'agrandir...

Ce gamin ne possédait pas la moindre autorité, il avait même l'air de s'excuser d'être là. Pas comme la police russe qui traitait toujours les gens comme des criminels.

– Non, je fais juste l'extérieur. Le propriétaire veut un jardin en terrasse.

– Vous permettez que je jette un coup d'œil à l'arrière ?

Il dépassait les bornes, cette fois. Si Dragomir exigeait un mandat de perquisition, ce gars rappliquerait une heure plus tard avec deux collègues et un document signé par le juge. Ils fouilleraient même la

maison, pour le plaisir d'étaler leurs droits.

– Allez-y, je vous en prie, fit poliment Dragomir.

L'officier Kent parut soulagé.

– C'est juste manière de dire au chef que j'ai fait mon boulot, vous savez.

Dragomir contourna la maison à la suite du policier et ils se retrouvèrent sur le terrain nu. L'officier avait l'air d'observer les traces de pneus et le tuyau gris planté au milieu.

– C'est une fosse septique, ça, Andros ? demanda-t-il en s'approchant.

Dragomir se figea sur place. Il n'avait pas dit son nom au policier. Le voisin avait dû le renseigner.

Ce détail le remplit d'inquiétude.

– Ça sert à aérer la terre... À cause du compost...

Il avait improvisé de son mieux.

– Vous parlez du méthane qui s'accumule ?

Dragomir se borna à hausser les épaules. Il ne parlait pas bien anglais, lui, il se contentait d'exécuter les ordres. Il n'était qu'un simple employé.

– Pour une fosse septique, il faut demander un permis, vous êtes au courant ?

La figure du flic était rouge comme un borch froid.

– Pas de fosse septique, lui assura Dragomir en souriant.

Des petits cris étouffés s'échappèrent du conduit et le policier pencha la tête de côté. Ses ridicules oreilles semblaient s'agiter.

– Vous avez entendu ?

– Non, fit Dragomir en secouant lentement la tête.

Les cris de la fille étaient devenus plus forts et plus distincts.

AU SECOURS AIDEZ-MOI JE VOUS EN PRIE MON DIEU

– On dirait que ça vient de là-dessous, fit le policier. Bizarre, quand même.

63.

– Je t'écoute, ai-je dit à Dorothy.

– Bon, a-t-elle fait en soupirant, on va commencer par la question de base : comment fonctionne leur accès Internet ? Ça m'étonnerait qu'ils aient une connexion haut débit.

– Pourquoi pas ?

Dorothy s'est renversée dans son fauteuil, les bras croisés.

– Mes parents habitent en Caroline du Nord, comme tu le sais. Il y a deux ans de ça, ils ont décidé de s'abonner au câble pour profiter des chaînes cinéma. Et là, on leur a répondu que c'était impossible, alors ils ont été obligés de mettre une parabole sur le toit. Un jour, j'ai regardé un film chez eux, l'image se brouillait sans arrêt. C'était insupportable. J'ai posé des questions sur la qualité de l'installation, ma mère m'a expliqué que ça arrivait chaque fois qu'un avion survolait la maison. Il fallait faire avec. Ils habitent à côté de l'aéroport Charlotte-Douglas, juste au-dessous du couloir aérien. C'est très bruyant. Et, effectivement, j'ai remarqué que si un avion passait, ça bousillait la transmission.

– Je comprends. Si les ravisseurs sont terrés au fond d'un bois ou du moins dans une zone rurale qui ne reçoit pas le haut débit, le satellite est leur seul moyen de se connecter. Tu crois qu'un avion est susceptible de brouiller le signal ?

– Évidemment. Il suffit d'un gros orage. Un satellite fonctionne par visibilité directe, si un obstacle vient à s'interposer entre lui et la parabole, le signal est forcément interrompu. Un gros avion qui volerait à basse altitude, par exemple. Même si ça ne dure qu'une fraction de seconde, la vidéo est coupée.

– Bon. Admettons que le bruit qu'on a entendu venait bien d'un réacteur et qu'il y a un aéroport dans les environs. Tu dirais qu'il est à quelle distance ?

– C'est difficile à estimer. Suffisamment près, en tout cas, pour qu'un avion qui décolle ou qui atterrit passe assez bas pour faire écran au satellite. Tout dépend de la taille de l'appareil et de sa vitesse.

– Tu te rends compte du nombre d'aéroports qu'il y a en Amérique ?

– Ah bon ? a rétorqué Dorothy. J'y avais pas du tout réfléchi. Mais

si on a les moyens d'affiner la recherche, les choses se simplifient pas mal.

– Je pense que c'est possible.

– Et alors ?

– Le New Hampshire.

Je lui ai décrit l'analyse de George Devlin, qui prouvait que M. X avait emmené Alexa de l'autre côté de la frontière.

Dorothy m'a écouté, le regard lointain, puis a déclaré après un bref silence :

– C'est une information très précieuse. J'ignore combien il y a d'aéroports dans l'État, mais le total devrait être beaucoup plus gérable.

– On peut peut-être réduire encore. Cet horrible site, CamFriendz, tu sais s'il envoie des vidéos en temps réel ?

– Ils prétendent que oui. Et je pense que c'est vrai, à quelques secondes près. Il faut juste prendre en compte la lenteur de certaines connexions et le décalage du serveur. Il peut y avoir cinq secondes d'écart.

– Il faut comparer l'heure à celle des horaires de vol enregistrés dans la base de données de l'Agence fédérale de l'aviation civile.

– Tu crois qu'elle existe ?

– Bien sûr que oui. Disons qu'on cherche les aéroports du New Hampshire – allez, poussons jusqu'au Massachusetts et au Maine pour plus de sécurité – qui afficheraient des horaires de vol compatibles avec les coupures de la vidéo.

Dorothy a approuvé énergiquement.

– On peut même resserrer nos critères. Il y a bien eu deux interruptions distinctes pendant la diffusion d'un des films ?

– En effet.

– Ça nous indique donc l'intervalle de temps exact entre deux vols.

– Pas mal, boss, a fait Dorothy avec un sourire radieux.

– L'idée est venue de toi.

La chose que j'ai apprise en montant ma propre boîte, c'est que le chef ne doit jamais s'attribuer le mérite de quoi que ce soit.

– Tu peux visiter la base de données sécurisée de l'Aviation civile ?

– Certainement pas.

– Bon, je vais contacter Diana. Le FBI doit avoir un moyen.

– Excusez-moi ?

Jillian Alperin se tenait timidement sur le pas de la porte.

– Il y a un problème ? a lancé Dorothy. On est en réunion.

– J'avais oublié de sortir ça de la photocopieuse.

Elle nous a montré un tirage couleur en grand format, sur papier glacé. Un agrandissement du tatouage du ravisseur d'Alexa, enregistré sur l'iPhone. Dorothy l'a prise en la remerciant.

- Je crois savoir ce que c'est, a risqué Jillian.
- Une chouette, on s'en est aperçus. Merci quand même.

Jillian nous a fait voir ce qu'elle avait apporté avec elle. Un livre de poche. Sur la couverture, une chouette en noir et blanc était dessinée, identique au motif de la photographie.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Un bouquin sur les tatouages, c'est mon frère qui l'a trouvé. L'ouvrage s'intitulait *Criminal Tattoos of Russia*.
- Dorothy, quelle heure est-il en Russie, actuellement ?

64.

Une de mes meilleures sources en Russie était un ancien du KGB, un général major nommé Anatoli Vasilenko. Un bonhomme fluet qui devait friser les soixante-dix ans, avec un profil d'aigle et l'allure d'un doyen de Cambridge. Quand l'URSS s'était effondrée, il œuvrait déjà à assurer son avenir.

Je ne prétendrai pas qu'il attirait ma sympathie – j'avais rarement croisé une personnalité aussi mercenaire –, mais il savait se montrer charmant, affable, et son carnet d'adresses avait de quoi faire rêver. Si on acceptait d'y mettre le prix, il n'y avait quasiment pas d'information qu'il ne soit capable de dénicher.

Tolya savait toujours qui contacter, qui soudoyer ou à qui flanquer la frousse. Si un de mes clients soupçonnait le directeur de l'usine de Moscou de détournement de fonds, Tolya n'avait qu'à passer un coup de fil pour régler la question. Le type se faisait embarquer pour un interrogatoire et il en ressortait tellement mort de trouille qu'il n'aurait même plus osé barboter un trombone.

J'ai réussi à le joindre à l'heure du dîner. À en juger par le bruit de fond, il n'était pas à son domicile.

– Je ne t'ai jamais emmené au Turandot, Nicholas ? Attends un instant, je me déplace vers un endroit plus calme.

– Si, j'y suis allé deux fois. Soupe d'ailerons de requins, si je me souviens bien.

Le restaurant en question, situé tout près du Kremlin, avait les faveurs des oligarques russes, des officiels du gouvernement et des chefs mafieux – beaucoup étant les trois à la fois. Réplique d'un palais de style baroque, l'établissement possédait une cour en marbre de Venise, des statues de dieux romains, des tapisseries d'Aubusson et un lustre en cristal de la taille d'une montgolfière. À l'extérieur, des vigiles baraqués surveillaient les Bentley des clients en fumant une cigarette.

Quand Tolya a repris la communication, la rumeur avait cessé.

– Voilà qui est mieux. Rien de plus redoutable qu'une tablée de Tatars ivres.

Bon nombre d'Américains ne s'exprimaient pas dans un anglais

aussi choisi. À se demander si le KGB leur apprenait à parler comme des aristocrates britanniques.

– Sacrée photo, celle que tu m’as envoyée.

– Explique-moi.

– Le tatouage. C’est la Sova.

– Qui ça ?

– Sova signifie « chouette » en langue russe, et ça désigne également une organisation criminelle.

– La mafia russe ?

– Non, rien d’aussi structuré. Il s’agirait plutôt d’un réseau relativement informel qui regroupe des hommes ayant purgé une peine dans la même prison.

– Laquelle ?

– La colonie numéro 1 de Kopeïsk. Difficile de faire pire.

– Tu aurais une liste de tous les membres de la Sova ?

– Tous les membres de la Sova ? a-t-il répété en riant. Je le voudrais bien. Je serais soit très riche... soit très mort.

– Tu dois quand même connaître quelques noms.

– En quoi ça t’intéresse ?

Je lui ai résumé l’affaire.

– La situation se présente très mal. Surtout pour la fille de ton client.

– Pourquoi ?

– Ces gens sont spécialement dangereux, Nicholas. Des criminels récidivistes de la pire engeance.

– C’est ce que j’ai cru comprendre.

– Non, tu ne mesures pas à quel point. Ces gens-là évoluent en marge des pratiques habituelles. Disons qu’ils ne se laissent pas freiner par les principes de la morale établie.

– C’est-à-dire ?

– Il y a eu une sale histoire aux États-Unis, dernièrement. Tu te souviens de cette agression chez des particuliers, dans le Connecticut ?

– Non, rappelle-moi ce qui s’est passé.

– C’était à Darien, il me semble, une banlieue cossue du Connecticut. Un véritable cauchemar. Un soir, un médecin, son épouse et leurs trois filles ont reçu la visite de cambrioleurs. Ils ont frappé le mari à coups de batte de baseball, ils l’ont ligoté et jeté dans l’escalier de la cave. Ensuite, ils ont attaché les filles à leurs lits et les ont violées pendant sept heures. Pour finir, ils ont arrosé la femme d’essence et ont mis le feu...

J’en avais assez entendu comme ça.

– Je vois. C’étaient des membres de la Sova ?

– Oui. Il me semble que l’un des deux s’est fait tuer lors d’une tentative d’arrestation. Le deuxième court toujours.

- Ils étaient venus pour voler ?
- Non, simple divertissement.
- Pardon ?

Un nœud glacé s'était formé au creux de mon ventre.

- Tu as bien entendu. Pour eux il s'agissait d'un jeu. Les gars de la Sova sont capables de commettre des actes purement inconcevables pour un individu normal. Ce sont des hommes de main parfaits. Ils louent leurs services, si tu veux. Si quelqu'un cherche des exécuteurs de basses œuvres, il engage deux membres de la Sova.

- Qui les embauche ? La mafia russe ?

- Non, c'est assez rare. Quand il s'agit de violence, les mafieux russes ont leurs propres spécialistes.

- Qui d'autre, alors ?

- Certains oligarques. Nos milliardaires russes frais émoulus. Ils ont régulièrement besoin de tueurs, quelques-uns sont connus pour avoir recours à la Sova.

- Lesquels, en particulier ?

- Nicholas, a-t-il protesté en riant. On n'a même pas abordé la question des tarifs ! Ne précipitons pas les choses.

Quand il m'a annoncé le montant, j'ai bien failli lui répondre de se carrer ses devises étrangères là où je pense. C'était du grand banditisme, mais j'ai accepté quand même.

- Excellent, a-t-il conclu. Je vais passer quelques coups de fil.

65.

Dragomir apprenait vite.

Cette fois, il utilisa correctement le couteau Wasp. Avant même d'avoir le temps de se retourner, le jeune officier de police avait la lame plantée dans le flanc, enfoncée jusqu'à la garde à une vitesse fulgurante.

Dragomir appuya sur le bouton et entendit un sifflement et un pop.

L'officier Kent s'écroula au sol. On aurait pu croire qu'il avait décidé de s'asseoir au milieu du jardin, mais la position contorsionnée de ses jambes aurait été trop douloureuse pour un homme vivant.

Il mourut sur le coup, ou presque. Ses organes internes s'étaient dilatés et gelés en même temps. Il avait le ventre gonflé, comme si une bedaine de buveur de bière lui était venue en un instant.

Alors qu'il hissait sur ses épaules le corps inerte, Dragomir entendit grésiller la radio du policier.

66.

Diana et moi avions rendez-vous au Sheep's Head Tavern, une imitation de pub irlandais située dans Government Center, près des bureaux du FBI. Elle avait tout juste le temps de dîner sur le pouce avant de retourner travailler. Ça me convenait très bien : une longue nuit m'attendait ensuite.

Comme la terrasse était bondée, nous nous sommes installés dans un box à l'intérieur. Le décor faisait ancien, mais le bois avait été verni en sombre et artificiellement éraillé pour paraître plus authentique. Les murs étaient couverts de vieilles enseignes de pub, et le bar sculpté s'ornait de caractères celtiques et d'anciennes publicités de Guinness. Le choix des bières à la tireuse était assez vaste – beaucoup de petites brasseries américaines, plus quelques marques allemandes.

Diana portait un jean noir et un haut turquoise qui soulignaient ses formes, sans toutefois avoir l'air déplacés dans un contexte professionnel.

– Je suis désolée, mais je n'ai rien pour toi. Nos recherches dans la base de données de l'Aviation civile n'ont abouti à rien.

– Elle est mise à jour à quelle fréquence ?

– En continu, ça se fait en temps réel.

– Et elle est exhaustive ?

– Oui, elle couvre les aéroports publics et les aérodromes privés.

– L'idée avait l'air brillante, mais il y a parfois de bonnes idées qui ne mènent à rien. Merci quand même d'avoir essayé. J'ai quelque chose pour toi, au fait.

– Des mauvaises nouvelles ?

– Non, mais je pense que ça ne va pas te plaire.

Je lui ai tendu le mobile de Mauricio Perreira enfermé dans un sachet zippé.

Elle l'a considéré quelques secondes.

– Tu peux m'expliquer ce que ça veut dire ?

Je lui ai tout raconté.

– Tu l'as pris à son domicile ?

– Oui.

– Sans m'en parler.
– Je regrette, mais Snyder ne m'inspire pas confiance.
Diana a pincé les lèvres, les narines dilatées par la colère.
– J'ai eu tort de te le cacher, j'en ai bien conscience.
Sans répondre, Diana a fixé la table, les joues cramoisies.
– Dis-moi quelque chose.
Elle a fini par lever les yeux sur moi.
– Est-ce que ça valait la peine, au moins ? Tu te rends bien compte qu'on ne pourra pas l'exploiter comme pièce à conviction devant un tribunal ? Tu n'as pas respecté la chaîne de responsabilité.
– Ça m'étonnerait que le FBI intente un procès à un mort.
– Je parlais du véritable responsable. Nos procédures ne sont pas complètement arbitraires, tu sais.
– Toi, tu marches toujours dans les clous.
– C'est vrai, Nico, j'ai tendance à me plier aux règles. Alors que toi, tu n'es pas très doué pour t'intégrer à une structure. Tu as toujours traité la hiérarchie par-dessus la jambe.
– La dernière structure dont j'ai fait partie m'a expédié en Irak.
– Nous poursuivons des objectifs semblables, toi et moi, mais nous n'employons pas les mêmes méthodes. Cela dit, tu es censé obéir à nos propres règles tant que tu collabores avec nous.
– C'est compris.
Elle a posé sur moi un regard intense.
– Ne me refais jamais une chose pareille.
– Je te le promets.
– Bon, j'espère au moins que ça t'a avancé à quelque chose.
– Oui. J'ai son numéro de téléphone et probablement celui du commanditaire, le seul numéro archivé dans son répertoire. Un de mes informateurs a placé ces numéros, ainsi que celui d'Alexa, sur un plan du réseau des antennes relais, et il a réussi à reconstituer leur itinéraire.

Diana semblait perplexe.

– Comment il s'est débrouillé pour obtenir le plan ?
– Je ne veux pas le savoir. Tout ce qui compte, c'est qu'ils semblent avoir pris la direction du nord, vers le New Hampshire.
– Ce qui signifie que le ravisseur venait de là-bas ?
– Oui, mais le principal, c'est qu'il a dû y emmener Alexa.
– À quel endroit précis ?
– On n'en sait pas davantage. Quelque part dans le New Hampshire.
– C'est déjà pas mal, mais il va nous falloir des informations plus pointues. Sinon, c'est fichu d'avance.
– Et le tatouage, qu'est-ce que tu en penses ?
– Aucun de nos expats n'a été capable de nous éclairer sur ce point.
– De mon côté, j'ai une source très intéressante à Moscou qui passe

des coups de fils pour mon compte.

– À Moscou ?

– Oui, la chouette est un tatouage de prisonnier russe.

– D'où tu tiens ça, toi ?

– De ma jeune secrétaire cent pour cent végétalienne, si tu veux savoir. Si, si, je suis sérieux. C'est un peu compliqué. Ce tatouage est le signe distinctif des membres de la Sova, un gang d'anciens détenus russes.

Diana a inscrit quelque chose sur son petit bloc-notes.

– Si le ravisseur d'Alexa est d'origine russe, ça implique qu'il travaille pour des compatriotes ?

– Pas nécessairement, mais je suis prêt à parier que oui. D'après mon informateur moscovite, les oligarques russes qui veulent éviter de se compromettre recrutent des types de la Sova pour les charger du sale boulot. Il va m'aider à dégrossir la liste des suspects. En attendant, je compte tirer au clair le rôle que joue David Schechter dans cette affaire.

– À quoi ça va te servir, concernant Alexa ?

Je lui ai résumé l'échange dont j'avais été témoin entre Schechter et Marshall Marcus.

– Tu penses que Schechter tient Marcus en son pouvoir ?

– Oui, incontestablement.

– Comment, selon toi ?

– Je l'ignore pour l'instant, mais le passé trouble de sa femme n'y est peut-être pas pour rien.

Devant son air éberlué, je lui ai communiqué mes dernières découvertes sur les anciennes activités de Belinda Marcus.

– J'ai confié les recherches à un détective privé. J'attends un complément d'informations, mais je pense que la réponse est ailleurs. Cette affaire est trop récente, trop anecdotique.

– Dans ce cas, comment comptes-tu découvrir les moyens de pression de Schechter ?

Je lui ai soumis le plan d'action que je venais d'échafauder.

– Tu te rends bien compte que c'est interdit par la loi ?

– Oublie que je t'en ai parlé, alors.

– Ça ne te dérange pas plus que ça, la perspective de commettre un délit ?

– Comme l'a jadis souligné un grand homme, dans les situations extrêmes, la loi cesse d'être applicable. Il est nécessaire de l'enfreindre pour en montrer les limites.

– C'est de Martin Luther King ?

– Non, du Punisher. Je vois que tu ne lis pas de bandes dessinées.

67.

Dragomir roulait maintenant sur la grand-route, soulagé de n'avoir croisé qu'un camion chargé de bois, pas un habitant du village qui aurait pu remarquer une voiture de patrouille sortant de chez Alderson et cancaner par la suite, voire poser des questions indiscrètes.

Il savait déjà où se rendre. Il avait pris la précaution d'explorer le secteur un peu plus tôt, afin de pouvoir assurer sa fuite si les choses venaient à se gâter. Et il avait découvert une étroite route déserte qui formait un virage serré en bordure d'un ravin.

Elle était bordée par une glissière de sécurité, évidemment, mais la ligne droite qui y menait n'était pas protégée, alors même que l'escarpement était tout aussi raide.

Il choisit pour s'arrêter un endroit d'où il pourrait surveiller la circulation. La voie était libre. Il s'avança alors un peu plus loin, là où la route n'était plus séparée du ravin par la barrière métallique.

Après un regard alentour, il ouvrit le coffre du véhicule de police et en tira le corps de l'officier Kent qu'il s'empressa de transporter jusqu'au siège du conducteur. Il l'y installa avec précaution, puis il sortit les sacs-poubelle du coffre.

Il était peu probable qu'on autopsie le corps. Tout le monde conclurait sans doute à un tragique accident de voiture, personne n'irait chercher plus loin. Et si on devait procéder à l'examen *post mortem*, lui il serait déjà loin, de toute façon. Il se souciait uniquement des prochaines vingt-quatre heures.

Il mit le contact et passa la première avant de pousser la voiture dans le ravin. Si le boîtier de vitesses était au point mort quand on découvrirait l'accident, un enquêteur qualifié n'aurait pas grand mal à deviner la vérité.

Dragomir ne commettait pas ce genre d'erreurs.

68.

Il était un peu plus de vingt et une heures, et la tour John Hancock, le building le plus élevé de Boston, ressemblait à un monolithe d'obsidienne. Il ne restait que quelques fenêtres éclairées ici ou là, éparpillées comme les derniers grains d'un épi de maïs. Certains occupants de l'immeuble travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ce n'était pas le cas du cabinet Batten Schechter, situé au quarante-huitième étage. Là, on ne trouvait pas de grouillots qui planchaient toute la nuit pour boucler un dossier dans les délais ou préparer une comparution. Les avocats de Batten Schechter ne trempaient que très rarement dans quelque chose d'aussi vulgaire qu'un procès public. Cette firme distinguée s'était spécialisée dans la gestion de patrimoine, et réglait de temps en temps quelques contentieux. Les affaires se résolvaient toujours par d'impitoyables tractations occultes, à quoi pouvait s'ajouter un petit mot judicieusement glissé à l'oreille d'un magistrat ou d'un officiel. C'était un peu comme la culture des champignons : ils préféraient opérer à l'abri de la lumière du jour.

Au volant de mon van Ford blanc, j'ai longé la façade arrière de la Hancock Tower, sur Trinity Place, pour accéder à l'aire de chargement. Une rangée de poteaux métalliques me barrait le passage du parking. Plusieurs écriteaux étaient affichés sur la porte : NE PAS SONNER UTILISER L'INTERPHONE PENDANT LES HEURES DE FERMETURE. J'ai appuyé sur le bouton noir et la porte métallique s'est relevée ; un petit bonhomme râblé a fait son apparition, visiblement contrarié d'être dérangé. Il était 9 h 16. Le prénom Carlos était cousu sur sa chemise bleue, au-dessus du nom de la société. Il a jeté un coup d'œil au logo de la camionnette DERDERIAN TAPIS D'ORIENT et a hoché la tête en basculant une manette. Les poteaux métalliques se sont abaissés et il m'a désigné sur l'aire de chargement un endroit où stationnaient déjà plusieurs autres véhicules. Il a absolument tenu à m'assister dans la manœuvre, me faisant des signes jusqu'à ce que le nez de mon van colle au pare-chocs du véhicule précédent.

– Vous venez pour Batten Schechter ?

J'ai hoché la tête, voulant rester poli tout en gardant mes distances. Tout ce qu'il savait, c'est qu'un employé du cabinet d'avocats avait contacté la société de gestion de l'immeuble pour signaler le passage d'une équipe de nettoyage. Elle interviendrait après vingt et une heures pour l'entretien des tapis. Bien entendu, il ignorait que c'était Dorothy l'auteur de ce coup de téléphone.

Tout avait marché comme sur des roulettes. J'avais simplement dû promettre à M. Derderian d'acheter pour mon bureau un de ses tapis, jolis mais hors de prix. En échange, il se faisait un plaisir de mettre une camionnette à ma disposition. De toute façon, il ne s'en servait jamais la nuit.

– Comment ça va ici, Carlos ?

Il m'a répondu par le « Ça va, ça va » typiquement bostonien, assaisonné d'une pointe d'accent latino.

– Y'en a beaucoup, des tapis à nettoyer, là-haut ?

– Non, juste un.

Ouvrant le hayon du van, j'ai sorti tant bien que mal une encombrante shampouineuse à tapis. Même si ce n'était pas son boulot, Carlos m'a donné un coup de main avant de me montrer une rangée de monte-charge.

L'ascenseur a pris son temps pour arriver. Il avait des parois en acier éraflées et un sol à revêtement d'aluminium. Tout en montant au quarante-huitième étage, j'ai rajusté dans ma ceinture le pistolet STI de Mauricio que je gardais au chaud dans ma boîte à gants depuis que je l'avais raflé à son domicile.

Aucune caméra n'était visible dans la cabine, mais j'ai préféré ne pas sortir mon arme, au cas où.

Les portes se sont ouvertes lentement sur un petit couloir de service éclairé au néon. Ce n'étaient sûrement pas par là que passaient les clients et les associés du cabinet. Tout en poussant ma shampouineuse, j'ai repéré quatre portes. Les entrées secondaires de quatre entreprises différentes, sur chacune une plaque en plastique gravée à son nom.

Celle de Batten Schechter était équipée d'un digicode. La firme avait sans doute de bonnes raisons d'insister sur la sécurité.

J'ai extrait de mon polochon une longue baguette de métal flexible coudée à quatre-vingt-dix degrés et terminée par un crochet. Cet outil s'appelait un Leverlock, il était vendu exclusivement aux professionnels de la sécurité et aux agences gouvernementales.

Agenouillé par terre, j'ai inséré la baguette sous la porte en manœuvrant pour attraper la poignée intérieure. J'ai tiré d'un coup sec. Treize secondes plus tard j'étais à l'intérieur.

Leur digicode sophistiqué n'avait servi à rien.

Je me trouvais dans un petit couloir où l'entreprise stockait les fournitures de bureau et le matériel d'entretien. La shampouineuse

rangée contre un mur, je me suis avancé dans la faible lumière de l'éclairage de sécurité. J'avais l'impression de quitter l'entrepont pour entrer dans la salle de réception du *Queen Mary* : moquettes moelleuses, meubles de style et portes en acajou avec plaques de cuivre.

En tant qu'associé-fondateur, David Schechter s'était réservé le bureau d'angle. Dans le renfoncement qui précédait les doubles portes en acajou menant au saint des saints, se trouvait le poste de travail de son assistante, un petit canapé et une table basse. Les portes étaient fermées à clé.

J'ai noté alors la présence d'un second digicode, discrètement fixé près du montant de la porte, à hauteur du regard. Bizarre. Dans ces conditions, le bureau de Schechter n'était pas nettoyé par les agents d'entretien qui s'occupaient du reste de l'immeuble.

Ça m'apprenait aussi qu'il contenait des choses qu'il avait tout intérêt à protéger.

Selon toute vraisemblance, le code d'accès était griffonné sur un Post-it rangé dans un tiroir de la secrétaire, mais le Leverlock restait la solution la plus rapide.

Tout était presque trop simple, finalement.

J'ai sorti de mon sac une mallette noire. À l'intérieur, un fibroscope souple s'enroulait sur son capiton en mousse comme un serpent de métal. Une gaine en tungstène résinée enveloppait un câble en fibre optique de deux mètres de long qui mesurait moins de six millimètres de diamètre.

En Irak, les brigades de neutralisation des explosifs s'en servaient pour détecter les charges cachées. Le flexible orienté selon l'angle voulu, j'ai vissé l'oculaire et adapté une lampe aux halogénures métalliques avant de glisser le câble sous la porte. Un levier sur la poignée permettait à la sonde de se promener d'un côté et de l'autre comme la trompe d'un éléphant. Ainsi, je pouvais voir de l'autre côté de la porte. L'oculaire dirigé vers le haut, j'ai inspecté le mur le plus éloigné de l'entrée. Aucune installation n'était visible. En faisant pivoter le fibroscope dans le sens opposé, j'ai constaté qu'un minuscule voyant rouge brillait au-dessus de l'encadrement de porte.

Un détecteur de mouvements. Un capteur à infrarouges passif capable de mesurer les variations de température les plus subtiles à l'intérieur d'une pièce, causées par les ondes qu'émet le corps humain. Un dispositif assez commun, mais difficile à contourner.

Puisque le voyant ne clignotait pas, le système devait être activé.

J'ai lâché quelques jurons, tâchant de me rappeler quelques astuces susceptibles de neutraliser ce genre d'appareil, mais ce n'était vraiment pas mon rayon. J'en étais réduit à manœuvrer au jugé, tant et si bien que j'ai failli abandonner toute l'opération. Allons donc, je

ne m'étais pas engagé à ce point pour baisser les bras maintenant.

69.

J'ai donc pioché quelques objets utiles dans les locaux du cabinet Batten Schechter. Derrière le bureau de la secrétaire de Schechter s'alignaient un ensemble de photos encadrées. Celle dont j'ai retiré le verre représentait une gamine à l'air paniqué, assise sur les genoux d'un père Noël de centre commercial.

Dans une réserve garnie d'emballages et d'enveloppes, j'ai déniché un lot de plaques en polystyrène qui servent à protéger les colis ainsi qu'un rouleau d'adhésif.

De retour devant le bureau de Schechter, j'ai fait passer mon Leverlock sous le tapis, au-dessous des doubles portes, et il ne m'a pas fallu dix secondes pour ouvrir.

À partir de là, les choses commençaient à se corser. Tenant le carré de polystyrène à la façon d'un bouclier, je me suis enfoncé lentement dans la pénombre inquiétante de la pièce, vaguement éclairée par les étoiles et les lumières de la ville. Si mes souvenirs étaient exacts, ce matériau devait empêcher le capteur d'enregistrer la chaleur de mon corps.

Il m'a fallu une éternité pour atteindre le mur auquel l'appareil était fixé. J'ai élevé la plaque à quelques centimètres de la lentille, mais en évitant de trop m'approcher : en cas d'obstruction totale, l'alarme se déclencherait également.

La plupart des capteurs ultramodernes souffraient d'un défaut de conception, et celui-ci n'échappait pas à la règle : son rayon de détection comprenait une « *creep zone* » permettant d'intercepter une personne rampant au sol, mais la lentille ne captait rien au-dessus du détecteur.

Abrité derrière mon écran, j'ai attrapé le petit rectangle de verre scotché à ma ceinture pour le plaquer sur la lentille, maintenu en place par la bande d'adhésif. Le voyant ne clignotait toujours pas : aucune alarme ne s'était mise en marche.

J'ai lentement relâché mon souffle.

Un capteur à infrarouge ne traverse pas une surface en verre, mais il ne l'identifie pas non plus comme un obstacle.

J'ai allumé les plafonniers. Deux des murs étaient lambrissés

d'acajou, tandis que les deux autres, presque intégralement vitrés, offraient une vue imprenable sur Back Bay, la Charles River, Bunker Hill et le port. Les lumières brillaient comme si la voûte étoilée était descendue vers la terre. Quand on dominait quotidiennement un tel panorama, on avait sûrement tendance à se prendre pour le maître du monde.

Le petit bureau de Schechter était une délicate pièce d'antiquité en acajou clair, avec des pieds galbés et un dessus en cuir repoussé. Seul un téléphone était posé dessus.

À une époque, la dimension d'un bureau était proportionnelle à l'importance de son occupant, si bien que les P-DG trônaient toujours derrière des tables de la taille d'un paquebot. La mode était passée : aujourd'hui, les gens les plus puissants optaient pour de fragiles petits bureaux, comme pour démontrer que le pouvoir exercé était d'ordre purement mental. La paperasse était réservée à la piétaille. Je n'ai repéré aucun ordinateur. Franchement, je vois mal comment on peut travailler sans outils informatiques par les temps qui courent. Sûrement l'apanage des rois.

En revanche, les coûteuses antiquités ne manquaient pas : frêles chaises de style Regency, miroirs au mercure troubles, boîtes en cuir parcheminé, consoles et guéridons. Le tapis persan finement noué, dans des tons clairs de vert olive relevé de jaunes et de rouges discrets, aurait fait saliver d'envie M. Derderian.

Dans plusieurs banques de ma connaissance, le grand chef avait pris la porte après s'être permis des dépenses somptuaires pour l'aménagement d'un bureau. Ils avaient oublié que si l'on se créait un décor digne d'un marquis de l'Ancien Régime, on risquait fort de connaître la même fin que lui : sous le tranchant de la guillotine. Du coup, les dirigeants les plus avisés choisissaient désormais leurs meubles chez des soldeurs.

Mais David Schechter n'avait pas d'actionnaires à qui rendre des comptes et sa clientèle se moquait bien que ses honoraires servent à payer un mobilier onéreux. Chez un avocat, l'argent était synonyme de réussite.

De nouvelles doubles portes en acajou se dressaient devant moi, mais celles-ci n'étaient pas verrouillées. Les lumières se sont allumées automatiquement quand je les ai ouvertes.

Les classeurs personnels de Schechter étaient là, ceux qui contenaient des informations trop sensibles pour qu'on les range avec le reste des documents, auxquels n'importe qui pouvait accéder.

Chacun des classeurs métalliques était protégé par un cadenas de haute sécurité Kaba Mas, un modèle à serrure électronique conçu pour satisfaire aux critères ultra-exigeants du gouvernement américain. Il avait la réputation d'être infaillible.

C'était peut-être vrai, mais les meubles eux-mêmes n'étaient pas inviolables. Il s'agissait d'articles standard, pas de matériel labellisé Global Supply. Autant installer un verrou à mille dollars sur une porte en contreplaqué qu'un gamin pouvait démolir d'un coup de pied.

J'ai choisi le classeur étiqueté H-O, espérant y trouver le dossier de Marshall Marcus. À genoux par terre, j'ai introduit une cale en métal entre le tiroir du bas et l'armature, et la tige de verrouillage n'a pas manqué de sauter. J'ai aussitôt ouvert le tiroir du haut pour passer en revue les noms des fichiers. C'étaient apparemment les dossiers de ses clients, actuels ou passés. Cela dit, je n'avais pas vraiment affaire à une clientèle ordinaire. J'avais sous les yeux un bottin des puissants de ce monde. Les fichiers rassemblés ici concernaient les officiels américains les plus influents des dernières décennies, les hommes et les quelques femmes qui avaient dirigé le pays. Il n'y avait pas que des célébrités parmi eux, et certains – anciens chefs de la CIA ou de l'Agence pour la sécurité nationale, juges de la Cour suprême, secrétaires du Trésor ou du département d'État, chefs de cabinet de la Maison Blanche, sénateurs et élus du Congrès – n'avaient guère laissé de trace dans les mémoires.

Il était invraisemblable que David Schechter ait représenté ne serait-ce qu'une fraction de ces gens. De toute manière, quels conseils juridiques aurait-il pu leur fournir ? Et qu'est-ce qui justifiait la présence de ces dossiers dans ses archives ?

Alors que je cogitais pour trouver le lien qui les unissait, un nom a attiré mon regard. MARK WARREN HOOD, LTG, USA.

Le lieutenant général Mark Hood, responsable des opérations secrètes au sein de l'Agence du renseignement militaire pour laquelle je travaillais autrefois. J'ai retiré la volumineuse chemise marron, le cœur étrangement emballé, comme si je pressentais la vérité.

La plupart des documents étaient jaunis par le temps. Je les ai feuilletés à la hâte, surpris de les découvrir à cet endroit. Et là, un mot m'a arrêté, tamponné en bleu en haut de chaque page : MERCURY.

C'était donc ça !

Et, par l'intermédiaire de mon ancien chef, il avait un rapport avec moi.

L'explication était là, sous mon nez, à condition que j'arrive à décrypter les colonnes de chiffres, les obscures abréviations et les codes. J'ai continué à tourner les feuillets, guettant le mot ou l'expression qui aurait pu tout éclairer.

Je me suis arrêté sur une photo épinglée à une fiche cartonnée. Les mots « Certificat de libération » étaient inscrits en tête du document. Un formulaire officiel DD-214, délivré aux militaires qui quittaient l'armée. L'homme sur la photo avait les cheveux coupés en brosse, et il était un peu plus mince qu'aujourd'hui.

Pour être tout à fait franc, j'ai mis une fraction de seconde à reconnaître mon visage.

Assommé par le choc de ma découverte, j'ai entendu trop tard le frottement des pas sur le tapis, derrière mon dos. Un coup violent s'est abattu sur un côté de ma tête, une vive douleur m'a submergé, irradiant dans tout mon crâne. Le goût du sang dans la bouche, j'ai perdu connaissance.

70.

Quand je suis revenu à moi et que ma vision s'est clarifiée, je me trouvais dans une salle de réunion lambrissée, assis à un bout d'une immense table de conférence en forme de cercueil.

Mon crâne m'élançait méchamment, en particulier la tempe droite. Essayant de remuer les mains, je me suis aperçu que j'étais attaché par des menottes souples aux bras en métal d'un luxueux fauteuil de bureau. Les bandes de nylon me cisaillaient la chair et mes chevilles étaient liées aux barreaux du siège.

Je me rappelais vaguement qu'on m'avait traîné jusque-là, ligoté et copieusement injurié. Qui sait si je n'avais pas subi le supplice de la planche, pour faire bonne mesure. Je me demandais depuis quand j'étais là, affalé dans ce fauteuil.

À l'autre extrémité de la table, David Schechter me dévisageait d'un œil curieux derrière ses lunettes cerclées d'écaille. Il portait un pull jaune vif, décolleté en V. Je m'attendais presque à le voir tendre le petit doigt en réclamant un million de dollars en échange de ma liberté, avec la voix du Dr Evil dans *Austin Powers*.

Je ne l'ai pas laissé parler le premier.

– Vous vous demandez certainement ce que je fais ici.

Schechter m'a adressé un simulacre de sourire, les coins de ses lèvres s'affaissant comme la bouche d'un crapaud, tirés par un faisceau de ridules. Manifestement, la pratique du sourire lui était quasiment inconnue.

– Avez-vous conscience que s'introduire nuitamment sur une propriété privée, dans l'intention de commettre un délit, est passible de vingt ans d'emprisonnement ?

– Je savais bien que j'aurais dû étudier le droit.

– Et que transporter en prime une arme à feu non enregistrée peut vous conduire à la perpétuité ? Je gage que n'importe quel magistrat du Massachusetts vous condamnerait à dix ans minimum. Sans parler de votre habilitation d'enquêteur privé, qui vous sera évidemment retirée.

– La police est déjà en chemin, j'imagine.

– Je ne vois pas ce qui nous empêcherait de régler la question

d'homme à homme, sans faire appel aux forces de l'ordre.

Je n'ai pas pu réprimer un sourire. Schechter ne comptait pas alerter les autorités.

– Excusez-moi, mais j'ai du mal à réfléchir efficacement quand le sang ne circule plus dans mes extrémités.

J'ai perçu un léger mouvement à la limite de mon champ de vision. Deux grosses brutes hypermusclées m'encadraient, probablement des vigiles ou des gardes du corps, tous les deux armés d'un Glock. Il y avait un blond au cou de taureau et au regard vide, dont la peau était abîmée par l'abus de stéroïdes.

Le deuxième ne m'était pas inconnu : un brun aux cheveux en brosse dont la musculature était encore plus spectaculaire que celle de son comparse. C'était un des deux intrus qui avaient pénétré dans mon loft. Un léger pansement blanc lui couvrait la paupière gauche, tandis qu'un plus gros était collé à côté de l'oreille. Je me revoyais en train de lui balancer le rasoir en pleine figure.

Après m'avoir observé quelques secondes, Schechter a hoché la tête en clignant les yeux comme un vieil iguane.

– Libérez cet homme.

Le Gorille a lancé à son patron un coup d'œil réprobateur, mais il a quand même tiré un canif d'une poche de son gilet tactique. Il s'est approché de moi avec circonspection, tel l'expert en déminage qui a repéré une arme radioactive dix secondes trop tard.

Silencieux et renfrogné, il a tranché d'un coup sec un des liens de nylon qui retenaient mes mains au fauteuil, pendant que son collègue à face de lune me fixait de ses petits yeux inexpressifs, son pistolet pointé sur moi. Ce faisant, le Gorille s'est penché vers moi pour marmonner entre ses dents :

– Et George Devlin, comment il va ?

Je suis resté parfaitement immobile.

Il ne se pressait pas, trop heureux de trouver une occasion de me narguer. Il a poursuivi d'une voix à peine audible :

– J'ai aperçu Scarface sur une caméra du réseau. Il a fait péter l'objectif.

Il m'a adressé un sourire furtif, croisant mon regard glacial.

– Ça doit foutre les boules, d'avoir une gueule de monstre. (Il a coupé le deuxième nœud, détachant mes mains du fauteuil tout en les laissant liées ensemble.) Les filles veulent toutes se foutre dans ton lit et, du jour au lendemain, tu peux même plus te payer une pute...

Projetant brusquement mes deux poings serrés, je l'ai frappé sous le menton si violemment que ses mâchoires se sont entrechoquées dans un grincement de dents. Comme il titubait sous le choc, j'en ai profité pour lui assener un grand coup sur le nez. Je manquais d'espace pour prendre mon élan, mais j'y avais mis tout mon cœur.

Un craquement, et le sang s'est mis à goutter de ses narines. J'avais dû lui casser le nez. Pendant qu'il braillait de douleur et de rage, Schechter a vivement adressé quelques mots au second garde qui était en train de charger son arme. Un peu tard pour y penser, à mon avis.

– Heller, par pitié ! lança Schechter, exaspéré.

Le Gorille revenait à la charge pour me mettre un crochet, mais je l'ai esquivé sans peine.

– Assez, Garrett ! lui a crié Schechter.

Il s'est arrêté net, aussi docile qu'un doberman bien dressé.

– Finissez de le détacher, et en silence.

Garrett le Gorille a terminé son ouvrage en me fusillant du regard, deux filets de sang ruisselant jusque sur son menton. Il les a essuyés du revers de sa manche.

– Voilà qui est mieux, ai-je dit à Schechter. Si l'on doit avoir une franche discussion, vous et moi, j'aimerais autant que vos deux mastards à la manque quittent la pièce.

Schechter a acquiescé.

– Semashko, Garrett, s'il vous plaît.

Les deux types l'ont consulté du regard.

– Restez à la porte, je suis sûr que tout va bien se passer. M. Heller et moi avons besoin de discuter en privé.

Au moment de sortir, le Gorille a brandi vers moi son pistolet, tout en frottant de nouveau sur sa manche son nez ensanglanté. Schechter m'a demandé dès que la porte s'est refermée sur eux :

– Je suppose que vous cherchiez quelque chose ?

– En effet. Je voudrais savoir si Mashall Marcus a compris que vous aviez organisé l'enlèvement de sa fille.

71.

Il a poussé un soupir de dérision.

– Rien ne saurait être plus éloigné de la réalité.

– Vous qui êtes en rapport à la fois avec Marcus et avec le sénateur Armstrong – le père de la victime du kidnapping et celui d’une jeune fille mêlée à l’enlèvement –, n’essayez pas de me faire croire qu’il s’agit d’un hasard.

– Il ne vous est jamais venu à l’esprit que nous étions tous dans le même camp ?

– Quand vous m’avez ordonné de ne plus approcher le sénateur et sa fille, en me signalant qu’on se dispenserait de mes services à l’avenir, je me suis posé pas mal de questions. Personnellement, j’appartiens au camp qui veut libérer Alexa Marcus.

– Et vous estimez que ce n’est pas mon cas ?

Je me suis borné à hausser les épaules.

– Considérons les choses en termes de probabilités. Honnêtement, quelles sont les chances d’Alexa Marcus de s’en tirer indemne ? Elle est déjà condamnée, et je pense que Marcus en est conscient.

– À mon avis, vous avez nettement contribué à réduire ses chances en dissuadant Marcus de leur céder le dossier Mercury.

Schechter a gardé le silence.

– Est-ce ça vaut vraiment la peine de lui sacrifier deux personnes ?

– Si vous saviez...

– Soyez plus explicite, je vous prie.

– Mercury vaut largement plus que ça. Le prix des vies d’un million d’Américains morts pour défendre notre pays. Mais je pense que vous êtes au courant. N’est-ce pas justement la raison qui vous a amené à quitter la Défense ?

– Je suis parti suite à un désaccord.

– Un différend avec votre supérieur, le général Hood. Parce que vous refusiez de mettre un terme à des investigations qu’on vous avait expressément commandé d’abandonner. Des recherches susceptibles de donner l’alerte aux parties concernées sur la plus vaste enquête anticorruption de tous les temps.

– Vous m’en direz tant, ai-je ironisé. Bizarre qu’on ne m’ait pas

expliqué tout ça à l'époque.

– Ce n'était pas envisageable, à ce moment-là. Mais aujourd'hui nous pouvons tabler sur votre discrétion, votre discernement et votre patriotisme. Je sais qu'on peut vous faire confiance.

– Vous ne me connaissez même pas.

– Détrompez-vous, j'en sais très long sur votre compte. Je suis bien renseigné sur vos admirables états de service dans l'armée – non seulement les missions de terrain, mais aussi les opérations secrètes effectuées pour la Défense. À en croire le général Hood, vous êtes sans doute l'agent le plus intelligent, et certainement le plus téméraire, avec qui il ait eu la chance de collaborer.

– Vous m'en voyez flatté, ai-je répliqué avec aigreur. Pourquoi vous intéressez-vous de si près à ma carrière militaire ?

Schechter s'est penché vers moi, les bras croisés, et a déclaré avec feu :

– Parce que tout ça ne serait jamais arrivé si vous aviez été responsable de la sécurité de Marshall.

– Rien ne vous le garantit, que je sache.

– Vous savez pertinemment que j'ai raison. Vous êtes exceptionnellement doué. J'ai un dossier sur vous, naturellement, et j'ai pris des renseignements.

– Dans quel but ?

Il a marqué une pause.

– Je parie que vous vous souvenez de cet audit au Pentagone, quelques années en arrière, qui a révélé la disparition de deux milliards et demi.

Effectivement, je me rappelais avoir appris la nouvelle et en avoir rigolé un moment avec mes amis. Selon moi, les médias grand public n'avaient pas donné à l'affaire le retentissement qu'elle méritait. Dans le fond, les Américains avaient peut-être eu leur compte d'histoires de corruption, et il se peut que des sommes aussi colossales aient tout simplement dépassé l'entendement, comme la masse de la Terre.

– C'est ce qui finit par arriver quand une agence fédérale gère un budget de 700 milliards, et que les contrôles internes sont réduits au strict minimum.

– Je crois qu'on n'a jamais retrouvé cet argent.

– Je m'en moque, ce n'est pas l'objet du débat. Ce que je cherche à vous expliquer, c'est que le Pentagone ressemble à un trou noir. Ce n'est un secret pour personne dans le milieu du renseignement.

– Et pour vous ? Il me semble que vous n'en faites pas partie.

– Tout dépend du sens que vous donnez à ce terme. Un bon demi-siècle de sociétés relais au service de la CIA pourrait vous démontrer le contraire.

– Vous êtes en train de me dire que Batten Schechter n'est qu'un

prête-nom de la CIA ?

– Allons, vous plaisantez ! Vous avez vu à quel niveau de l'organigramme se situe l'Agence, de nos jours ? Au-dessous du Bureau des statistiques sur le travail. Il y a eu un temps où la CIA dirigeait pour de bon la communauté du renseignement, alors qu'aujourd'hui elle doit rendre des comptes au directeur du renseignement national.

– Je vois. Mais pour qui vous roulez, à la fin ?

– Moi, je ne suis qu'un intermédiaire, un simple rouage. Un homme de loi qui s'assure que personne n'égara de nouveau trois milliards de dollars.

– Ça vous ennuerait d'être un peu plus précis ?

– Je vais essayer. Qui vous versait votre salaire, quand vous travailliez pour la Défense, à Washington ?

– Un budget occulte. Des fonds secrets intégrés au budget des États-Unis, destinés aux opérations clandestines, aux recherches classées secrètes et au développement de l'armement. Autant de choses qui n'ont aucune existence officielle. Et tout ça est si bien emballé dans les complexités des calculs budgétaires que personne ne connaît vraiment les sommes en jeu et leur affectation.

– Bravo.

– Mercury désignerait le financement du budget occulte ?

– On va dire que c'est ça. Vous avez une petite idée du montant de ces fonds ?

– Une soixantaine de milliards, à peu près.

– C'est cela, a persiflé Schechter, quand on se fie aux dires du *Washington Post*. Disons qu'il s'agit du chiffre officiel qu'on a daigné fournir au public.

– Alors vous êtes...

J'ai laissé la phrase en suspens. Tout me semblait évident, d'un seul coup.

– Si je vous comprends bien, Marshall Marcus était chargé de gérer le budget occulte des États-Unis ? Permettez-moi d'en douter.

– Pas dans son intégralité, évidemment. Mais tout de même une part non négligeable.

– Donnez-moi un ordre de grandeur.

– Les chiffres n'ont aucune importance. Il y a quelques années de cela, des gens très avisés ont surveillé les fluctuations du budget alloué à la Défense et ils se sont aperçus que la sécurité de notre pays était à la merci des caprices populaires et des toquades de politiciens. Un jour, on réclame la mort de tous les terroristes et, le lendemain, on dénonce l'atteinte aux libertés des citoyens. On oscille entre la guerre froide et les dividendes de la paix. Pensez à la façon dont on a éreinté la CIA dans les années quatre-vingt-dix – les démocrates autant que les républicains. Là-dessus surviennent les attentats du 11-Septembre, et

tout le monde crie au scandale. Que fait la CIA ? Comment des choses pareilles peuvent-elles se produire ? Dites donc, les gars, c'est vous qui avez assassiné la CIA, voilà l'explication.

– Et alors ?

– La décision a été prise en très haut lieu de prélever des fonds sur les années fastes en prévision des périodes difficiles.

– Et c'est Marcus qui était responsable des placements.

– Tout à fait. Quelques centaines de millions d'un côté, un milliard de l'autre et, en un rien de temps, Marcus a multiplié par quatre le montant des fonds secrets.

– Fabuleux. Et dire que tout s'est évaporé. On peut parler de trou noir, en effet. Vous ne vous êtes pas mieux débrouillés que le comptable de base du Pentagone.

– Je vous l'accorde. Malgré tout, personne ne pouvait deviner qu'on s'en prendrait à Marcus de cette façon.

– J'en conclus que les ravisseurs d'Alexa n'en ont pas après l'argent, n'est-ce pas ? « Mercury tel quel », ça désigne plutôt les relevés de transactions ?

– Pour dire les choses clairement, ils cherchent à mettre la main sur nos secrets opérationnels les plus sensibles. Ce qui représente une attaque directe des protocoles de sécurité du pays. Si vous voulez mon avis, je ne serais pas surpris que la bande de Poutine ait trempé là-dedans.

– C'est un coup des Russes, selon vous ?

– Assurément.

Je comprenais mieux pourquoi le ravisseur était originaire de Russie. D'après Tolya, il était courant que les membres de la Sova soient recrutés par des oligarques russes. Mais n'était-ce pas plutôt le gouvernement qui avait orchestré tout ça ?

– On vous donne accès à des informations classées top secret ?

– Vous voyez, le Pentagone n'est plus en mesure d'injecter directement des capitaux dans des sociétés fictives comme il le faisait par le passé. Cette nouvelle législation qui contrôle le blanchiment d'argent, sous prétexte de lutte contre le terrorisme international, permet à beaucoup trop de bureaucrates de faire des recoupements, un peu partout sur la planète. Les financements privés doivent tous provenir du secteur privé, faute de quoi, un audit externe finit toujours par exhumer la vérité.

– Je comprends. Que faire de plus, dans ces conditions ?

– Si les codes de transfert tombent entre de mauvaises mains, ces gens-là seront à même d'identifier une foule de coupe-circuit et de sociétés écrans, puis de reconstituer l'ensemble du processus. Une découverte de cette nature porterait un grand coup à la sécurité nationale. Je ne peux pas l'accepter, et Marcus s'y opposerait comme

moi s'il n'était pas aussi perturbé.

– À votre place, je ne miserais pas là-dessus.

– Sincèrement, je serai le premier à me réjouir si vous arrivez à tirer d'affaire Alexa Marcus. Mais, à ma connaissance, c'est pratiquement infaisable. On ne connaît même pas le nom des ravisseurs et on ignore totalement où elle se trouve.

Sur ce point-là, je me suis gardé de le contredire.

– Vous en avez terminé avec moi ?

– Pas tout à fait. Vous avez pris connaissance de certains documents confidentiels, je veux que vous m'assuriez que ça restera entre nous. Nous sommes bien d'accord ?

– Je me contrefiche du contenu de vos fichiers. Tout ce qui m'intéresse, c'est de retrouver Alexa. Et tant que vous ne vous mettez pas en travers de ma route, on sera d'accord.

Quand je me suis levé pour regagner la sortie, la douleur s'est remise à pilonner mon crâne. Les deux gros bras ont fait mine de me barrer le passage, mais je les ai écartés d'une bourrade, répondant par un sourire à leurs regards torves. Schechter m'a interpellé.

– Nick ?

– Oui ?

– Je sais que vous ferez le bon choix.

– Vous pouvez en être certain.

72.

Vers dix heures et demie, j'ai enfin pu regagner le camion de M. Derderian. Dès que j'ai rallumé mon BlackBerry, une série de nouveaux mails se sont affichés, et j'ai reçu une alerte de ma messagerie vocale.

Un des appels provenait de Mo Gandle, le détective du New Jersey qui enquêtait pour moi sur les antécédents de Belinda Marcus. Les nouvelles qu'il m'apportait m'ont absolument sidéré, rendant tout à fait anecdotiques ses activités de call-girl.

Au moment de le recontacter, j'ai noté que quatre des appels en absence venaient de Moscou. Un coup d'œil à ma montre m'a indiqué que là-bas il était six heures vingt du matin. Bien trop tôt pour un coup de téléphone. Tolya ne devait pas être levé.

Tant pis, j'allais le tirer du lit.

– Je t'ai laissé plusieurs messages, m'a-t-il dit en décrochant.

– J'étais momentanément injoignable. Tu as des noms à me donner ?

– En effet, Nicholas. Mais je trouvais imprudent de laisser ce genre d'informations sur ton répondeur.

– Attends un instant, je me gare et je cherche un stylo.

– Tu dois être capable de mémoriser un nom, je suppose.

– Je t'écoute, alors.

À cette heure-ci, je n'avais aucune chance d'attraper la navette Boston-La Guardia, mais j'avais une autre solution dans ma manche. Un de mes amis affrétait des avions-cargos pour la société FedEx. Son siège se trouvait à Memphis, mais il s'est arrangé pour me caser sur le vol Boston-New York de 23 heures.

Une heure et quelque plus tard, je passais l'entrée du Gentry à Manhattan, un club de « divertissement pour adultes » situé sur la 45^e Rue Ouest.

Dans le temps on appelait ça boîte à strip-tease, même si le terme poli était plutôt « club pour messieurs », jusqu'à ce qu'on le taxe lui aussi de politiquement incorrect. Les tenanciers de ce genre d'établissement ne voulaient sûrement pas froisser les féministes.

Le hall tapissé de miroirs était comme il se doit gardé par une haie de videurs du New Jersey, engoncés dans des blazers noirs aux manches trop courtes et des chemises noires à fines rayures. Une moquette d'un rouge criard recouvrait le sol, et les rampes et les barreaux de l'escalier étaient tellement brillants qu'ils n'essayaient même pas de passer pour du laiton. Une musique épouvantable hurlait à tue-tête. Les sièges en vinyle rouge, grands fauteuils, banquettes et canapés, n'étaient qu'en partie occupés. La clientèle se composait de salariés en séminaire, de cadres moyens chargés de distraire le client, de types du Connecticut venus enterrer leur vie de garçon et d'hommes d'affaires japonais qui se payaient une soirée aux frais de l'entreprise. Les spots et les stroboscopes tournaient au plafond, et il y avait des miroirs partout.

Les filles – pardon, les hôtesse – étaient mignonnes et artificiellement bronzées, pourvues de généreuses poitrines. Gonflées à la silicone, elles pouvaient tranquillement s'agiter sans que rien ne remue. Moulées dans des strings et d'étroits soutiens-gorge noirs, elles étaient perchées sur des talons si vertigineux que je m'étonnais de les voir tenir d'aplomb sans basculer la tête la première.

Sous l'éclairage cru de la scène principale, un étroit demi-cercle bordé d'une rampe en laiton, un jeune homme à la vilaine peau se déhanchait maladroitement contre une svelte danseuse noire dont les mouvements acrobatiques auraient découragé un maître du yoga.

Un collage de photos « d'art » en très grand format, représentant certaines parties du corps féminin, couvrait le mur de la cage d'escalier. À l'étage, une enseigne au néon rouge indiquait un « espace VIP », non loin du bar à cigares et d'une enfilade de « salons » privés séparés par des rideaux en velours écarlate. Une plantureuse créature, le bout des seins couvert par des cache-mamelons, m'a tenu la porte quand je suis arrivé.

Ici, la programmation musicale était plus attendue. Katy Perry a succédé à un morceau de Justin Timberlake, confessant qu'elle avait adoré embrasser une femme. Les murs étaient habillés de tentures blanches, éclairés en transparence par des spots violets. La clientèle semblait un peu plus sélecte qu'en bas, installée sur des canapés en daim placés face à la scène. Des poupées gonflables très peu vêtues se déplaçaient parmi eux avec des plateaux chargés de boissons. Une beauté de type brésilien exécutait une danse contact avec un businessman ventripotent originaire du Moyen-Orient.

Le type que je cherchais était assis sur un des canapés, encadré par deux gardes du corps baraqués au physique de rugbyman, sanglés dans des blousons en cuir bas de gamme. L'un des deux avait les cheveux en brosse, le deuxième était coiffé à la Jules César. Difficile de faire plus russe que ces deux-là.

Le garçon était un grand échalas au teint blême, avec un bouc clairsemé sur le menton. Son élégante veste en velours noir, dont les revers pointus étaient ornés de perles, aurait réussi à paraître kitsch sur une icône gay comme Liberace. Il portait avec ça une chemise noire à petit col et une fine cravate. Tenant d'une main un verre de liquide brun, il était entouré d'une petite cour tapageuse de cinq ou six lascars débraillés qui prenaient des photos et lorgnaient les hôtes en s'esclaffant bruyamment.

Arkady Navrozov approchait des vingt ans, mais il en paraissait quatorze. Même si l'on ignorait qu'il était le fils du milliardaire Roman Navrozov, sa posture arrogante était un indice suffisant.

Il se racontait que Roman Navrozov pesait 25 milliards de dollars. Membre de la nouvelle oligarchie adoubée par Boris Eltsine, ce Russe exilé avait amassé dans son pays une véritable fortune en prenant le contrôle de plusieurs compagnies d'exploitation pétrolière et gazière, qu'il s'était chargé de privatiser dans la foulée. Quand Poutine avait accédé au pouvoir, il l'avait jeté en prison en l'accusant de corruption.

Navrozov avait purgé alors une peine de cinq ans à la fameuse prison de Kopeïsk.

Par la suite, il avait certainement conclu un marché avec Poutine, puisqu'il avait été discrètement libéré et s'était arrangé pour quitter le pays en conservant une bonne partie de ses biens. Il possédait des résidences à Moscou, Londres, Paris, Monaco, Saint-Barthélemy et j'en passe. Lui-même devait avoir perdu le compte. Il avait aussi acheté un club de football londonien, et son yacht, sûrement le plus gros et le plus coûteux de la planète, habituellement mouillé sur la Côte d'Azur, était équipé d'un système de défense antimissile de fabrication française.

Il faut dire, en effet, que Roman Navrozov vivait dans la crainte. Grâce à sa milice privée de cinquante gardes du corps, il avait échappé à deux tentatives d'assassinat connues, et je suppose qu'il y en avait eu d'autres dont on ne savait rien. Il avait eu le tort de critiquer Poutine et la « kleptocratie », et il va sans dire que Poutine est passablement ombrageux.

L'année précédente, le fils unique de Navrozov, Arkady, avait été expulsé de Suisse après le viol d'une jeune Lettone de seize ans, femme de chambre au Beau-Rivage, un palace de Lausanne. Son père avait été obligé d'arroser pas mal de monde pour que les poursuites soient abandonnées. Redoutant un kidnapping, Navrozov s'assurait que son fils ne se déplaçait jamais sans ses propres gorilles. Cependant, Arkady était un garçon de son temps et il postait régulièrement des nouvelles sur Facebook ou sur Foursquare, un réseau social qui permettait de communiquer avec ses amis à tout moment de la journée. Un peu plus tôt ce jour-là, il avait envoyé le

message suivant :

Arkady N., New York, NY
Ce soir je fais la fête au Gentry. Espace VIP

Et il avait écrit dès son arrivée :

Arkady N. @ Gentry
45^e Rue Ouest

Peu de temps après je débarquais à mon tour au Gentry, sauf que moi je ne m'en vantais à personne. Je déteste qu'on puisse anticiper mes déplacements. Ça gâche toujours l'effet de surprise.

J'occupais une table assez éloignée de sa place, mais il restait dans mon champ de vision. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre.

Pile à l'heure prévue, la plus belle fille du bar s'est glissée à côté d'Arkady. Les gros bras ont fait un mouvement sur leur siège, mais ils n'avaient pas l'air de considérer Cristal comme un piège mortel. Chuchotant quelques mots à l'oreille du gamin, elle s'est installée sur ses genoux en lui pétrissant l'entrejambe. Salué par les ricanements de sa bande, Arkady s'est levé, intimidé, et l'a suivie vers les salons privés, derrière les tentures éclairées de violet.

D'un simple geste, il a éloigné les gardes du corps qui accouraient sur ses talons.

C'était précisément ce que j'escomptais. Je m'étais déjà éclipsé quand les deux types sont retournés s'asseoir.

Le salon de danse privé où Cristal avait entraîné Arkady avait tout l'air d'un faux boudoir victorien dans un quelconque bordel du Nevada. Éclairage tamisé, murs revêtus d'un épais velours cramoisi, tapis rouge à poils longs, et un lit recouvert de velours écarlate à frange dorée. L'éclairage était tamisé.

Caché derrière les rideaux rouges, j'ai regardé entrer le couple.

– Mets-toi à l'aise pendant que je vais chercher du champ', d'accord ? Un Dom Pérignon, ça ira ?

Elle l'a fait coucher sur le lit en lui léchant l'oreille.

– J'en ai pour une minute, a-t-elle chuchoté.

– Hé ! où tu vas comme ça ?

Il avait l'accent plat du Russe qui surjoue l'accent américain.

– Mon cœur, attends un peu que je revienne, et je vais t'épuiser, a déclaré Cristal en se faufilant entre les rideaux.

Je lui ai remis alors une liasse de billets, la deuxième moitié de ce que je lui avais annoncé.

Arkady s'est étiré comme un chat avec un sourire ravi et a rappelé la fille :

– C'est une promesse, ça ?

Il n'avait pas remarqué que je me glissais près du lit depuis le côté opposé. Vif comme un cobra, je me suis jeté sur lui en lui plaquant une main sur la bouche, le canon de mon revolver collé à sa tempe. Je l'ai armé en murmurant :

– Dis-moi, Arkady, tu as déjà vu sauter la tête de quelqu'un ? Moi oui. C'est un truc qu'on n'oublie jamais.

73.

Roman Navrozov s'était offert un penthouse au Mandarin Oriental, jouissant d'une des vues les plus spectaculaires sur la ville. Ces derniers temps, il passait beaucoup de temps à New York, projetant de racheter l'équipe des Mets, dont l'actuel propriétaire avait été frappé de plein fouet par le scandale Madoff.

À en croire Tolya, mon ami du KGB, Navrozov se sentait en sécurité au Mandarin, qui possédait de multiples issues et d'excellentes prestations de sécurité. Sa milice personnelle ne constituait que le premier rempart.

La personne qui m'a reçu dans le hall de la résidence était un sexagénaire mince et élégant aux cheveux argentés. Il portait un complet de prix, bleu marine à fines rayures, la veste ornée d'une pochette dorée soigneusement pliée. Il s'est présenté comme Eugene tout court, un « associé » de M. Navrozov. On aurait presque dit un majordome britannique. J'avais beau me présenter à minuit passé, après avoir enlevé le fils de son chef, il n'en gardait pas moins des façons cordiales. Il savait que j'étais là pour négocier. Je lui ai signalé, tandis qu'il me guidait vers l'ascenseur personnel de Roman Navrozov :

- Je dois vous prévenir d'un petit changement de programme. Il s'est tourné vers moi en haussant les sourcils.
- Finalement, nous n'allons pas nous rencontrer à son appartement. J'ai réservé une chambre à l'hôtel, quelques étages plus bas.
- Je suis certain que M. Navrozov s'opposera à ce...
- S'il souhaite revoir son fils vivant, je pense qu'il sera prêt à quelques concessions. Cela dit, c'est à lui de décider.

74.

Un quart d'heure plus tard, les portes de l'ascenseur s'ouvraient au trente-huitième étage, livrant passage à cinq individus.

Roman Navrozov et sa petite armée se déplaçaient avec une rigueur toute militaire. Un homme devant lui, un derrière et un de chaque côté. Ses propres gardes du corps semblaient d'un autre calibre que les abrutis qu'il avait affectés à son rejeton. Ceux-ci portaient des costumes de bonne qualité et des oreillettes d'agents secrets. Tous armés, ils paraissaient équipés de tenues de protection corporelle. Ils ont escorté leur patron dans le couloir, surveillant toutes les directions d'un regard aigu.

Corpulent mais pas vraiment grand, Navrozov en imposait par son air d'autorité. Je l'aurais bien vu en cardinal du Vatican, apparaissant à un balcon de Saint-Pierre pour proclamer *Habemus papam*. La courbe de ses sourcils lui donnait une expression belliqueuse, et une drôle de frange brune entourait son crâne dégarni. Il me rappelait l'acteur qui jouait Hercule Poirot dans la série de la BBC.

Un royal courroux s'exprimait dans le pli cruel de ses lèvres minces. Sous sa veste noire, un pan de sa belle chemise blanche sortait de son pantalon comme s'il s'était rhabillé à la va-vite, contrarié de devoir traîner dans les couloirs à cette heure tardive.

Arrivé à mi-couloir, le garde qui ouvrait la marche a esquissé un geste rapide de la main et Navrozov a fait halte, flanqué du reste de son escorte. L'autre s'est avancé vers la porte, son arme brandie.

Il a constaté aussitôt que la porte était entrebâillée, maintenue par le loquet de sécurité.

D'un nouveau signe de la main, il a appelé un de ses collègues, et ils se sont postés en vitesse de chaque côté de la porte. Le premier l'a ouverte d'un coup de pied, et ils se sont rués à l'intérieur en se déployant en éventail.

Peut-être s'attendaient-ils à un guet-apens mais, dans la mesure où je les épiais par le trou de la serrure de la chambre d'en face, ils ne risquaient pas de trouver quelqu'un à l'intérieur.

J'ai lancé un appel depuis mon portable.

– On passe à l'étape numéro un, ai-je commandé à celui qui a

décroché.

– Message reçu.

Mon interlocuteur s'appelait Darryl Amos, nous avions appartenu au même détachement des Forces spéciales. Pendant que je faisais le trajet en avion, il avait rejoint New York en voiture depuis le New Jersey où il formait des recrues aux opérations de transport. Il s'était chargé de louer une chambre au Conroy, un hôtel pouilleux de la 43^e Rue Ouest. Tous les sites de tourisme pouvaient vous le confirmer, il s'agissait du pire taudis de la ville. Quelque temps auparavant, une femme de ménage avait découvert un corps sous un lit, enveloppé dans un drap. Je parie qu'ils ont réutilisé le drap après un passage à la blanchisserie.

Darryl s'était placé en faction dans une allée située derrière le club, et il nous avait attendus, Arkady Navrozov et moi. À l'heure qu'il était, c'était lui qui gardait le gamin, dans une chambre du Conroy. Je gage que ce fils de nabab n'avait jamais vu un décor pareil.

M'étant assuré que les sbires de Navrozov faisaient uniquement leur boulot – vérifier que le boss ne tombait pas dans un traquenard –, j'ai ouvert la porte pour traverser le couloir.

75.

Une minute plus tard je me tenais devant la fenêtre, à quelques pas à peine de celui qui avait combiné le kidnapping d'Alexa Marcus.

Il n'y avait que nous deux dans la chambre. Il s'était installé dans un fauteuil, les jambes croisées, et affichait un air impérieux.

– Je vous trouve d'un naturel bien confiant, a-t-il observé.

– Pourquoi ? Parce que je ne porte pas d'arme ?

Lui non plus n'en avait pas. Il était rare qu'il se promène armé, et moi j'avais déposé la mienne. D'un commun accord, nous avions laissé la porte entrouverte, ses gardes du corps étaient postés à l'extérieur. À mon avis, ils auraient fait irruption dans la seconde si leur patron s'était mis à tousser.

Il n'a même pas daigné me regarder.

– Vous prétendez que vous tenez mon fils, ce qui reste à prouver ; il y a par contre une chose de sûre, c'est que vous êtes à notre merci. (Il a haussé les épaules avec désinvolture.) Ce qui nous assure d'un moyen de pression. Vous n'avez pas été très habile, sur ce coup-là.

– Vous voyez ce bâtiment, là-bas ?

La Trump Tower se dressait juste en face, monolithe d'un noir brillant.

– Superbe hôtel, a commenté Navrozov. Je projetais d'investir dans le projet de M. Trump à Soho, mais votre gouvernement a mis son veto.

– Regardez maintenant cette série de chambres.

J'ai pointé mon doigt vers un alignement de fenêtres obscures. Il s'agissait de bureaux et non de chambres d'hôtel, mais je doutais que Navrozov soit au courant.

J'ai agité la main, comme pour me signaler à quelqu'un, et une des fenêtres s'est éclairée dans la rangée toute noire.

– Salut, on est là, ai-je dit en remuant de nouveau la main.

La lumière s'est aussitôt éteinte.

– Mon ami, de l'autre côté, est un sniper émérite.

Navrozov s'est légèrement décalé, pensant sûrement s'écarter de la ligne de mire.

– Un copain de l'armée ?

– Il se trouve que non. Il est originaire de Terre-Neuve. Saviez-vous que certains des meilleurs tireurs d'élite venaient du Canada ?

– Possible, mais à une distance pareille...

– Mon ami détient le record du tir de précision longue portée en situation de combat. Il a descendu un soldat taliban à deux kilomètres et demi de distance. D'après vous, il y a un kilomètre entre ici et la Trump Tower ?

Navrozov a souri, mal à l'aise.

– Il n'y a pas plus d'une centaine de mètres. Autant dire que vous avez une cible dessinée sur le front. Pour mon ami canadien, c'est tellement simple que ça en deviendrait barbant.

Son sourire s'est évanoui.

– Il se sert d'un fusil Tac-50 fabriqué à Phoenix. Les munitions calibre 50 viennent du Nebraska. Du matériel très performant. Tir tendu, balles à faible traînée.

– Où vous voulez en venir ? a aboyé Navrozov.

– Si un de vos hommes s'approche de moi, mon ami n'hésitera pas à vous abattre. Vous ne le saviez peut-être pas, mais cette chambre communique avec ses voisines, des deux côtés. Les portes ne sont pas verrouillées. La direction de l'hôtel a gentiment rendu service à un groupe de vieux copains de fac qui se réunissaient à New York.

Navrozov n'a pas pipé mot, la mine déconfite.

– Vous qui me trouviez trop confiant, je crois que vous avez fait erreur.

À ma vive surprise, il a éclaté de rire.

– Bravo, monsieur Heller.

– Je vous remercie.

– Vous avez lu O. Henry ?

– Ça remonte à un moment.

– C'était un auteur très populaire en Union soviétique, quand j'étais enfant. Ma nouvelle préférée s'appelait *La Rançon du Chef Rouge*.

– Je croyais qu'on était là pour parler de votre fils.

– C'est bien le cas, vous allez voir. Dans l'histoire, le fils d'un homme fortuné se fait enlever et on lui demande une rançon. Mais le garçon est tellement impossible que ses ravisseurs, à bout de patience, ne cessent de baisser le prix. À la fin, c'est le père qui réclame de l'argent pour les débarrasser du gamin.

– Vous souhaitez peut-être informer votre fils que son sort vous indiffère.

J'ai allumé le portable que j'avais installé sur le bureau, avant de cliquer sur une fenêtre qui ouvrait un site de vidéos en direct.

– Voilà Chef Rouge.

Des images d'Arkady Navrozov sont apparues sur l'écran. Il était appuyé contre un mur en plâtre blanc, les cheveux hirsutes, bâillonné

par une bande de tissu adhésif.

Il ne portait plus sa veste en velours noir.

À la place, Darryl l'avait obligé à enfiler une camisole de force empruntée à l'hôpital de Fort Dix, qui s'en servait pour le transport des détenus violents. La camisole, en toile écrue, avait des manches longues qui se croisaient sur le devant et se rejoignaient dans le dos, attachées par une boucle.

Elle n'était pas indispensable – Darryl aurait pu ligoter le prisonnier à la chaise avec de la toile adhésive – mais c'était une entrave efficace. De plus, elle touchait une corde sensible chez Navrozov. Au bon vieux temps de l'Union soviétique, on l'utilisait dans les asiles-prisons pour immobiliser les opposants politiques.

Je savais que ce spectacle saurait insuffler une dose de frayeur dans le cœur de pierre de Navrozov.

Son fils s'était recroquevillé sur lui-même. Dans un angle de l'image, on apercevait un lit couvert d'un ignoble dessus-de-lit orange. On distinguait aussi le canon d'un revolver muni d'un long silencieux qui est venu se coller à la tempe du gamin. Ses yeux éperdus roulaient dans leurs orbites. Il voulait crier, mais n'arrivait à émettre que des plaintes aiguës et étouffées.

Son père n'a accordé qu'un bref regard à l'écran, comme si un importun avait insisté pour lui montrer une assommante vidéo sur YouTube.

– Qu'est-ce que vous voulez ? a-t-il demandé avec un soupir.

76.

– C'est tout simple, lui ai-je répondu. La libération immédiate d'Alexa Marcus.

Le regard dur, Navrozov a inspiré doucement puis a relâché son souffle. Quelques minutes plus tôt, son regard exprimait presque de l'admiration et, à présent, il était tout prêt à me considérer comme une menace. Je voyais affleurer son instinct de prédateur. On aurait dit un loup qui intimide sa proie en la fixant, les muscles tendus.

– Ce nom devrait m'être familier ?

J'ai souri d'un air dépit.

– Ni vous ni moi n'avons le temps de jouer.

Il a eu un sourire sans joie, révélant l'éclat de ses longues dents pointues.

– Où est-elle ? Je veux des coordonnées précises.

– Quand j'embauche quelqu'un pour un travail, je ne passe pas derrière lui.

– Permettez-moi d'être sceptique. Quelqu'un comme vous, je parie qu'il sait exactement où elle se trouve, et ce qui lui arrive.

– Ils ne savent pas qui je suis, et je ne les connais pas non plus. C'est la solution la plus sûre.

– Dans ce cas, comment vous vous y prenez pour communiquer ?

– Par le biais d'un intermédiaire. Un agent, si vous voulez.

– Mais vous savez plus ou moins où ils sont.

– Dans le New Hampshire, je crois. C'est tout ce que je sais.

– Et votre agent, ne me dites pas que vous êtes incapable de le localiser ?

– Il est dans le Maine.

– Par quel moyen est-ce que vous le contactez ?

Pour toute réponse, il a sorti son téléphone mobile et l'a agité devant moi avant de le ranger dans sa poche.

– Appelez-le tout de suite et prévenez-le que l'opération est terminée.

Il a serré les lèvres, les narines dilatées. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton, il le tolérât très mal.

– C'est beaucoup trop tard, a-t-il objecté.

– Allez dire à vos hommes de fermer la porte. On a besoin d'être tranquilles.

Il a cligné des paupières sans faire un mouvement.

– Allez-y !

Je ne sais pas si l'expression de mon regard a changé quelque chose, mais Navrozov s'est exécuté en me décochant une œillade assassine. Il s'est approché de la porte et a discrètement prononcé quelques mots en russe. Il a repoussé le loquet de sécurité et a laissé la porte se refermer.

– Annulez l'opération, lui ai-je commandé quand il s'est rassis.

– Vous me faites perdre mon temps, a-t-il répliqué en souriant.

J'ai appuyé sur quelques touches du clavier, et l'image s'est de nouveau animée. Puis j'ai ordonné, en mettant en marche le micro intégré à l'ordinateur.

– Tirez-lui dessus !

Navrozov me regardait en clignant les yeux. Il a eu un sourire hésitant, le front barré d'un léger pli.

Il ne me croyait pas.

Une soudaine agitation s'est faite sur l'écran. L'image a sauté, comme si quelqu'un avait heurté la machine de l'autre côté. On ne voyait plus que la moitié du corps du garçon, son épaule et son bras sanglés dans la camisole écrue. On voyait aussi le cylindre noir du silencieux de Darryl, fixé au bout de son Heckler & Koch 45 mm.

Maintenant Navrozov regardait de tous ses yeux.

– Si vous vous figurez que je vais croire à...

La main de Darryl serrait l'arme à feu. Son doigt s'est posé sur la détente.

Navrozov écarquillait les yeux, fasciné par l'image qui s'étalait sur l'écran.

Darryl a appuyé sur la détente. La détonation assourdie par le silencieux, le feu de bouche au moment où l'arme reculait...

Navrozov a lâché un drôle de cri étranglé.

Le hurlement de son fils a été étouffé par le bâillon adhésif. Son épaule droite s'est brusquement soulevée, un trou est apparu tout en haut, et une giclée de sang a rougi la toile claire de la camisole.

Arkady Navrozov se balançait d'avant en arrière, l'air de souffrir horriblement, quand j'ai interrompu la diffusion.

– *Svoloch !* a vociféré Navrozov en tapant du poing sur le bureau.
Prokliati sukin sin !

Des coups frappés à la porte. Les gardes du corps.

– Si vous tenez à négocier la vie de votre fils, dites-leur de se tenir à carreau !

Rouge de colère, il a gagné la porte d'un pas chancelant, avant de

souffler :

– *Vsio v poriadke.*

Il est revenu se camper devant moi sans un mot, les bras croisés.

– C'est bon. Contactez votre agent et dites-lui que l'opération est terminée.

Au bout de quelques secondes, il a pris son mobile et a appuyé sur une touche avant de débiter quelques phrases en russe.

– *Izmeneniia v planakh.* (Puis, après une pause :) *Niet, ia ochen seriozno. Seichas. Osvobodit' dievouchkou. Da, koniechno, sviazat' vsie kontsi.*

Il a mis fin à la communication et s'est laissé tomber dans le fauteuil, le téléphone toujours à la main. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, vidé de toute sa puissance.

– C'est fait, a-t-il annoncé d'une voix atone.

– Quel délai y aura-t-il entre son coup de téléphone et la libération d'Alexa ?

– Il doit s'en charger en personne.

– Les téléphones cryptés, vous ne connaissez pas ?

– Il y a des détails à régler. Il faut absolument qu'il s'en occupe lui-même.

– Vous voulez dire qu'il va éliminer le contractant ?

– Sécurité opérationnelle.

– Mais pour ça, il faut qu'il vienne du Maine.

– Ça ne prendra pas plus d'une demi-heure, m'a assuré Navrozov avec un regard furieux. Bien, je crois que nous en avons terminé.

– Pas avant que j'aie parlé à Alexa.

– Ça va demander un certain temps.

– Je m'en doute.

– Mon fils a impérativement besoin d'un traitement médical.

– Plus vite il sera libre, plus vite il pourra se faire soigner.

Navrozov a soufflé bruyamment, renâclant comme un taureau.

– Bon, nous avons conclu un marché. Marcus récupère sa fille, et moi mon fils.

– Non, ce n'est pas tout à fait ça.

– Quoi ?

– Nous n'avons pas encore fini, vous et moi. Il nous reste plusieurs questions à aborder.

Il m'a jeté un regard soupçonneux.

– J'aimerais vous parler d'Anya Afanasieva.

Navrozov avait du mal à respirer. J'ai compris que je le tenais.

– Dites-moi, où a-t-elle pu choper un accent du Sud aussi pourri ?

77.

Roman Navrozov a sorti de la poche de sa veste un mince étui noir estampillé d'un aigle doré. Des Sobranie Black Russian. Il en a retiré délicatement une cigarette noire à filtre doré et l'a mise entre ses lèvres.

– C'est un espace non-fumeur, je suppose ?

J'ai confirmé d'un hochement de tête.

Il a pris une boîte d'allumettes et en a frotté une sur son ongle pour allumer la cigarette. Il a aspiré une longue bouffée de tabac, avant d'exhaler par sa bouche arrondie un épais nuage de fumée.

Navrozov ne se contentait pas de fumer du tabac russe, il tenait aussi sa cigarette à la russe, pincée entre le pouce et l'index, comme font les Occidentaux quand ils fument un joint. Les coutumes ont la vie dure.

– Anya Ivanovna n'avait peut-être pas le talent de Meryl Streep, mais elle était loin d'être mauvaise actrice. Apparemment, elle aurait dû faire des recherches plus poussées en Géorgie.

Rien ne me permettait de croire que Marshall Marcus m'avait trompé sur les circonstances de sa première rencontre avec celle qui se présentait comme Belinda Jackson. Après tout, c'était lui la victime. Quand il l'avait croisée au bar du Ritz-Carlton d'Atlanta, il savait probablement qu'il s'agissait d'une escort girl. Un chaud lapin dans son genre avait le flair pour ces choses-là.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'elle n'était plus employée par VIP Exxxecutive Service.

Désormais, son employeur s'appelait Roman Navrozov.

Mon cyber-enquêteur avait vérifié les dates de son contrat avec l'agence, et m'avait confirmé ce que mon instinct me suggérait déjà. Ayant accès à des archives officielles du New Jersey que Dorothy ne pouvait pas exploiter, il avait récolté sur son compte des éléments que nous n'aurions jamais découverts.

La femme qui avait pris le nom de Belinda Jackson, et qui avait abandonné sa formation de comédienne à l'école de Lincoln Park, s'était fait embaucher sous sa véritable identité. Le nom qui figurait sur son extrait de naissance était Anya Ivanovna Afanasieva. Fille d'un

couple d'émigrants, elle avait grandi dans le quartier russe de Woodbine, dans le New Jersey. Malgré son diplôme d'ingénieur en Union soviétique, son père n'avait pu décrocher qu'un petit emploi de gratte-papier dans une compagnie d'assurances.

Mes informations concrètes s'arrêtaient là, et tout le reste se limitait à des suppositions. Je pensais qu'Anya s'était rabattue sur un boulot de call-girl suite à l'échec de ses ambitions d'actrice. À moins qu'elle ne se soit rebellée contre la mentalité vieux jeu de ses parents.

– Je présume que vous avez fourni à Anya un dossier complet sur Marshall Marcus. Ses préférences et ses aversions, ses goûts musicaux et cinématographiques. Peut-être même ses fantasmes érotiques.

Navrozov a ricané.

– Vous pensez sincèrement qu'une femme comme Anya, séduisante et expérimentée, avait besoin d'un dossier pour séduire ce vieil imbécile ? C'est facile comme tout. La plupart des hommes ont des besoins très simples, et Anya est largement capable de les satisfaire.

– Vous aussi, vous aviez des besoins très simples. Ses numéros de compte et ses mots de passe, la structure financière de sa société, ses failles les plus critiques.

Il a eu un reniflement sarcastique que j'ai pris pour une dénégation.

– Écoutez, je suis bien renseigné sur les étapes de votre carrière. La façon dont vous vous êtes emparé de la deuxième banque de Russie, que vous avez utilisée pour accaparer l'industrie de l'aluminium. C'était très bien pensé.

Navrozov a hoché la tête, cherchant à masquer la satisfaction que lui causait le compliment. Les gens comme lui sont incroyablement sensibles à la flatterie, et ça avait l'air de marcher.

– C'était absolument brillant, la prise de contrôle de Marcus Capital Management. Vous avez d'abord assuré votre mainmise sur la banque qui gérait ses affaires. En fait, vous avez tout simplement acheté la Banco Transnacional de Panamá. Son broker-dealer. Un véritable coup de génie.

J'ai laissé passer une poignée de secondes.

Que ce soit dans un contexte de guerre ou d'espionnage, la manipulation fait partie des bases de la psychologie appliquée. Le tout, c'est de pousser la cible à s'illusionner elle-même au lieu de la berner directement, juste en la confortant dans des opinions qu'elle entretient déjà.

Roman Navrozov évoluait constamment dans une ambiance de paranoïa et de suspicion. Aussi était-il tout disposé à croire que j'avais posté un tireur d'élite dans un bureau vide, de l'autre côté de la rue – au lieu d'un simple interrupteur que je pouvais actionner à distance, en appuyant sur une touche de mon mobile. C'était George Devlin, naturellement, qui avait conçu le programme, tandis qu'un de ses

collègues de New York se chargeait de l'installer. Ces subtilités technologiques n'étaient pas du tout de mon ressort.

Rien non plus ne l'empêchait de me croire quand j'affirmais avoir des complices dans les chambres voisines. Lui-même s'y serait pris de cette manière, alors pourquoi pas moi ?

Idem pour la vidéo truquée que Darryl avait envoyée un peu plus tôt, réalisée avec un de ses copains qui avait bien voulu passer une camisole équipée d'un pétard et d'un préservatif rempli de sang. Il avait assez confiance en Darryl pour croire que son Heckler & Koch ne tirerait que des balles à blanc.

Roman Navrozov avait pris pour argent comptant toute cette mascarade. Après tout, il avait infligé des choses bien pires aux épouses et aux enfants de ses adversaires. Ce genre de cruauté lui était tout naturel.

Toutefois, je venais de passer à une stratégie beaucoup plus hasardeuse : lui extorquer des informations en tâchant de paraître mieux renseigné que je ne l'étais réellement. Je risquais à tout instant de faire une gaffe susceptible de me trahir.

Il m'a dévisagé un moment à travers le voile de sa fumée de cigarette. J'ai noté un changement imperceptible dans ses yeux, les muscles de son visage se sont décrispés. Le sourire orgueilleux que j'avais espéré provoquer s'est épanoui sur ses traits. Une prouesse de machiavélisme.

– Quand on cherche à piller un hedge fund, le mieux est d'acheter la banque qui gère ses actions. Bien entendu, ça ne risque pas d'arriver aux fonds spéculatifs ordinaires, qui ont pour partenaires les grosses banques américaines. À cet égard, Marcus Capital Management était tout à fait atypique.

– J'aimerais savoir pourquoi vous aviez besoin de kidnapper la fille de Marcus.

– C'était une solution désespérée, pour pallier l'échec du plan initial.

– Qui consistait en quoi ?

Le silence s'est prolongé tandis qu'il rejetait posément un panache de fumée.

– Vous vouliez le dossier Mercury, ai-je poursuivi.

– Bien sûr.

C'était logique. Roman Navrozov était dans les affaires, les plus puissants de ses semblables avaient l'habitude de négocier les marchandises les plus précieuses. Et quoi de plus enviable que les secrets militaires les mieux gardés de la seule superpuissance de la planète ?

– Vous projetiez de vendre les renseignements sur le budget occulte au gouvernement russe ?

- Quel budget occulte ?
- Ce terme ne vous est peut-être pas familier.
- Allons, j'en connais la signification, évidemment. Vous croyez donc que Mercury a un rapport avec les secrets du budget militaire ? Je suis un homme d'affaires, pas un courtier en informations.

- Le dossier contient pourtant les détails de nos opérations classées top secret.

Il m'a jeté un regard surpris.

- C'est vraiment ce qu'on vous a raconté ? Vous allez finir par croire au Père Noël, si ça continue.

Là-dessus, son mobile a sonné, l'insupportable sonnerie Nokia que les gens utilisaient par défaut à l'époque où ils n'étaient pas capables d'en sélectionner une autre.

- C'est mon agent, a-t-il annoncé en consultant l'écran.

Mon cœur s'est mis à cogner plus fort.

78.

Kirill Alexandrovich Chuzhoï s'engagea sur le long chemin de terre, une boule d'angoisse à l'estomac.

Il avait horreur de se salir les mains, mais quelquefois on n'avait pas le choix. Dans ces cas-là, il savait se montrer efficace et résolu. Roman Navrozov le payait très bien, et Chuzhoï faisait toujours le nécessaire quand il y avait des traces à effacer. Il s'était même rendu à Boston pour régler son compte à un trafiquant minable détenu dans les locaux du FBI. Bientôt, il serait obligé de quitter le pays, il avait trop attiré l'attention sur lui. Il pourrait travailler pour Navrozov ailleurs sur la planète.

Non, décidément, ce genre de boulot n'était pas à son goût. Le contractant – le *zek*, un ancien prisonnier de Kopeïsk – avait, par contre, la réputation de prendre plaisir à tuer, et de faire durer l'opération aussi longtemps que possible.

Vu le milieu où il sévissait, un penchant sadique aussi inquiétant représentait un avantage, voire une nécessité. Il était capable de tout.

Et il mettait Chuzhoï terriblement mal à l'aise.

À part ça, il savait très peu de chose sur le *zek*. Il connaissait son tatouage, bien sûr, la chouette qui déparait sa nuque et l'arrière de son crâne. Et il n'ignorait pas que la Sova recrutait les plus violents des ex-prisonniers de Kopeïsk.

Chuzhoï, un ancien du KGB qui avait péniblement gravi les échelons de son successeur, le Service fédéral de sécurité de Russie, avait eu l'occasion d'en croiser quelques-uns, et même de les jeter en prison. Les plus redoutables tueurs en série correspondaient à ce profil, mais eux se faisaient rarement pincer.

Avec son crâne rasé, ses yeux perçants, sa mauvaise dentition et son tatouage ridicule, le contractant se rendait bien compte qu'il effrayait tout le monde, et il s'en réjouissait certainement. Persuadé d'appartenir à une engeance supérieure, il n'avait que mépris pour le reste de l'humanité.

Du coup, il n'irait jamais imaginer qu'un *silovik* fini, un misérable petit bureaucrate issu du KGB ose seulement envisager ce que Chuzhoï projetait de faire.

Cet élément de surprise constituait son seul atout face au monstre psychopathe qu'il allait affronter.

Il vit apparaître une pelouse envahie par la végétation, une jungle au milieu de laquelle se dressait une petite maison à revêtement de bardeaux. Son Audi garée sur l'allée gravillonnée, il se dirigea vers l'entrée sous un début d'averse.

Chuzhoi portait le complet chiné qu'il avait mis lors de son passage à Boston, taillé sur mesure pour convenir à sa forte carrure. Ses longs cheveux gris flottant sur son col de chemise, il conservait dans sa démarche son air d'autorité habituel.

Son fidèle Makarov.380 était caché derrière son dos, enfermé dans son holster.

La porte peinte en vert s'ouvrit à la volée, et un visage émergea de l'ombre. La tête rasée, le regard intense, les sillons qui creusaient le front... Il était encore plus effrayant que dans les souvenirs de Chuzhoi. Ses yeux de loup surtout, couleur d'ambre et emplis d'une sauvagerie carnassière, impitoyable. Pourtant, il y avait quelque chose de froid dans leur expression, de la maîtrise et du calcul. Son regard s'était arrêté sur les cicatrices d'acné de Chuzhoi.

– Il commence à pleuvoir, observa celui-ci. On a annoncé un gros orage.

Le *zek* garda le silence et lui jeta un coup d'œil hostile avant de s'enfoncer dans l'obscurité de la maison. Il régnait à l'intérieur l'odeur de renfermé des lieux inhabités.

La fille était-elle ici ?

– Il n'y a pas l'électricité ?

– Asseyez-vous.

Le *zek* lui désignait un grand fauteuil démodé, recouvert d'un tissu fleuri. Il n'était pas censé lui parler sur ce ton, naturellement, mais Chuzhoi préféra ignorer son impertinence.

– La fille est là ?

Mal à l'aise, il remua sur son siège. Il faisait tellement sombre qu'il distinguait tout juste les traits du sociopathe.

Le *zek* était resté debout.

– Non, elle n'y est pas. Ce rendez-vous était vraiment nécessaire ?

Chuzhoi décida de lui répondre aussi sèchement qu'il lui parlait :

– L'opération est annulée. La fille doit être immédiatement relâchée.

– C'est trop tard.

Chuzhoi sortit une liasse de papiers de sa poche de poitrine.

– Je veillerai à ce qu'on vous vire au plus tôt ce qui est vous est dû. Vous n'avez plus qu'à signer ces documents, comme convenu. Eu égard à la qualité de vos services, vous recevrez également une prime de 100 000 dollars en liquide, qui vous sera versée à la libération de la fille.

– Vous dites « annulée », et pas « conclue » ? s'étonna le *zek*. La rançon n'a pas été payée ? Ils ont pris d'autres dispositions ?

– Je ne suis qu'un messenger, allégua Chuzhoi en haussant les épaules. Je suis là pour vous transmettre les consignes du Client. Mais je pense, en effet, qu'ils sont parvenus à un nouvel arrangement.

Le *zek* ne le quittait pas du regard, et Chuzhoi, qui pourtant n'était pas du genre craintif, sentit un frisson lui parcourir l'échine.

– Vous voulez un stylo, peut-être ?

L'homme se rapprocha de lui, il sentait son haleine de fumeur.

Une atroce grimace tordit le visage du *zek*.

– Vous savez, insinua-t-il, on pourrait reprendre cette affaire à notre compte. Le père de cette fille est milliardaire. On peut lui réclamer une rançon et assurer notre avenir.

– Le père ne possède plus rien.

– Les gens comme lui, il leur en reste toujours.

La pluie cingla la vitre de la petite fenêtre, fouettée par une rafale de vent. Le tonnerre gronda au loin.

Pourquoi ne pas lui accorder ce qu'il demandait ? Ça n'avait aucune importance, de toute manière. Il ne toucherait pas un seul dollar.

D'un geste qui se voulait amical, le *zek* entoura d'un bras les épaules de Chuzhoi.

– On pourrait s'associer. Réfléchissez au fric qu'on peut se faire, tous les deux.

Sa main se promena doucement le long des reins de Chuzhoi avant d'empoigner la crosse du pistolet. Il semblait savoir par avance ce qu'il allait rencontrer.

– La dernière fois, vous n'êtes pas venu armé.

– Cette arme me protège.

– Et ça, vous connaissez ?

Chuzhoi vit briller une lame en acier au bout d'un épais manche noir.

Il savait de quoi il s'agissait, bien entendu.

Luttant pour garder son calme, il déclara :

– Je suis toujours heureux de discuter de nouvelles opportunités.

La pointe du couteau appuyait contre ses côtes.

La main du *zek* remonta le long de son dos jusqu'à l'épaule gauche, puis ses longs doigts se refermèrent sur son omoplate. Chuzhoi sentit alors un pincement douloureux, tandis que son bras gauche s'ankylosait. Le souffle tiède de l'homme passa sur sa nuque.

– Je sais que le Client n'a pas obtenu satisfaction, dit-il. Et je sais aussi qu'il a mis un contrat sur ma tête.

Chuzhoi ouvrit la bouche pour démentir, mais la lame s'enfonça un peu plus profondément avant de ressortir. La douleur le fit suffoquer.

– Si on doit devenir partenaire en affaires, fit le monstre, on a

besoin de se faire confiance.

– C’est évident, murmura Chuzhoi, les yeux fermés.

– C’est à vous de gagner la mienne.

– Oui, bien sûr. *Je vous en prie...*

Une larme roula le long de sa joue, et il ne sut dire si c’était de la souffrance ou seulement de la terreur.

– Je suppose que vous savez à peu près où se trouve la fille, reprit le zek.

Chuzhoi hésitait à répondre, répugnant à lui avouer qu’il l’avait fait suivre après leur dernière entrevue. La vérité ne ferait que décupler sa colère. La personne chargée de la filature avait reçu ordre de se montrer discrète, et elle avait si bien obéi qu’elle avait fini par perdre la cible de vue. Était-il possible que le zek ait quand même découvert qu’on le surveillait ?

Même après ça, Chuzhoi ne connaissait pas précisément l’endroit où la fille était enterrée. Il savait le nom du comté, mais celui de la localité lui était toujours inconnu. Une zone de plusieurs kilomètres carrés... Autant dire qu’il ne savait rien.

Le zek se remit à parler avant qu’il ait pu donner une réponse :

– Un homme aussi expérimenté que vous devrait embaucher un meilleur guetteur.

Chuzhoi sentit encore la pointe brûlante du couteau, mais cette fois le zek ne la retira pas. La douleur se diffusa dans tout son corps, du sommet du crâne au bout de ses pieds. Il eut l’impression qu’une onde de chaleur le traversait, avant de comprendre que son sphincter avait lâché.

– Pensez à l’argent ! cria-t-il avec l’énergie du désespoir.

Mais le couteau était fiché dans son ventre. Il voulut se dégager de la poigne de fer du zek, et un liquide brûlant remonta dans sa gorge.

Dehors le vent sifflait, et une pluie de plus en plus violente crépitait contre les bardeaux de la façade.

– Mais j’y pense, répliqua le zek.

– Qu’est-ce que vous voulez ? hurla Chuzhoi. Mon Dieu, qu’est-ce que vous voulez de moi ?

– Je peux vous emprunter votre mobile ? J’ai un appel à passer.

79.

– Mettez le haut-parleur, ai-je demandé à Navrozov.

C'était bien lui, l'appel qui nous confirmerait que l'opération était annulée, ou bien...

– *Da ?* a répondu Navrozov d'un ton abrupt.

– Le haut-parleur, je vous dis !

– Je ne sais pas le brancher.

Je lui ai pris l'appareil pour appuyer moi-même sur le bouton, et j'ai entendu alors quelque chose de bizarre que je n'avais pas du tout prévu.

Un hurlement.

Et puis la voix de l'homme, parlant en russe. Même si je ne captais que le rythme et l'intonation, je me rendais compte qu'il semblait calme et professionnel. Une plainte continue s'élevait en arrière-fond, comme une litanie de supplications. Posant le téléphone sur le bureau, j'ai consulté Navrozov du regard. L'air effaré, il s'est penché au-dessus du mobile, visiblement désarçonné par le concept de haut-parleur.

– *Kto eto ?*

La voix impassible a répondu à l'autre bout du fil :

– *Vi menia nie znaiete.*

– *Sto proiskhodit ?*

– De qui s'agit-il ?

– Il me dit que le contractant n'est pas disponible, mais qu'il peut nous communiquer un message.

La rumeur des gémissements a brusquement augmenté d'intensité, se changeant en un cri strident, presque féminin, qui m'a donné la chair de poule. Un étrange gargouillis, suivi d'une avalanche de mots.

– *Ostanovitye ! Ya proshu... pazhaluista prekratiie ! Shto ti khochish ? Bozhe moi !*

Navrozov écoutait la voix, abasourdi, les traits affaissés et le visage congestionné.

– *Nie magu... nie magu.*

La voix implorante se faisait de plus en plus faible.

– Qui est-ce ? ai-je demandé.

L'autre interlocuteur a calmement repris la communication, en

anglais cette fois :

– Il y a quelqu'un avec vous ? Prévenez M. Navrozov que son employé ne le contactera plus à l'avenir. Au revoir.

Le silence est retombé et j'ai réalisé après quelques secondes qu'il avait raccroché.

J'avais le pressentiment que quelque chose d'irréversible s'était produit. Navrozov, sous le coup de la même impression, a balancé son mobile à travers la chambre, renversant une lampe de chevet sur la moquette. La figure marbrée de taches sombres, il a débité un chapelet d'obscénités en russe.

– Ce petit salaud pense qu'il peut me défier ! a-t-il vociféré en lançant des pistons.

La porte s'est brutalement ouverte, livrant passage à ses gardes du corps. Le premier tenait une arme d'un côté et une carte-clé de l'autre, qu'il avait finalement obtenue à la réception.

– Ce salopard a tué mon employé !

Ses hommes ont rapidement évalué la situation, s'assurant que je ne ferais aucun mal à leur chef. Ils ont marmonné de vagues excuses, m'a-t-il semblé, avant de quitter les lieux.

– Qui vous a parlé ? ai-je voulu savoir.

– C'est justement le problème avec les contractants ! J'ignore qui il est !

– Dans ce cas, vous savez peut-être où il se trouve ?

– Quelque part dans le New Hampshire, je vous l'ai dit !

– À trente minutes de voiture maximum de la frontière avec le Maine, ai-je précisé. On peut miser là-dessus ? Vous diriez qu'il est plutôt basé côté nord ou côté sud ?

Il ne m'a pas répondu, j'ai deviné qu'il n'avait pas l'information. Il était en train de vivre une expérience assez rare chez lui : le sentiment de la défaite.

– Attendez, j'ai quand même quelque chose à vous donner, a-t-il signalé d'une voix enrouée. Une photo.

Je l'ai dévisagé, dans l'expectative.

– L'intermédiaire a réussi à photographier le contractant à son insu. Question d'assurance.

– Vous connaissez son visage ?

– Oui, mais pas son nom.

– Je veux la voir.

– Cet homme n'est pas fiché dans les bases de données des autorités américaines. Ce sera dur de retrouver sa trace.

– Tant pis, donnez-la-moi. Et j'ai autre chose à vous demander.

Navrozov m'a regardé sans rien dire.

– Je veux connaître la vérité sur Mercury.

Il m'a tout raconté.

Une demi-heure plus tard, encore sous le choc, je suis ressorti de l'immeuble pour monter dans un taxi.

Troisième partie

Lorsqu'on barre le chemin [à la vérité], qu'on réussit à l'enfermer plus ou moins longtemps sous terre, elle s'y amasse, elle y prend une violence telle d'explosion, que le jour où elle éclate, elle fait tout sauter avec elle.

ÉMILE ZOLA

80.

Il était presque six heures quand l'avion-cargo de FedEx a atterri à Boston.

J'avais salement besoin de sommeil.

Si je voulais me donner une petite chance de retrouver Alexa Marcus, il fallait d'abord que je dorme un peu, que je recharge mes batteries pendant quelques heures pour pouvoir réfléchir à tête reposée. À ce stade-là, même une perfusion de caféine ne m'aurait pas empêché de piquer du nez.

Mon téléphone a sonné pendant que je garais ma voiture. Tolya Vasilenko.

– La photo que tu viens de m'envoyer. Je suis vraiment navré, mais c'est un très mauvais numéro.

– Dis-m'en un peu plus.

– Tu te rappelles, ce meurtre barbare d'une famille du Connecticut ? Je t'en ai parlé l'autre fois.

– C'est celui qui a survécu ? Celui qui a réussi à s'échapper ?

– Il paraît, oui.

– Son nom ?

– Une minute, on n'a pas encore fixé le prix.

– Combien tu veux ? ai-je demandé d'un ton las.

– L'argent ne m'intéresse pas, en l'occurrence. Je souhaiterais plutôt procéder à... un échange d'informations.

Il m'a exposé sa requête et j'ai donné mon accord sans l'ombre d'une hésitation.

– Dragomir Vladimirovich Zhukov, a-t-il dit sitôt après.

J'ai retourné ce nom dans ma tête, essayant de le rattacher au cliché que m'avait fait parvenir Eugene, responsable de la sécurité auprès de Navrozov. Le crâne rasé, un regard féroce, des traits durs. Même les sonorités de son nom avaient quelque chose de dur. *Dragomir, Dragomir Zhukov.*

– Drôle de prénom, pour un Russe, ai-je souligné.

– En effet, c'est peu courant, a approuvé Tolya. Sa mère était serbe.

– On en sait davantage, à son sujet ?

– Au-delà du fait qu'il s'agit d'un sociopathe et d'un monstre doué

d'une remarquable intelligence ? Tu veux en savoir plus ?

– Oui, des détails sur son milieu d'origine, sa famille, son enfance...

– Tu comptes te mettre à la psychanalyse à tes moments perdus ?

– C'est ma façon de fonctionner. Plus j'en apprendis sur l'histoire personnelle de la cible, plus je suis efficace.

– Je regrette, Nicholas, mais on n'a pas grand-chose en dehors du dossier de police et de ses états de service dans l'armée, à quoi s'ajoutent quelques entretiens avec des parents et des témoins.

– Des témoins ?

– Tu n'imagines quand même pas que le cambriolage dans le Connecticut était son coup d'essai ? À l'époque où il se battait en Tchétchénie avec les forces terrestres russes, il a reçu des sanctions pour excès de zèle.

– Plus précisément ?

– Il a participé à une *zachistka* – une opération de nettoyage ethnique – à Grozny, et là il a commis certains actes que ses supérieurs eux-mêmes préféraient ne pas mentionner. Pourtant, ce ne sont pas des âmes sensibles. De la torture, je ne connais pas les détails... Il a fait prisonniers trois frères tchétchènes et les a démembrés de telle manière qu'il n'en restait qu'un tas d'ossements et de cartilages.

– C'est pour ça qu'il a fini en prison ?

– Non, pas du tout. Il a été incarcéré à cause d'un délit postérieur à son retour du front.

– Un autre meurtre, je suppose.

– Pas exactement, en fait. Il a été condamné à une peine de cinq ans pour vol. Il s'était fait embaucher à Tomsk, sur le chantier d'un oléoduc. Il travaillait aux fouilles en tranchée et il semblerait qu'il ait « emprunté » une pelle mécanique pour son usage personnel.

– Un peu comme Al Capone qui s'est fait pincer pour fraude fiscale.

– C'est la seule charge qu'on a pu retenir contre lui. La police de Tomsk avait la conviction qu'il était coupable de faits beaucoup plus graves, mais elle manquait de preuves. Une affaire qui expliquait, justement, pourquoi il s'était servi de cet engin. Pendant plus d'un an, la police a enquêté sur la disparition d'une famille – le mari, la femme, leur fils, un adolescent, qui s'étaient volatilisés du jour au lendemain. Ils ont longuement interrogé Zhukov, mais sans obtenir de résultats concluants. Tout ce qu'ils tenaient, c'étaient quelques rumeurs infondées disant qu'un ancien codétenu de Zhukov l'avait employé comme tueur à gages.

– Pour se débarrasser de cette famille ?

– Le mari était propriétaire de plusieurs concessions automobiles à Tomsk. On l'avait averti que s'il refusait de céder son affaire à un des amis de Zhukov, toute la famille subirait des représailles. Manifestement, ce n'étaient pas des menaces en l'air.

– Et on n’a jamais retrouvé les corps de ces gens.
– Si, mais seulement au bout d’un an, et de manière tout à fait fortuite. Il y avait un terrain vague à la sortie de la ville sur lequel un promoteur était en train de construire des logements. Quand ils ont creusé les fondations, ils sont tombés sur les corps. Un couple entre deux âges et un adolescent. Les médecins légistes ont trouvé de la terre en grande quantité à l’intérieur des poumons. On les avait enterrés vivants.

– Ce qui explique que Zhukov ait emprunté la pelle mécanique.
– Ce serait logique, mais rien n’a pu être prouvé devant un tribunal. Il est vraiment très fort, tu vois. Très habile à effacer les traces. Je comprends que Roman Navrozov ait eu recours à ses services. Maintenant, Nicholas, si tu t’intéresses à l’angle psychologique, sache que Zhukov a perdu son père tout jeune, lors d’un accident survenu dans une mine de charbon.

– Lui aussi, il s’est fait enterrer vivant ?
– « Noyade » serait un terme plus juste. Le père travaillait sous terre, et quand un des mineurs a creusé malencontreusement dans un puits abandonné, l’eau qui s’y était accumulée a inondé les galeries. Trente-sept mineurs ont péri noyés.

– Quel âge avait Zhukov, à ce moment-là ?
– Neuf ou dix ans. Tu peux imaginer le traumatisme pour les familles. Surtout pour tous ces jeunes enfants qui se retrouvaient orphelins.

– J’ai du mal à voir le rapport entre un traumatisme d’enfance et...
– Il y a des années, sa mère, Dusya, a révélé à notre envoyé qu’à l’époque, le principal grief de son fils était de ne pas avoir assisté à la scène. Elle prétend que c’est là qu’elle s’est rendu compte que Dragomir n’était pas un enfant normal.

Je n’avais plus du tout sommeil, d’un seul coup.
– L’argent n’est pas sa motivation principale, je me trompe ?
– Je pense que l’argent sera bien commode pour assurer sa fuite et lui acheter une nouvelle identité. Cela dit, je crois que s’il a accepté cette mission, c’est parce qu’elle lui offrait une opportunité exceptionnelle. Ce sont de simples conjectures, naturellement.

– Tu parlais d’opportunité ?
– Oui, celle de regarder quelqu’un se noyer.

81.

Alexa chante à pleine voix : des morceaux sur lesquels elle aimait danser, des chansons qu'elle adorait écouter. Parfois, ce sont juste des bribes quand elle n'arrive pas à se rappeler l'ensemble.

N'importe quoi qui l'empêche de penser à ce qui lui arrive.

Bad Romance, de Lady Gaga, avec ses paroles en français à la fin du morceau. Une histoire de vengeance qui la distrait une minute. Et puis elle passe à *Poker Face*, et chante si fort qu'elle est près de hurler. Mais elle est trop facile, celle-là. Elle s'imagine dans la peau de Lady Gaga, moulée dans une espèce de combinaison en toile adhésive.

Ensuite viennent les Black Eyed Peas avec *Imma Be*, et enfin Ludacris. C'est mieux, ça, il y a des tas de paroles à se remémorer. Trop, même. Elle essaie alors *Can't Touch This*, de MC Hammer, mais c'est trop difficile, elle préfère renoncer.

Quand elle s'arrête, lasse et découragée, la gorge en feu, elle reprend conscience du lieu où elle se trouve et recommence à trembler. Quelque chose semble lui décaper les nerfs. Tout son corps se recroqueville, parcouru de frissons. C'est comme un raclement d'ongle sur du polystyrène – cette simple pensée lui a toujours fait grincer les dents.

Mais cette réaction physiologique est négligeable comparée au sentiment d'horreur qui s'empare d'elle à nouveau, le nuage noir de la peur qui la glace pour la centième fois depuis le début de ce cauchemar. La conscience qu'il existe quelque chose de plus affreux que la mort et qu'elle est en train de le vivre.

Elle pousse un grand cri qui se change en un sanglot désespéré. Des larmes brûlantes coulent sur ses joues. Elle hurle encore, griffant le revêtement du cercueil et ses doigts rencontrent un petit objet, dur et carré, fixé au couvercle. Probablement la caméra vidéo.

Elle touche le minuscule objectif et y appuie le bout de son pouce.

Elle le maintient comme ça une minute.

Maintenant, il ne peut plus la voir.

Elle a le pouvoir d'aveugler la Chouette.

Elle laisse son pouce sur l'objectif jusqu'à ce que sa main commence à trembler. La voix de la Chouette sortant des haut-parleurs la fait

sursauter.

– Si tu me fais une blague, Alexa, ce n'est pas une très bonne idée.

Elle ne prend pas la peine de répondre. *Rien ne l'y oblige, après tout.*

Et là, une idée tellement renversante lui traverse l'esprit que ce n'est plus la terreur, mais l'euphorie qui emballe son cœur.

Elle peut arracher cette foutue caméra à son support.

Elle peut aveugler définitivement la Chouette.

Privé de cette caméra, il n'a plus aucun pouvoir sur elle !

Elle se met à tirer sur le boîtier, le secouant d'avant en arrière comme si elle voulait faire tomber une dent branlante.

Elle vient d'avoir un coup de génie. C'est sur la caméra que tout repose. C'est grâce à elle qu'il peut lui donner des ordres et des instructions, l'obliger à formuler toutes ces requêtes bizarres qui doivent faire paniquer son père.

Elle n'a qu'à s'en débarrasser.

Lui enlever son moyen de surveillance, son accès à elle. Bousiller son plan sans qu'il puisse rien y changer.

Sans la vidéo, la stratégie de la Chouette ne peut pas fonctionner. Pas de caméra, pas de rançon.

Si elle détruit l'appareil, il va s'affoler, il sera forcé d'improviser.

Obligé de la déterrer.

Il faudra bien qu'il répare sa caméra, pour la bonne raison qu'elle est le pivot de tout son plan.

C'est dingue qu'elle n'y ait pas pensé plus tôt.

Tout ça lui réchauffe un peu le cœur. Son père, qui devait l'aimer, dans le fond, même s'il ne la respectait pas toujours, aurait sûrement été fier d'elle, épaté par son intelligence et sa débrouillardise. « Ma Lexie, lui dirait-il, tu as le *saichel*, le cerveau des Marcus. »

Elle serre si fort le petit boîtier métallique que les muscles de son bras se mettent à trembler. Elle le tord, elle tire dessus jusqu'à ce qu'il commence à se détacher. Quelque chose de minuscule tombe sur son visage. Sa main gauche identifie une petite vis, qui doit faire partie du support.

Elle va y arriver. Elle est entrain d'arracher les yeux de la Chouette.

Elle sourit toute seule, grisée par la victoire, et sent la caméra bouger sous ses doigts.

La voix l'interrompt brusquement :

– Encore une mauvaise idée !

Elle ne lui répond même pas.

Évidemment qu'il n'a pas envie qu'elle décroche cette saleté !

– Tu le sais, Alexa, je suis ton unique moyen de communication avec l'extérieur.

Le ton est patient, dénué de colère.

Alexa poursuit ses efforts en serrant les dents, la fatigue fait

trembler sa main et les angles en métal tranchant lui entament la paume.

– Si tu détruis la caméra, tu seras coupée du reste du monde.

Elle s'arrête quelques instants.

– Ils croiront tous que tu es morte. Pourquoi est-ce que les vidéos cesseraient d'arriver, sinon ?

Sa main immobile est refermée sur la caméra, juste au-dessus de son visage. Encore quelques efforts et elle fera sauter les vis qui fixent l'appareil au couvercle du cercueil.

– Peut-être que ton père pleurera, peut-être qu'il se sentira soulagé. Mais au moins, il saura que tout est fini. Qu'il ne peut plus rien y changer. Il n'a jamais voulu nous remettre ce qu'on lui demandait, de toute façon, alors il se dira : *voilà, je n'ai plus besoin de le faire*. Ça ne pourrait plus servir à rien, puisque sa fille est morte.

– Il saura que vous avez échoué ! crie Alexa d'une voix animale, gutturale.

– Non, il abandonnera, tu peux me croire. Et si tu ne me crois pas, tant pis pour toi.

Alexa est obligée de baisser la main, son poignet et son avant-bras lui font trop mal.

– Tu aimerais mieux quand même échapper à cette boîte, non ?

Elle éclate en sanglots tandis qu'il lui répète :

– Oui, cette caméra est ton seul espoir de sortir de là vivante.

82.

J'avais cruellement besoin de dormir mais pourtant, dans l'immédiat, ma priorité était de rapporter à Diana tout ce que j'avais appris.

Il n'était que six heures, mais elle avait l'habitude de se lever tôt et devait être en train de boire son café en lisant son courrier – je ne sais pas au juste à quoi s'occupe un agent célibataire de si bon matin.

Au lieu de rentrer directement chez moi, j'ai fait un crochet par le South End pour passer par Pembroke Street.

Les fenêtres de son appartement étaient éclairées.

– Je te sers un café ? a prudemment demandé Diana.

– Je pense que j'ai dépassé le point de non-retour. Encore un peu de caféine et je tombe dans le coma.

– De l'eau fraîche, alors ?

– Je veux bien.

J'avais pris place sur le canapé tandis que Diana s'installait dans le fauteuil. Exactement comme la dernière fois. Elle était pieds nus, en caleçon de sport et T-shirt blanc. Elle est allée à la cuisine me chercher un verre d'eau glacée, et dès qu'elle est revenue s'asseoir, je lui ai tout raconté. J'étais tellement claqué que mon exposé manquait pas mal de cohérence, mais je me suis débrouillé pour lui résumer l'essentiel.

– J'ai demandé à Dorothy de se renseigner auprès de tous les loueurs de matériel de BTP du New Hampshire. Elle attend l'ouverture, entre neuf et dix heures.

– De mon côté, j'ai consulté le dossier de ce cambriolage, dans le Connecticut.

– Déjà ? Mais comment as-tu...

– Nico, a-t-elle coupé avec un sourire triste. Tu as vraiment du sommeil en retard. Souviens-toi, tu m'en as parlé hier soir.

J'ai secoué la tête, gêné de ma méprise.

– Le mari a survécu. J'aurais aimé savoir s'il se rappelait autre chose concernant les agresseurs, mais il ne risque pas de parler à qui que ce soit... Il a gardé de graves lésions cérébrales après le passage de Zhukov. On n'avait pas relevé d'empreintes latentes sur les lieux, ni

de Zhukov ni de son complice. J'espérais que la police locale aurait transmis des échantillons non identifiés au Fichier judiciaire des empreintes digitales et qu'ils auraient trouvé des correspondances. Ce n'est pas le cas, malheureusement.

– C'est tout ?

Je me suis levé pour arpenter la pièce, épuisé et à cran, brûlant de passer à l'action.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu peux me rappeler le budget du FBI ? Pas loin de 10 milliards, je crois ? Le moindre représentant des forces de l'ordre est sur écoute, tu as des bases de données en veux-tu, en voilà et, malgré ça, tu n'as pas été fichue d'aller plus loin que Dorothy et moi.

– Parce que tu as avancé, toi ? Aux dernières nouvelles, cette fille est toujours quelque part sous terre.

– Je dois retourner au bureau, ai-je répliqué en me dirigeant vers la porte.

– Non, a objecté Diana. Il faut d'abord que tu dormes, tu es à deux doigts de craquer. De toute façon, tu es bien obligé de patienter tant qu'aucune de nos pistes – ou de *tes* pistes, si tu veux – n'a été validée. À cette heure-ci, tout est encore fermé. Tu ferais mieux d'aller te coucher, Nick.

– Plus tard.

Elle s'est approchée de moi et a posé une main sur mon épaule.

– Si tu n'accordes pas un peu de répit à ton organisme, tu es sûr de faire des conneries. À quoi ça va t'avancer ?

– Ne t'inquiète pas pour ça, ai-je rétorqué en me tournant vers elle. Je ne fais jamais de conneries.

– Voilà qui me confirme que tu as besoin de repos, a-t-elle dit en riant.

Avant même que j'aie eu le temps de réfléchir, mes lèvres étaient contre les siennes. Sa bouche était tiède, son haleine sentait la menthe. Je lui ai lissé les cheveux, tenant son visage entre mes mains. Les yeux clos, elle a glissé ses mains douces sous ma chemise et les a plaquées sur mon torse pendant que je lui caressais les seins et que j'embrassais sa gorge. J'ai entendu claquer ma boucle de ceinture.

– Diana ?

Elle m'a fait taire d'un baiser, ses jambes enlaçant étroitement ma taille.

– Je sais bien qu'on ne peut pas reproduire le passé, a dit Diana.

– Mais ce n'était pas du tout mon intention.

Elle a souri, mais ses yeux étaient embués de larmes. Je l'ai serrée contre moi, merveilleusement heureux.

Mon téléphone n'a pas tardé à sonner. Marshall Marcus.

– Nick, a-t-il soufflé, je viens d'avoir un message.

Un bip m'a signalé un correspondant sur mon autre ligne. Il venait de Dorothy.

– Qui te l'a envoyé ?

– Eux. Ils me laissent jusqu'à ce soir, et ensuite...

– Attends un instant.

J'ai basculé sur l'appel de Dorothy.

– Nick, Marcus vient de recevoir un mail des ravisseurs.

– Je le sais déjà, j'étais en communication avec lui.

– Cette histoire prend un très mauvais tour.

Ma gorge s'est serrée.

– Tu as ton ordinateur à portée ?

– Oui, j'en ai un, ai-je répondu après une hésitation.

– Bon, je te fais suivre le message tout de suite.

J'ai fait signe à Diana pour qu'elle me prête son portable et je me suis connecté à ma messagerie tout en reprenant Marcus au téléphone :

– Ne quitte pas, Marshall, je suis en train d'ouvrir le mail.

– Comment tu fais ça ?

Je n'ai pas répondu, trop occupé à lire le texte de ce nouveau courrier anonyme.

Les règles sont changées.

Ma demande est très simple si vous voulez sauver votre fille

Vous devez virer 500 m de \$ sur le compte ci-dessous avant 17 heures aujourd'hui, heure de Boston.

Pas de négociations possibles. Proposition définitive.

Si les \$ sont bien reçus avant 17 heures votre fille Alexa sera libre.

Vous serez prévenu de sa position et vous pourrez la récupérer.

Fin des négociations.

Si \$ pas reçus, vous aurez une dernière occasion de voir votre fille Alexa sur Internet.

Vous verrez son cercueil se remplir d'eau.

Vous verrez votre fille se noyer

Vous assisterez aux derniers moments de votre fille.

Suivaient le nom et les coordonnées d'une banque au Belize, des codes guichet et un numéro de compte.

– Mon Dieu...

– Nicky, a supplié Marshall d'une voix aiguë et tremblante, aide-moi, je t'en prie.

– Je ne fais que ça, lui ai-je assuré. À chaque minute.

– Cinq cents millions de dollars ! Je n'ai plus des sommes pareilles en ma possession, à cause de ces ordures. Et ils sont bien placés pour le savoir !

– Tu sais où est Belinda ?

– À côté de moi, comme d'habitude. Pourquoi cette question ?

– Je dois raccrocher, maintenant. Je vais peut-être réussir à régler

ça.

– Mais comment ?

J'ai coupé la communication sans lui répondre et je me suis penché vers Diana pour lui donner un baiser.

– Préviens-moi dès que tu as du nouveau, m'a-t-elle dit.

83.

J'ai débarqué au bureau avec une provision de café dans un Box o'Joe et un assortiment de beignets de chez Dunkin' Donuts.

Une demi-heure plus tard, après une série d'appels à destination de Belize City, j'étais en ligne avec l'Honorable Oliver Lindo, ministre local de la Sécurité nationale.

– Nick ! Il paraît que tu cherches à me rejoindre. Excuse-moi, j'étais à la salle de sport avec mon coach. Je finirai peut-être par te ressembler, mon ami.

– Peter va bien ?

– Je ne t'ai pas dit qu'il faisait sa deuxième année à Oxford ?

– Félicitations, je n'étais pas au courant. Et toi, toujours pas remarié ?

– Tu connais notre dicton ? a-t-il répliqué en riant. « Pourquoi acheter la vache quand son lait est gratuit ? »

– Je crois que j'ai déjà entendu ça.

Oliver Lindo me comprenait à demi mot. Quand je travaillais chez Stoddard, à Washington, je l'avais aidé à se dépatouiller d'une situation très épineuse, impliquant un bateau, une distillerie de rhum, une ex-épouse et un bataillon de Cubains en colère. Plus tard, il m'avait chargé de tirer son fils, étudiant en droit à Lawrenceville dans le New Jersey, d'une affaire de viol collectif survenue à Trenton.

– Dis-moi, tu ne connaîtrais pas quelqu'un à la Belize Bank and Trust Limited ?

– Ces gens sont très louches, si tu veux mon avis. Si jamais tu envisages de cacher de l'argent, je te conseille plutôt... Mais il vaut mieux ne pas parler de tout ça sur un portable.

– Si un jour j'ai de l'argent à planquer, c'est toi que je contacterai en premier. Mais aujourd'hui, ce n'est pas le motif de mon appel. J'ai besoin que tu me rendes un service.

– Tout ce que tu voudras, Nick, tu le sais bien.

84.

- Tu m'expliques le processus ? a demandé Dorothy.
- Juste avant la fermeture de cette banque au Belize, Dragomir Zhukov recevra confirmation d'un virement de cinq cents millions sur son compte.
- Ton ami du Belize est en mesure d'arranger ça ?
- Il va rencontrer le président de la banque en personne. Et je parie que l'établissement n'a aucune envie de se rendre complice de l'enlèvement d'une mineure. À moins qu'il n'ait d'autres moyens de persuasion. Je l'ignore, et ça m'est bien égal.
- Ce n'est qu'un subterfuge, si je comprends bien. On va lui confirmer un transfert de fonds totalement fictif.
- Oui, évidemment.
- Mais dans quel but ? Ce Zhukov fait cavalier seul, il n'obéit plus à personne. Qu'il obtienne cet argent ou pas, il ne relâchera jamais Alexa.
- Sauf s'il y est contraint. Voilà pourquoi le timing est aussi crucial. Il y aura une complication de dernière minute, une erreur d'enregistrement de ses références bancaires qui l'obligera à téléphoner.
- Et c'est toi qui seras à l'autre bout du fil.
- Je compte lui faire savoir qu'il ne touchera les cinq cents millions qu'après la libération d'Alexa.
- Le regard de Dorothy a erré de son ordinateur au parquet, puis jusqu'à moi.
- Nick, tu te berces d'illusions. Tu n'as pas le moindre moyen de pression. Il va refuser tout net et t'imposer ses conditions. Et à la fin, il la tuera.
- Je crains que tu n'aies raison.
- Il y a quelque chose qui m'échappe ?
- Il aura intérêt à l'épargner au moins jusqu'à cinq heures pour pouvoir prouver qu'elle est toujours en vie. Il ne se fermera aucune porte.
- Je vois mais, après cinq heures, il l'éliminera quand même, quoi qu'il arrive.

- Je suis d'accord avec toi.
- Enfin, Nick, à quoi ça rime ?
- Ça me laisse jusqu'à ce soir dix-sept heures pour retrouver Alexa. Maintenant, je voudrais que tu reprennes la piste des horaires de vol et des coupures de la vidéo. Ça peut nous permettre de le localiser.
- À quoi bon ? Tu sais bien que c'est une impasse. Tu ne m'as pas dit que le FBI n'avait trouvé aucun horaire compatible dans la base de données de l'Aviation civile ?
- Si, en effet. Mais je pense qu'ils n'ont pas vérifié tous les vols. Seulement ceux qui sont enregistrés par la Fédération.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- J'ai une bonne expérience de l'armée américaine et je connais leurs réticences à partager des informations sur les sorties d'appareils militaires avec les petits fonctionnaires des agences fédérales.
- Des appareils militaires ?
- Oui, il existe plusieurs bases aériennes dans le Maine, le Vermont et le New Hampshire. Chacune tient ses propres registres.
- Ils sont consultables en ligne ?
- Jamais de la vie.
- Comment faire pour y accéder, dans ce cas ?
- Par la bonne vieille méthode, ai-je répondu en lui tendant le téléphone.

85.

Dorothy avait chargé Jillian d'inventorier toutes les sociétés du New Hampshire qui fournissaient du matériel de BTP en leasing ou en location.

La liste comptait près de neuf cents noms.

Même après avoir réduit la recherche à « matériel de terrassement » et « engin de chantier », nous frôlions encore la centaine de références. Décourageant, à moins de bénéficier d'un gros coup de veine.

Pendant ce temps, Dorothy passait des coups de fil aux bases du secteur et aux contrôleurs de la Garde aérienne nationale. Il m'a fallu intervenir à plusieurs reprises en lançant des noms de généraux du Pentagone qui m'avaient sans doute oublié depuis longtemps. Mais quand j'ai vu Dorothy se présenter dans mon bureau avec un grand sourire, j'ai deviné qu'elle avait du nouveau pour moi.

– Le KC-135, ça te dit quelque chose ?

– Le Stratotanker ? C'est un modèle de chez Boeing. Ils servent surtout au ravitaillement en vol, même si certains ont été transformés en postes de commandement aérien. J'écoute la suite.

– Bon, on a une touche. Chaque interruption du signal coïncide très précisément avec le décollage d'un KC-135 depuis la base de la Garde aérienne de Pease.

– Et alors ? Ils sont à Portsmouth, dans le New Hampshire.

– Pas si vite. L'endroit où Alexa est séquestrée peut se situer n'importe où entre huit et soixante kilomètres de la base.

– Tu ne peux pas m'affiner ça avec une surveillance triangulaire ? Il me semblait que les experts en analyse adoraient cette méthode.

– Les données sont insuffisantes. Tout ce que j'ai, ce sont trois coupures de la vidéo dix secondes après l'envol d'un KC-135.

– Mais tu dois aussi connaître la direction qu'a prise chaque appareil, non ?

– C'est vrai.

– Et aussi la vitesse moyenne au décollage ?

– Possible.

– Avec ça, tu devrais pouvoir me faire une estimation à quinze kilomètres près. C'est à moi de te mâcher le boulot ou quoi ?

J'ai tâché de désamorcer le Regard avec ce que je prenais pour un sourire désarmant. Peine perdue, j'y ai eu droit quand même.

Mon BlackBerry a sonné. C'était Diana.

– Salut, tu as bien reçu la photo ?

– Mieux que ça, Nick. Je crois qu'on sait où est notre homme.

86.

J'en suis resté sans voix pendant quelques secondes.

– Nick ?

– Vous avez trouvé Zhukov ?

Diana parlait plus haut qu'à son habitude, la voix tendue.

– On a localisé son téléphone.

– Dans le New Hampshire ?

– C'est bien ça, à l'ouest de Nashua.

– Il a dû le rallumer.

– Écoute, je dois y aller, là. On se déploie vers le nord.

– À quel endroit ?

– Une zone étape sur un parking, à quelques kilomètres de l'objectif.

– Vous êtes accompagnés d'une équipe du SWAT ?

– Tout le monde a été réquisitionné, pas seulement les unités d'élite.

Ils veulent que je me tienne sur un poste d'observation à l'extérieur du périmètre d'action du SWAT.

– Donne-moi l'emplacement exact.

– Tu sais très bien que tu ne peux pas venir. C'est une opération du FBI et toi, tu es un civil.

– Écoute-moi bien, Diana. Il est hors de question qu'elle meure dans le branle-bas d'un raid du SWAT. Je la veux vivante.

– Eux aussi, Nick. La récupération des victimes est toujours leur priorité absolue.

– Peu important les intentions, c'est de leur technique que je voulais parler.

– Les hommes du SWAT sont excellents, tu sais, on ne fait pas mieux.

– Je ne cherchais pas à polémiquer.

– Qu'est-ce que tu as en tête, alors ?

J'ai fermé les yeux, tâchant de me concentrer.

– Décris-moi le site.

– Une maison au bord d'une route de campagne. D'après les photos satellite, elle a l'air déserte.

– Il y a des terres autour ?

– C'est une ancienne ferme.

– Isolée ?
– Où veux-tu en venir ?
– Il est là-bas tout seul, pour se cacher ? Ou bien il s'agit de l'endroit où il a enterré Aexa ? C'est déterminant pour le choix de la stratégie.

– Personne ne sait si elle est là ou pas.
– S'il entend une seule branche craquer, ou s'il voit des types en combinaison de camouflage traverser le bois, il n'attendra pas de se prendre une balle. Il la tuera. Il a déjà menacé d'inonder le cercueil, il a peut-être installé un dispositif pour le faire à distance. En ouvrant la prise d'eau de la maison, par exemple. Et vos gars auront beau creuser à toute allure, ils ne réussiront jamais à la sauver.

– Ça ne tient pas debout. Alexa est sa monnaie d'échange, il doit la garder en vie. S'il la tue en inondant la tombe, il perd son unique moyen de pression.

– Diana, les critères habituels ne s'appliquent pas aux réactions de ce type, et ce serait une grave erreur que de présupposer le contraire. Ce qu'il veut, c'est remplir la tombe d'eau, ou couper l'alimentation en oxygène, et regarder la scène sur son écran d'ordinateur. Il veut la voir suffoquer et se débattre. Il a envie d'assister à sa mort.

– Pourquoi réclamer une rançon, à ce compte-là ?
– Il s'imagine ramasser l'argent et la tuer quand même. Dis à ton commandant d'escouade que je pourrais lui être utile. Explique-lui que je suis la seule personne à être renseignée sur Dragomir Zhukov.

87.

Je roulais sur la 93 en direction du nord quand il a commencé à pleuvoir. D'abord quelques gouttes menaçantes tombant du ciel plombé, bientôt suivies d'un véritable déluge. Le genre de cataracte qui s'abat avec une telle violence qu'on se dit qu'elle va forcément s'arrêter très vite.

Mais cette fois, c'était parti pour durer. Comme venues de nulle part, des rafales de vent se sont mises à souffler, rabattant le rideau de pluie. Malgré mes essuie-glaces poussés au maximum, c'est tout juste si je voyais la route. Les autres véhicules ont commencé à patiner, roulant à une allure d'escargot, et certains se sont même rangés sur le bas-côté en attendant une accalmie.

En temps normal, j'aimais bien les déchaînements climatiques, mais cette fois ça ne me plaisait pas du tout. Ils semblaient faire écho à l'angoisse inhabituelle qui s'était insinuée en moi.

Mon instinct m'avertissait que tout ça allait mal finir.

Du coup, j'ai branché la musique à fond. Je connais peu de morceaux qui me requignent autant que le dieselbilly tonitruant de Billy Kirchen, le titan de la Telecaster. J'ai d'abord passé *Hammer of the Honky-Tonk Gods*, et puis la version live de *Too Much Fun*. Quand j'ai franchi la frontière du New Hampshire, j'avais repris du poil de la bête.

La sonnerie du téléphone m'a obligé à couper le son.

C'était Diana qui voulait me donner des instructions pour rejoindre la zone d'étape du SWAT.

– On se rassemble sur un parking, à trois kilomètres de la maison. Tu es censé me retrouver sur le périmètre de police. Ce qui veut dire que tu n'entres pas sur le périmètre d'opération.

À cet endroit, l'autoroute s'était réduite à une deux voies bordée de glissières de sécurité. J'ai croisé un panneau ATTENTION PASSAGE D'ORIGNAUX.

– Ça marche ? On sera dehors ou dans un véhicule ?

– Dans un monospace de l'équipe. Il ne manquerait plus que ça, avec le temps qu'il fait. Tu as de la pluie, toi aussi ?

- Ça dégringole, oui. Je suis à une cinquantaine de kilomètres, pas plus.
- Sois prudent, Nico.

88.

Trois quarts d'heure plus tard, j'étais assis sur le siège passager d'un Suburban noir spécialement aménagé pour l'usage du SWAT, équipé d'une plateforme et d'un escalier métallique. Le véhicule n'était pas blindé, cependant. Comme on ne devait pas entrer dans la zone critique, on n'était pas censé recevoir une balle.

Diana, installée au volant, portait sous son sweater du FBI un gilet tactique de type III, une veste à port discret renforcée par une plaque balistique.

La pluie tombait sans relâche, et les essuie-glaces balayaient le pare-brise comme un métronome survolté.

Nous étions garés à l'orée du bois, un peu en retrait d'une route asphaltée sinueuse et étroite. Selon le jargon du FBI, nous étions postés en zone « jaune », la dernière position abritée avant le début de l'opération. La zone « verte », correspondant à une ligne imaginaire autour de la maison, désignait le site d'intervention à proprement parler.

En théorie, nous faisons partie du détachement opérationnel, mais dans les faits nous étions de simples observateurs. Les limites de mes fonctions m'avaient été clairement exposées : s'ils parvenaient à prendre le Russe vivant, et s'il refusait de coopérer, on me demanderait de négocier avec lui par radio – pas en personne.

Nous étions entourés de plusieurs SUV de marques américaines équipés de la même façon que le nôtre. Les membres du SWAT se tenaient en périphérie, dans des combinaisons kaki protégées par des inserts en céramique conçus pour résister à des balles de gros calibre. L'uniforme siglé FBI était complété par des casques en Kevlar et des lunettes de protection. Leurs carabines M4 étaient munies de viseurs optiques à point rouge, et leurs holsters contenaient des pistolets qui viendraient en renfort si leur arme s'enrayait. Pendant ce temps, des snipers en combinaison de camouflage s'étaient embusqués dans les bois non loin de la maison, dissimulés par l'ombre des arbres.

Nous sommes restés là un bon moment sans échanger un mot, à écouter les échanges radio.

Nous attendions, comme les autres à l'extérieur de la voiture, qui

semblaient tous guetter un signal. La tension était presque palpable.

– Si jamais il se montre, ai-je commencé...

– Les snipers le descendent. Ils ont eu l'autorisation de recourir à l'élimination physique.

– C'est le protocole du FBI ?

– Uniquement dans les cas où la cible a les moyens et l'intention probable de tuer sa victime. Dans ces conditions, l'élimination physique est admise par la loi.

– Et s'il reste invisible ?

– Ils tentent une entrée discrète dans la maison, à partir de deux points distincts, et ensuite ils embrayent sur un plan récupération d'otage. (Diana a ajouté au bout d'une minute :) Tu as envie d'être sur place, n'est-ce pas ? Reconnais-le.

Je n'ai pas confirmé, continuant à ruminer mes pensées. Il y avait décidément quelque chose qui clochait dans le tableau.

– Tu peux me prêter tes jumelles ?

J'avais laissé les miennes dans la Defender, pensant que je n'en aurais pas l'utilité.

Diana m'a tendu une paire de Steiner vertes, qui faisait partie de l'équipement de base du SWAT. J'ai fait le point pour observer la maison. Une petite maison en bardeaux peinte en blanc, aux volets vert sombre. Ce n'était pas du tout un bâtiment de ferme, seulement une maison en plein bois. Elle n'était entourée que d'une petite parcelle, contrairement à ce à quoi je m'attendais. Un fouillis d'herbes folles avait tout envahi, comme si personne n'entretenait les lieux depuis de longs mois.

Pas de lumières aux fenêtres, pas de véhicules visibles dans l'allée.

– Je crois qu'on s'est trompés, ai-je dit à Diana en lui rendant les jumelles.

– Pardon ? On a pourtant localisé son mobile, il ne peut pas y avoir d'erreur.

– Réfléchis à la configuration des lieux. Il n'y a qu'une seule issue, et on est en train de la surveiller. Le bois derrière la maison est quasiment impraticable, tellement les broussailles sont épaisses. Il ne fera pas deux pas là-dedans sans s'empêtrer dans les ronces.

– Tu as vu tous ces détails ?

– J'ai de bonnes jumelles.

– Non, tu as de bons yeux.

– Il est piégé. C'est impossible qu'il ait choisi ce genre d'endroit comme base.

– Peut-être qu'il y était obligé, que les gens de Navrozov le lui ont imposé. La propriété est abandonnée depuis un an et demi.

– À mon avis, il ne laisserait personne prendre une telle décision à sa place. Il ne fait confiance qu'à lui-même.

– Ça, c'est ton jugement personnel, qui s'appuie sur des témoignages indirects sortis d'un vieux dossier du KGB.

Je n'ai pas réagi à la critique.

– On a vérifié les factures des services publics correspondant à cette adresse ?

– Ça fait dix-huit mois que la maison n'est plus occupée.

– Tu vois des installations électriques, toi ? Comment il se débrouille pour recevoir Internet ?

Diana a fait non de la tête, l'air pensif.

– Il n'y a pas non plus d'antenne satellite. Et, de plus, je le trouve bien négligent.

– À quel sujet ?

– Le téléphone portable. Il a eu tort de l'utiliser.

– Mais il ignore qu'on connaît le numéro.

– Ce type ne sous-estime jamais les autres. C'est ce qui explique qu'il soit toujours en vie.

J'ai sorti mon mobile pour contacter Dorothy.

– Où tu es en ce moment, Heller ?

– Dans le New Hampshire.

– Plus précisément ?

– À l'ouest de Nashua. Au beau milieu de ce qui ressemble de plus en plus à un leurre.

– Nashua ? Ça se situe à peu près à soixante kilomètres au sud de la trajectoire de vol.

– Tu peux me transmettre les coordonnées GPS ?

– C'est fait.

– Il couvre quelle superficie, le secteur que tu es en train de quadriller ? On ne pourrait pas limiter la zone en observant le terrain et les propriétés disponibles...

– J'ai peut-être fait une découverte intéressante. En fouillant un peu dans le Fichier judiciaire automatisé, je suis tombé sur un cas d'homicide présumé.

La base de données du FBI interrogée par Dorothy, qui centralisait les informations sur les affaires criminelles, était utilisée par toutes les forces de police et les institutions judiciaires du pays.

– Il y a un lien avec notre affaire ?

– Le code du rapport est 908. Homicide avec préméditation sur la personne d'un officier de police, perpétré à l'aide d'une arme.

– Et après ?

– On a retrouvé un policier stagiaire dans sa voiture, au fond d'un ravin dans le New Hampshire. On a pensé d'abord qu'il avait quitté la route, mais le chef de la police locale penche pour un meurtre.

– Pour quelle raison ?

– À cause des blessures de la victime. D'après le rapport du coroner,

elles ne correspondent pas à celles que peut causer un accident de voiture. Tous les organes internes de la cage thoracique ont été endommagés. Comme si quelque chose avait explosé à l'intérieur.

Mon pouls commençait à s'accélérer.

– À quel endroit ça s'est passé ?

– À Pine Ridge, New Hampshire, ce qui concorde avec la trajectoire de vol. À une soixantaine de kilomètres de l'endroit où tu es, comme je disais.

89.

– On n'est pas au bon endroit, ai-je déclaré.
– Qu'est-ce qui t'a convaincu ?
– Le téléphone est probablement là-dedans, mais pas lui. C'était une tentative de diversion, peut-être même un piège.

– Comment est-ce possible ?
– Il sait que Navrozov a décidé de le faire liquider. Il se peut qu'il essaie d'attirer ses hommes de main sur une fausse piste, pour protéger son véritable repaire.

J'ai pris la radio de bord pour envoyer un message.

– Zoulou Un, ici Victor Huit.

– Nick, qu'est-ce qui te prend ? a protesté Diana.

– Il faut suspendre l'opération et partir vers le nord.

La voix cassante du chef de l'unité du SWAT a retenti dans les haut-parleurs :

– Victor Huit, j'écoute.

– Zoulou Un, j'ai de nouvelles infos à vous transmettre. Besoin urgent d'un RDV. À vous.

– Réponse négative, Victor Huit.

Je n'avais pas l'intention de lâcher l'affaire.

– Je répète, besoin urgent d'un RDV.

– Bien reçu, Zoulou Un, a rétorqué la voix. Réponse toujours négative. Communication terminée.

J'ai reposé le récepteur en haussant les épaules.

– Nick, tu te rends compte qu'on est sur le point de lancer une intervention ?

– Autrement dit, les meilleurs éléments du FBI restent coincés sur place pendant que notre homme finit son boulot à soixante kilomètres d'ici. Allez, on y va.

– Tu sais bien que je ne peux pas abandonner le site. On ne se déplace pas sans permission.

– Ils se débrouilleront très bien sans toi. Tu es là comme simple observateur et on gaspille ton temps et tes compétences.

Diana hésitait, et je voyais bien que le dilemme la mettait au supplice.

- Allez, viens, l’ai-je pressée en ouvrant la portière.
- Heller !
- Désolé, ai-je fait en sortant de la voiture.
- Nick, attends ! Ne fais pas ça. Pas tout seul.

Je l’ai dévisagée quelques instants : ces fantastiques yeux verts, sa chevelure indisciplinée. Quelque chose s’est noué à l’intérieur de moi.

- Il faut que j’y aille.
 - N’y va pas, Nick.
- J’ai refermé doucement la portière.

90.

J'ai dû aller récupérer ma Defender sur le parking où elle était garée, soit un kilomètre et demi de marche laborieuse sur d'étroites routes de campagne et, pour finir, le long d'un tronçon d'autoroute encombré. Malgré mon ciré, je suis arrivé trempé à ma voiture.

Le chauffage monté au maximum, j'ai foncé vers le nord, direction Pine Ridge. La nuit n'a pas tardé à tomber et il pleuvait toujours des cordes d'eau.

La plupart du temps, ma Land Rover ressemblait à un pachyderme égaré dans ces contrées, à un tank Abrams circulant en pleine ville. Ce soir, par contre, alors que la conduite était si difficile, elle était la reine de la route. J'ai croisé une foule de véhicules en rade, échoués sur le bas-côté en attendant la fin des intempéries.

Je roulais depuis un quart d'heure quand Diana m'a appelé.

– Ils ont découvert un corps.

– Vous l'avez identifié ?

– Kirill Chuzhoi, titulaire d'une carte verte, domicilié à Rutherford dans le New Jersey. Il est né à Moscou et fait partie des salariés de RosInvest, la holding de Roman Navrozov.

– Et je suppose qu'il avait un Nokia de contrefaçon dans sa poche.

– Tout à fait. Sûrement le mobile de Zhukov.

– Non, je pense que le téléphone est bien le sien, mais qu'il contient la carte SIM de Zhukov.

– Quoi ?

– Il savait que s'il échangeait la carte de ce type contre la sienne, on finirait par tomber sur le numéro et par en conclure qu'on l'avait repéré. Il ne s'est pas trompé, d'ailleurs.

– Je ne comprends pas bien. Pourquoi ne pas permuter simplement les appareils ?

– Ce gars est un malin, tu sais. Le cellulaire de Chuzhoi pouvait contenir une balise GPS, et il n'a pas voulu courir le risque. Tu peux m'envoyer une photo du corps ?

– Attends un instant. Voilà, tu dois l'avoir reçue.

J'ai suspendu la communication pour consulter ma messagerie.

Et là j'ai reconnu l'imposteur qui s'était fait passer pour le juriste du

consulat brésilien. Celui qui avait trucidé le dealer dans les locaux du FBI à Boston. Roman Navrozov avait dû le dépêcher là-bas pour s'assurer que Perreira ne livrerait aucune information capable de le compromettre dans le kidnapping d'Alexa.

– Diana, tu veux bien transmettre la photo à Gordon Snyder ? Elle implique directement Navrozov dans le meurtre commis au FBI.

– Je vois, je m'en occupe tout de suite.

– Tu peux me dire où tu es ?

– Je retourne sur la zone d'étape. Et toi ?

– J'ai fait une trentaine de kilomètres, mais ça circule très mal. Tu peux demander à l'équipe de me suivre ?

– Où, exactement ?

Je lui ai fourni les coordonnées GPS.

– D'après toi, il se trouve à cet endroit précis ?

– Non, je t'ai juste indiqué le centre de la localité de Pine Ridge qui s'étend sur quatre-vingt-dix kilomètres carrés.

– Tu es vraiment certain de ce que tu avances ?

– Pas à cent pour cent. Dorothy est en train de comparer les registres fonciers avec les vues de GoogleEarth.

– Elle cherche quoi, au juste ?

– Une propriété assez grande et assez isolée, ayant plusieurs issues. Inoccupée, à l'abandon ou ayant fait l'objet d'une saisie. On privilégie les propriétaires non-résidents.

– Tu as pensé à vérifier les factures ?

– On n'a pas les mêmes ressources que toi. Nous, on tâtonne, c'est obligé. Arrange-toi pour que le SWAT arrive sur les lieux dès que possible.

– Je vais faire de mon mieux. À tout à l'heure.

– J'espère, oui.

Une idée m'est venue dès que j'ai eu raccroché, j'ai appelé le portable de Dorothy.

– Tu peux me trouver le numéro personnel du chef de la police de Pine Ridge ?

91.

– Rassurez-vous, m’a dit l’épouse du policier, vous ne risquez pas de nous déranger en plein dîner. Walter travaille à la consolidation des berges, il va rentrer à pas d’heure. Tout le monde est sur la brèche, les volontaires et tout ça. La rivière est en crue, il y a des coulées de boue un peu partout. Vous avez besoin de quelque chose ?

– Je voudrais proposer mes services.

– Allez les rejoindre là-bas, alors.

– Vous avez son numéro de portable ?

Walter Nowitski a décroché à la première sonnerie.

– Chef, désolé de vous déranger en ce moment, mais j’appelle au sujet d’un de vos officiers.

– Eh ben, ça va attendre, parce que je suis dans un merdier pas possible, là.

– Il s’agit d’un de vos subordonnés, Jason Kent. Il paraît qu’il a été victime d’un homicide ?

– Qui êtes-vous ? a-t-il répondu d’un ton coupant.

– J’appartiens au FBI. Service d’information de la justice pénale.

Il connaissait forcément ce département qui avait pour fonction d’alimenter la base de données du Fichier judiciaire automatisé.

– Je peux vous aider ?

– Votre rapport porte le code 908, homicide présumé sur un membre des forces de l’ordre. Je cherche des renseignements plus précis.

– Bon, vous vous doutez que le moment est mal choisi, vu qu’on a des inondations, chez nous, et qu’il y a des tas d’automobilistes bloqués, et la rivière qui déborde...

– Je comprends, mais l’affaire est assez urgente. On a un meurtre dans le Massachusetts dont les caractéristiques cadrent bien avec les éléments de votre rapport. J’aimerais vous poser deux ou trois questions, ça ne prendra qu’une minute.

– D’accord, juste le temps de monter dans la voiture pour vous entendre un peu mieux. C’est bon, je vous écoute.

– Je me demandais si vous aviez un suspect.

– Aucun, non. Je suis sûr que le coupable est étranger à la ville.

– La victime était sur une enquête criminelle au moment du meurtre ?

– Vous savez, les crimes sont plutôt rares dans le coin. Nous, on a surtout des problèmes d'excès de vitesse, avec des gens de passage. Il a fait sa patrouille de routine, il s'est occupé d'un problème de voisinage...

– Il n'aurait pas contrôlé un automobiliste à proximité de l'endroit où on l'a tué ?

– Pas que je sache, non. C'était ma théorie, au départ, mais il n'a rien signalé.

– Une altercation, éventuellement ?

– Il m'en a pas parlé, en tout cas.

– Vous avez une idée de ce qui a pu lui arriver ?

– Non, malheureusement. Ce gosse, c'était une vraie crème.

Sa voix s'est fêlée, et il s'est tu quelques instants.

– Je suis vraiment désolé.

– Ce gamin, il aurait pas fait de mal à une mouche. Son seul défaut, c'est qu'il était pas taillé pour le métier. Mais ça, c'est ma faute à moi. J'aurais jamais dû le recruter.

– Vous vous souvenez de ses activités, le jour où il a été assassiné ?

– Comme d'habitude, je suppose. Je lui ai demandé de s'occuper d'une histoire de nuisances. On a un gars, ici, un dénommé Dupuis, qui est du genre tatillon. Il a pas arrêté d'appeler, il se plaignait d'un voisin. J'ai dit à Jason d'aller voir là-bas, et je suis prêt à parier...

– De quoi il se plaignait, exactement ?

– Je sais pas trop. Dupuis pensait que le voisin lui avait volé son chien, comme si on pouvait faucher un corniaud pareil, et en plus il prétendait que le type faisait des travaux sans permis.

J'allais aiguiller la discussion sur un autre sujet quand j'ai fait le rapprochement.

– Quel genre de travaux ?

– Il voulait agrandir, peut-être, j'en sais pas plus. En tout cas, ça fait des années qu'elle est inhabitée, la ferme des Alderson, depuis que le vieux Ray est parti à Delray Beach quand il a perdu sa femme. Je me suis dit qu'il avait pris un gardien pour s'occuper des réparations avant de mettre en vente, vu qu'on leur a livré un engin de chantier la semaine dernière.

J'avais cessé d'écouter. Il me restait quinze kilomètres à faire, et la pluie tambourinait sur le toit et le capot de ma voiture. Elle perdait un peu de force, malgré tout, même si la visibilité restait très médiocre. Avec un temps pareil, le trajet risquait de me prendre une vingtaine de minutes.

Deux mots se sont alors imposés à mon esprit.

Gardien.

Parti à Delray Beach.

Le propriétaire n'habitait pas sur place.

– Ce fameux gardien, il y a longtemps qu'il est là ?

– Je peux pas vous dire, je le connais même pas, en fait. Un étranger, je suppose, de nos jours y'a pas moyen de trouver un Américain pour faire un boulot manuel. À ce que je sais, il s'est installé un beau jour, mais dans le coin on est pas des curieux, on se mêle pas des affaires des autres.

– Vous pouvez me donner une adresse précise ?

– Dans ce secteur, les maisons ont pas souvent de numéros. Ray a pas mal de terres, un peu plus de deux cents arpents, mais l'habitation tombe en ruine. Elle a mauvaise mine, ce qui explique...

Je me suis permis de lui couper la parole :

– Elle se trouve à quel endroit, cette maison ?

– Sur Goddard, après Hubbard Farm Road. Vous croyez qu'il y est pour quelque chose, ce gardien ?

– Non, me suis-je empressé de répondre, de peur que la police locale n'aille fourrer son nez là-dedans.

– Sinon, je me ferai un plaisir d'aller y faire un tour. Mais à cette heure-ci, la route doit être un vrai borbier.

– Ça ne presse pas, vous pouvez attendre un jour ou deux.

– Si vous voulez parler au propriétaire, je peux vous trouver le numéro de Ray en Floride.

– Pas la peine, je vois bien que vous êtes débordé. J'ai juste besoin d'entrer l'information dans la base de données. C'est mon boulot, vous savez.

– C'est important que quelqu'un le fasse. Et il vaut mieux que ce soit quelqu'un qui s'y connaît, m'a gentiment répondu le policier.

Je l'ai remercié, puis j'ai raccroché avant qu'il puisse relancer la conversation.

Dix secondes plus tard, je demandais des indications à Dorothy.

92.

Il ne tombait plus qu'une petite bruine quand je suis arrivé à Pine Ridge. La route principale semblait assez récente, avec son bitume bien lisse et ses fossés de drainage en bon état. J'ai croisé une station-service pompeusement baptisée Pine Ridge Quality Auto, un hideux bâtiment moderne qui abritait un groupe scolaire et un bureau de poste. Au premier croisement important, j'ai repéré une autre station-service, près d'une épicerie de nuit dont les lumières étaient éteintes. J'ai bifurqué vers la gauche au feu suivant.

La voie était bordée de fermes et de modestes villas rustiques bâties trop près de la chaussée. Au bord des routes étroites qui coupaient à travers bois – de simples chemins de terre, pour la plupart –, les seuls repères visibles étaient les grandes boîtes aux lettres, sur lesquelles on avait peint ou collé le nom de famille.

J'avais parcouru quatre ou cinq kilomètres sur une petite voie enserrée entre les arbres quand je suis tombé sur un barrage de fortune : deux chevalets tapissés de disques réflecteurs rouges.

Je me trouvais sur Goddard Road, et la ferme Alderson n'était plus qu'à trois kilomètres de distance. Si je ne me trompais pas, c'était aussi l'endroit où l'on séquestrait sous terre Alexa Marcus.

L'endroit, aussi, où j'avais une chance de débusquer Dragomir Zhukov.

J'ai mis les pleins phares, le pare-chocs collé aux chevalets.

La route boueuse était creusée d'ornières. Dans un bourbier pareil, parcourir trois kilomètres allait me prendre un temps fou, et je ne pouvais pas me le permettre. Je suis donc descendu pour écarter un des deux obstacles, et la voiture a continué à avancer poussivement.

Autant essayer de rouler dans un marécage. Les pneus s'enfonçaient dans la fange et projetaient un voile d'eau tout autour de moi. Je suis resté en troisième, progressant à une allure constante. Pas assez de vitesse, l'eau risquait d'entrer dans le pot d'échappement et de noyer le moteur.

La voie s'est rétrécie progressivement pour se réduire à un petit chemin étranglé entre des pins et des bouleaux immenses. Il n'y avait pas d'autre éclairage que le faisceau des phares balayant le fleuve de

boue. Heureusement, ma voiture avait presque les qualités d'un véhicule amphibie et j'ai réussi à couvrir la moitié du chemin.

Ça ne m'a pas empêché de m'embourber au bout d'un moment, les pneus aspirés par la gadoue.

Il me restait encore un kilomètre et demi.

Je me suis bien gardé d'appuyer sur l'accélérateur. Levant le pied de la pédale, j'ai embrayé en marche avant.

J'étais toujours enlisé.

Encore un petit effort, et la voiture a commencé à tanguer. Au bout de quelques minutes, j'ai réussi à l'arracher à la boue.

Mes phares n'ont pas tardé à éclairer une boîte aux lettres au nom de ALDERSON.

Un propriétaire absent, un gardien arrivé de fraîche date. Un engin de chantier. Pouvait-il s'agir d'une pelleuse ?

À ce stade-là, je ne m'appuyais que sur des conjectures, mais je n'avais pas de meilleure solution.

93.

On accédait par une allée à la propriété des Alderson. Si j'étais arrivé au bon endroit, comme je le croyais, Zhukov devait avoir placé des dispositifs de surveillance aux abords de la maison. Des caméras, des faisceaux à laser infrarouge, des alarmes anti-intrusion. D'un autre côté, il est assez délicat d'installer ce genre d'appareils en extérieur et de garantir leur bon fonctionnement. On ne fait pas ça à l'improviste.

Cela dit, il valait mieux partir du principe que l'allée était surveillée.

J'ai donc dépassé l'entrée, patinant dans la bouillasse sur quelques centaines de mètres. Le chemin s'arrêtait net à cet endroit et j'ai dû gravir une forte pente, m'enfonçant dans les bois aussi loin que je pouvais.

D'après la carte transmise par Dorothy sur mon portable, j'avais atteint une des limites de la propriété. La ferme comprenait deux cent quarante arpents de terres, sept cents mètres le long d'une voie pavée, l'autre moitié bordée par ce chemin de terre.

De l'endroit où j'étais à la maison, il y avait bien quatre cents mètres. Étant donné la topographie des lieux, la route n'était pas visible depuis l'habitation. Depuis des années, le propriétaire autorisait les chasseurs à traverser ses terres, comme l'indiquait un site de l'État du New Hampshire consulté par Dorothy. Dans la région, ça n'avait rien d'exceptionnel. Il était permis de chasser sur les terres domaniales, et même sur les terrains privés, à condition que le propriétaire n'ait pas posé de panneaux d'interdiction. J'étais tellement occupé à ramer dans cette boue que je n'ai pas remarqué tout de suite la série de pancartes DÉFENSE D'ENTRER/CHASSE INTERDITE, espacées d'une vingtaine de mètres. Elles avaient l'air récentes. Quelqu'un venait de les planter pour dissuader quiconque d'approcher la maison.

Je disposais d'assez bonnes photos satellite de la ferme Alderson, mais elles dataient un peu. Elles remontaient à trois ans environ, ce qui faisait une grosse faiblesse de mon côté.

J'avais au moins l'avantage d'arriver bien armé. Un semi-automatique SIG-Sauer P250, compact et léger. Une merveille

d'ingénierie. J'y avais ajouté une visée laser d'excellente qualité, un LaserMax, et un système de vision nocturne. De plus, je l'avais confié à un armurier de Manassas, en Virginie, pour qu'il améliore l'ergonomie : des stries de préhension sur les plaquettes de crosse pour une meilleure adhérence, un polissage des angles pour dégainer plus vite... Il avait aussi optimisé la souplesse de la gâchette, et le coup partait à la plus légère pression.

J'ai rempli plusieurs chargeurs de balles à tête creuse, qui causent d'énormes dégâts sur leur cible. En pénétrant dans les tissus, elles se déforment et s'élargissent, agrandissant le cratère.

Ma Defender à la carrosserie vert militaire était tellement maculée de boue qu'elle semblait recouverte de peinture camouflage. Je l'ai cachée dans un bosquet de bouleaux, là où on ne la verrait pas depuis la route, avant de sortir mon matériel du coffre. Des jumelles Leica haute précision, une paire de bottes encore crottées après ma dernière sortie. Le holster fixé à la hanche, j'y ai fourré mon SIG-Sauer, puis j'ai accroché à ma ceinture quelques pochettes de munitions supplémentaires.

Au dernier moment, j'ai pensé à emporter le gilet pare-balles rangé sous la banquette arrière, un vieux modèle Interceptor de l'armée en fibre d'aramide. Il n'était pas totalement à l'épreuve des balles, mais c'était une veste de protection remarquable, censée résister à des tirs de mitraillette 9 mm.

Si j'étais bien arrivé au bon endroit, il fallait que je sois paré.

Boussole en main, je me suis mis en route à travers bois.

94.

Le sol détrempé et spongieux était si glissant par endroits que j'ai failli dérapier plusieurs fois. Les branches basses et les ronciers me cinglaient le visage et le cou, m'égratignant au passage. Le terrain s'élevait abruptement avant de former un plateau et, au bout d'un moment, j'ai repéré au loin, perché sur une éminence, un petit bâtiment au milieu d'une éclaircie.

À travers mes jumelles, j'ai vu se découper une grande construction sans fenêtres. Une grange. D'après les photos aériennes, la maison elle-même se trouvait à une centaine de mètres.

J'ai fini par la distinguer en me rapprochant un peu. Les fenêtres n'étaient pas éclairées. Mauvais signe. Ou j'avais fait erreur en venant ici, ou Zhukov était déjà loin.

Ce qui voulait dire qu'Alexa était morte.

J'ai poursuivi mon chemin dans les bois, protégé par l'ombre des arbres, jusqu'à ce que la grange soit assez proche pour être visible à l'œil nu. Je l'ai contournée, découvrant un grand terrain qui aboutissait à la maison. Les nuages s'étaient en partie dissipés, la lune brillait assez pour me révéler un gazon à demi pelé.

À mi-distance de la grange et de la ferme plongée dans le noir, un rectangle bien net avait été tracé dans la pelouse dévastée. Trois mètres de long sur un mètre de large.

Une tombe fraîchement creusée.

Cependant, on ne voyait pas le renflement caractéristique d'une sépulture récente et la surface était bien aplanie, sillonnée de traces de pneus amollies par la pluie, comme si une voiture ou un camion y était passé à plusieurs reprises.

J'ai senti une pointe d'appréhension.

À une extrémité du rectangle de terre, un bout de tuyau en PVC gris jaillissait du sol comme le tronc coupé d'un arbrisseau.

Les jumelles suspendues autour de mon cou, je me suis dirigé vers la lisière du bois.

La ferme était une vieille baraque délabrée dont les planches décolorées se fissaient de partout. Plusieurs bardeaux manquaient à la toiture.

Une antenne satellite était fixée sur le toit.

Toute neuve, apparemment.

Dans l'ombre qui entourait la grange, je discernais vaguement la silhouette d'un gros engin, pareil à une gigantesque mouette métallique. En m'approchant, j'ai identifié une pelleteuse Caterpillar.

95.

Reprenant mes jumelles, j'ai fait le point sur la maison. Deux niveaux, un toit en pente, des petites fenêtres. Aucune n'était éclairée. Le porche en bois abritait une autre machine. Un compresseur d'air, m'a-t-il semblé.

C'était logique, en fait. Il lui permettait d'alimenter en air le cercueil, ou la crypte, où il gardait Alexa prisonnière.

Ce qui me confirmait que j'étais parvenu à bon port.

Pendant quelques minutes, j'ai procédé à une prudente inspection à distance, guettant un mouvement dans l'obscurité, la réfraction d'un rayon de lune. Je me tenais à environ trois cents mètres de la ferme, ce qui allait limiter ma précision de tir.

Par contre, une personne embusquée à l'intérieur avec une arme de gros calibre pouvait me toucher sans problème. Dès que je pénétrerais dans la clairière, je deviendrais une cible facile.

J'ai téléphoné à Diana depuis mon portable.

– Je pense qu'elle est ici, ai-je chuchoté.

– Tu l'as vue ?

– Non, mais j'ai devant moi quelque chose qui ressemble à une tombe. Il y a un conduit d'aération qui dépasse du sol et la terre a été retournée récemment.

– Et Zhukov ?

– Il n'y a pas de lumière dans la maison, je ne suis pas certain qu'il soit là. Dis à tes chefs qu'il y a de très fortes chances que je sois au bon endroit. Qu'ils se dépêchent de venir et qu'ils apportent des pelles.

La communication terminée, j'ai vérifié que la sonnerie n'était pas active.

Encore quelque pas et j'émergeais de l'ombre des bois pour traverser la pelouse flétrie, me dirigeant vers la tombe.

Au niveau de mes pieds, quelque chose a capté un rayon de lune et, soudain, deux spots aveuglants ont illuminé le terrain depuis deux directions différentes.

96.

Je me suis aplati au sol, le visage contre la terre au fort parfum d'humus. Enlevant le cran de sûreté, j'ai palpé la gâchette de mon pistolet en prenant soin de ne pas appuyer. La moindre pression aurait suffi à déclencher le tir.

J'ai roulé sur le dos pour pouvoir regarder au-dessus de moi. La lumière provenait de la grange à ma gauche et de la maison du côté droit. J'ai respiré un grand coup, le cœur battant, et j'ai tendu l'oreille.

Aucun bruit.

Je comprenais ce qui s'était passé. Je venais de trébucher sur un fil de déclenchement invisible, placé à hauteur de la cheville.

Fort de son expérience de soldat en Tchétchénie, Zhukov connaissait bien les techniques de base de l'armée, comme ces fils de déclenchement qui permettent d'activer un détonateur ou de détecter l'approche de l'ennemi. Celui que nous utilisons, noir et aussi fin que du fil dentaire, se composait d'une fibre polyéthylène appelée Spectra, résistante à la tension et à faible coefficient d'allongement. Il était impossible de la remarquer dans le noir, à moins d'être muni d'une torche et de savoir où chercher. Zhukov avait dû tendre le fil sur une bonne partie du terrain, en l'accrochant aux troncs d'arbres, et il l'avait relié à un micro-interrupteur qui mettait les spots en marche. Un détecteur de mouvements rudimentaire, en somme.

Ça ne me disait pas s'il était présent ou pas. Est-ce qu'il attendait que je me relève pour ajuster son tir ?

J'ai guetté un bruit de pas, le frottement de semelles sur le gravier ou la terre.

Rien.

Au bout de deux minutes, les lampes se sont éteintes et l'obscurité a tout enveloppé.

Ni coup de feu ni craquement de branches. Seulement la rumeur de la forêt environnante, le bruissement des feuilles sous le vent, le cri lointain d'un oiseau, un écureuil ou un tamia qui détalait.

Le conduit d'aération se trouvait à une centaine de mètres. Alexa m'entendrait-elle si j'essayais de lui parler ? Non, c'était un mauvais plan. Si Zhukov se cachait dans la maison et qu'il la surveillait à

distance, tout ce qu'elle pourrait entendre parviendrait également à ses oreilles.

Et s'il était à l'intérieur, ça signifiait que je serais bientôt repéré.

Il fallait que je sois plus rapide que lui.

J'hésitais à ranger mon arme dans son holster, mais j'avais besoin de mes deux mains. Le pistolet dans son étui, j'ai roulé sur le flanc et je me suis accroupi avant de sauter sur mes pieds.

Je me suis avancé vers la maison.

97.

J'ai évité de courir, de crainte de m'empêtrer les pieds dans un autre fil, à l'affût de tous les piquets ou poteaux susceptibles de leur servir de support.

J'étais peut-être en train de me jeter dans la gueule du loup. Comment savoir si Zhukov ne se tenait pas en embuscade dans le noir, armé d'un fusil d'assaut ?

Sur un des côtés de la maison, j'ai découvert une double porte inclinée, en bois vermoulu, dont la peinture cloquait et s'écaillait. Pas de cadenas. Était-ce l'entrée du sous-sol ? Pas sûr. Il s'agissait peut-être d'une cave accessible uniquement de l'extérieur.

Il y avait aussi une porte dont la moustiquaire était trouée. J'ai continué vers l'avant, passant près d'un rectangle de terre nue où les voitures devaient stationner et manœuvrer. Il n'y en avait aucune à ce moment-là, pas plus que sur l'avant de la maison.

Il ne pouvait pas être à l'intérieur, sinon il m'aurait déjà tué.

Zhukov avait-il quitté définitivement la ferme ? Après tout, il savait par l'agent de Navrozov qu'il était traqué. Qu'est-ce qui pouvait le retenir ? Il se moquait bien d'abandonner sa victime à son sort.

Un chemin sinuait au milieu des herbes broussailleuses qui menaient à la porte d'entrée, mais j'ignorais depuis quand on l'avait tracé. N'ayant aperçu aucun mouvement derrière les vitres, j'ai tiré la porte grillagée avant de pousser le battant en bois.

Il ne m'a pas résisté.

Quelqu'un était passé par là récemment.

98.

Des odeurs de friture s'attardaient à l'intérieur, quelqu'un avait dû faire cuire des œufs ou des saucisses. Dans le hall exigü et bas de plafond, une odeur de renfermé perçait sous les relents de graisse, ainsi qu'un soupçon de tabac froid, comme si on avait fumé dans une autre pièce de la maison. Je me suis avancé à pas feutrés, les deux mains refermées sur mon arme, puis j'ai pivoté brusquement d'un côté et de l'autre, prêt à ouvrir le feu.

Toujours rien. Le plancher craquait sous mes pas.

Trois options se présentaient à moi, j'allais devoir faire un choix. À ma droite, une porte qui ouvrait sur un petit salon ; à gauche, un escalier raide, dont les marches en bois étaient incurvées par l'usage ; devant moi, une deuxième porte qui devait mener à la cuisine et à la partie arrière de la maison.

La cage d'escalier faisait une cachette envisageable. J'ai encore prêté l'oreille, en vain. De nouveau, j'ai déplacé mon arme de droite à gauche, puis je me suis élancé dans l'escalier obscur.

– Pas un geste !

Personne n'a réagi. Alors j'ai entendu une voix. Elle ne provenait pas de l'étage, mais de l'arrière du bâtiment. Une voix de femme étouffée et indistincte, hachée et variant d'intensité.

La télé était restée allumée.

Tendu comme un ressort, j'ai franchi le seuil en fouillant chaque coin sombre du regard. Un doigt sur la gâchette, j'ai inspecté la pièce des yeux, braquant successivement mon arme à gauche, à droite, dans les angles.

La cuisine sans fenêtre semblait avoir été casée après coup dans une espèce d'alcôve. Le sol était recouvert d'un vieux lino craquelé, rouge foncé orné de volutes blanches, et la cuisinière devait remonter aux années quarante. Il y avait un comptoir en Formica à bordure métallique et un évier en porcelaine blanche à deux robinets, encombré d'un monceau de vaisselle sale. Une conserve de saucisses vide avait été abandonnée au milieu de la table.

La voix de femme m'est parvenue de nouveau, plus clairement cette fois, venant de la pièce voisine.

Il ne s'agissait pas d'une télévision.
La voix était celle d'Alexa.

99.

Boosté par la poussée d'adrénaline, je m'engouffre dans la pièce adjacente, pistolet brandi.

– Salaud, crie Alexa, espèce d'enfoiré !

Et d'un seul coup le ton change, elle se met à supplier d'une voix perçante.

– S'il vous plaît, laissez-moi sortir, je vous en prie, dites-moi ce que vous voulez ! Je n'en peux plus, s'il vous plaît !

Je m'aperçois alors qu'Alexa n'est pas dans la pièce.

Sa voix s'échappe des enceintes de l'ordinateur, un Dell noir posé sur un établi qui occupe toute la longueur d'un mur. L'écran me montre un de ces étranges gros plans sur Alexa, baignés d'une lueur verdâtre, que j'ai déjà vus sur la vidéo transmise par Internet.

Mais elle est en si piteux état que j'ai du mal à la reconnaître. Elle a les joues creusées, et ses yeux, tout juste visibles entre les paupières gonflées, sont soulignés de cernes violacés. Ses lèvres ne remuent que d'un côté, comme si elle avait été victime d'une attaque. Dans son visage luisant de sueur, son regard est trouble et éperdu.

Près du clavier installé devant le moniteur, un petit micro bon marché repose sur son socle en plastique.

L'espace d'un instant, j'ai l'impression que le regard d'Alexa s'arrête sur moi, puis il se remet à errer. Elle ne dit plus rien pendant quelques instants, avant de recommencer à gémir et à supplier. Dans l'avalanche de mots qu'elle prononce, je ne saisis que « s'il vous plaît », « mon Dieu », et « sortir ». Je m'approche du micro.

– Alexa ?

Elle ne s'interrompt même pas. Je remarque à la base du micro un bouton ON/OFF. Je le règle sur « marche » et je répète :

– Alexa ?

Cette fois, elle s'arrête de parler, la bouche entrouverte, et éclate en sanglots.

– Alexa ? c'est moi, Nick.

– Qui est là ?

– Nick, Nick Heller. Je suis là, dans la maison, tout va bien se passer. Écoute-moi, Alexa, les renforts vont bientôt arriver, mais il faut

que tu te calmes et que tu ne fasses aucun bruit. Tu peux faire ça pour moi ? Juste un petit moment. Ça va s'arranger, je te le promets.

Une fraction de seconde, il me semble voir un éclat de lumière entrer par la fenêtre.

– Nick, où es-tu ? Réponds-moi, je t'en prie.

De nouveau cette lueur. Des phares de voiture, le vrombissement d'un moteur. J'entends une porte qui claque.

Zhukov vient de rentrer, ce ne peut être que lui.

Je ne le vois pas, cependant, puisqu'il s'est garé du côté de la maison qui n'a pas d'ouvertures.

– Nick, écoute-moi ! hurle Alexa. Sors-moi de là, Nick, s'il te plaît !

– Ça va aller, Alexa, tu vas t'en tirer.

À présent, elle a l'air de m'écouter.

– Ne me laisse pas, gémit-elle.

Je lui réponds à voix basse :

– Il est de retour. Tu m'entends ?

Elle lève les yeux en hochant la tête, les lèvres entrouvertes, et les sanglots la reprennent.

– Tout va s'arranger, je t'assure. À condition que tu gardes le silence. Pas un mot, c'est d'accord ?

J'empoigne mon SIG-Sauer à deux mains.

Et si ce n'était pas Zhukov que je viens d'entendre arriver ? Est-ce qu'il pourrait s'agir de la police ? Il est beaucoup trop tôt pour que l'équipe du SWAT soit déjà sur place, dans la mesure où ils doivent me rejoindre par la route. Faire venir un hélicoptère aurait demandé un délai trop important et les aurait privés, en outre, de leurs armes lourdes.

Zhukov, si c'est bien lui, doit être entré dans la maison par l'avant, comme moi, puisque j'ai repéré le tracé d'un chemin conduisant à la porte. Il ne peut pas se douter que quelqu'un l'attend à l'intérieur, ce qui me donne un avantage provisoire. Si je me positionne correctement, j'arriverai peut-être à le prendre de vitesse.

Mon cœur bat à grands coups, le temps semble s'écouler moins vite. Je retrouve cette curieuse bulle de paix où je me retranche dans les situations de danger extrême. Mes sens sont plus aiguisés, mes réflexes plus vifs.

Quelque part dans la maison, une porte s'ouvre.

Pas celle de devant, plutôt la porte que j'ai remarquée sur le côté.

Il faut absolument que je me cache, mais où ?

Pas le temps de tergiverser. Une porte près de l'entrée de la cuisine, avec une chaise posée à côté. Un placard, probablement. Je décale légèrement le siège pour tourner la poignée, j'avance un pied dans le noir...

Et je tombe dans le vide.

En fait de placard, c'est l'entrée du sous-sol. J'allonge le bras pour me rattraper et arrêter ma chute, mes bottes heurtent le sol avec un bruit sourd.

Me raccrochant à la rampe en bois de l'escalier, je me retourne afin de refermer la porte derrière moi, tout doucement pour ne pas la faire claquer.

Agenouillé sur la première marche, je colle mon œil au trou de la serrure.

J'attends qu'il apparaisse dans mon champ de vision.

100.

Dragomir avait décidé de se garer sur le côté juste pour rompre avec ses habitudes. Il fallait toujours éviter d'être prévisible.

C'était pour une raison semblable qu'il avait débranché la liaison Internet, sachant qu'on penserait qu'il resterait connecté. En plus c'était une prise de risque inutile : on pouvait toujours remonter à la source d'un signal Internet.

Bien sûr, il y avait un câble qu'il avait laissé branché – celui qui reliait son ordinateur au cercueil.

Avant d'ouvrir, il jeta un coup d'œil au bas de la porte et constata que le petit bout de scotch collé entre le battant et le chambranle était toujours là. Personne n'était entré, normalement, mais on ne pouvait jamais jurer de rien.

Dragomir avait compris depuis bien longtemps qu'il était capital de ne rien laisser au hasard. C'était l'une des nombreuses leçons qu'il avait retenues de son passage à l'université de l'Enfer, également connue sous le nom de Colonie Numéro Un, à Kopeïsk.

L'argent avait été versé sur son compte, et il s'était chargé d'éliminer l'intermédiaire.

Quelque temps auparavant, il avait pris des dispositions pour s'assurer une fuite rapide au cas où l'opération viendrait à capoter. Il avait caché dans un coffre en acier un passeport ukrainien et des liasses de billets en dollars et en euros et l'avait enterré dans l'Acadia National Park du Maine. Le passeport était encore valable deux ans.

Grâce à ce changement d'identité, il pourrait franchir sans encombre la frontière canadienne ; là il trouverait une foule de vols internationaux au départ de Montréal.

La seule tâche qui lui restait à accomplir était tout sauf une corvée.

Ce serait sa récompense pour ces longs jours de surveillance, d'ennui et de contrainte.

Il avait tout prévu et avait retourné son projet maintes fois dans sa tête, le savourant à l'avance. Il annoncerait à la fille ce qui allait se passer, parce que rien n'était plus délectable qu'une victime capable d'anticiper son sort. Il avait déjà eu de longues heures pour profiter de sa peur, mais quand il lui expliquerait avec une précision clinique ce

qui l'attendait, sa terreur prendrait des proportions inouïes.

Il enclencherait le processus de façon méthodique : d'abord, détacher le boyau du compresseur et raccorder à la place le tuyau à eau. Dès qu'il ouvrirait le robinet, l'eau commencerait à se répandre et, au bout de quelques secondes, elle s'infiltrerait dans le cercueil.

Il lui était déjà arrivé de noyer de petits animaux dans des poubelles, des souris, des écureuils, des lapins et même un chat perdu. Mais ces créatures sans parole avaient beau geindre et se débattre follement, son plaisir n'était pas entier : les victimes ne pouvaient pas se projeter dans l'avenir.

Alexa, elle, entendrait l'eau couler goutte à goutte, elle comprendrait.

Est-ce qu'elle allait hurler, supplier ou les deux à la fois ?

À mesure que le niveau d'eau monterait, réduisant la poche d'air, elle se débattrait et frapperait le cercueil à coups de poing, l'implorant de la libérer.

Sachant que le cercueil avait une capacité de huit cents litres, il s'était livré à quelques calculs. En tenant compte de la pression de l'eau, du diamètre du tuyau, de la distance entre le robinet et la tombe, et des trois mètres de terre qui séparaient le cercueil de la surface, il estimait à une petite demi-heure le temps nécessaire pour remplir le cercueil.

Quand elle serait immergée jusqu'au menton elle devrait lutter pour garder la tête hors de l'eau, happant ses dernières goulées du précieux oxygène, le cou tremblant sous l'effort, la bouche froncée comme celle d'un poisson.

Et lui, il la regarderait, fasciné, hypnotisé.

Elle essaierait de crier pendant que l'eau entrerait dans ses poumons. Elle supplierait et se débattrait et, une fois engloutie, elle s'empêcherait de respirer aussi longtemps que possible, jusqu'à ce qu'elle soit obligée de relâcher son souffle. Et là, elle serait forcée d'aspirer le liquide, comme un fœtus dans l'utérus maternel.

Il la regarderait se noyer.

C'était une mort horrible ; celle que son père avait connue. Pendant des années, il n'avait pu compter que sur son imagination.

Maintenant, il allait savoir.

Dragomir avait bien conscience de ne pas être comme les autres. Il connaissait le fonctionnement de son propre psychisme, sa façon de se nourrir de la frayeur d'autrui.

Au moment d'entrer dans la maison, il marqua un arrêt.

Quelque chose avait changé, il le sentait. Une vibration, un déplacement d'air ? Ses sens étaient aussi affûtés que ceux d'un animal sauvage.

À présent que l'intermédiaire était mort, combien de temps

faudrait-il au client pour comprendre ce qui s'était produit ? Ils étaient vaguement renseignés sur sa cachette, mais il était certain qu'on ne l'avait pas suivi après le dernier rendez-vous.

Pourtant, il n'était pas tranquille. Quelque chose clochait.

Tout doucement, il traversa le salon pour gagner la porte d'entrée principale, où il avait collé une autre discrète bande de scotch au bas du panneau, près du chambranle. Un petit ruban de papier collant était tombé sur le plancher, indécélable pour quiconque n'était pas averti.

Il avait au moins une certitude : quelqu'un s'était introduit dans la maison.

101.

J'entends des pas qui se rapprochent, le craquement des lattes de bois. Le pistolet dans mon poing droit, cramponné à la rampe de la main gauche, je m'accroupis pour regarder par le trou de la serrure. Rien, à part la lueur d'un bleu froid que diffuse l'ordinateur.

Alexa sur l'écran. Une technologie aussi avancée mise au service de la perversion la plus barbare.

Il est entré dans la pièce.

J'aperçois une jambe, la toile d'un jean, mais ça ne dure qu'une seconde. Il s'avance vers l'ordinateur, puis il s'arrête.

Il n'est même pas à deux mètres de moi. Je le vois de dos, le torse large, les épaules carrées, un pull sombre.

Soupçonne-t-il quelque chose ? Rien dans sa gestuelle ne me permet de le penser.

Planté devant la fenêtre, il regarde au-dehors d'un air dégagé, coiffé d'une casquette de marin.

Une partie de l'affreux tatouage s'étale sur son cou. La moitié inférieure d'une tête de chouette.

102.

Dragomir Zhukov entra dans la pièce, balayant du regard les rebords de fenêtres crasseux, les murs jaunes à la peinture écaillée et les lattes disjointes du plancher.

Une voix s'éleva, déformée par les petites enceintes de l'ordinateur. La fille.

– Nick ! hurla-t-elle. Je t'en prie, ne pars pas !

Sa main droite tenait fermement le pistolet avant même que sa conscience ait pris la décision de dégainer.

Zhukov fait prestement volte-face, armé d'un semi-automatique de la taille d'un canon.

Le modèle m'est familier. Un Desert Eagle calibre 50, de fabrication israélienne. Conçu par la même bande qui a offert l'Uzi à la planète. Trop gros et difficile à manier, inutilement surpuissant, le Desert Eagle se rencontre plus souvent au cinéma et dans les jeux vidéo que dans la réalité. Dans les années soixante-dix, quand l'inspecteur Harry, alias Clint Eastwood, prétendait que son Magnum.44 était l'arme de poing la plus puissante au monde, il ne mentait pas. Entre-temps, le Desert Eagle lui a volé la première place.

Je vois son regard plein de rage, le nez fort, la mâchoire anguleuse, une oreille en chou-fleur.

– Où es-tu passé, Nick ? Je croyais que tu étais là ? Et les autres, ils arrivent bientôt ?

Zhukov se retourne lentement.

Il a tout compris.

103.

Zhukov sait maintenant que je me trouve dans la maison.

Alexa insiste, de plus en plus paniquée :

– S'il te plaît, Nick, réponds-moi ! Ne me laisse pas enfermée ici !
Merde, ne t'en va pas sans moi !

Zhukov se déplace avec une souplesse de félin, les muscles tendus, prêt à bondir. Il examine la pièce méthodiquement, de haut en bas, puis il la quadrille du regard.

Tapi derrière la porte, je l'observe par le trou de la serrure, respirant sans bruit.

Je suis venu ici dans l'idée de sauver Alexa, mais désormais il s'agit surtout d'une question de survie.

Les balles à tête creuse dont je me sers ont peut-être une forte puissance d'arrêt, mais elles ne traverseront jamais le panneau qui me sépare de Zhukov. Elles se fragmenteront dès qu'elles toucheront le bois et, même si elles le transpercent, elles perdront trop de leur vitesse pour causer une blessure mortelle.

Autant dire que je suis sans défense.

Ma veste tactique n'est pas censée me protéger des projectiles de calibre 50. Les balles du Desert Eagle risquent de passer au travers, et à supposer qu'elle résiste, le traumatisme contondant me sera probablement fatal.

La respiration suspendue, je continue à le surveiller, attendant qu'il s'éloigne vers une autre partie de la maison.

Encore une fois, Zhukov inspecte la pièce et semble en conclure que je ne me cache pas dans le coin. Son regard se déplace vers la cuisine, il fait quelques pas dans cette direction.

Je relâche lentement mon souffle. Dès que je serai sûr qu'il est entré dans la cuisine, je ferai tourner délicatement le bouton de la porte, puis je sortirai aussi furtivement que possible.

Si je me débrouille pour le prendre au dépourvu, il me reste une chance de l'abattre du premier coup.

Avec précaution, je pose la main gauche sur la poignée, attendant prudemment qu'il ait quitté la pièce.

Je continue à le surveiller patiemment, retenant ma respiration.

Quelques secondes de plus, et il fait demi-tour. Son regard s'arrête sur le sol, comme s'il venait d'y découvrir quelque chose. Je sais ce qui a attiré son attention.

La chaise que j'ai écartée pour pouvoir m'introduire dans le sous-sol.

Il s'est aperçu qu'elle avait bougé.

Il relève lentement la tête. Son sourire révèle des dents brunâtres de castor.

Le Desert Eagle est pointé vers la porte du sous-sol, pile dans ma direction, à croire que ses yeux sont des rayons X capables de traverser le battant.

Il appuie sur la détente.

Bam, bam, bam.

Je m'esquive d'un bond, et tout le reste semble se dérouler au ralenti, les détonations assourdissantes, les boules de feu qui illuminent tout l'espace, la porte qui vole en éclats. Au moment où je lâche la poignée et la rampe d'escalier, basculant en arrière, je sens l'impact d'un projectile dans ma poitrine, atrocement douloureux, et un voile noir passe devant mes yeux.

104.

Quand je reviens à moi, quelques secondes plus tard, une douleur insoutenable me déchire le corps. On dirait que quelque chose a explosé au milieu de ma poitrine et qu'un étau gigantesque me broie la cage thoracique. Pourtant c'est ma jambe gauche qui me fait le plus souffrir, un élancement aigu qui met mes nerfs à vif. Mes yeux ne perçoivent qu'une succession d'images syncopées.

Je me demande où je suis.

Je me rends compte que je suis allongé sur le dos, à même le sol dur et froid, dans une épaisse pénombre qui sent le vieux béton et l'urine. Dès que mes yeux ont accommodé, je distingue des monceaux de journaux en lambeaux et des crottes de rat un peu partout.

Quelque chose file près de moi avec un cri aigu, je m'écarte spontanément.

À quelques pas de moi, un gros rat brun au poil hérissé et à la longue queue sinueuse m'observe de ses petits yeux ronds, l'air intrigué. À moins qu'il ne me reproche mon intrusion dans son repaire. Ses moustaches frémissent, il déguerpit au fond d'un coin sombre.

Sous l'escalier en bois, un trou béant dans le mur laisse filtrer la pâle clarté de la lune.

En un instant, la mémoire me revient.

J'ai été atteint par une balle qui a percuté le côté gauche de ma veste balistique, mais elle n'a pas pénétré dans mon corps. Je dois la vie aux quelques centimètres de bois qui ont amoindri la vélocité de l'arme. Malgré tout, le choc m'a destabilisé et je suis tombé à la renverse, traversant les marches pourrissantes et rongées par les termites pour aller m'écraser tout en bas, sur le sol en béton.

J'essaie de reprendre mon souffle, mais à chaque inspiration une épée semble me transpercer les poumons. Un filet de sang tiède s'écoule le long de ma jambe, je cherche du doigt le point d'entrée de la balle.

Il n'y en a pas, en fait. C'est la pointe déchiquetée d'une planche cassée qui s'est enfoncée de plusieurs centimètres dans mon mollet gauche, déchirant la toile solide de mon jean. Tenant fermement le

morceau de bois, je l'arrache de ma chair. Deux grands clous rouillés font saillie. Si j'ai beaucoup souffert quand il était planté dans ma jambe, c'est un véritable supplice de le retirer.

J'ai du mal à me rappeler le nombre de balles que Zhukov a tirées. Le chargeur du Desert Eagle en contient jusqu'à sept. Il a pu en utiliser quatre ou cinq, voire six. Peut-être qu'il a épuisé ses munitions, mais il est possible qu'il lui reste un projectile.

Je respire avec peine, je me sens hébété et confus. Le plancher craque au-dessus de ma tête, puis un pas pesant résonne sur les marches du haut. Zhukov s'apprête à descendre l'escalier.

Il veut peut-être s'assurer que je suis bien mort et m'achever dans le cas contraire. Il faut que j'arrive à bouger avant qu'il fasse feu sur ma forme inerte.

Mon pistolet n'est plus dans son holster, je le tenais en main quand les balles m'ont frappé, il a dû m'échapper pendant la dégringolade. Je le cherche à tâtons, balayant de la main le béton semé de débris et d'excréments de rats. Peine perdue.

Une lumière s'allume soudain. Une ampoule nue dont le fil pend à une poutre, à trois mètres de moi. Le sous-sol est bas de plafond et relativement petit, environ dix mètres sur sept.

Des étagères en bois sont fixées aux murs en parpaings, garnies de vieilles conserves. Des rayonnages branlants pour chambre d'enfant, décorés de clowns et de danseuses, abritent des piles de magazines rongés et salis par les rats, enveloppés de toiles d'araignées. Dans un angle, au centre d'un trou carré ménagé dans le béton, une pompe d'assèchement rouillée est plantée dans le gravier, couverte de poussière. Ici et là, des tables pliantes supportent tout un bric-à-brac de vieilleries, d'appareils et d'ustensiles de cuisine hors d'usage.

Zhukov descend une marche de plus. Couché sur le dos, je me tiens rigoureusement immobile, n'osant même pas respirer. Au moindre bruit, il saura exactement où je suis et il ne lui restera plus qu'à viser. Mon gilet ne suffira pas à me protéger.

Il sait bien que je suis là. Il a entendu les échos de ma chute et il a forcément remarqué les planches fracassées, le trou béant et les marches effondrées. Est-ce qu'il se rend compte que je suis pile au-dessous de lui ?

Il n'aurait qu'à baisser les yeux pour s'en apercevoir : à ce moment-là, je serais fichu.

Je regarde l'ampoule au-dessus de ma tête, puis mes yeux se posent sur la planche cassée abandonnée au sol, le bout de bois imbibé de sang qui a pénétré dans ma jambe.

Je l'empoigne avant de la projeter de toutes mes forces vers l'ampoule nue. Le verre se brise et tout devient noir.

Dans l'obscurité, j'ai une chance de m'en sortir.

Malheureusement, le faisceau d'une torche électrique ne tarde pas à éclairer l'escalier. Le pinceau lumineux fouille patiemment les murs, le sol et les recoins sombres. Je l'entends descendre les marches sans se presser.

C'est alors que la lumière s'éteint. Seule subsiste la faible clarté qui entre par la porte ouverte, au sommet de l'escalier. Il a peut-être rangé la lampe dans sa poche afin d'avoir les mains libres pour manipuler le Desert Eagle.

Dans une poignée de secondes, tout sera joué. Il faut que je me relève pour être prêt à l'attaque, sans faire le moindre bruit. Le plus léger raclement me trahirait aussi sûrement qu'une balise.

Le timing va être décisif. Je suis obligé de me déplacer en même temps que lui, pour que le claquement de ses pas et les grincements du vieux bois couvrent le peu de bruit que je ferai en me levant.

Toujours allongé, j'écoute attentivement.

Quelque chose me cingle d'un coup sec. Le rat est sorti de sa cachette, inquiet de cette nouvelle intrusion, craignant peut-être qu'un deuxième être humain ne vienne s'abattre au milieu de son nid. Il trotte vers moi, hésite un instant, observant le terrain de ses petits yeux rusés.

Une marche gémit, juste au-dessus de moi. L'animal effrayé vient se percher sur mon cou, ses griffes pointues égratignant ma peau. Sa queue me fouette le visage et me chatouille l'oreille.

Je me débrouille malgré tout pour ne pas faire un seul mouvement. Sans prévenir, j'attrape à deux mains la bestiole gigoteuse et velue et je l'envoie valser à l'autre bout du sous-sol.

Une détonation retentit, suivie d'un vacarme d'objets métalliques s'écrasant au sol.

J'ai les oreilles qui tintent.

Zhukov a entendu le rat s'agiter, il a cru que c'était moi.

À présent, il sait qu'il ne m'a pas touché. Personne ne peut encaisser une balle de calibre 50 sans crier ou gémir.

Est-ce que son chargeur est vide, cette fois ? Je n'en suis même pas certain. De toute façon, il a pu recharger son arme.

Il descend encore une marche, alors je n'ai plus le choix.

105.

Il faut à tout prix que je lui arrache son pistolet.

À travers le trou d'une contremarche cassée, je vois les talons de ses bottes. Là, je reconnais le claquement caractéristique du chargeur qu'on éjecte. L'arme est si proche de moi que je pourrais tendre la main pour m'en emparer. Pour ça, je dois agir vite, le prendre au dépourvu.

Maintenant.

Les mains au sol, je prends appui sur mes bras pour me redresser. Reposant mon poids sur ma jambe droite, je me remets progressivement en position debout. Empoignant à deux mains une des bottes de Zhukov, je la tire vers moi. Déséquilibré, il culbute avec un cri de rage et de surprise. Les marches protestent en craquant, des éclats de bois volent un peu partout. Un lourd objet métallique atterrit bruyamment à mes pieds.

Le Desert Eagle ?

Que faire ? Me saisir de l'arme ou fondre sur Zhukov pour l'empêcher de se relever ?

Je choisis le pistolet.

Mais je me suis trompé, ce n'est que la torche électrique, une Maglite noire en aluminium anodisé, avec une poignée moletée. Elle pèse aussi lourd qu'une matraque de policier.

Je m'empare de la lampe et, à l'instant où je la brandis, je distingue Zhukov campé face à moi, serrant son arme à deux mains. Le point qu'il vise n'est qu'à un mètre de moi, sur ma gauche.

Il fait trop sombre pour qu'il me situe précisément. Moi non plus, je n'y vois pas grand-chose mais, pour l'instant, ma vision est un peu meilleure que la sienne.

Je lance la torche en espérant le toucher à la tête. Pris par surprise, il la reçoit en plein sur le nez et se met à brailler de douleur. Le sang goutte de ses paupières et ruisselle de ses narines.

Profitant de ce moment de faiblesse, je me rue sur lui pour le renverser, un genou planté dans son estomac. Je cherche à le prendre à la gorge. Il se contorsionne si violemment que je finis par lui expédier un méchant uppercut dans la mâchoire.

Il laisse tomber son arme.

Couché sur lui, je le maintiens au sol avec mon genou droit et ma main gauche. Mon poing est couvert de son sang poisseux. Il lui reste des réserves d'énergie insoupçonnées, comme une postcombustion. On dirait que la douleur n'a servi qu'à attiser sa colère et à lui donner un regain de vigueur. C'est à croire que cette violence lui plaît.

Se soulevant à demi, il essaie de me balancer un coup dans l'oreille gauche ; j'ai beau m'écarter, son poing me touche derrière l'oreille. Au moment où j'essaie de lui rendre la pareille, je vois venir vers moi un gros objet métallique. Je me dérobe vivement, mais il est déjà trop tard : Zhukov a récupéré son arme.

Tenant le Desert Eagle par le canon, il me frappe à la tempe avec la crosse qui me percute avec la force d'une enclume.

J'ai l'impression que mon crâne éclate.

Une gerbe d'étincelles fuse devant mes yeux, j'ai le goût acide du sang sur la langue. Mes doigts labourant le vide, je chancelle et je m'effondre. Zhukov s'abat sur moi, le canon de son arme vissé au milieu de mon front.

Étourdi et suffoquant, je vois sa figure penchée sur moi. Il a des yeux de loup, d'un jaune d'ambre, inquiétants.

– Quand on meurt, me demande-t-il, tu crois qu'il y a une lueur au bout du tunnel ?

Sa voix m'avait semblé moins aiguë dans la vidéo. Elle est râpeuse comme du papier de verre.

Je ne lui réponds pas, ce n'était qu'une question rhétorique.

Il fait pivoter le pistolet, puis il me colle le canon sur le front et le fait tourner d'un côté et de l'autre, comme s'il éteignait une cigarette.

– Allez, appuie sur la gâchette, lui dis-je dans un souffle.

Son visage reste impassible, comme s'il ne m'entendait pas. Je le regarde droit dans les yeux.

– Tu n'as pas le cran de tirer, ou quoi ?

Ses pupilles étincellent.

– Allez, tire !

Je lis une hésitation sur son visage. De l'agacement. Il ne sait pas quel parti prendre.

Je sais bien qu'il est à court de munitions, et lui aussi le sait. Il a retiré le chargeur vide, mais il n'a pas eu le temps de le remplacer.

Le sang dégouline de ses narines, rougissant ses dents de castor, et goutte en continu sur ma figure. Il fait une grimace et utilise sa main gauche pour extraire quelque chose de sa botte.

Un éclair métallique. Une lame de quinze centimètres, un manche noir. Un bouton en acier au niveau de la garde. Il fait un moulinet devant mon visage, la lame m'entaille l'oreille. Au contact froid du métal succède une sensation cuisante, terriblement douloureuse. Je

tente de dévier le couteau avec mon poing droit, mais déjà il appuie la pointe sous mon œil gauche.

Juste au-dessous du globe oculaire, écorchant la peau délicate. D'une poussée, Zhukov me transperce la chair du bout de sa lame.

Luttant contre l'envie de baisser les paupières, je m'oblige à le fixer d'un air de défi.

– Tu sais ce que c'est ? demande-t-il.

Mon ami du KGB m'a parlé du couteau Wasp.

– Dusya.

Le mot que je viens de prononcer agit sur lui comme une décharge électrique. Le prénom de sa mère.

– J'ai discuté avec elle et tu sais ce qu'elle m'a dit ?

Il cligne les yeux, les paupières plissées, les narines dilatées.

Cette brève hésitation me suffit.

J'immobilise sa jambe droite avec ma jambe gauche, au niveau du genou, et je l'attire vers moi tout en enfonçant mon genou droit dans son ventre. Alors qu'il est tiraillé par deux forces opposées, je lui emprisonne le poignet.

En une seconde, je le fais voltiger et il atterrit au sol. Mon coude droit planté dans son oreille, je niche ma tête au creux de mon bras pour qu'elle soit protégée par mon épaule droite. Mon genou droit l'empêche de bouger la jambe. À plusieurs reprises, il réussit à abattre son poing sur mon crâne, mais toutes les zones sensibles sont à l'abri. Agrippant son poignet gauche, je m'efforce de déplier les doigts qui étreignent le manche du couteau.

Mais j'ai sous-estimé l'endurance de Zhukov, sa force quasiment surhumaine. Tandis que nous nous disputons le couteau, il me donne un coup de genou dans l'aine, provoquant une onde de douleur nauséuse qui irradie vers mon abdomen. Il me plaque de nouveau, la pointe du couteau à quelques centimètres de mon œil gauche.

Cramponné à sa main, je tente d'éloigner la lame, mais elle reste à sa place, malgré tous mes efforts, prête à s'enfoncer. La fatigue musculaire fait trembler sa main.

– Tu peux me tuer, ça ne changera rien. Les autres sont en chemin.

Il réplique avec un sourire tordu :

– Ils arriveront trop tard, l'eau aura déjà rempli le cercueil. Et moi, je serai loin. Quand ils la sortiront de terre, elle sera morte.

Le couteau se rapproche de mon œil. La lame oscille légèrement quand j'essaie de l'écarter, mais la pointe est toujours en contact avec ma peau.

– Je crois que tu connais cette fille, me dit-il.

– Oui, c'est vrai.

– Je vais te raconter tout ce qu'elle m'a fait, cette petite salope.

Avec un rugissement de rage, je rassemble mes dernières forces

pour le repousser. Zhukov roule sur le côté, mais il n'a pas lâché son couteau.

Un genou appuyé sur son ventre, je rabats son bras droit vers l'arrière. Le couteau qu'il serre solidement se fiche dans sa gorge, dans la chair tendre au-dessous du menton.

Il me faut un moment pour comprendre ce qui se passe alors.

La paume de sa main a dû glisser de quelques millimètres, pressant involontairement le bouton déclencheur.

Le couteau Wasp a expulsé une cartouche de gaz réfrigérant dans sa trachée.

Un grand pop se fait entendre, suivi d'une explosion sifflante.

Une atroce pluie tiède m'asperge le visage, faite de sang et de fragments de tissus. Dans les yeux exorbités de Zhukov, il me semble lire une expression incrédule.

106.

J'ai réussi à tenir bon jusqu'à ce que le cercueil soit exhumé.

Pour ça, il a fallu que cinq membres du SWAT creusent à la main pendant deux heures, en se servant de pelles empruntées à la police de Pine Ridge. Le cercueil était enfoui à trois mètres de profondeur et les dernières précipitations avaient détrempé et alourdi le sol. Ils l'ont remonté avec des cordes en nylon, deux hommes d'un côté, trois de l'autre. Le cercueil pesait dans les deux cents kilos, mais ils n'ont pas eu de mal à le hisser hors de la fosse.

Sa surface était enfoncée en plusieurs endroits, un tuyau jaune dépassait à une extrémité. Enterré dans une tranchée sur soixante-dix mètres environ, il était raccordé au compresseur d'air installé sous le porche. À l'autre bout, sortait un conduit plus épais, en PVC rigide, dont l'extrémité affleurerait du sol.

L'unité du SWAT n'a pas voulu me croire quand je leur ai garanti que le cercueil n'était pas piégé. Je ne pouvais pas tellement le leur reprocher : ce n'était pas eux qui avaient sondé le regard du monstre.

Si vraiment Zhukov avait posé une charge à l'intérieur, il n'aurait pas pu résister au plaisir de fanfaronner.

Deux experts en explosifs ont examiné le boyau du compresseur d'air, le conduit d'aération et les parois du cercueil, cherchant un quelconque déclencheur.

Je ne sais pas comment ils se débrouillaient pour faire abstraction des cris étouffés et des coups qui provenaient de l'intérieur. Moi, en tout cas, je n'y arrivais pas.

M'entourant de son bras, Diana me soutenait, au sens le plus concret du terme. J'avais les jambes molles et la vue trouble, pour une raison qui m'échappait. Je n'avais pas perdu tellement de sang, après tout. Je devais quand même admettre que ma douleur à la poitrine ne cessait de s'accroître. L'impact m'avait fait un mal de chien, mais je pensais que le pire était passé.

Je me trompais. L'aggravation de la douleur aurait dû m'alerter, mais j'étais trop absorbé par la libération d'Alexa.

– Nico, a observé Diana, tu n'avais pas d'inserts en céramique.

– Déjà bien beau que j'aie eu ce vieux gilet, ai-je répondu entre

deux hoquets. Tu sais, les inserts ne font pas vraiment partie de l'équipement de base.

Je respirais de plus en plus difficilement. Ça aussi, ça aurait dû m'inquiéter.

– Tu as eu tort de ne pas nous attendre.

Je l'ai regardée, m'efforçant de sourire.

– Bon, d'accord, a-t-elle admis en blottissant son visage contre mon cou. Je suis contente que tu n'aies pas attendu. Mais tu es vraiment obligé d'être le premier sur le pont et le dernier parti ?

– Cette fois, je m'en irai dès que j'aurai vu Alexa.

Entendre ces chocs sourds, ces cris d'angoisse étouffés, c'était plus que je ne pouvais en supporter. Ça n'empêchait pas les deux techniciens de poursuivre leur minutieuse inspection.

– Il n'y a pas d'engin explosif là-dedans, ai-je affirmé en foulant le sol détrempé. Sinon, il s'en serait vanté.

– Où est-ce que vous allez ?

– La sortir de là.

– Mais vous ne savez pas faire.

Ils faisaient erreur. J'en connaissais un rayon question cercueils. Si la famille le désirait, le département de la Défense fournissait des modèles standard, en métal ou en bois, pour les soldats tués en mission. Plusieurs fois, c'était à moi qu'était revenu le rôle pénible et solennel d'accompagner le corps d'un ami qu'on rapatriait en avion.

Arrivé devant le cercueil d'Alexa, j'ai repoussé un des types emmitoufflés dans sa combinaison antidéflagrante. Il a protesté, tandis que ses collègues tentaient de me barrer la route. Quelqu'un m'a donné l'ordre de reculer.

Conformément au protocole, les autres membres du SWAT sont restés à l'écart.

– Quelqu'un doit bien avoir une clé à six pans ! leur ai-je crié.

On m'a lancé alors une trousse à outils à laquelle étaient accrochées plusieurs clés Allen. Dès que j'ai eu trouvé la bonne, je l'ai insérée dans l'orifice au pied du cercueil et j'ai tourné cinq ou six fois pour débloquer le couvercle.

Le joint en caoutchouc était écrasé ici et là et l'acier avait commencé à ployer sous le poids des trois mètres de terre, mais j'ai quand même réussi à le soulever.

Il s'est échappé du cercueil une puanteur d'égout.

Alexa gisait dans ses propres excréments, ou juste au-dessus. Elle a levé les yeux sans les poser sur moi. Ses cheveux étaient tout emmêlés, sa figure livide, ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites.

Son pyjama d'hôpital bleu était maculé de vomissures. Ses mains repliées battaient dans un mouvement spasmodique, continuant de cogner par réflexe les parois du cercueil. Ses pieds nus se

contractaient.

Elle ne comprenait pas encore qu'elle était libre.

Je me suis penché pour l'embrasser sur le front.

– Salut.

Hagarde, elle regardait le ciel sans me voir. Enfin, ses yeux ont fait le point sur moi, remplis d'étonnement. Je lui ai souri et elle a fondu en larmes.

Après ça, je ne me souviens plus de rien.

107.

J'ai horreur des hôpitaux.

Malheureusement, j'ai dû passer quelques jours au Beth Israël Hospital de Boston où mes amis du FBI avaient eu l'obligeance de me transporter en hélico. Le médecin des urgences m'a expliqué que je souffrais d'un pneumothorax traumatique, provoqué par la violence du choc à la poitrine. La cavité pleurale s'était emplie d'air, ce qui avait entraîné un affaissement des poumons et une insuffisance respiratoire. L'accident aurait pu avoir des conséquences mortelles, et je ne m'en serais sûrement pas tiré sans l'intervention d'un des membres du SWAT.

J'ai voulu savoir comment il s'y était pris.

– Il vaut mieux que vous n'en sachiez rien, a prétendu le docteur.

– Essayez toujours.

– Une personne ayant des compétences médicales a introduit une aiguille de gros diamètre dans votre poitrine, afin d'aspirer l'air.

– Vous voulez parler d'un kit d'urgence de Cook ?

Il a eu l'air surpris.

– Dans l'armée, on appelle ça une exsufflation à l'aiguille. Tous les infirmiers de terrain ont un kit de Cook dans leur trousse.

Mon explication a paru le soulager.

Après une série de radios, il a pratiqué un drainage thoracique ; on a aussi soigné ma plaie au mollet avant de m'injecter un vaccin antitétanique. Trois jours plus tard, j'ai reçu l'autorisation de quitter l'hôpital.

Diana est venue m'attendre pour me reconduire à la maison.

Même si j'étais tout à fait capable de marcher, l'infirmière a tenu à m'accompagner en fauteuil roulant jusqu'à la sortie, pendant que Diana récupérait la voiture.

Je l'ai vue arriver au volant de ma Defender, superbe et reluisante de propreté.

– Tu la reconnais ?

– À peine. Elle est comme neuve. Quelqu'un l'a retrouvée en plein bois dans le New Hampshire ?

– Oui, un de nos snipers. C'est lui qui l'a ramenée à Boston et il l'a

trouvée nettement mieux que sa Chevy Malibu. Ç'a été dur de la lui arracher, mais au moins il l'a fait nettoyer.

– J'aimerais bien voir Alexa. Elle est toujours hospitalisée ?

– En fait, elle est sortie bien plus vite que toi. Ils l'ont traitée pour une déshydratation, puis ils l'ont laissée partir après quelques examens. Elle se porte bien.

– Ça m'étonnerait beaucoup.

– Tu as raison. J'ai côtoyé pas mal de gamins qui avaient subi des expériences traumatisantes, et je connais quelques thérapeutes efficaces. Tu pourras peut-être la persuader de consulter.

– Elle est rentrée chez elle ?

– Oui, à Manchester. Je suppose que ça ne l'enchantait pas, mais c'est sa maison.

Diana a proposé comme nous abordions Massachusetts Avenue :

– Ça te dirait, que je t'invite à dîner ? Histoire de fêter ça.

– Fêter quoi, au juste ?

Elle a coulé un regard vers moi, sur la défensive.

– Je sais pas, moi, le fait que tu as sauvé cette jeune fille, par exemple.

– C'était vraiment un travail d'équipe.

– Toujours le même refrain. Tu valorises tout le monde tout en minimisant ton propre mérite. Avec moi, tu peux t'en dispenser, tu sais.

J'étais trop claqué pour discuter.

– Bon, je suggère d'aller chez moi, je ne voudrais pas avoir à étrenner ton four. Tu sais s'il fonctionne, au moins ?

– Pas sûr. Je voudrais quand même passer chez moi pour me changer et prendre une douche. Ou au moins faire un brin de toilette.

– C'est juste un dîner, je précise.

– Un dîner, oui, pas un rendez-vous.

– Tu n'aurais jamais eu une idée pareille.

– Bien sûr que non.

– Tu sais quoi, Nico ? Tu es peut-être très doué pour détecter les mensonges, mais tu fais un menteur lamentable.

J'ai haussé les épaules sans répondre. Elle aussi, elle mentait très mal.

108.

Une semaine plus tard

Les vagues se brisaient sur les rochers en contrebas, le vent soufflait en hurlant le long du promontoire. Le ciel plombé était d'un gris sinistre, la pluie menaçait de tomber d'un moment à l'autre.

Les vigiles armés avaient disparu, la guérite était vide. Je me suis garé sur l'allée circulaire et je suis allé sonner à la porte.

Comme personne ne répondait, j'ai retenté ma chance, et une minute s'est écoulée avant que Marshall vienne m'ouvrir. Il portait un cardigan gris et une chemise blanche toute froissée.

– Nicholas.

Il m'a souri, mais il n'y avait pas de joie dans ce sourire. Il semblait las et abattu. Ses traits s'étaient affaîssés et ses dents d'un blanc artificiel paraissaient trop grandes pour sa bouche. Il avait le visage fripé, ses cheveux châtain roux se dressaient en mèches hirsutes sur sa tête. Apparemment, je l'avais tiré de sa sieste.

– Désolé de t'avoir réveillé. Je peux repasser plus tard, si tu préfères.

– Mais non, ne dis pas de bêtises. Entre donc. (Il m'a serré dans ses bras.) Merci d'être venu.

Les épaules voûtées, il m'a précédé vers l'autre côté de la maison, où on profitait de la vue sur la mer. Il faisait assez sombre dans le salon, éclairé seulement par la lumière déclinante de cette fin d'après-midi. Une couverture synthétique à l'emblème des Red Sox était roulée en boule sur un canapé.

– Elle ne parle toujours pas ? lui ai-je demandé.

Marcus s'est laissé tomber dans un fauteuil avec un profond soupir.

– Tout juste si elle sort de sa chambre. C'est à peu près comme si elle n'était pas là. Elle passe son temps à dormir.

– Après ce qu'elle a enduré, elle a besoin de se faire aider. Tu n'es pas obligé de choisir un des spécialistes conseillés par Diana, mais il faut qu'elle voie quelqu'un.

– Je sais, Nick. Tu réussiras peut-être à la convaincre. Tu as toujours eu de l'influence sur Lexie. Et toi, tu es rétabli ?

– Tout à fait, oui.

– Heureusement que tu portais ce gilet.
– Un vrai coup de bol, en effet. Tu sais, je pense que tu as fait le bon choix.

Il m’a lancé un regard perplexe.

– Oui, en acceptant de rencontrer le FBI.

– Oh, je fais ça parce que Schecky prétend pouvoir obtenir un compromis.

– Montre-toi coopératif avec Gordon Snyder et tu auras les fédéraux dans ton camp. Leur avis compte beaucoup pour le bureau de l’avocat général.

– À quoi je dois m’attendre ? Tu crois que je vais finir en prison ? Pauvre Alexa... Avec tout ce qu’elle a subi, si en plus on lui enlève son père...

– Tout dépend de ta bonne volonté. Il n’est pas impossible que tu restes en liberté.

– Tu dis ça sérieusement ?

– Ce sera fonction de la quantité de renseignements que tu leur fourniras. Tu vas être obligé de leur parler de Mercury. Ils en savent déjà pas mal sur le sujet.

– D’après Schecky, je n’ai pas à m’en faire tant que je respecte ses consignes.

– Et tu trouves que c’est dans ton intérêt ?

Embarrassé, il s’est tu pendant quelques instants. J’ai rompu le silence.

– Et Belinda, où est-elle ?

– C’est à cause d’elle que je t’ai demandé de passer. Elle est partie.

109.

Il m'a tendu une carte bleu ciel où le nom de BELINDA MARCUS JACKSON figurait en lettres anglaises bleu foncé. L'écriture était féminine, avec de grosses boucles bien rondes, et on reconnaissait dans le tracé de certains caractères l'influence de l'alphabet cyrillique. Le message disait :

*Mon chéri,
Je crois que c'est mieux comme ça. On en parlera plus tard.
Je suis très heureuse qu'Alexa soit saine et sauve.
Je t'ai vraiment aimé.*

Belinda

– Elle m'a raconté qu'elle rejoignait une amie en ville et, en me levant, j'ai découvert ça devant la machine à café. Tu y comprends quelque chose ?

Ce que je comprenais, c'est qu'on avait averti Belinda que le FBI s'intéressait à elle, même s'ils avaient assez peu d'arguments pour retenir des charges sérieuses contre Anya Afanasieva.

– Quelquefois, il faut qu'une crise survienne pour que les gens révèlent leur vrai visage.

Je ne pense pas que Marshall ait saisi l'allusion. Il a secoué la tête, comme pour chasser une mouche importune ou une pensée désagréable.

– Nick, je te demande de la retrouver.

– Je suis sûr qu'elle n'en a pas la moindre envie.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Belinda est ma femme et elle m'aime !

– C'était peut-être ton argent qu'elle aimait le plus.

– Ça fait des mois qu'elle sait que je suis fauché, ça n'a eu aucune incidence sur nos relations.

– Écoute, Marcus, il y a fauché et fauché, tu es bien d'accord ?

Un silence, puis il a détourné le regard.

– Allons, tu pensais réellement pouvoir planquer 45 millions dans une banque off-shore sans que personne s'en rende compte ? Ça devient compliqué, par les temps qui courent.

– Je l'avoue, a admis Marcus en rougissant, je m'étais mis un petit magot de côté. Cet argent-là, je ne comptais pas y toucher. Je le

gardais en réserve pour un éventuel retour sur la scène. (Il était sur la défensive, presque indigné par ma remarque.) Je ne vais quand même pas m'excuser d'avoir de l'argent.

– T'excuser ? Mais qu'as-tu donc à te reprocher ?

– C'est bien ce que je disais.

Le sarcasme lui avait manifestement échappé.

– C'est vrai, quoi, tu es cohérent depuis le début : tu n'as jamais cessé de me mentir. Même après le premier enlèvement d'Alexa, quand tu as affirmé ne pas connaître les responsables. Tu savais pourtant que c'était la clique de Schechter qui te mettait la pression, histoire de s'assurer que tu obéirais aux ordres. Je parie qu'Annelise avait des soupçons, ce qui explique peut-être qu'elle ait préféré te quitter.

Marcus a hésité quelques instants, puis il a choisi de ne pas nier.

– Si c'est l'argent qui t'inquiète, je te verserai tes honoraires intégralement, ne te fais pas de souci.

Il a eu l'air de réprimer un demi-sourire.

– Marcus, ai-je répliqué en riant, je te répète qu'il y a fauché et fauché. Depuis ce matin neuf heures, tu es *vraiment* sans le sou. Renseigne-toi auprès de la Royal Caïman Bank and Trust. Ce matin même, quelqu'un a retiré les 45 millions.

– Il ne reste plus rien ?

Marcus s'est effondré dans son fauteuil et s'est balancé d'avant en arrière. On se demandait s'il allait se mettre à prier ou fondre en larmes.

– Je ne peux pas croire que ça m'arrive une deuxième fois.

– Ce n'était peut-être pas très futé de mettre le tout au nom de Belinda.

110.

David Schechter avait sollicité un entretien avec moi avant l'arrivée du FBI à son cabinet. Je l'ai trouvé assis sur son fragile fauteuil ancien, derrière son minuscule bureau.

– Je tenais à vous présenter des excuses, a-t-il déclaré en guise de préambule.

– À quel sujet ?

– J'ai exagéré, je dois le reconnaître. J'aurais dû être honnête avec vous dès le début. Vous êtes un individu sensé. Et de plus, vous êtes un authentique héros américain.

Il posait sur moi un regard empreint d'admiration, comme s'il contemplait Winston Churchill en personne.

– Trop aimable à vous, j'accepte vos excuses.

– Vous êtes on ne peut mieux placé pour comprendre que notre sécurité nationale ne doit être compromise sous aucun prétexte.

– Assurément.

– J'ai déjà démontré à Marshall à quel point il importe de ne rien divulguer sur Mercury qui n'ait un lien direct avec l'enquête.

– Pourquoi le cacher au FBI ?

– Nick, vous savez comment sont les choses, à Washington. Si jamais on apprend que 10 milliards du budget de l'armée se sont envolés parce qu'on les avait investis dans le privé, c'est le plus sûr moyen d'attirer les requins. Vous qui avez été militaire, vous ne mesurez pas les dommages que pourrait causer cette révélation à la défense de ce pays ?

– Pas précisément, non.

Ses yeux myopes ont cligné derrière les lunettes en écaille.

– Vous n'imaginez pas le scandale retentissant qui va en résulter ?

– Si, j' imagine très bien. Beaucoup de gens seront curieux de savoir comment vous avez pu voler une petite fortune au Pentagone.

Il a eu un sourire gêné.

111.

La vérité sur Mercury, j'avais fini par l'apprendre dans la suite du Mandarin Oriental, de la bouche de Roman Navrozov.

– Rendez-vous compte, m'avait-il dit, à quel point il est frustrant de rester sur la touche quand on dispose de milliards en dollars et en euros, et qu'on ne demande qu'à investir dans l'industrie américaine. Tout ça parce que le gouvernement de ce pays se met en travers de toutes mes transactions, alors même que les États-Unis accepteraient de se vendre à n'importe qui, y compris à leurs pires ennemis.

– Vous allez un peu loin, il me semble.

– Vous savez que les Saoudiens détiennent 10 % des capitaux en Amérique ? Et malgré ça, voyez ce qu'ils vous ont fait, avec le World Trade Center. La majorité de vos bons du Trésor sont entre les mains des Chinois. Plusieurs fournisseurs importants du département de la Défense appartiennent à des conglomérats étrangers. Mais quand moi j'essaie de racheter une société, que ce soit dans la métallurgie, l'énergie ou l'électronique, votre gouvernement met son veto. Les obscurs bureaucrates du département du Trésor prétendent que ça mettrait en péril la sécurité nationale.

– Dans ce cas, le dossier Mercury devait vous servir de moyen de pression ? Pour contraindre le gouvernement à donner son aval à tous vos projets ?

Il s'est borné à hausser les épaules.

– J'en déduis que ce dossier contient des choses que beaucoup de gens influents ont intérêt à cacher. J'aimerais bien savoir quoi.

Mon délicat fauteuil ancien a fait entendre des craquements alarmants. Schechter a fait la grimace.

– Transformer une caisse noire en fonds spéculatif pour effectuer des versements secrets, et tout ça pendant trente ans, ça relève quasiment du génie.

J'ai posé un regard appuyé sur le mur de photos à sa gloire, sur lesquelles il posait aux côtés de quelques anciens présidents, vice-présidents et secrétaires d'État ou de la Défense.

– Dans quel but avez-vous fait ça ? Pour satisfaire vos ambitions

personnelles ? À quoi donc est-ce que vous aspiriez ? Vous aviez besoin de vous acheter tous ces appuis ?

– Vous ne devinez pas la vérité, c'est ça ?

– À quel sujet ?

Il a laissé passer un long silence, le regard rivé à son bureau immaculé, avant de me regarder à nouveau.

– Vous êtes sûrement trop jeune pour vous rappeler l'époque où les élites de ce pays choisissaient le service public parce que c'était la voie la plus noble.

– Le mythe de Camelot ?

– Et aujourd'hui, vers où se dirigent les diplômés de nos prestigieuses universités ? Le droit et les banques d'investissement. Ils vont là où est l'argent.

– Et vous trouvez ça répréhensible ?

– Parfaitement. Le P-DG de Merrill Lynch fait couler sa société, il empoche aussitôt 100 millions de dollars. L'incapable qui a failli saboter Home Depot se voit offrir 210 millions en échange de son départ. Et on trouverait normal qu'à côté de ça, un fonctionnaire dévoué qui participe à la gestion d'une entreprise de 1 500 milliards, les États-Unis d'Amérique, ne puisse même pas payer la fac à ses gamins ? Ou qu'un général qui a consacré sa vie à garantir notre sécurité passe sa retraite dans un lotissement du Maryland et vivote avec sa maigre pension ?

– Ça ira comme ça. Je crois que je n'ai jamais entendu de meilleure justification rationnelle de la corruption.

– De la corruption ? a protesté Schechter, les joues en feu et le regard étincelant. Vous osez employer ce mot ? Pourquoi pas prime de fidélité ou stock-options de l'État ? L'objectif de Mercury, c'est de faire en sorte que les meilleurs d'entre nous ne soient pas au bout du compte pénalisés par leur patriotisme. C'est vrai, Nick, nous avons détourné cet argent et créé un remarquable système de protection. Nous nous sommes assurés que nos hauts fonctionnaires n'auraient jamais de soucis financiers, afin que nous ayons un service public digne de ce nom. Et ça, ne me dites pas que ça n'a rien à voir avec la sécurité nationale. Notre but est de récompenser nos héros, nos hommes d'État et nos patriotes – au lieu d'entretenir des banquiers et des escrocs qui braderaient leur pays pour deux points de base.

– Votre argumentation est excellente et je parie que vous aurez l'occasion de la ressortir face à un jury de vos pairs.

– Je nierai jusqu'à l'existence de cette discussion, a-t-il rétorqué avec un sourire mauvais.

– Ne vous donnez pas cette peine.

Je me suis levé pour aller ouvrir la porte. Gordon Snyder et Diana Madigan se tenaient derrière, encadrant Marcus Marshall. Six hommes

vêtus de blousons du FBI les accompagnaient.

- Marshall a accepté de collaborer.

- Espèce de salaud.

Il a ouvert un tiroir de son bureau tandis qu'un des agents lui criait :

- Pas un geste !

- Messieurs, a fait Schechter avec un sourire radieux, je vous invite à entrer.

Cependant, il ne s'est pas levé, ce qui détonait avec ses habitudes.

- David, a dit Marcus, je suis désolé.

J'ai constaté alors que Schechter posait sur moi un regard fixe, de l'écume au coin des lèvres. J'ai flairé une odeur d'amande.

- Quelqu'un aurait une trousse d'urgence ? ai-je crié.

Deux agents du FBI se sont précipités vers lui et l'un d'eux a pris son pouls au poignet et au cou. Il a secoué la tête.

David Schechter se targuait toujours de ne rien laisser au hasard. Il avait sûrement raison, en définitive.

112.

Au début de l'automne, j'ai emmené Diana en promenade. Elle avait envie d'admirer les couleurs de la Nouvelle-Angleterre. Personnellement, je me fiche passablement des feuillages, mais j'avoue que le rouge flamboyant des érables valait le détour.

Diana n'avait pas de destination précise en tête, elle avait simplement envie de rouler. Je lui ai donc suggéré le New Hampshire où les teintes automnales étaient plus spectaculaires. Ni elle ni moi n'avons évoqué notre dernier passage dans la région.

Nous étions en route depuis un moment quand je lui ai dit :

- J'ai quelque chose pour toi.
- Ah oui ?
- Regarde dans la boîte à gants.

Déconcertée, elle en a retiré un petit paquet maladroitement enveloppé. Elle l'a levé devant ses yeux, feignant de s'extasier sur l'emballage cadeau.

- Tu vas concurrencer Martha Stewart, si tu continues.
- Je maîtrise pas vraiment le truc, on dirait.
- Je n'en reviens pas ! s'est exclamée Diana, sidérée, après avoir déchiré le papier.

Elle ne détachait pas les yeux du petit flacon octogonal noir.

- Comment tu t'es débrouillé pour dénicher du Nombre Noir ? Un grand flacon, en plus, et dans son emballage d'origine. C'est une folie !

- Ça fait des années que je voulais te l'offrir.

Elle s'est penchée pour m'embrasser.

- Je n'en ai quasiment plus, je ne pensais jamais en retrouver. La dernière fois où j'ai cherché sur eBay, le petit format coûtait plus de 700 dollars. Où tu as bien pu trouver ça ?

- Tu te rappelles cet ami jordanien qui fait de la vente d'armes ?
- Samir.
- Lui-même. C'est lui qui m'a procuré le parfum. Un de ses clients, un cheik d'Abu Dhabi, en gardait une collection dans une pièce climatisée.

- Tu remercieras Samir de ma part.

- Je n'y ai pas manqué, tu peux me croire. On aurait dit que je lui

réclamais une ogive nucléaire. L'ennui, c'est que tu étais déjà partie quand il me l'a fait passer.

– Tu aurais pu me l'envoyer.

– Je ne fais pas confiance à la poste.

Diana m'avait expliqué dans le temps que Nombre Noir comptait parmi les plus merveilleuses fragrances jamais créées. Le parfum avait fini par devenir introuvable parce qu'il faisait perdre de l'argent à la société qui le commercialisait. Là-dessus, l'Union européenne, dans son infinie sagesse, avait décidé d'interdire un de ses principaux composants, la damascénone, sous prétexte qu'il avait provoqué quelques rares cas d'hypersensibilité au soleil. Le fabricant avait récupéré ses stocks et les avait fait détruire au rouleau compresseur.

Dès que j'avais su qu'il était introuvable, je m'étais juré de mettre la main dessus.

– Bon, ça m'apprendra à disparaître sans donner d'explications.

– C'est ça, bien fait pour toi.

– Puisqu'on en parle, on m'a proposé une promotion à Miami.

– C'est génial, ça, ai-je commenté avec un enthousiasme forcé. Je te félicite, tu vas adorer la Floride.

– Merci.

– C'est le genre d'occasion qu'on ne laisse pas filer.

Un silence gênant s'est installé entre nous.

– Et le poste de Gordon Snyder ?

Les supérieurs de Snyder n'avaient pas tellement apprécié qu'il place une balise dans mon BlackBerry sans les consulter, et qui plus est en toute illégalité, ni qu'il essaie de se couvrir en soutenant qu'un informateur confidentiel l'avait mis sur la piste de Mauricio Perreira. Il avait donc été démis de ses fonctions et muté à Anchorage. À ce qu'on m'avait dit, il voyait la Russie depuis son bureau.

– Pour ce poste-là, m'a expliqué Diana, ils cherchent un spécialiste du crime organisé. Dis-moi, Nico, tu permets que je te pose une question sur Roman Navrozov ?

– Vas-y.

– Ce crash d'hélicoptère à Marbella, tu ne crois pas que c'était un peu trop commode ?

J'ai simplement haussé les épaules. Un accord était un accord.

– Laisse-moi deviner. La bande de Poutine était après lui depuis des années, mais il leur a bien résisté. Tu as donc conclu un marché avec un de tes contacts, ex-agent du KGB. Un échange d'informations, en résumé. Bon, je ne peux pas dire que ce soit une tragédie, ce qui est arrivé à Navrozov. Certains diront même que ce n'est que justice. Tu t'es sûrement dit que c'était avantageux pour tout le monde.

– À moins que ce soit seulement la faute d'un rotor défectueux.

– D'accord, on va se contenter de ça.

– Tu sais, ai-je conclu après une pause, personne n'est à l'abri d'un accident. Tu as lu l'article dans le *Globe* d'avant-hier sur ce comptable qui s'est fait écraser par un classeur métallique ? On n'est tranquille nulle part, il peut arriver n'importe quoi.

– Je ne faisais que plaisanter, quand je te parlais d'épouser un expert-comptable. Je crois que je préférerais un administrateur réseau.

– C'est sérieux, ce que je te dis. Tu as beau multiplier les couches de protection, ça n'empêche pas ton hélico de se ficher en l'air à Marbella. En ce qui me concerne, j'aime mieux voir venir la balle qui doit me tuer.

Nous n'avons plus rien dit, le regard fixé droit devant nous. Elle m'a confié au bout d'un moment :

– Je ne suis pas censée te raconter ça, mais on est sur le point d'arrêter quelqu'un, dans l'affaire Mercury.

– Je me demandais si ça finirait par arriver.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, et pas un seul des « investisseurs » de Marcus n'avait subi le moindre interrogatoire ; aucun nom n'avait été cité dans la presse.

Marshall Marcus, qui avait assidûment coopéré avec le FBI, n'avait pas été emprisonné, et ses nouveaux avocats étaient en train de négocier avec l'Autorité de contrôle des marchés. Cependant, bon nombre d'investisseurs réclamaient déjà sa tête, il était donc peu probable qu'il ne finisse pas derrière les barreaux.

En dehors de ça, on aurait cru que rien n'était arrivé. Vous me trouverez peut-être cynique, mais je me demandais si l'attorney général n'avait pas reçu un discret coup de téléphone, à moins que la conversation n'ait eu lieu devant un steak au restaurant Charlie Palmer, à Washington.

– C'est compliqué, a reconnu Diana. Les gens impliqués sont des personnages très en vue – des officiels et des politiques haut placés. Comme dit le vieil adage : « Celui qui frappe un roi doit le frapper à mort. »

– Mais vous avez quand même des noms, des numéros de compte.

– Subitement, il y a un tas de gens stressés, au département de la Justice, qui insistent pour vérifier les moindres détails. Avant de se lancer dans une opération anticorruption de cette ampleur, tu te doutes bien qu'ils veulent un dossier en béton. Une histoire pareille, c'est sûr que ça va détruire des carrières et des réputations, ébranler la confiance de la population en ses élus.

– Ce serait vraiment dommage, en effet.

– Le département des Délits financiers réclame des documents bancaires un peu partout dans le monde, y compris dans des établissements off-shore qui refuseront toujours de collaborer.

– Ça n'aboutira jamais à rien, si je comprends bien.

- Je te le répète, ce n'est pas si facile.
- Ça ne te fait pas enrager ?
- Je continue à faire mon boulot de mon mieux, c'est tout.
- Qui c'est, cette personne que vous allez appréhender ?
- Le général Mark Hood.

J'ai coulé un regard vers Diana avant de reporter mon attention sur la route.

- Vous avez des éléments à charge ?
- Détournement de fonds, fraude... la liste est longue. C'était lui qui supervisait les transferts illégaux de fonds secrets à partir du budget occulte du Pentagone.

- Je m'en doutais un peu.
- Tu étais sur sa piste, avant qu'il décide de te virer ?
- Il semblerait, oui, mais je ne le savais pas à l'époque.

Pendant plusieurs kilomètres, nous n'avons plus échangé un mot.

Dans le fond, me disais-je, le karma représentait peut-être la seule forme de justice.

Taylor Armstrong, par exemple. Elle affirmait que lorsque Mauricio Perreira avait insisté pour qu'elle le mette en contact avec sa grande amie Alexa, elle ne connaissait pas ses intentions réelles. Je pense qu'elle a dit vrai. Ce qui ne fait pas moins d'elle une petite hypocrite minable et narcissique.

Peu de temps après notre dernière entrevue, Taylor a été retirée de l'école et placée dans un centre du Massachusetts réservé aux adolescents souffrant de graves problèmes de comportement. Spécialisé dans les « traitements innovants », il a créé la polémique en raison de son recours aux électrochocs pour leur effet dissuasif. En comparaison, Marston-Lee faisait figure d'hôtel cinq étoiles.

L'institution prévoyait une réunion hebdomadaire avec les parents des patients, ce qui ne poserait aucun problème au sénateur Armstrong : il venait, en effet, d'annoncer qu'il se retirait de la vie politique pour se consacrer à sa famille.

J'ai mis mon clignotant dès que j'ai repéré la sortie d'autoroute.

- Où est-ce qu'on va ?
- Tu connais le campus d'Exeter ?
- Non, pourquoi veux-tu... (Elle a compris où je voulais en venir.) Tu crois vraiment qu'elle est prête à te revoir ?
- On va bientôt le savoir.

Diana a préféré rester dans la voiture, persuadée qu'il valait mieux que je voie Alexa en tête à tête.

L'équipe de hockey féminine s'entraînait sur la pelouse artificielle d'un vert éclatant du stade de foot, situé à l'extrémité du campus. Je ne connaissais rien à cette discipline mais, au premier abord, ça

ressemblait à une bagarre générale. C'est un sport brouillon, difficile à suivre pour un néophyte. Le sifflet retentissait sans arrêt. Quelques joueuses se distinguaient des autres par la qualité de leur jeu, et quand la meilleure de toutes s'est retournée, j'ai vu qu'il s'agissait d'Alexa.

Ses cheveux noués étaient retenus par un bandeau. Elle avait des bras musclés et hâlés, de longues jambes minces. Son protège-dents bleu lui donnait l'air féroce, mais elle paraissait heureuse et en pleine forme.

L'entraîneur a sifflé pour marquer un temps d'arrêt et laisser les joueuses se désaltérer. D'un geste précis et automatique, les filles ont retiré leur protège-dents pour le glisser dans leur brassière ou dans leurs protège-tibias. Bavardant et chahutant gaiement, elles se sont dirigées vers la fontaine. Deux des camarades d'Alexa l'ont serrée dans leurs bras en plaisantant – j'avais oublié à quel point les adolescentes étaient plus expansives que les garçons du même âge.

Alexa s'est retournée comme si elle avait deviné ma présence. Après avoir dit quelques mots à une de ses coéquipières, elle s'est approchée de moi à contrecœur.

– Salut, Nick.

– Tu sais que tu es drôlement forte ?

– Je me débrouille. Ça me plaît beaucoup, en tout cas. Je crois que c'est le principal.

– Tu es vraiment combative, sur le terrain. Rien ne te fait peur.

– Le don de la peur, tu te souviens ? a-t-elle répondu avec un petit rire nerveux.

– Bien sûr. Je voulais juste te dire bonjour et m'assurer que tout allait bien.

– Ben, oui... ça peut aller. Tout se passe bien, ici. Je... (Elle a jeté un coup d'œil vers les joueuses, impatiente de les retrouver.) Heu... le moment est mal choisi, tu comprends ?

– Pas de problème.

– Dis-moi, tu n'étais pas venu exprès pour me voir, au moins ?

– Non, non, pas du tout. J'étais de passage dans le coin.

– Pour le travail ?

– C'est ça.

– Bon, il faut que j'y aille, a-t-elle fait en agitant la main. C'est gentil d'être passé, ça m'a fait plaisir.

– De rien, à moi aussi.

Je comprenais Alexa : le seul fait de me voir faisait remonter à la surface des émotions douloureuses et perturbantes. Pour elle, je resterais toujours associé à un cauchemar, ma présence la déstabilisait. Il y avait dans les profondeurs de son esprit des choses qu'elle n'arrivait pas encore à affronter et, dans son cas, la guérison passerait par l'oubli. Chacun s'y prend comme il peut pour essayer de

s'en sortir.

Tandis qu'elle regagnait le terrain, j'ai vu que son pas devenait plus élastique. La tension nerveuse s'était dissipée. Elle a souri à une blague d'une de ses copines, puis l'entraîneur a signalé la reprise de jeu.

Je me suis attardé quelques minutes pour regarder la partie. Alexa évoluait avec la grâce fluide d'une danseuse. Une fois qu'on avait pigé la logique du jeu, on se laissait prendre facilement. Fonçant à travers le terrain, Alexa a fait une passe à sa partenaire avant de repartir. Tout à coup, l'action est devenue si rapide que j'avais du mal à suivre. Elle s'est débrouillée pour récupérer la balle au moment de pénétrer dans le cercle d'envoi, et là j'ai tout compris en même temps que ses compagnes : la gardienne s'était laissé entraîner sur une fausse piste, et Alexa avait réussi à s'ouvrir un chemin vers les buts. Avec un grand sourire, elle a frappé la balle qui s'est envolée vers les poteaux.

Elle allait s'en tirer, j'en étais sûr.

Remerciements

J'aimerais bien pouvoir déclarer à la manière de Spike Milligan : « Je ne compte pas remercier quiconque, vu que j'ai tout fait tout seul. » Mais dans mon cas, ce serait vraiment inexact.

J'ai juste fait le plus gros du boulot, ce qui ne m'a pas empêché de mettre fréquemment à contribution quelques victimes – pardon, quelques conseillers techniques. Voici mon équipe d'informateurs : Jeff Fischbach, un formidable analyste informatique tout droit sorti de *Matrix*, grand spécialiste des traces IP et de la traçabilité des téléphones mobile ; Stuart Allen, remarquable expert en authentification d'enregistrements sonores qui partage mon goût pour les vins fins et les blagues stupides ; Dick Rogers du FBI, à l'origine de l'Unité de récupération des otages, qui m'a fait profiter de ses vastes connaissances sur les kidnappings et les techniques de sauvetage, les opérations de terrain et l'armement.

Plusieurs personnes du FBI de Boston m'ont aidé à ne pas faire d'erreurs sur les détails, en particulier l'agent spécial Randy Jarvis, un véritable héros responsable du département des crimes violents ; et aussi Kevin Swindon, expert en analyse informatique ; Ed Kappler expert en armes à feu ; Steve Vienneau, à la tête de la Brigade de protection des mineurs ; l'agent spécial Tamara Harty de l'équipe du CARD à Providence. Un grand merci à l'agent spécial Gail Marcinkiewicz qui a bien voulu me guider et me recommander auprès de ses collègues.

Quelques magnats de la finance ont généreusement offert leur temps pour m'expliquer les subtilités de leur profession – un temps qu'ils auraient pu consacrer à gagner des millions. Je m'en excuse et je tiens à exprimer toute ma gratitude envers Jon Jacobson de Highfields Capital Management, Richard Leibovitch de Gottex Funds (dont le fils Jeremy m'a fait connaître le jeu « Call of Duty »), Bill Ackman de Pershing Square Capital Management, et Seth Klarman du Baupost Group. Kristin Marcus de Highfields m'a exposé la structure des fonds de capital-investissement, comme l'a fait Steve Alperin de Harvard Capital Management Company.

Encore une fois, le personnage de Nick Heller a été étoffé par une

équipe « d'espions privés » : Skip Brandon et Gene Smith de Brandon International, Terry Lenzner de l'Investigative Group International, et Jack Divine de l'Arkin Group.

Concernant les avocats, les armes à feu et l'argent : un immense merci à Jay Shapiro pour ses conseils en matière juridique ; au Dr. Ed Nawotka pour ses informations sur les armes et les munitions ; à Jack Blum, expert en placements off-shore, sociétés écrans et blanchiment d'argent, qui m'a permis de mettre au point la grande escroquerie au centre de mon intrigue ; à mon vieil ami et complice de toujours, Giles McNamee, propriétaire de la Defender Land Rover de Nick.

Pour les informations sur l'analyse informatique, je remercie Anish Dhanda et Rich Person de DNS Enterprise, Inc., Simson Garfinkel, Mark Spencer d'Arsenal Consulting, et Larry Daniel de Guardian Digital Forensics. Merci à Kevin D. Murray de Murray Associates pour l'espionnage électronique, à Wolf Vogel pour les communications satellites, et à Marc W. Tobias, Michael Huebler et Jeffrey Dingle de Lockmasters Security Institute pour les systèmes de sécurité et les moyens de les désactiver. Je remercie également Randy Milch, directeur du service juridique de Verizon ; Michael Sielicki, chef de la police de Rindge, New Hampshire ; le major Greg Heilshorn de la Garde nationale aérienne du New Hampshire ; Kevin O'Brien ; Justin Sullivan de RegentJet ; Mercy Carbonell de Phillips Exeter Academy ; Kevin Roche de l'U.S. Marshals Service. Raja Ramani de l'université de Pennsylvanie ; Brian Prosser de Mine Ventilation Services ; et Kray Luxbacher de Virginia Tech m'ont tous fourni de précieux renseignements logistiques concernant le supplice souterrain d'Alexa Marcus. Dennis Sweeney, entrepreneur de pompes funèbres dans le Massachusetts, a eu l'obligeance de m'expliquer ce qu'a dû subir Alexa. J'espère ne plus jamais en repasser par là de toute ma vie.

Merci à l'entraîneur de Nick Heller, Jack Hoban, combattant de l'éthique et musicien. Christopher Rogers de Grubb & Ellis a déniché pour moi les bureaux « steampunk » de Nick dans le centre de Boston, tandis que Diane Kaneb m'a gentiment permis d'installer Marshall et Belinda Marcus dans sa belle maison de famille en bord de mer, à Manchester. Hilary Gabrieli et Beth Ketterson m'ont fait connaître les dessous de Louisburg Square. Lucy Baldwin a servi de styliste mode pour Alexa Marcus. Vivian Wyler et Anna Buarque, qui travaillent pour Rocco, mon éditeur au Brésil, m'ont apporté leur concours pour les répliques en portugais. Liz Berry m'a donné quelques tuyaux fantastiques pour reconnaître un authentique Géorgien. Merci à Sean Reardon du Liberty Hotel, Ali Khalid du Four Seasons et Mike Arnett du Mandarin Oriental, pour les détails sur les prestations de sécurité des hôtels ; je remercie mon frère, le Dr. Jonathan Finder, et le Dr. Tom Workman, pour m'avoir éclairé sur les questions médicales.

Le parfum que Nick offre à Diana, Nombre Noir, a bien existé, mais il n'est plus commercialisé et se trouve très difficilement. Il m'a été proposé par deux experts en la matière, Luca Turin, biophysicien et empereur des senteurs, et son épouse l'écrivain Tania Sanchez.

Si j'ai fait des erreurs malgré l'aide de tous ces experts, c'est sûrement que l'un d'eux a laissé passer une faute.

Molly Friedrich est toujours un agent littéraire incomparable. À la Friedrich Agency, je remercie Paul Cirone et Lucy Carson pour la qualité de ses interventions sur le manuscrit. Je bénéficie par ailleurs d'un fantastique web manager, Karen Louie-Joyce, et d'une chargée de recherches de premier plan en la personne de Clair Lamb.

Sans mon assistante Claire Baldwin, je n'arriverais à rien. Elle est vraiment la meilleure.

Toute ma gratitude à mon éditeur Keith Kahla : je sais que je l'ai rendu dingue pendant la rédaction de ce livre, mais il s'en est bien remis.

Henry Finder, mon frère cadet, directeur éditorial au *New Yorker*, m'a apporté un soutien précieux à chaque stade de mon travail.

Depuis ses deux ans, quand elle a renversé son verre d'eau sur mon clavier d'ordinateur, ma fille Emma est une critique avisée de mes travaux. Pour *Secrets enfouis*, elle a révisé quelques séquences cruciales avec beaucoup de perspicacité et m'a évité quelques fâcheuses bévues. Je pourrais te dire que tu es géniale, Em, mais tu vas me répondre que je suis un pitoyable vieux ringard qui essaie de se la jouer cool.

C'est à mon épouse, Michelle Sousa, qu'a incombé le rôle le plus difficile : être mariée à un auteur. Merci de m'avoir soutenu pendant tout ce temps. Je sais que c'est dur de garder le moral.

Joseph Finder,

Boston, Massachusetts

Du même auteur

Aux Éditions Albin Michel

PARANOÏA, 2004.

COMPANY MAN, 2005.

L'INSTINCT DU TUEUR, 2007.

POWER PLAY, 2008.

SANS LAISSER DE TRACE, 2010.